

Katedra historických věd
Fakulta filozofická
Univerzita Pardubice

Department of Historical Sciences
Faculty of Arts and Philosophy
University of Pardubice

Theatrum historiae

4

2009

*Amitié, Convivialité, Hospitalité /
Friendship, Conviviality, Hospitality*

*SIEDS Séminaire international des jeunes chercheurs /
ISECS International Seminar for Junior Eighteenth-Century Scholars
Pardubice, 8 – 12 September 2008*

Pardubice 2009

The organizers of the seminar would like to thank especially to the Executive Committee of the SIEDS / ISECS and also to the Grant Agency of the Czech Republic (the standard grant project Nr. 409/06/1063) for their key financial support.

The image on the cover: Karl Ernest of Waldstein (1661–1713), a Bohemian nobleman and a diplomat in the service of Emperor Leopold I. A bronze portrait medal with the image of the biblical Samson (the scene with a lion from the Old Testament). From *Beschreibung der Sammlung Böhmischer Münzen und Medaillen des Max Donebauer, II. Abtheilung: Privatmünzen*, Prag 1888, tab. LXIII, Nr. 4023.

© Univerzita Pardubice, 2009

ISSN 1802-2502

CONTENU / CONTENTS

Introduction	7-14
Céline SOTTEJEAU L'amitié dans les traités du XVIIIe siècle	15-29
Carmen ANDREI L'Amitié comme initiation des jeunes apprentis dans le dédale du libertinage	31-45
Rudy Le MENTHÉOUR De l'ingratitude volontaire : Rousseau, Mirabeau et les paradoxes de l'hospitalité moderne	47-58
Geneviève LAFRANCE L'émigré à la porte. Risques et revers de l'hospitalité chez A. J. Dumaniant	59-73
Claire MADL Grammaire d'une relation amicale asymétrique dans une société d'ordres	75-90
Angélique GIGAN Un « Solitaire sociable » : Amitié et hospitalité chez Bernardin de Saint-Pierre	91-107
Cécile CHAMPONNOIS Amitié, convivialité et hospitalité au dix-huitième siècle : Le témoignage de Madame du Boccage	109-133
Michael YONAN Nobility and Domestic Conviviality in the Paintings of Archduchess Maria Christine	135-154

Merethe ROOS	
The Salon as an Arena of Secularization.	
Music performed on Intimate Stages in the last decades of the 18 century.	
New perspectives on the function of the Salons	155-168
Alistaire TALLENT	
Female Friendship and <i>Fraternité</i>	
In the Prostitute Memoir Novels of Eighteenth-Century France	169-185
Magdalena OŹARSKA	
"<i>I am married, my dearest Susan, – I look upon it in that light</i>":	
Fanny Burney's court experience followed by reintegration	
with society	187-204
Anna G. PIOTROWSKA	
Saved by their music. Gypsies in the 18th century Europe	205-214
Jiří KUBEŠ	
Friendship, Admiration, or Hatred?	
The Image of the United Provinces in the Travel Diaries	
of Czech Nobility (1650-1750)	215-233
Claire GALLIEN	
From Tension to Cooperation: The Interactions of British Orientalists	
with Indian Scholars in Calcutta, 1784-1794	235-250
Renae WATCHMAN	
Friendship: Indigenous Hosts & German Travelers	251-265

Introduction

La Société internationale d'études du XVIII^e siècle (ISECS/SIEDS), organe auquel 27 sociétés nationales du monde entier sont affiliées, organise régulièrement chaque été un séminaire international des jeunes chercheurs. L'organisation du séminaire est confiée à l'une des sociétés nationales qui en choisit le thème. En juillet 2007, la rencontre des jeunes chercheurs s'est déroulée à Montpellier en France (thème *Le corps et ses images : santé, humeurs, maladies / The body and its images: health, humours, illnesses*), en septembre 2009, ils se sont retrouvés à Lisbonne au Portugal (thème *Europe and the Colonial World / L'Europe et le monde colonial*), et en 2008, c'est la Société tchèque d'Étude du XVIII^e siècle qui les a accueillis. La Faculté des Lettres de l'Université de Pardubice, notamment son UFR d'histoire, a participé à l'organisation du séminaire.

Le séminaire s'est déroulé en Bohême orientale, dans la ville de Pardubice, du 8 au 12 septembre 2008, au sein de la Faculté des Lettres et dans les salles du château de Pardubice. Les hôtes avaient choisi un thème dont la signification particulière pour le XVIII^e siècle ne fait aucun doute : *Amitié, Convivialité, Hospitalité / Friendship, Conviviality, Hospitality*.

L'invitation, qui avait été publiée environ un an avant le début du séminaire, mettait l'accent sur le fait que le thème choisi faisait partie de l'histoire culturelle, qu'il était parallèle à l'histoire de l'espace intime découvert il y a environ un demi-siècle, notamment grâce aux démographes historiens et aux anthropologues historiens. Il devait être bâti sur l'idée d'une intégration de l'individu dans des structures plus larges – celles qui sont étroitement liées à la famille, mais aussi celles qui éloignaient l'individu du foyer familial, que ce soit dans l'espace ou dans le temps. C'est ainsi que la problématique du salon, phénomène culminant de la sociabilité du XVIII^e siècle, et le voyage ont pu devenir des sous-thèmes du séminaire ; les voyages formaient l'homme, un séjour dans un milieu étranger exhortait à créer de nouvelles stratégies, à établir de nouvelles relations à court ou à long terme en dehors de la famille, avec des personnes que l'individu choisissait ou qu'il croisait par hasard sur sa route. Un autre thème était ensuite proposé, celui des cafés, des auberges et des académies, c'est-à-dire de tous les lieux où s'établissaient des contacts brefs ou des relations durables, là où les opinions s'échangeaient, des amitiés se créaient ou se renforçaient, l'hospitalité était offerte ou encore où on était invité à une table familiale, une table d'hôte ou une table de café. C'est justement ainsi que naissaient entre les individus mais aussi entre les groupes des rapports de différents niveaux et caractères, fondés sur le large éventail des facteurs qui servaient d'intermédiaires : personnes, structures, processus. Pour être bref, les participants de la rencontre de Pardubice se sont vus proposer l'hypothèse d'une sociabilité du baroque tardif et des Lumières sous les formes les plus diverses, le séminaire était consacré à ces formes non formalisées, inattendues, spontanées, ainsi qu'à celles qui étaient soumises à certaines règles plus ou moins fixes. L'hospitalité était un attribut fréquent de l'amitié – en français la formule « *venez manger à la maison* » faisait naître d'autres formes d'une sociabilité qui générait

ensuite de nouvelles règles. Toutes les formes de socialisation au cours du *long XVIII^e* siècle, des plus simples aux plus prestigieuses, étaient empreintes des caractéristiques mentionnées plus haut. Il ressortait de l'énoncé ainsi formulé qu'il était possible d'intervenir sur le sujet de l'analyse de la source ou des sources liées à une problématique donnée – la correspondance, le carnet de voyage ou le journal intime, les œuvres littéraires, les documents comptables ou iconographiques.

Le déroulement du séminaire, auquel ont participé 15 chercheurs venus de sept pays (France, Canada, Norvège, Pologne, Roumanie, États-Unis et République tchèque), historiens, historiens littéraires, historiens de la musique et des arts, a confirmé le bien-fondé du thème choisi, tout comme le lien (généralement) étroit entre les différentes catégories, c'est-à-dire la sociabilité, l'amitié, l'hospitalité. Les interventions des différents chercheurs ont démontré de nombreuses possibilités pour saisir le thème choisi, un large éventail de bases méthodiques, des possibilités étendues d'heuristique d'ancrage et un ensemble considérable d'interprétations des sources.

Les thèmes des interventions se situaient dans le champ étendu de l'histoire culturelle ; la conception interdisciplinaire du séminaire a contribué à établir des liens entre les thèses et les conclusions des différents chercheurs. La catégorie de l'amitié, l'un des concepts clés des Lumières, a éveillé une attention incontestablement méritée. C'est tout d'abord Carmen Andrei (Université de Galați, Roumanie) qui s'y est consacré en se fondant pour son intervention *L'Amitié comme initiation des jeunes apprentis dans le dédale du libertinage* sur des sources littéraires et en traitant l'amitié comme une initiation dans les romans libertins. Angélique Gigan (Université de la Réunion, France) est restée fidèle aux sources littéraires en utilisant dans son exposé *Un solitaire sociable : amitié et hospitalité chez Bernardin Saint-Pierre* l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre pour reconstituer la conception de l'amitié et de l'hospitalité de l'époque. Alistaire Tallent (Colorado College, États-Unis ; *Female Friendship and "Fraternité" in the Prostitute Memoir Novels of Eighteenth-Century France*) a conçu l'espace de l'établissement des contacts amicaux d'une manière originale ; la base heuristique avec laquelle elle travaillait n'était pas moins originale elle aussi – elle traitait de l'amitié entre femmes et de l'amour lesbien sur la base de mémoires littéraires de prostituées françaises. Céline Sottejeau (Université d'Orléans, France) a tenté avec succès une analyse épistémologique de la catégorie de l'amitié en présentant le concept de *L'amitié dans les traités du XVIII^e siècle*. Enfin, Claire Madl (Centre français de recherche en sciences sociales, Prague) s'est consacrée – sur la base d'une correspondance conservée – à l'amitié entre le comte de Hartig et le médecin, chevalier de Limbourg sur différents plans. Son intervention s'intitulait *Grammaire d'une relation asymétrique dans une société d'ordres. L'amitié du comte de Hartig (1758-1797) et du chevalier de Limbourg (1726-1807)*.

Geneviève Lafrance (Université de Columbia, Canada), dans son intervention intitulée *L'émigré à la porte : risques et revers de l'hospitalité chez A. J. Dumaniant*, a analysé la transformation de la catégorie de l'hospitalité à l'époque de la

Révolution française : elle a puisé dans la production littéraire représentant l'hospitalité comme une condition indispensable à la survie des jeunes aristocrates menacés par la terreur jacobine. Rudy Le Menthéour (Bryn Mawr College, États-Unis) a attiré l'attention sur les paradoxes de l'hospitalité dans le milieu des élites intellectuelles et politiques à l'époque tardive des Lumières dans son intervention *De l'ingratitude volontaire: Rousseau, Mirabeau, et les paradoxes de l'hospitalité moderne*. Enfin, Michael Yonan (Université du Missouri, États-Unis ; *Nobility and Domestic. Conviviality in the Paintings of Archduchess Maria Christine*) a reconstitué la forme des liens familiaux, mais aussi de la sociabilité et de l'hospitalité au sein du « foyer » de l'une des filles de Marie-Thérèse, l'archiduchesse Marie-Christine, en se basant sur une source iconographique intéressante – les peintures d'amateur de l'archiduchesse elle-même.

Anna G. Piotrowská (Université Jagellone de Cracovie, Pologne) a ensuite présenté sous le titre "*Saved by their music*". *Gypsies in the 18th century Europe* la musique comme un mode d'hospitalité dans le milieu tzigane nomade du XVIII^e siècle. Son intervention, ainsi que celle d'A. Tallent, sont restées les seules à avoir pour sujet le monde et la structure de couches sociales marginales.

Le thème de la relation entre le voyageur et l'habitant du pays visité, ainsi que les réflexions du voyageur, fait aussi partie du thème de l'hospitalité. Deux intervenants s'y sont intéressés, Jiří Kubeš (Université de Pardubice ; *Friendship, Admiration, or Hatred? The Image of the United Provinces in the Travel Diaries of Czech Nobility, 1650-1740*), qui, sur la base d'une analyse scrupuleuse de plusieurs carnets de voyage a brossé un tableau du nord des Pays-Bas et de ses habitants à travers le regard de voyageurs de la noblesse des pays tchèques, et Renae Watchman Dearhouse (Université de l'Arizona, États-Unis), qui, dans son intervention *Friendship: Indigenous Hosts & German Travelers*, s'est attaquée aux mythes sur les relations entre les autochtones et les voyageurs allemands en se basant sur une analyse des rapports de voyages conservés ; Claire Gallien (Université Paris 7–Denis Diderot, France ; *From Tension to Cooperation. The Interaction of British Orientalists with Indian Scholars in Calcutta, 1784-1794*) a ensuite marqué le sommet de l'une des journées de débats par son intervention sur les relations changeantes entre les orientalistes britanniques et leurs homologues indiens. La communication de Cécile Champonnois (Université de Montréal, Canada ; *Amitié, convivialité et hospitalité au dix-huitième siècle. Les lettres de Madame du Bocage*), fondée sur l'analyse d'un important corpus de correspondance, était également consacrée – cette fois sous un autre angle de vue, celui de la constitution d'un réseau de correspondance amicale entre les voyageurs du XVIII^e siècle – à la problématique du voyage.

Il n'y a eu qu'une seule, mais excellente, intervention sur le thème des cafés comme espace de sociabilité. Elle est l'aperçu de Thierry Rigogne (Université Fordham, États-Unis ; *Café Sociability in Eighteenth-Century France*) qui a ainsi présenté aux participants les cafés parisiens comme des espaces de sociabilité et de

communication intellectuelle. On peut seulement regretter qu'il n'ait pas été possible d'intégrer son texte à ce recueil.

Le thème du salon est également resté isolé – ce qui est sans conteste surprenant : le salon musical à Copenhague comme un théâtre de sécularisation et l'équivalent du *Sturm und Drang* allemand ont été traités par la chercheuse norvégienne Merethe Roos (Norwegian School of Theology, Oslo ; *The Salon as an Arena of Secularization. Music performed on Intimate Stages in the last decades of the 18 century. New perspectives on the function of the Salons*).

Magdalena Ożarska (Université Jan Kochanowski, Kielce, Pologne ; *"I am married, my dearest Susan, - I look upon it in that Light ": Fanny Burney's court Experience followed by Reintegration with Society*) a travaillé sur les journaux intimes et la correspondance de l'écrivaine anglaise Fanny Burney et s'en est servi pour reconstituer le réseau de relations plu tôt hostiles et intrigantes qu'amicales à la cour du roi George III et de la reine Charlotte.

Le séminaire s'est achevé par une discussion récapitulative, d'environ deux heures, menée avec brio par Thierry Rigogne. Les interventions ont confirmé l'intérêt toujours grandissant pour les sources littéraires, les sources du for privé et les sources iconographiques, tout comme leur signification, pas toujours appréciée à sa juste valeur, pour la recherche historique culturelle. Elles ont démontré en même temps que le thème choisi était porteur et que – bien que les intervenants les aient considérés sous différents angles possibles – même les corpus de sources jusqu'à présent encore inexploités, qu'ils s'agisse de sources d'archives ou d'œuvres littéraires, ne cessent d'offrir de nouveaux angles de vue et possibilités de présentation.

Milena Lenderová
ancienne présidente de La société tchèque d'étude du 18^e siècle
Pardubice, Novembre 2009
(traduit par David Brocal)

Introduction

The International Society for Eighteenth-century Studies (ISECS/SIEDS), the body embracing 27 national societies from around the world, organises an international seminar for young researchers every summer. The organisation of the seminar is entrusted to one of these national societies, which then chooses the topic. In July 2007 the young researchers met in the French city of Montpellier (topic entitled *Le corps et ses images: santé, humeurs, maladies / The body and its images: health, humours, illnesses*); in September 2009 they met in the Portuguese capital of Lisbon (the topic was *Europe and the Colonial World / L'Europe et le monde colonial*), and in 2008 they were invited to the seminar by the Czech branch of the ISECS, Česká společnost pro výzkum 18. století (The Czech Society for 18th- century Research). The College of Arts and Philosophy of the University of Pardubice, particularly its Historical Sciences Department, helped to organise the seminar.

The seminar took place in Pardubice, East Bohemia, from 8 to 12 September 2008 at the College of Arts and Philosophy and in the Pardubice Château. The hosts chose the topic, and there can be no doubt of its specific significance for the 18th century: *Amitié, Convivialité, Hospitalité / Friendship, Conviviality, Hospitality*.

The invitation published roughly a year before the start of the seminar emphasised that the topic chosen should relate to cultural history and should share parallels with the history of intimate space as discovered some fifty years ago thanks to historical demographers and historical anthropologists. The framework for the topic was to be the idea of integrating the individual into broader structures – those closely related to the family as well as those which have distanced the individual from the family hearth, in terms of both time and space. This gave rise to the subtopics of the seminar such as the salon, the culmination of sociability in the 18th century, as well as travel; how the journey shaped the man, how time spent in a foreign environment prompted the formulation of new strategies and the forging of long-lasting or brief relationships outside the family, with people chosen by the traveller or those met by chance on these travels. It also offered up the theme of the café culture, taverns and academies, in other words the sort of place where contact was fleeting, like ships that pass in the night, or which led to more enduring relationships, places where opinions were exchanged, friendships made and deepened, where hospitality was offered, or where invitations were made to visit the family table, the tavern, or the café. This was how all kinds of relationships were forged between individuals and groups as the result of an inexhaustible range of intermediary factors: People, structures, processes. In short, those attending the Pardubice meeting were presented with a hypothesis of Late Baroque and Enlightenment sociability in all its forms; the seminar focused on those which were not formalised, were unexpected and spontaneous, as well as on those subject to certain, more or less fixed rules. The most common aspect of friendship tended to be hospitality – the French adage "venez manger à la maison" ("come and eat at my place") gave

rise to other forms of sociability, which then generated other rules. All forms of socialisation in the *long* 18th century, from the very simplest to the most prestigious, involved the aforementioned characteristics. The assignment allowed contributions to include analysis of the source or sources relating to the issue – correspondence, travel reports or personal diaries, literary works, accounts or iconographic material.

The seminar, which was attended by 15 researchers from seven countries (France, Canada, Norway, Poland, Romania, the USA, and the Czech Republic), historians, literary historians, music and art historians, confirmed that the topic chosen was the right one, as did the fact that the individual categories were (mostly) closely interrelated, i.e. sociability, friendship, hospitality. The contributions presented by the different researchers showed the varying ways in which the topic could be tackled, the wide range of different methodical starting points, all manner of heuristic possibilities, and an impressive number of ways in which the sources could be interpreted.

The subject matter of the contributions encompassed a broad slice of cultural history; the interdisciplinary nature of the seminar meant that links could be found interweaving the theses and conclusions presented by the researchers. The category of friendship received well-deserved attention, being one of the key concepts of the Enlightenment. The first to speak on this was Carmen Andrei (Galați University, Romania), whose contribution entitled *L'Amitié comme initiation des jeunes apprentis dans le dédale du libertinage* drew on literary sources and discussed friendship as a form of initiation in the libertine novel. Angélique Gigan (Université de la Réunion, France) remained true to literary sources, with her account entitled *Un solitaire sociable: amitié et hospitalité chez Bernardin Saint-Pierre* using the work of Bernardin de Saint-Pierre to reconstruct period notions of friendship and hospitality. An original view of how friendships are formed was given by Alistaire Tallent (Colorado College, USA; *Female Friendship and "Fraternité" in the Prostitute Memoir Novels of Eighteenth-Century France*); equally original were the heuristic methods she worked with – based on the literary memoirs of French prostitutes, she discussed female friendship and lesbian love. A successful attempt at an epistemological analysis of the category of friendship was made by Céline Sottejeau (Université d'Orléans, France): Under the title *L'amitié dans les traités du XVIII^e siècle* she presented the concept of friendship in scholarly treatises of the 18th century. Finally, Claire Madl (Centre français de recherche en sciences sociales, Prague) drew on what correspondence had been preserved to explore the several levels of friendship between Count von Hartig and the Chevalier du Limbourg. Her presentation, analysing the "asymmetry" of this Enlightenment friendship, was entitled *Grammaire d'une relation asymétrique dans une société d'ordres. L'amitié du comte de Hartig (1758-1797) et du chevalier de Limbourg (1726-1807)*.

The transformation of the hospitality category at the time of the French Revolution was discussed by Geneviève Lafrance (Columbia University, Canada,

in a contribution entitled *L'émigré à la porte: risques et revers de l'hospitalité chez A. J. Dumaniant*): Her source was a literary production depicting hospitality as the essential prerequisite for the survival of young aristocrats in danger from the Jacobin Reign of Terror. The paradoxes of hospitality within the sphere of the intellectual and political elite of the late Age of Enlightenment were highlighted by Rudy Le Menthéour (Bryn Mawr College, USA) in his contribution entitled *De l'ingratitude volontaire: Rousseau, Mirabeau, et les paradoxes de l'hospitalité moderne*. Eventually Michael Yonan (University of Missouri, USA; *Nobility and Domestic Conviviality in the Paintings of Archduchess Maria Christine*) reconstructed family ties as well as conviviality and hospitality in the "household" of one of the daughters of Maria Theresa, the archduchess Maria Christina, on the basis of an interesting iconographical source – the amateur paintings of the archduchess herself.

In a piece entitled "*Saved by their music*". *Gypsies in the 18th century Europe*, Anna G. Piotrowska (Jagiellonian University in Cracow, Poland) presented music as a form of hospitality in the itinerant gypsy milieu of the 18th century. Her contribution, along with that of A. Tallent, was the only one to explore the world and structure of those on the margins of society.

The topic of hospitality also includes the theme of the relationship between the traveller and the populace of the country he visits, as well as his reaction. This topic was explored by Jiří Kubeš (University of Pardubice; *Friendship, Admiration, or Hatred? The Image of the United Provinces in the Travel Diaries of Czech Nobility, 1650-1740*), who carefully analysed several travel diaries to paint a picture of the northern Netherlands and its people as seen through the eyes of noble travellers from the Czech lands, while Renae Watchman Dearhouse (University of Arizona, USA), whose contribution *Friendship: Indigenous Hosts & German Travelers*, based on an analysis of extant travel reports, dealt with myths regarding relations between natives and German travellers. Claire Gallien (Université Paris 7–Denis Diderot, France; *From Tension to Cooperation. The Interaction of British Orientalists with Indian Scholars in Calcutta, 1784-1794*) rounded off one day with a contribution describing the changeable relations between the British orientalist and their Indian counterparts. The presentation given by Cécile Champonnois (University of Montréal, Canada, entitled *Amitié, convivialité et hospitalité au dix-huitième siècle. Les lettres de Madame du Bocage*) and based on her analysis of an extensive body of correspondence focused – this time from a different perspective, that of the establishment of a network of amicable correspondence between 18th-century travellers – on the topic of travel.

There was just one, albeit outstanding, contribution on the theme of the café as a sociable place. This was given by Thierry Rigogne (Fordham University, USA; *Café Sociability in Eighteenth-Century France*) and also shed light on the Parisian café scene as a venue for sociability and intellectual communication. It is unfortunate that this text could not be included in this anthology.

Surprisingly, the subject of the salon was not discussed at any great length: The Copenhagen musical salon as the scene of secularisation and the analogy with

the German *Sturm und Drang* was explored by the Norwegian researcher Merethe Roos (Norwegian School of Theology, Oslo; *The Salon as an Arena of Secularization. Music performed on Intimate Stages in the last decades of the 18 century. New perspectives on the function of the Salons*).

Magdalena Ożarska (Jan Kochanowski University, Kielce, Poland; *"I am married, my dearest Susan, – I look upon it in that Light ": Fanny Burney's court Experience followed by Reintegration with Society*) worked with the diaries and correspondence of the English writer Fanny Burney and used them to reconstruct the ties of intrigue and hostility rather than friendship at the court of King George III and Queen Charlotte.

The seminar was rounded off by a general discussion, lasting for some two hours, skilfully led by Thierry Rigogne. The contributions presented at the seminar confirmed the ever-increasing interest in sources of a literary, personal, and iconographic nature, as well as those whose importance for cultural historical research is still underestimated. They also showed that the topic chosen is a crucial one and that – despite the fact that it was approached from several different angles – still offers other avenues of approach, other ways of understanding it, as well as still unexplored sources, both archival and literary.

Milena Lenderová
former president of the Czech branch of the ISECS
Pardubice, November 2009
(translated by SKŘIVÁNEK, s.r.o.)

Céline SOTTEJEAU
(Université d'Orléans, France)

L'amitié dans les traités du XVIII^e siècle

Le XVIII^e siècle n'est pas uniquement le siècle des dictionnaires, c'est aussi celui des traités. A côté des traités sur les moyens d'être heureux ou sur l'éducation, nous trouvons des écrits à la fois théoriques et pratiques sur l'amitié. Que dire sur un tel sujet ? Est-il possible de codifier un sentiment ? Pour quelles raisons le faire ? Quelles valeurs désire-t-on véhiculer ? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles cet article tente de répondre.

mots-clefs : amitié, traités

Introduction

L'intitulé de ce séminaire *Amitié, convivialité et hospitalité* nous invite, avant d'entrer dans le cœur de notre sujet, à poser quelques jalons étymologiques. L'amitié a été, dès l'Antiquité, chantée par les poètes, étudiée par les plus grands penseurs – Platon, Aristote, Epicure, Cicéron... Sous le nom de *philia*, elle a été le fruit de toutes les attentions. Elle sert alors de modèle aux autres affections. Sur le vaste territoire de la *philia*, l'amour n'est qu'une province secondaire, elle n'est pour Sénèque que la « folie de l'amitié ».¹

Emile Benveniste a consacré un chapitre de son ouvrage, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, à l'étude du mot *Philos*, ami. Il remarque, notamment, que les termes qui signifient « ami » dans les langues indo-européennes associent des notions à la fois sociales et sentimentales. La valeur sociale est d'abord liée à l'idée d'hospitalité mais aussi à « d'autres formes d'engagement et de reconnaissance mutuels »² (échange de serments, par exemple) : « Le pacte conclu sous le nom de philotes fait des contractants des philoi : ils sont désormais engagés dans la réciprocité de prestations qui constitue l' "hospitalité". »³ Ainsi, « parents, alliés, domestiques, amis, tous ceux qui sont unis entre eux par des devoirs réciproques d'aidos [respect, révérence] sont appelés philoi. » ; « ...la no-

¹ Michèle SARDE – Arnaud BLIN, *Le Livre de l'amitié*, Paris 1997, p. 17.

² Emile BENVENISTE, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes, 1. Economie, parenté, société*, Editions de Minuit, 1969, chap. 4, « Philos », p. 335.

³ Ibidem, p. 341.

tion de philos énonce le comportement obligé d'un membre de la communauté à l'égard du xénos, de l'"hôte" étranger. »⁴

Dès lors, force est de constater que la *philia* étend son domaine au-delà des limites que nous pouvons aujourd'hui prêter à l'amitié. *Philotes* s'apparente, au début, à un contrat aux engagements forts, avec serments et sacrifices. Elle a un caractère obligatoire et exige la réciprocité. Mais, progressivement, à cette valeur sociale va s'adjoindre une valeur affective.

En effet, le lien étroit qui s'établit entre les contractants tend à devenir personnel. « *Ce rapport mutuel comporte ou entraîne une certaine forme de sentiment, qui devient obligé entre les partenaires de la philotes. La manifestation de ce rapport est l'accueil du philos au foyer de son philos, les présents échangés, le rappel des liens semblables établis entre les ancêtres des partenaires, et, parfois, des alliances matrimoniales conclues à l'occasion des visites faites ou rendues. Tout cela colore de sentiment les rapports entre philoi et, comme il arrive, l'attitude sentimentale va au-delà de l'institution ; le nom de philos est étendu aux proches vivant au même foyer que le maître de maison, en premier à celle qu'il y a fait entrer comme épouse.* »⁵ C'est ainsi que, très vite, le terme de *philos* va désigner tous ceux qui vivent sous le même toit, « *que ce soit comme parents : père, mère, femme, enfants, ou comme familiers, telle la vieille nourrice...* »⁶ C'est une analyse approfondie des textes de l'Antiquité, en particulier ceux d'Homère, qui a permis à Emile Benveniste de tirer de telles conclusions sur la genèse du mot *philos*.

La *philotès* désigne l'ensemble des rapports entretenus avec autrui dans la mesure où ceux-ci paraissent comme un besoin fondamental de la vie quotidienne. Nous avons même vu que le premier sens connu ne comprenait pas seulement les rapports entre les hommes mais aussi, plus globalement, les liens qui attachent l'homme à tout ce qui est nécessaire à son existence. « *C'est seulement peu à peu qu'elle [la philotès] prend une signification plus restreinte et intègre l'idée d'un choix rationnel, où les valeurs de sincérité et de fidélité mettent en question celle de simple utilité.* »⁷ L'amitié ne va bientôt plus être uniquement considérée comme un échange de services et d'après ses seuls avantages matériels. De communauté de biens, elle va devenir communauté de sentiments. Louis Dugas, pour illustrer l'évolution de l'amitié antique, évoque le passage d'une communauté des biens à la communion des esprits.⁸

La philosophie recherche la sagesse. Elle tend à inculquer une conduite de vie morale permettant d'atteindre au bonheur. Dans cette quête du bonheur, elle réfléchit à la place de l'homme dans la communauté. Les traités d'Aristote témoignent de la nouvelle façon d'envisager les rapports de l'homme dans la cité : relations juridiques, liberté politique.

⁴ Ibidem.

⁵ Ibidem, p. 345.

⁶ Ibidem.

⁷ Ibidem, p. 59.

⁸ Voir Louis DUGAS, *L'Amitié antique*, Paris 1914, p. 18.

Ce bref retour sur l'évolution historique d'un mot et par là même d'une notion nous permet d'insister sur le fait que l'amitié se situe au carrefour des sphères publique et privée. Les traités sur l'amitié s'apparentent à des traités sur le bonheur, sur la vertu et sur la politique.⁹

Nous nous intéresserons à huit traités consacrés à l'amitié et parus entre 1702 et 1775. Le premier est celui de Louis Silvestre de Sacy : *Traité de l'amitié* puis viennent, par ordre chronologique : *Traité de la société civile* de Buffier (1726) ; *Réflexions sur l'amitié*, de Dupuy la Chapelle (1728) ; *Traité de l'amitié*, de Mme de Lambert (1736) ; *Les Caractères de l'amitié* du marquis de Caraccioli (1760) ; *De l'amitié* de Mme Thiroux d'Arconville (1761) ; *De la sociabilité* de l'abbé Pluquet (1767) et enfin, *Discours sur l'éducation suivi de Réflexions sur l'amitié* de l'abbé Auger (1775).

Pourquoi s'intéresser à l'amitié ? Pourquoi écrire des traités ? Qui les écrit et quels sont les thèmes abordés ?

1. Pourquoi cet intérêt pour l'amitié ?

Intéressons-nous tout d'abord à l'intérêt porté à l'amitié au XVIII^e siècle. Nous avons vu, en introduction, que l'amitié a toujours fait couler beaucoup d'encre. Toutefois elle n'a pas eu un succès égal au fil des siècles.

Avec l'avènement du christianisme, l'intérêt pour l'amitié s'est effacé pour laisser place à *l'agapê*, l'amour de l'autre. La réciprocité et la liberté qui caractérisent les rapports amicaux ne sont plus nécessaires. Chacun doit aimer son prochain.

La littérature du Moyen-Age a davantage fait la part belle à l'amour courtois même si l'amitié n'était pas absente des chansons de geste.¹⁰ Elle a alors valeur juridique, elle découle d'un contrat ou du désir de paix. Les devoirs et relations entre amis se mêlent aux engagements et solidarités féodales.

Au XVI^{ème} siècle, personne ne semble mieux célébrer l'amitié que Montaigne. Elle est « *sainte couture* », « *nœud si pressé et si durable* », « *accointance, libre et volontaire* », « *parfaicte union et convenance* »¹¹... Sa naissance ne saurait s'expliquer autrement que par la formule « *Parce que c'était lui, parce que c'était moi.* » Pourtant, le XVI^e siècle n'a été guère plus prolixe sur la relation amicale. Il faudra attendre le XVII^e siècle pour connaître à nouveau, chez les hommes de lettres un engouement pour les liens électifs. Le terme d'hommes de lettres paraît lui-même inapproprié tant il s'avère qu'à l'origine de ce regain d'intérêt se trouvent des femmes. En effet, le débat sur l'amour et l'amitié est remis au goût du jour à la ville et à la cour par Mme de Scudéry et Mme de Pompadour.

⁹ Il n'est qu'à songer aux thèmes rencontrés dans *L'Éthique de Nicomaque*, d'Aristote.

¹⁰ Voir Huguette LEGROS, *L'Amitié dans les chansons de geste à l'époque romane*, préface de Jacques Le Goff, Publications de l'université de Provence, 2001, 445 p.

¹¹ MONTAIGNE, *Les Essais*, livre I, chap. XXVIII, Flammarion, GF-Flammarion, 1969, p. 234.

Ainsi, à partir du XVII^e siècle, les écrits sur l'amitié se multiplient-ils. Plusieurs courants traversent le discours sur l'amitié. Le courant pessimiste, dont La Rochefoucauld représente sans doute la meilleure incarnation, insiste sur la primauté de l'amour de soi dans les comportements humains : l'amitié peut-elle être fondée à partir ou en dépit de cet amour de soi ? Ce n'est certes pas dans les milieux de courtisans où chacun s'épie et se trahit que l'on peut trouver des exemples d'amitiés véritables. La Mothe Le Vayer, qui connaît bien ce monde pousse le scepticisme jusqu'au déni de l'amitié : « *nom vain, homme qui ne paraît jamais, trésor qui ne se trouve nulle part* ». Dans ses *Pensées*, Montesquieu affichera le même désabusement : « *L'amitié est un contrat, par lequel nous nous engageons à rendre de petits services à quelqu'un afin qu'il nous en rende de grands.* »¹²

Le courant mondain du XVII^e siècle, dans lequel nous pouvons réunir La Fontaine, La Bruyère et Saint-Evremond, s'inscrit davantage dans la tradition épicurienne qui lie l'amitié à l'épanouissement et au bonheur. A la ville le salon, contrairement à la cour, est un refuge pour les habitués face aux cabales extérieures. Ainsi y est-on certainement plus à même de goûter les charmes de l'amitié. Cette conception aura du succès auprès des hommes du XVIII^e siècle comme Diderot ou Louis Silvestre de Sacy pour lesquels la recherche du bonheur représente la quête absolue.

Le XVIII^e siècle, tout le monde le sait, est « *l'époque de la sociabilité militante* »,¹³ Louis Sébastien Mercier ira jusqu'à parler d'« *abus de société* ». ¹⁴ Les échanges de vues et d'informations politiques, littéraires et mondaines se font, pour l'essentiel, dans les cafés : « *Salons, cafés, clubs, académies, autant de lieux choisis où se font et se défont les modes, les mentalités, les manières de vivre, de penser, d'aimer.* »¹⁵ Dans ces salons, chacun goûte le plaisir d'être ensemble, le plaisir de partager des idées. On tente d'instituer une morale laïque.

L'homme du XVIII^e siècle doit prendre modèle sur le philanthrope. Tout homme qui vit en retrait de la société est considéré comme misanthrope c'est-à-dire un monstre, un méchant.¹⁶ « *La solitude aboutit à une détérioration de l'humain en*

¹² MONTESQUIEU, *Œuvres complètes, Pensées*, Paris 1950, p. 131 cité in M. SARDE – A. BLIN, o. c. (note 1), p. 194.

¹³ Pierre NAUDIN, *L'Expérience de la solitude de l'aube des Lumières à la Révolution*, Paris 1995, p. 18.

¹⁴ Ibidem, p. 18.

¹⁵ Ibidem, p. 204.

¹⁶ Ibidem, p. 215, « *L'homme insociable, ou celui qui s'exile volontairement du monde et qui, rompant tout commerce avec la société en abjure entièrement les devoirs, doit être sombre, triste, chagrin et mal constitué.* » ; p. 219, « *Il est donc vrai que le grand et principal moyen d'être bien avec soi, c'est d'avoir les affections sociales ; et que manquer de ces penchants, c'est être misérable.* » ; François BACON, *Œuvres morales et politiques de messire François Bacon, grand chancelier d'Angleterre*, Paris 1636, p. 229 : « *Il eust esté bien difficile à celuy qui dit, **Qu'il faut que l'homme qui aime la solitude soit une beste sauvage ou un Dieu**, de mettre ensemble plus de vérité & de mensonge en moins de paroles, qu'il en met en celles-cy. Car il est certain qu'une*

l'homme. »¹⁷ Il n'est qu'à songer à la dénonciation de Diderot quant à la vie des religieuses : « *Voilà l'effet de la retraite. L'homme est né pour la société ; séparez-le, isolez-le, ses idées se désuniront, son caractère se tournera, mille affections ridicules s'élèveront dans son cœur ; des pensées extravagantes germeront dans son esprit, comme des ronces dans une terre sauvage...* »¹⁸ Pour le philosophe « éclairé », s'isoler revient à amputer la société d'un de ses membres. L'homme est un animal social, la retraite est contre nature tandis que la sociabilité est l'essence même de l'homme. Dans cette société, le solitaire est fustigé et peint par certains comme un être asocial autant dire un monstre. Le misanthrope est honni là où le philanthrope est adulé. La figure du philanthrope est incarnée par le philosophe qui apparaît comme disposé à aimer tous les hommes. L'amitié a partie liée avec les thèmes majeurs du siècle des Lumières que sont la vertu, le bonheur, la société, l'individu, la morale.

Ainsi, le débat commencé dans le salon de Mme de Sablé en compagnie, notamment, de La Rochefoucauld -l'amitié est-elle un sentiment dérivé de l'amour-propre ou un pur élan envers autrui ? -se prolonge et s'enrichit au XVIII^e siècle. Mme de Pompadour, favorite de Louis XV, met une autre question au goût du jour : quel sentiment de l'amour ou de l'amitié est-il supérieur à l'autre ? Le plus souvent, l'amitié modèle de modération et de vertu, l'emporte largement sur son rivale symbole d'excès, de trouble et de désordre.

L'amitié se situe entre « *affectif et éthique* » entre « *passif et volontaire* »¹⁹ et c'est sans doute ce qui explique en partie le fait qu'il s'agisse d'un thème de prédilection atemporel. Elle favorise l'équivoque puisqu'elle semble être tout à la fois inclination et vertu. Cette ambivalence en fait sa richesse et rend ses adeptes intarissables. Etre ami devient synonyme d'être vertueux. Par conséquent, dis-moi comment être un bon ami et je serai un honnête homme. Tel est le mot d'ordre que nos auteurs de traités sur l'amitié ont en tête. Cela n'est pas sans rappeler la fameuse expression devenue proverbe : « *Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es.* » C'est à la valeur de ses amis que se reconnaissent la valeur et le mérite de l'homme. Ainsi convient-il d'être attentif à ses fréquentations et à la façon de les entretenir. C'est ce que se proposent les traités, et c'est ce que nous allons maintenant étudier davantage en détail.

secrète hayne et une inclination ennemie de la communauté des hommes, tiennent ie ne scay quoy des bestes irraisonnables ; Comme au contraire, il n'est rien si faux que de penser qu'il y doive avoir aucun caractere de la nature divine. »

¹⁷ Robert MAUZI, *L'Idée de bonheur littérature et la pensée française au XVIII^e siècle*, Albin Michel, Bibliothèque de l'Evolution de l'Humanité, 1994 (édition au format de poche), p. 594.

¹⁸ Denis DIDEROT, *La Religieuse*, pp. 239-382, texte présenté, établi et annoté par Michel Delon, in : Denis Diderot, Contes et romans, Gallimard 2004, p. 342. Il est à noter que cette citation est à l'origine de la brouille entre Diderot et Rousseau. Rousseau y a vu une allusion à son goût pour la solitude et à son impression d'être persécuté.

¹⁹ André COMTE-SPONVILLE, *Entre passion et vertu (sur l'amitié et le couple)*, in : Jean-Christophe Merle – Bernard Schumacher, *L'amitié*, PUF 2005, p. 97.

2. Pourquoi des traités ?

Après nous être interrogé sur le thème de l'amitié interrogeons-nous sur la forme adoptée pour l'évoquer. Pourquoi écrire des traités ? Est-ce la meilleure forme qui soit pour la décrire et lui rendre hommage ?

En écrivant des traités nos auteurs s'inscrivent dans une tradition qui remonte à l'Antiquité. Ces auteurs sont pétris de culture classique. Ils ont lu les penseurs grecs, latins et y font sans cesse référence. Il s'agit d'une filiation revendiquée, nous y reviendrons. *L'Éthique de Nicomaque* d'Aristote ou le *Traité de l'amitié* de Cicéron, les *Lettres à Lucilius* de Sénèque ou les *Œuvres morales* de Plutarque leur sont évidemment familiers et sont autant de sources dans lesquelles ils puisent leur matière. Par conséquent, nous pouvons voir dans le choix de cette forme traditionnelle des philosophes une sorte d'hommage rendu aux plus Grands. Toutefois, cela ne saurait s'y réduire et il faut certainement avant tout se poser la question de l'intérêt de la forme du traité sur tout autre forme d'écrit.

Pourquoi donc, de façon générale, choisit-on d'écrire un traité ? Si l'on se réfère au dictionnaire Petit Robert, un traité est un : « *ouvrage didactique, où est exposé d'une manière systématique un sujet ou un ensemble de sujets concernant une matière* ». Deux adjectifs attirent ici notre attention : « *didactique* » et « *systématique* ». A eux deux ils nous donnent à la fois l'objectif recherché et le moyen de l'atteindre. La fin est la suivante : instruire. Le moyen est une exposition ordonnée.

A l'origine d'une telle entreprise se trouve donc l'idée que l'homme est perfectible et que c'est aux penseurs de l'aider sur cette voie. Autre idée sous-jacente : celle qu'il est possible d'ériger des systèmes, des méthodes à suivre. Le paradoxe en ce qui concerne le sujet qui nous intéresse est qu'il s'agit d'un sentiment, tout du moins, c'est ce que nous serions en droit de penser puisque le plus souvent l'amitié est mise sur le même plan que l'amour. Mais alors, est-il sérieux de penser que les sentiments puissent faire l'objet d'une quelconque codification ? Un élan du cœur est, par définition, spontané. Il s'agirait donc de le canaliser, de le dompter ?

Souvenons-nous que nous avons également suggéré que l'amitié était liée à l'idée de vertu et donc de morale. Or, en matière d'éthique, tous les conseils sont bons à prendre. De nouveau, nous nous voyons confrontés au problème de l'ambivalence de l'amitié. Ceci aussi est donc à résoudre : qu'est-ce que l'amitié ?

Nos traités vont adopter son double caractère. Ils seront à la fois des ouvrages spéculatifs tentant de définir l'amitié et des ouvrages pragmatiques, des sortes de manuels pratiques aidant les hommes dans leur « *métier* » d'ami.

Les motivations et raisons de l'écriture sont le plus souvent exposées dans les préfaces voire en fins d'ouvrages. Nous allons donc nous y attarder un instant, histoire d'écouter ce que les auteurs ont à nous dire. Puis, nous résumerons les visées avouées et les visées plus implicites communes à l'ensemble des ouvrages étudiés.

Louis-Silvestre de Sacy dont le *Traité de l'amitié* paraît en 1702 répond aux objections qui pourraient lui être faites quant à l'utilité d'un traité de plus

consacré à l'amitié. Il ouvre la voie à tous ceux qui vont le suivre dans cette entreprise au cours du siècle : « Il n'y a rien de plus utile aux hommes que la morale. Elle seule leur enseigne ce qu'ils doivent uniquement apprendre ; c'est-à-dire à devenir meilleurs et plus heureux. L'utilité des livres qui en traitent, les a d'abord fait rechercher avec beaucoup d'empressement ; cet empressement les a bien-tôt multipliés à l'excès ; et leur multitude en a par une suite naturelle presque entièrement dégoûté. De-là vient que la plupart des gens ennuyés de trouver plus de livres de cette espèce que d'exemples, appellent pédants ceux qui le font dans leurs ouvrages. A quoy (disent-ils) s'amuse cet Auteur de nous donner des leçons de sagesse, qui n'ont rien de nouveau que le tour et le langage ? Croit-il avoir plus d'esprit, ou estre plus sage que les anciens Philosophes ? Que peut-il dire, qu'avant luy Ciceron, Senèque, Plutarque, et tant d'autres ne nous ayent dit d'une manière plus forte et plus délicate ? Ce seroit en effet une entreprise téméraire, que d'oser jouter contre de si grands hommes ; mais c'est peut estre un dessein raisonnable que de rassembler de tems en tems quelques-unes de leurs idées répandues dans de gros volumes, et de les remettre sous les yeux de ceux qui ne connoissent point ces illustres morts, ou qui n'entretiennent que peu de commerce avec eux.

C'est ce qu'il semble plus important de faire sur l'Amitié, que sur tout autre sujet. Elle ne peut être que trop connue. Plus j'en examine la nature, plus je suis convaincu, que ses avantages ne contribuent pas moins à la seureté et à la tranquillité publique, qu'au bonheur particulier des amis. Loin de craindre que leurs affections détournées du bien commun ne troublent la société générale, il est certain au contraire que rien n'en peut tant affermir le repos. La vertu seule a droit de former les nœuds de l'amitié, comme j'espère le prouver. Entre les premiers devoirs d'un homme vertueux est l'amour de la patrie. Il est donc évident que plus il y aura d'amis, plus il y aura d'hommes vertueux dans un Etat ; et par conséquent, plus il y aura de citoyens, prêts à tout sacrifier pour ses interests et pour sa gloire. »²⁰ Suivons la démonstration de Louis-Silvestre de Sacy qui part du plus général pour arriver au plus particulier, du plus simple pour s'achever sur le plus complexe.

S'il écrit ce traité après tous ceux qui ont déjà été écrits c'est, tout d'abord dans la même visée que d'autres ouvrages de morale, pour permettre aux hommes de devenir meilleurs et plus heureux. En outre, loin de vouloir rivaliser avec les grands penseurs, il se propose de les remettre au goût du jour.

Enfin et surtout, pourquoi ce choix de l'amitié ? Non seulement pour le bonheur particulier des amis mais aussi et c'est là l'argument le plus longuement développé et celui qui se veut le plus pertinent : parce que l'amitié concourt à la sûreté et à la tranquillité publique. L'individu est dépassé c'est la société toute entière qui est concernée. Le bonheur social est en cause. En remplissant son devoir d'ami l'homme remplit son devoir de citoyen et est plus à même de répondre à l'un

²⁰ Louis-Silvestre de SACY, *Traité de l'amitié*, Paris 1701, préface, p. I.

de ses premiers devoirs : l'amour de la patrie. C'est là un aspect important à retenir sur lequel nous allons bientôt revenir.

Continuons d'écouter ce que les autres auteurs de traités ont à nous dire sur leurs desseins. Dupuy la Chapelle, 26 ans après Louis-Silvestre de Sacy, justifie son entreprise en dénonçant les abus dans la prétention d'avoir des amis : « *Comme l'abus me paraît à son comble qu'il n'y a presque personne qui connaisse l'amitié et qui en remplisse les devoirs ; je me suis attaché particulièrement à en examiner la nature, les propriétés et les obligations.* »²¹ Il se fait loyal justicier de l'amitié et part à la conquête d'une véritable définition de l'amitié. Pour lui, le terme aurait été galvaudé, il convient donc de le clarifier : « *L'amitié doit pourtant avoir des règles certaines ; elle ne doit pas être sujette aux différents caprices des hommes : nous avons intérêt d'éviter toute erreur en une chose si nécessaire dans la société et si décisive pour les agréments de la vie. Mais avant que d'examiner ce que c'est que l'amitié, c'est un préalable de s'assurer de quelques principes nécessaires pour en démêler les véritables sources.* »²²

Dans la suite de son ouvrage il tiendra à se démarquer des conceptions de Louis-Silvestre de Sacy et fera ainsi de son traité une réponse à son prédécesseur. Enfin, dernière préface notable, celle des *Caractères de l'amitié* écrit par le marquis de Caraccioli en 1760 : « *Malheur à l'ame qui croira ces Caracteres romanesques, et qui ne se reconnaîtra point dans le portrait que nous allons faire de l'Amitié. Nous osons assurer qu'on ne saurait être véritablement homme, c'est-à-dire, sincere, affable, compatissant, généreux, sans éprouver les sentiments que nous exprimons ; mais comme le monde dégénère de plus en plus, et n'écoute que l'amour-propre et l'intérêt, cet arrêt paraîtra sans doute rigoureux, et peut-être téméraire.*

Ceux qui ont lu le magnifique Traité de Cicéron sur l'Amitié celui de M. de Sacy et tant d'autres, jugeront cet ouvrage superflu ; mais il y a des vérités qu'il faut répéter aux hommes, pour empêcher la prescription. Si l'on ne parlait souvent des charmes et du besoin d'un Ami, l'univers, jouet de ses passions, en perdrait le souvenir. L'avarice, et l'ambition, les deux grands antagonistes de l'Amitié, gagnent tous les jours du terrain, et s'emparent de tous les cœurs.

Que je m'estimerai heureux, si, après avoir essayé de rapprocher les hommes d'eux-mêmes dans quelques ouvrages de Morale que j'ai travaillés à ce dessein, je venais à bout de les rendre amis les uns des autres ! Mais quelle entreprise, et combien le succès n'en est-il pas douteux ! On réforme l'esprit bien plus facilement que le cœur.

N'importe, il faut consoler les vrais amis par le récit de leurs vertus ; de sorte que si cet Ouvrage n'a pas le mérite d'en augmenter le nombre, il aura, du

²¹ N. DUPUY LA CHAPELLE, *Réflexions sur l'amitié*, Paris 1728, p. 5.

²² Ibidem, p. 6.

moins, celui d'en faire connaître le prix. »²³ L'amitié apparaît comme une nécessité dans la vie de l'homme. Qui n'éprouve pas d'amitié ne peut être un homme véritable. Evoquer l'amitié et la cultiver c'est lutter contre la dégénérescence du monde qui est de plus en plus guidé par l'amour-propre, l'intérêt, l'avarice et l'ambition. De nouveau apparaît la dimension sociale du sentiment amical. Conscient de ne pas être le premier à écrire sur l'amitié, il invoque l'importance de la répétition contre l'oubli et souhaite faire connaître le prix de l'amitié à ceux qui n'en ont pas pris toute la mesure.

Parmi les visées explicites nous pouvons donc, pour résumer, citer le désir moral de rendre les hommes vertueux et heureux ainsi que la volonté de redéfinir un terme souvent usité mais mal utilisé par le commun des mortels : « *Tout le monde vante l'amitié, peu de gens la connoissent, presque personne n'en remplit les devoirs.* »²⁴

Cela tend à souligner le caractère élitiste de l'amitié, caractère perçu par nos auteurs qui, à plusieurs reprises dans leurs écrits, se défendent de décrire une chimère. En effet, le terme de chimère est commun à l'ensemble des traités analysés. Conscients de l'exigence demandée aux amis, ils rejettent l'idée de présenter une vision idéale de l'amitié. Ce sont d'ailleurs les premiers mots des *Caractères de l'amitié* de Caraccioli : « *Malheur à l'âme qui croira ces caractères romanesques.* » Sacy, prévoyant, écrit : « *Entre ceux qui liront cet ouvrage, je ne doute pas qu'il ne s'en trouve plusieurs, qui s'imagineront, qu'à force de perfectionner l'amitié, j'en ay fait une belle chimere. Ils changeront le titre de mon livre, et l'appelleront l'idée de l'ami qui ne se trouve point. Ils diront qu'il ne manque à mes conseils, que des hommes qui les puissent pratiquer.* »²⁵ Finalement il se résout : « *D'ailleurs quand il seroit vrai que l'on ne pourroit parvenir à établir entre les amis, une amitié aussi parfaite, que celle dont je leur fais le tableau ; ne seroit-ce pas toujours leur rendre un grand service, que de les engager à faire des efforts pour en approcher ?* »²⁶ « *Si je ne parviens pas à faire de parfaits amis, ne me sçaurait-on point quelque gré d'avoir attaqué les faux, et peut-être d'avoir inspiré quelque nouvelle ardeur aux véritables ?* »²⁷ Il faut en effet être réaliste : la vision de l'amitié proposée par ces auteurs est une vision idéale. L'amitié nous est présentée telle qu'ils voudraient qu'elle soit. Les dés sont pipés dès le début dans la mesure même où ces écrits ont pour ambition d'être didactiques, moraux. L'amitié proposée est garrottée, domptée. Il s'agit d'un sentiment expurgé de tout excès.

Les autres visées un peu plus implicites de ces traités sont de promouvoir l'ordre social en rappelant, en même temps que les devoirs dus à l'amitié, ceux qui doivent être rendus au préalable à Dieu, au roi et à la famille. Il n'est pas question

²³ Louis-Antoine marquis de CARACCIOLI, *Les Caractères de l'amitié*, nouvelle éd. corrigée et augmentée, chez Nyon, Paris 1728, p. III.

²⁴ L. S. de SACY, o. c. (note 20), livre premier, page 1, première phrase.

²⁵ Ibidem, p. X.

²⁶ Ibidem, p. XII.

²⁷ Ibidem, p. XIII.

de détourner l'homme de Dieu. Pour certains auteurs il s'agit même de combattre une morale laïque en train de gagner du terrain.

Finalement, les auteurs de ces traités ne cherchent-ils pas à gommer le caractère subversif voire asocial de l'amitié ? Avoir des amis c'est se constituer en société et entretenir des secrets entre un petit nombre d'individus. Cela peut être une menace pour le fonctionnement de l'Etat. Ainsi pouvons-nous objecter à l'argument de Sacy, qui présentait le sentiment amical comme le gage de la vertu de l'ensemble des citoyens, que l'amitié est un nœud unissant un nombre restreint d'individus.

3. Par qui sont écrits ces traités ?

Ce qui est à noter parmi les huit traités qu'il m'a semblé important de retenir pour cette étude c'est la présence de deux auteurs féminins : Mme de Lambert et Mme Thiroux d'Arconville. Cela est d'autant plus notable que la question de l'amitié chez les femmes est une des questions récurrentes dans le débat sur l'amitié. Les femmes sont-elles capables d'amitié ? L'amitié entre les femmes est-elle possible ? Le sentiment amical est-il viable entre un homme et une femme ?

Le rôle socialement acceptable d'éducatrice permet aux femmes décrire et de publier des livres sans risque de déchoir. Discours et conseils sur l'amitié passent mieux dans ce contexte pédagogique. Ce sont dans leurs traités que nous trouvons le plus grand nombre de pages sur l'amitié des femmes. Ce sont certainement elles les moins tendres à l'égard de leur sexe. Leur opinion témoigne de la profondeur d'un préjugé que les femmes ont fini par intérioriser et partager. Pourtant, leurs vies démontrent le contraire de ce qu'elles avancent avec tant de sévérité.

Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, marquise de Lambert est l'une des premières femmes à avoir écrit un traité sur l'amitié. De 1710 à 1733 son salon parisien devient le rendez-vous de l'élite des gens de lettres. Il est entre autres fréquenté par Fénelon, Fontenelle, Houdar de la Motte, Marivaux, Montesquieu et Louis de Sacy qui lui dédie son traité de l'amitié. Mme de Lambert est parmi les premières à établir un salon indépendant des contraintes de la cour. L'ensemble de son œuvre a été publié après sa mort. Y figurent des essais moralistes et pédagogiques : *Avis d'une mère à sa fille* ; *Avis d'une mère à son fils* ; *Traité de la vieillesse* ; *Réflexions sur les femmes, sur le goût, sur les richesses*.

Ses réflexions sur l'amitié offrent l'écho des conversations qui durent se tenir dans son salon. Les défauts des femmes les rendraient inaptes à l'amitié entre elles : « *Les femmes ont le malheur de ne pouvoir compter entre-elles sur l'amitié ; les défauts dont elles sont remplies y forment un obstacle presque insurmontable. Elles s'unissent par nécessité, et jamais par goût.* »²⁸ En revanche, elle n'exclut pas l'amitié entre un homme et une femme et recommande de transformer son ancien

²⁸ Mme de LAMBERT, *Traité de l'amitié*, in : Recueil de divers écrits sur l'amour et l'amitié, la politesse, la volupté, les sentimens agréables, l'Esprit et le Coeur, Paris 1736, p. 83.

amant en ami : « On demande si l'amitié peut subsister entre personne de sexe différent. Cela est rare et difficile : mais c'est l'amitié qui a le plus de charmes. Elle est plus difficile, parce qu'il faut plus de vertu et de retenue. Les femmes qui ne connaissent que l'amour d'usage, n'en sont pas dignes, et les hommes qui ne veulent trouver dans les femmes que le bonheur du sexe, et qui n'imaginent pas qu'elles peuvent avoir des qualités dans l'esprit et dans le cœur plus liantes que celles de la beauté, ne sont pas propres à l'amitié dont je parle. Il faut donc chercher à s'unir par la vertu et le mérite personnel. Quelquefois de pareilles unions commencent par l'amour, et finissent par l'amitié. »²⁹

A 23 ans Madame Thiroux d'Arconville contracte la petite vérole dont elle restera très marquée. Elle ne s'occupe alors plus que de travaux littéraires. Ses amis et ses interlocuteurs s'appellent Voltaire, Turgot, Lavoisier, Jussieu, Malesherbes. Tous ses écrits sont anonymes : *Pensées et réflexions morales sur divers sujets*, 1760 ; *De l'amitié*, 1761 ; *L'Amour éprouvé par la mort*, ou *Lettres modernes de deux amants de vieille roche*, 1763 ; *Des Passions*, 1764...

De l'amitié est non seulement anonyme mais en plus le « je » y est masculin. Cette remarque n'est pas anodine puisqu'elle revient, une fois l'identité de l'auteur connue, à remettre en doute son propos et donc à remettre en cause tous les défauts reprochés aux femmes qui sont nombreux et qui semblent sans appel. Nous ne citerons ici que quelques passages représentatifs : « Quoique les femmes passent pour avoir le cœur plus tendre que les hommes, je les crois cependant moins susceptibles d'amitié ; et je pense que la tendresse qu'on leur attribue, est plutôt l'effet de la faiblesse que du sentiment. »³⁰ « ...la coqueterie qui est leur vice dominant, et le résultat de l'amour excessif qu'elles ont pour elles-mêmes, ne permet gueres à l'amitié de trouver place dans leur cœur. Ce sentiment qui suppose un dévouement entier pour l'objet aimé, est incompatible avec celui qui rapporte tout à lui, comme à son principe et à sa fin. »³¹ « ...mais l'amitié qui exige de la fermeté dans l'ame, de la justesse dans les idées, de la conséquence dans les principes, de la vérité dans le caractère, de la constance dans la conduite, et du discernement dans le choix, convient très-peu à un sexe faible par sa nature, frivole par son éducation, étourdi par sa prétention, coquet par vanité, et inconstant par désœuvrement. Les femmes ne sont donc capables d'amitié qu'autant qu'elles s'éloignent de leur essence, et qu'elles se rapprochent davantage des vertus mâles qui caractérisent les hommes supérieurs. »³² « Les femmes en général veulent des esclaves, et non pas des amis : l'amour du despotisme est incompatible avec le sentiment ; et comme presque toutes les femmes ont la même passion, il est presque impossible qu'elles s'aiment. »³³ L'amitié entre un homme et une femme n'est pour elle envi-

²⁹ Ibidem, p. 81.

³⁰ Marie-Geneviève THIROUX d'ARCONVILLE – Mme Charlotte DALUS, *De l'amitié*, Amsterdam et Paris 1761, p. 76.

³¹ Ibidem, p. 77.

³² Ibidem, p. 78.

³³ Ibidem, p. 92.

sageable « *que lorsque l'âge a amorti le feu des passions, que leurs sens sont muets, et que la différence du sexe est devenue nulle pour eux.* »³⁴

Pourtant, si la femme est si incapable d'amitié comment expliquer cette dédicace de l'auteur : « *A mon ami.* » « *Le titre de cet ouvrage annonce assez que je n'ai dû l'offrir qu'à vous seul. Qui nous connaîtra tous deux, ne pourra s'y méprendre. Qui aura joui du bonheur de vous aimer et d'être aimé de vous, saura où j'ai trouvé le modèle que j'ai crayonné du sentiment senti et inspiré. Vous à qui je dois cette félicité si peu connue d'une amitié dont la durée ne fait qu'augmenter le charme, recevez un hommage que l'amitié même vous présente : c'est celui de mon cœur ; tout autre serait indigne de vous.* »³⁵ En fait, le point commun essentiel aux auteurs de tous ces traités, hommes ou femmes, c'est qu'ils se définissent avant tout comme des amis. Ils placent en général leurs écrits sous l'égide de cette amitié.

Ainsi Caraccioli : « *Ce ne seront, ni de brillantes expressions, ni d'aimables saillies qui rendront ces réflexions intéressantes : j'abandonne cette parure aux faiseurs de Romans. L'amitié ne veut point d'efforts ingénieux ; il suffit de l'exposer à nos yeux : toute l'élégance des ornemens ne vaudra jamais sa naïveté ; aussi n'ai-je interrogé que mon propre cœur ; ma plume suit ses mouvemens. On est sûr de plaire quand on puise à cette source...* »³⁶ Auger : « *Je l'ai revu avec soin ; sans rien changer au fond ni à la suite des choses, j'ai seulement éclairci ou développé quelques idées, et retouché le style. Je le donne au Public avec ces légères corrections, en sollicitant son indulgence. S'il n'y trouve rien de neuf, si les défauts et les imperfections de l'ouvrage le choquent, l'effusion simple et naturelle d'un cœur honnête, enflammé par l'amour de la vertu et de la Religion, par le sentiment d'une amitié tendre et sincère pourra l'intéresser.* »³⁷ « *...j'entrepris de recueillir, dans un petit Traité, les réflexions que nous avons faites mon ami et moi, sur la véritable amitié. Je n'avais d'autre dessein que de lui présenter ce fruit de notre liaison vertueuse. Le sentiment conduisait ma plume, et j'eus bientôt achevé cette première production de ma jeunesse.* »³⁸ Ainsi les auteurs des traités sont-ils des amis qui écrivent à d'autres amis pour leur donner des conseils sur la façon de mener au mieux leur amitié afin d'en goûter tous les charmes. Aussi ne se privent-ils, au sein de cette communauté d'amis, d'user de l'impératif que ce soit à la première personne du pluriel ou, le plus souvent, à la deuxième : « *Nous avons vu que les rapports étroits entre l'amitié et l'amour faisaient l'objet d'une attention particulière, voyons maintenant quels sont les autres thèmes chers à nos auteurs.* »

³⁴ Ibidem, p. 83.

³⁵ Ibidem, dédicace.

³⁶ L.-A. marquis de CARACCIOLI, o. c. (note 23), p. 1.

³⁷ Abbé Athanase AUGER, *Discours sur l'éducation... Réflexions sur l'amitié*, Rouen – Paris 1775, p. 187.

³⁸ Ibidem, p. 184.

4. Principales questions soulevées par ces traités

La lecture attentive des tables des matières et des introductions nous est ici d'un précieux recours. Le plan de l'ouvrage de Louis Silvestre de Sacy résume assez bien à lui seul les grands axes suivis par les différents auteurs : « *Je dirai seulement que je le divise en 3 livres. Dans le premier je parle de la nature de l'amitié, des qualitez nécessaires aux amis, des précautions à prendre dans le choix que l'on en fait. Le second comprend les devoirs de l'amitié, leurs justes bornes, leur subordination aux devoirs naturels. Le dernier regarde les ruptures ; les moyens de les prévenir ; la conduite qu'on doit tenir quand on ne peut les éviter ; les obligations dont les amis vivans sont chargez envers les amis qui sont morts.* »³⁹ Il convient en effet, en premier lieu, de définir le terme d'amitié. Cette définition se fait souvent par la négative : l'amitié n'est pas charité, elle n'est pas simple attachement, ni gratitude. Ce n'est pas non plus une relation entretenue avec un collègue cela est association ou confraternité. L'ami est à distinguer de la connaissance. Il est possible d'estimer quelqu'un pour l'ensemble de ses qualités sans pour autant être son ami : « *...notre amour et notre estime ne sont pas toujours suivis de l'amitié, quoique l'amitié n'aille jamais sans amour et sans estime.* »⁴⁰

Après avoir passé en revue les différents sentiments que peut éprouver l'homme et qui ne sont pas amitié vient le portrait élogieux de l'amitié. Ce qui la distingue avant toute chose des autres liaisons c'est son lien intrinsèque avec la vertu : « *Mais quelle est donc la source de la véritable amitié ? La vertu seule.* »⁴¹ « *On ne doit proprement appeler amitié, que cette liaison formée par la vertu, entretenue par une heureuse convenance d'humeurs, fortifiée par une agréable conformité de sentiments et d'inclinations.* »⁴² En fait, la vertu seule ne saurait suffire puisqu'il est aussi question de « *convenance d'humeurs* », de « *conformité de sentiments et d'inclinations* ». Toujours ou presque il est fait mention d'une « *égalité de conditions* ». Par ailleurs, la véritable gageure de nos auteurs semble résider dans le fait de définir l'indéfinissable ce qui explique la raison pour laquelle la définition commence par se faire par la négative. Un sentiment ne s'explique pas, il se vit. A l'amitié comme à la sympathie ou à l'amour sont nécessaires ce « *je ne sais quoi* » devant lequel tous les auteurs abdiquent.

Ce terme – « *je ne sais quoi* » – s'est imposé au XVII^e siècle. Il s'agit d'un charme, d'une grâce (profane et religieuse), source indéfinissable de l'attraction ou encore de la foi. Cette expression comble un vide sémantique, elle nomme la cause ineffable de toute émotion, de tout mouvement de la sensibilité.⁴³ C'est à elle qu'ont recours nos auteurs : « *[L'amitié] demande encore un heureux concours de circonstances, un je ne sais quoi, enfin, que nous sentons, sans pouvoir*

³⁹ L. S. de SACY, o. c. (note 20), p. IX-X.

⁴⁰ A. AUGER, o. c. (note 37), p. 197.

⁴¹ Ibidem, p. 202.

⁴² Ibidem, p. 197.

⁴³ Voir Paul ARON – Denis SAINT-JACQUES – Alain VIALA, *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris 2002, p. 312-313.

l'exprimer, qui nous plaît dans la personne à laquelle nous voulons nous attacher. »⁴⁴

Après avoir clarifié ce qu'était l'amitié vient la description de l'ami véritable. Il convient à la fois de savoir bien le choisir et bien le servir. Le métier d'ami est un art difficile, heureusement les traités de l'amitié sont là pour nous aider à l'exercer convenablement. Ainsi les traités deviennent alors durant quelques pages de véritables manuels pratiques. L'ami doit savoir aller au devant des besoins de l'autre. Il doit savoir l'écouter et le secourir à tout moment. Les ruptures d'amitié sont soumises à certaines obligations. De même qu'il faut continuer à servir l'être cher après sa mort.

Toutefois, il est une hiérarchie des devoirs de l'homme et si l'amitié est le sentiment par excellence voire l'incarnation de la vertu, il ne faut pas qu'elle détourne des devoirs dus à Dieu, à la patrie et à la famille. La fidélité à l'ami exige certes l'acceptation de sacrifices mais ceux-ci doivent être faits sous réserve qu'ils ne contreviennent pas aux premiers devoirs de l'homme édictés plus haut. Ainsi, faut-il savoir se faire dépositaire des secrets, juste conseiller et non aveugle flatteur. Le Roi, le prince ou tout autre homme influent se doit d'être particulièrement avisé en matière d'amitié. Il faut savoir distinguer les faux amis, ceux qui sont ennemis de la vérité, les courtisans qui n'attendent que des avantages de leurs positions.

De nombreuses lignes sont consacrées à cette interrogation : tout le monde peut-il prétendre à l'amitié ? L'amitié entre femmes est-elle possible ? Celle entre un homme et une femme est-elle envisageable ? Les scélérats sont-ils capables d'amitié ? Autres interrogations : y a-t-il un âge pour être ami ? Peut-on avoir plusieurs amis ? Faut-il se ressembler, être issus du même milieu social pour être amis ? L'amitié est-elle affaire d'amour-propre, n'est-ce pas son propre reflet que l'on recherche en l'autre ?

Toutes ces interrogations sont communes aux différents traités publiés au XVIII^e siècle. Je vous invite à les lire pour y trouver les réponses.

Conclusion :

Mon objectif principal était avec cette communication de vous démontrer l'importance du thème de l'amitié au XVIII^e siècle. Je ne pouvais en quelques pages vous faire le détail circonstancié de chacun des traités. Toutefois, je tenais à vous faire entendre la voix des différents auteurs sur ce sujet. Je me suis particulièrement attachée à souligner ce qui les rapprochait. Ne nous y trompons pas, leurs conceptions ne sont pas toujours identiques même si elles se ressemblent beaucoup. Tous se nourrissent des mêmes lectures, celles des ouvrages de Cicéron et d'Aristote. Cette filiation est plus ou moins revendiquée. Tous y font allusion mais certains tentent de souligner leur originalité par rapport à ces auteurs. Ils tiennent à marquer leurs distances ; d'autres, au contraire, se font leur porte-parole.

⁴⁴ A. AUGER, o. c. (note 37), p. 207.

Sur le fond, le débat reste inchangé puisque même les détracteurs des auteurs antiques reprennent leurs interrogations (pluralité d'ami, amitié entre les Grands, égalité entre les amis, ressemblances/différences, amitié et vertu, amitié et amour-propre, comment distinguer le flatteur de l'ami...)

Nos auteurs se répondent parfois entre eux. Ainsi y a-t-il polémique entre de Sacy et Dupuy la Chapelle. Malgré quelques divergences de vue – souvent minimes –, on ne peut parler véritablement d'une évolution sur les conceptions du sentiment amical au fil de ces traités dont les dates de parution s'échelonnent sur l'ensemble du XVIII^e siècle (de 1702 à 1775). Pourtant nous ne pouvons prétendre qu'il n'y en ait eu aucune. C'est là la limite de cette écriture théorique. Elle n'est pas le véritable reflet du changement des mentalités.

Au début de son ouvrage sur *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Robert Mauzi déclare à propos des nombreux essais et traités sur le bonheur que leur lecture n'apporte rien d'autre que des lieux communs d'inspiration épicurienne ou stoïcienne. Je cite : « *Rien de sincère, rien de neuf, rien de chaleureux, rien où l'on sente l'âme.* »⁴⁵

Nous pourrions en dire autant des écrits sur l'amitié (même si passages lyriques sur amitié) c'était d'ailleurs la raison pour laquelle j'avais fait le choix, dans ma thèse qui portait sur l'évolution du traitement et des représentations de l'amitié, de ne m'intéresser qu'au champ de la littérature d'imagination qui se révèle une bien meilleure source pour nous révéler les rêves et aspirations d'une époque.

⁴⁵ R. MAUZI, o. c. (note 17), p. 9.

Carmen ANDREI
(Université de Galati, Roumanie)

L’Amitié comme initiation des jeunes apprentis dans le dédale du libertinage

Dans ses multiples et diverses productions – du roman galant où nous retrouvons le simple libertinage des sens des aristocrates désœuvrés au roman pervers qui est construit sur un libertinage d’esprit à projet déterminé – la littérature libertine du XVIII^e siècle s’avère d’autant plus digne d’analyse puisqu’elle fait perdurer un topos cher : le déniement du jeune apprenti libertin, assumé et accompli par « amitié » et « vocation pédagogique » par une femme plus âgée et plus expérimentée. C’est le cas de Meilcour, le tendre protagoniste des Egarements du cœur et de l’esprit de Crébillon fils, de Damon, héros plus averti de Point de lendemain de Vivant Denon ou encore du chevalier Danceny, victime quasi consentante des Liaisons dangereuses de Laclos.

mots-clés : libertinage, éducation, jeune apprenti, amie, expérience

0. Préambule

La littérature libertine qui fleurit au XVIII^e siècle s’avère digne d’une analyse minutieuse puisqu’elle se présente comme un vaste champ d’exploitation de toutes sortes de manifestations érotiques, des plus *innocentes*, des jeux de l’amour-goût, des coquetteries provocantes, lancées par des femmes qui feignent la résistance, jusqu’aux cruautés et aux perversités infligées consciemment et gratuitement par des bourreaux sadiens.

Subversive par excellence, la littérature libertine dénonce les tares d’un milieu électif et la facticité des idéaux humains, peint la décadence des valeurs aristocratiques. Par parodie et plagiat, elle met en lumière l’affadissement de la formule du roman sentimental. La poétique libertine aboutit à la fin du XVIII^e siècle à la perte de l’idéal humain et romanesque, et à l’effondrement de la fiction. Le roman libertin refuse l’amour exclusif et instaure l’empire de *l’amour-goût*, du caprice momentané, issu d’un penchant naturel. La littérature libertine est baroque, rococo, théâtrale parce qu’elle exhibe le mot, le geste et le corps. Le roman libertin, *roman de la bonne compagnie* est un roman de séduction et de tactique. Intellectuel et cérébral, il se fonde sur l’art de convaincre.

De Crébillon fils auquel on attribue la paternité littéraire du type de jeune homme, apprenti libertin soumis au *déniaisement* jusqu'à Laclos, le créateur de la forme accomplie de rouerie perverse, la production romanesque de récits libertins garde quelques constantes majeures : le libertin dans son acception absolue est un agent / actant adonné corps et âme au plaisir; il part pour une « *croisade* » anti-chrétienne initiatrice à but « *éducatif* » des patients néophytes ou pour un rendez-vous avec un esprit ayant la même nature et le même intérêt. Une fois le but atteint, la transformation est complète : le type du libertin se fixe. Du passif à l'actif, de nouveaux libertins naissent pour prêcher délibérément leur art de vivre sans contraintes ni préjugés socio-moraux ou religieux. L'abolition des frontières entre les relations admises et celles prohibées est le parti pris le plus audacieux.

Le narcissisme du libertin mène au développement d'une vocation pédagogique. Il veut faire école : Versac instruit Meilcour, Merteuil, le chevalier Danceny, Gaudet est le magister d'Edmond et d'Ursule. La signification majeure du discours libertin est l'éloge d'une *éducation* dans une acception idéale. Cette éducation va jusqu'à la jouissance de l'amour de soi. Les libertins de Crébillon à Laclos, en admettant les anti-héros rétiviens, paradoxaux et ambigus sont des humains qui ont besoin d'affronter des consciences, de former un disciple, de pervertir, d'inspirer l'admiration pour leurs prouesses, voire un amour authentique. Le goût de la destruction, de la cruauté gratuite leur est étranger. Courtisanes ou roués se rachètent, accèdent au salut par un retour et un repliement sur eux-mêmes. Les déceptions amères les poussent au joug marital si méprisé auparavant. Dans l'univers libertin cérébral il y a de la place pour la métaphysique du sentiment. Tous les personnages libertins sont rongés par le même mal. Le penchant à déchoir, la décadence individuelle et collective marquent le XVIII^e siècle.¹

1. De quelques apprentis libertins : Meilcour – *Les Égarements du cœur et de l'esprit* de Crébillon fils ; Damon – *Point de lendemain* de Vivant Denon et le chevalier Danceny – *Les Liaisons dangereuses* de Laclos

Les romans libertins du XVIII^e siècle présente une riche galerie d'apprentis libertins. A part les figures que nous avons choisies d'analyser, il convient de mentionner en passant d'autres réalisations notables telles que **le comte de Mirbelle** (*Les Malheurs de l'inconstance* de Dorat), **Angola** (*Angola* de La Morlière) ou bien **Edmond** (*Le Paysan et La Paysanne pervertis* de Restif de la Bretonne).

1.1. Meilcour ou les leurres de l'amitié

L'un des types les plus connus de jeune apprenti libertin est **Meilcour**, le narrateur-protagoniste des *Égarements du cœur et de l'esprit* (1732) de Crébillon

¹ Jacques RUSTIN, *Le vice à la mode. Étude sur le roman français de la première partie du XVIII^e siècle, de « Manon Lescaut » à l'apparition de « La Nouvelle Héloïse » (1731-1761)*, Paris 1979, p. 225.

fil. Les mémoires de Meilcour enchaînent progressivement les étapes d'une initiation accomplie et manquée à la fois : au bout d'une quinzaine de jours de tâtonnements, il parfait son éducation, mais reste déçu de sa sécheresse de cœur, de son perversissement moral. Son constat final est amer : toute idéalisation de la femme est minée par sa nature inconstante.

Dans la *Préface*, Meilcour est présenté comme un personnage « simple d'abord et sans art », « plein de fausses idées, et pétri de ridicules, et qui est moins entraîné par lui-même, que par des personnes intéressées à lui corrompre le cœur, et l'esprit ». À la fin, il sera « rendu à lui-même » et devra « toutes ses vertus à une femme estimable ».² Dès l'incipit du roman, on a un bref portrait du héros. Meilcour est de naissance aristocratique, homme à bonnes fortunes ; ces atouts lui permettant l'accès et la fréquentation d'un milieu sélect. L'hérédité sociale, l'âge (il est en pleine adolescence, mais il est déjà un jeune adulte) et les préoccupations de son entourage le plongent dans un univers gouverné par les lois du plaisir. Éduqué par sa mère, selon les principes de modestie qui convenaient plutôt aux filles, Meilcour est confiant en lui-même : « J'étais naturellement porté à m'estimer ce que je valais ».³ Il a tous les poncifs du caractère inflammable de la jeunesse. L'idée du plaisir est inculquée par son appétence érotique : « [...] j'avais les passions impétueuses, j'avais l'imagination ardente. »⁴ ; « Je voulais aimer, mais je n'aimais point. »⁵ ; « Je voulais m'étourdir en vain sur l'ennui intérieur dont je me sentais accablé. »⁶ ; « J'avais naturellement l'esprit badin et porté à manier agréablement les petits riens qui font briller dans le monde. »⁷

L'ennui, le manque de toute autre activité poussent le jeune à se livrer au libertinage. L'éducation de Meilcour, dans le sens ironique et codé usuel, a un caractère fallacieusement sentimental parce qu'il est consciemment détourné vers l'érotique. Elle est leurrante puisqu'elle ne mène pas à l'éclaircissement des sentiments, mais à leur brouillage.⁸ Mme de Lursay, son initiatrice, qui est avant tout, l'amie de sa mère, développe une stratégie habile afin de séduire le jeune chevalier. Elle y tiendra un rôle dévolu. Le roman devient ainsi l'histoire d'une séduction programmée. Le manque d'expérience du personnage l'amène à avouer franchement ses désirs. Mais le hasard opère des changements imprévus dans le scénario par la brusque apparition de l'amour. Son initiation sera ajournée par la prise de conscience d'une vraie passion pour une figure de l'innocence, Hortense de Thé-

² CRÉBILLON fils, *Les Egarements du cœur et de l'esprit*, in : *Romans libertins du XVIII^e siècle* (anthologie), textes établis, présentés et annotés par Raymond Trousson, 4^e réimpression, Paris 1995, p. 21. Toutes les citations sont tirées de cette édition.

³ Ibidem, p. 23.

⁴ Ibidem.

⁵ Ibidem, p. 24.

⁶ Ibidem, pp. 24-25.

⁷ Ibidem, p. 40.

⁸ Pierre HARTMANN, *L'apprentissage de Meilcour*, in : Jean Sgard (éd.), *Songe, illusion, égarement dans les romans de Crébillon*, recueil d'articles, Université Stendhal de Grenoble, 1996, p. 225.

ville dont il tombe éperdument amoureux. Le héros est partagé entre le désir érotique et le déchirement de l'amour inavoué.

L'apprenti libertin sort des coulisses pour entrer dans le jeu mondain, dans l'espace reconnu de l'éducation sentimentale, dans une cage d'or où il faut être chat ou souris. Mais l'apprentissage de Meilcour est atypique : au fur et à mesure de l'instruction, on n'enregistre pas le perfectionnement du héros, mais la multiplication de ses maladresses. L'éducation du protagoniste est en fait un subtil processus de corruption. Il fait preuve d'un minimum d'autonomie. Mme de Lursay commence avec décision à développer ses stratégies auprès du jeune apprenti. En bonne tacticienne, Mme de Lursay sait interposer des obstacles et entretenir la curiosité du « *soupirant* ». Dans la première scène de séduction, au premier rendez-vous, elle déploie l'arsenal connu par les initiés. Elle use des artifices de séduction, des coquetteries savamment orchestrées : lascivité des postures, regard prometteur. C'est un type de séduction retorse qui se nimbe d'un halo sentimental.

Cet apprenti libertin devient une figure complexe, attachante par ses hésitations, ses scrupules et les supputations qui travaillent son esprit. Sous l'influence de Versac, son mentor, il se décide à mettre à profit le rendez-vous amoureux avec la coquette Mme de Lursay. Il la provoque, l'agace méchamment, l'agresse verbalement, ce qui ne le caractérisait pas auparavant. L'achèvement de sa formation mondaine n'est pas heureux, car il est hanté par l'idée d'avoir raté le vrai amour. Il a honte de sa « *faiblesse* » si recherchée pourtant, il se fait des reproches. La maîtrise sociale a son revers : la perte de l'individualité, l'aliénation de la sensibilité. À l'avenir, il ne lui reste que la complaisance dans les marécages du libertinage, complaisance déjà suggérée : « *Mme de Senanges, à qui, on le verra dans la suite, j'ai eu le malheur de devoir mon éducation.* »⁹

Le personnage de Meilcour peut être perçu comme un chevalier décadent du dix-huitième siècle, modèle de dérision de la classe aristocratique. Eros l'emporte sur Mars. Le chevalier est déchu puisqu'il est sans la Dame, ni exploit, tournoi ou gloire héroïques. La seule gloire est la conquête amoureuse d'une Dame sans merci (Mme de Lursay), mais même dans ce cas, la libido est sublimée, se transformant dans une sorte de vénération presque filiale. Meilcour est un Tristan parti à la quête de son Iseult (Hortense), un Perceval ahuri, qui assume mal le rôle de *nice*, la caricature de Lancelot.¹⁰

L'évolution de Meilcour est unilatérale : du novice amoureux de la première partie du roman, de l'adolescent immobile et frissonnant devant la sensibilité des femmes, rêvant à un amour romanesque, au libertin confirmé qui affronte au-

⁹ CRÉBILLON fils, o. c. (note 2), p. 81.

¹⁰ Voir Henri DURANTON, *Le libertin selon Crébillon ou les égarements du chevalier inexistant*, in : Pierre Réat (éd.), *Les paradoxes du romancier : les « Égarements » de Crébillon*, Grenoble 1975, pp. 149-159. L'auteur de l'article y postule qu'au premier abord, *Les Égarements* se présentent comme un roman de chevalerie, vu la rhétorique et le topos de la découverte de la Dame, de l'amour, les épreuves, la récompense finale, mais arrive à la conclusion que « *Lancelot est bien mort* ».

dacieusement Mme de Lursay par des propos ironiques, cyniques. L'amant timide devient le disciple de Versac : « *Il s'intègre dans le monde des médisants ridicules à mesure que s'accroît son aigreur de ne pas leur échapper* ». ¹¹

Le narrateur Meilcour montre comment le prosélyte arrive à noyer son pédagogue dans sa propre image, comment le duo est devenu duel : « [...] *moi-même, qui ai marché depuis si avantageusement sur ses traces [celles de Versac] et qui parvins enfin à mettre la Cour et Paris entre nous deux [...]* ». ¹²

Meilcour est un héros hésitant, inconséquent, donc vulnérable. ¹³ Sa chasse au plaisir le mène au dégoût, au désarroi, au désenchantement. C. Dornier remarque au sujet de la leçon de libertinage enseignée à Meilcour : « *Soupirant gauche et souffrant, Meilcour voit en Versac non seulement un modèle séduisant mais un puissant antidote aux impressions délétères provoquées par des affects incontrôlés*. » ¹⁴ La dernière scène du roman, marquée par la jalousie, la vanité frustrée et le désappointement, suit sa première nuit d'amour. L'impression de victoire sur Mme de Lursay alimente encore ses illusions même si, paradoxalement, ce succès le plonge dans un état de malaise coupable : « *Sans connaître ce qui me manquait, je sentis du vide dans mon âme*. » ¹⁵

La même figure masculine du jeune homme naïf, hésitant et inconstant se retrouve plus tard, au XIX^e siècle, chez Benjamin Constant dans *Adolphe*. Meilcour et Adolphe entament tous les deux des relations instables et disproportionnées. L'inégalité (d'âge, d'expérience, de condition et de sentiments) provoque la gêne, l'humiliation, la timidité, la révolte. Dans les deux cas, l'illusion devient *auto-suggestion* : « *À force de me persuader que j'étais l'homme du monde le plus amoureux, je sentais tous les mouvements d'une passion avec autant de violence que si en effet je les eusse éprouvés*. » ¹⁶ ; « *L'amour qu'une heure auparavant je m'applaudissais de feindre, je crus à tout coup l'éprouver avec fureur*. » ¹⁷

Les Égarements et *Adolphe* sont le roman de la première et dernière vraie passion autant pour le jeune ingénu que pour la femme mûrissante. Le couple se défait à cause de sa précarité. La question « *comment le / la séduire* » tourne en

¹¹ Thierry VIART, *La convention de l'amour-goût chez Crébillon fils. Genèse et perspectives*, in : SVEC, Oxford, The Voltaire Foundation, no. 377, 1999, p. 59.

¹² CRÉBILLON fils, o. c. (note 2), p. 69.

¹³ Marie-Hélène COTONI, *Les égarements de deux néophytes dans le monde. La Vallée et Meilcour*, in : RHLF, Paris, Armand Colin, no 1 / 1996, pp. 45-71, établit un parallèle de construction entre les deux héros que l'on admet seulement sur le trait d'inconstance, d'hésitation, donc d'égarement ; autrement, Meilcour est infiniment plus complexe et plus élaboré comme personnage par rapport à La Vallée.

¹⁴ Carole DORNIER, *La "leçon" des Égarements*, in : J. Sgard (éd.), o. c. (note 8), p. 213.

¹⁵ CRÉBILLON fils, o. c. (note 2), p. 159.

¹⁶ Ibidem.

¹⁷ Voir Jean EHRARD, *De Meilcour à Adolphe ou la suite des Égarements*, in : Carole Dornier (éd.), *Les mémoires d'un désenchanté. Crébillon fils, « Les Égarements du cœur et de l'esprit »*, recueil d'articles, Orléans 1995, pp. 231-246. Le critique y soutient aussi que *Adolphe* est l'achèvement et la négation des *Égarements*, un bilan des Lumières, la faillite de la sincérité et de la mondanité, et la liquidation des valeurs fondamentales du XVIII^e siècle y compris d'un genre romanesque.

« comment le fixer à jamais » du côté féminin et « comment s'en débarrasser élégamment » du côté masculin. L'éducation menée à son terme s'est transformée dans le cas de Meilcour en *auto-éducation*¹⁸ : les égarements du cœur et de l'esprit l'ont cependant mené à reconnaître lucidement son désir pour Mme de Lursay et l'autonomie de sa passion pour Hortense.

1.2. « Vous êtes charmant », Damon !

Une autre figure romanesque remarquable de l'ingénu libertin est **Damon**, le héros-narrateur de *Point de lendemain* (1772) de Vivant Denon. Raymond Trousson s'interroge sur le genre auquel appartient cet écrit de Denon puisque, vu sa « longueur », il relève de la saynète, du proverbe, de la comédie, du dialogue même, apte à saisir la psychologie de l'instantané, le sentiment de l'immédiateté.¹⁹ La forme choisie se prête à traduire le caractère éphémère de la doctrine libertine. Le texte appartient certainement au genre des mémoires. Le titre est elliptique et malicieux, annonçant quelque aventure utopique.²⁰ Il y a la distance temporelle entre le narrateur et le héros, mais on ne la connaît pas. L'inédit vient du renversement des règles du roman libertin : la triple trahison se fait au prix d'un instant, d'une seule et unique nuit sans aucune conséquence négative pour le protagoniste, une simple « passe libertine ».²¹

L'intrigue d'un texte d'une quinzaine de pages est, elle aussi, très simple. R. Trousson la résume ainsi : « Un soir, à l'Opéra, Mme de T***, prise d'un caprice, enlève le jeune Damon, passe avec lui une nuit enchanteresse dans un château des environs de Paris et le renvoie le lendemain, s'étant donné la triple satisfaction de tromper son mari, le marquis son amant, et la comtesse son amie, la maîtresse de Damon. »²² Nous ajoutons que la triple tromperie n'est que superficielle. En réalité, cette diplomatie féminine détourne apparemment l'attention de son mari impuissant et cocu de l'identité du véritable amant. La réconciliation des époux est chimérique, elle est marquée par des bévues dont il a déjà connaissance. Le respect des convenances ne trompe personne. L'amant en titre n'est pas outragé parce qu'il est complice de ce scénario.²³ La comtesse non plus, parce qu'elle use

¹⁸ Voir P. HARTMANN, o. c. (note 8), pp. 219-245.

¹⁹ Apud Raymond TROUSSON, *Introduction* in : *Romans libertin du XVIII^e siècle*, o. c. (note 2), p. 1294. Toutes les citations sont de *Point de lendemain* sont tirées de cette édition.

²⁰ Jean-Michel ADAM, *Le récit*, 6^e éd., Paris 1999, pp. 86-96, donne les six constantes obligatoires d'un récit : 1) la succession d'événements (minimale) ; 2) l'unité thématique (un acteur-sujet) ; 3) des prédicats transformés ; 4) un procès (l'unité d'action avec toutes ses composantes : début, exposition, nœud, conclusion) ; 5) une causalité narrative (le récit explicatif) et une évaluation finale (la clé de la spécificité du récit). Malgré sa minceur, *Point de lendemain* remplit avec brio toutes ces composantes.

²¹ Anne RICHARDOT, *Point de lendemain : le crépuscule de la galanterie*, in : SVEC, Oxford, The Voltaire Foundation, vol. 358, 1997, p. 247.

²² R. TROUSSON, o. c. (note 19), p. 1295.

²³ L'amant est dupe dans le sens que, bien qu'il connaisse Mme de T*** depuis deux ans, il la croit frigide (« un marbre »). La nuit voluptueuse dans la compagnie de Damon prouve le contraire.

des mêmes pratiques, donc elle est consciente du manque de fidélité de son amant. Damon reste le seul à être grossièrement trompé sur les finalités du projet de Mme de T*** avec lui, bien qu'il en soit un « *cobaye* » consentant, un « *client de pas-sade* ». A l'opposé de Meilcour, le héros des *Egarements*, Damon assume son rôle et ne dénonce pas les ruses de son initiatrice.

Cette pointe d'ironie cache une simple affaire de cœur. Comme Damon est déjà initié, le scénario punitif cache une autre connotation : ce serait l'initiation accélérée dans les vraies significations de l'emballement libertin. Ce serait une « *leçon de décence* » fin de siècle.²⁴

Nous remarquons à juste titre qu'avec Damon le paradigme de l'apprenti libertin se diversifie dans le sens que le protagoniste apparaît comme un collaborateur-coauteur d'un scénario monté d'avance. Si Meilcour est conscient d'avoir été le dupe d'une séduction masquée (Meilcour, en tant que narrateur vieilli, règle ses comptes justement par l'acte d'écriture), l'ingénu de ce conte-nouvelle joue dès le début le rôle de « *cobaye* », rôle qu'il accepte volontairement sans dénoncer véhémentement les ruses de son initiatrice, Mme de T***.²⁵ Cette fois-ci, il ne s'agit plus d'une première expérience, mais d'une accélération de l'initiation entamée par une autre libertine. L'usage de la pratique libertine a déjà édulcoré ses principes.²⁶ Le conte est concentré, l'intrigue unique est linéaire et suit les étapes d'un pacte tacitement consenti. Dans le petit texte elliptique, Denon transmet malicieusement un message grave. Le chant du signe du personnage libertin des *Liaisons dangereuses* de Laclos est anticipé quelques années auparavant par Damon dont la désintégration de l'identité est un fait attesté.

« *J'avais vingt ans* » et « *j'étais ingénu* » sont les leitmotivs causaux par lesquels le héros justifie et autorise son choix. L'autosuffisance et la surévaluation dues à l'âge et à la spécificité du commerce amoureux forment au héros une image orgueilleuse de lui-même. L'attaque était prévue d'avance : « *Mme de T*** semblait avoir quelques projets sur ma personne, mais sans que sa dignité fût compromise.* »²⁷

L'initiation ne dure que pendant une nuit fertile en rebondissements. Même si les mobiles de Mme de T*** sont évidents, ses procédés sont maladroits, parce

²⁴ Voir Catherine CUSSET, *La leçon de décence de Vivant Denon*, in : Critique, tome LIII, no 605 / 1997, pp. 757-773. Le mot *décence* apparaît en italiques pour souligner l'usage ironique que Denon lui attribue : Mme de T***, par exemple, est toujours *décente*. L'épithète homérique est manifestement ironique. La décence signifie une qualité intersubjective, une adéquation subtile à la situation, dans ce cas-ci *leçon de tact*.

²⁵ L. Michel offre une telle lecture de la lettre T du nom de Mme de T*** de *Point de lendemain* de Denon : « Mme de T*** comme Tabou maternel, Tachycardie du désir, Tacticienne de l'amour, Taffetas des étoffes et Tain des miroirs, Tarabiscotage et Tape-à-l'œil ou alors Mme de T*** comme Tachyphémie de la parole, Taratata du discours, Talon de l'Achille du personnage, Tangente de l'écriture, Tarnissement de la source libertine. Ludovic MICHEL, *La mort du libertin. Agonie d'une identité romanesque*, Paris 1993, p. 105.

²⁶ Voir C. CUSSET, o. c. (note 24), pp. 757-760.

²⁷ Vivant DENON, *Point de lendemain*, in : Romans libertins du XVIII^e siècle, o. c. (note 2), p. 1299.

qu'elle met en scène des empêchements simplement décoratifs. Le novice doit parcourir une Carte du Tendre artificielle (un arrêt sur un banc de gazon, un autre dans un pavillon fermé et un dernier dans un cabinet-dédale). Les égarements dans ce *no man's land* féminin ne sont que des prétextes à de fausses retrouvailles. Pendant tout ce parcours onirique, la réflexion est opaque. L'initiatrice entreprenante le scelle par un excès de gaieté. Le pressentiment de l'empire du goût traverse le récit. L'exégète Roman Wald Lasowski note au sujet de l'imprévisibilité rituelle de l'acte de la séduction : « *Le libertin y savoure avec beaucoup de complaisance et d'affectation le goût sauvage d'un naturel dépourvu de toute... arrière-pensée.* »²⁸ L'initiation est réussie par l'obtention des « *faveurs* », et ratée par sa caducité : l'apprenti n'est plus ingénu, il n'est plus rien, cette expérience débouche sur l'ironie et la vacuité psychologique du début.

Damon a seulement vingt ans et son manque d'expérience rend l'aventure encore plus vraisemblable. Il revendique son statut de narrateur premier autonome. C'est un début *in medias res* qui vise généralement à récupérer la totalité de « *l'antécédent narratif* ». Cela se passe dans une loge de théâtre, un résumé sommaire et vide d'un passé fort récent qui dessine à la fois le portrait du novice. Le texte est « *châtré* », aplati : « *J'aimais éperdument la comtesse de***, j'avais vingt ans, et j'étais ingénu ; elle me trompa, je me fâchai, elle me quitta. J'étais ingénu, je la regrettai ; j'avais vingt ans, elle me pardonna ; et comme j'avais toujours vingt ans, et que j'étais ingénu, toujours trompé, mais plus quitté, je me croyais l'amant le mieux aimé, partant le plus heureux des hommes.* »²⁹

La manœuvre préméditée manque de vraie motivation et se pare de l'apparence du naturel. L'invite de l'Opéra est directe, les propos, sans équivoque. La conversation de l'Opéra démontre la perte totale de sens de la parole. Tout est ostensiblement dans le discours. L'échange conversationnel n'est pas performatif, mais un babil, Damon et Mme de T*** étant prisonniers de la parole automatique, de l'impératif du libertinage.³⁰ Ce n'est qu'une occasion, une de plus, une nuit et un moment pour paraphraser un dialogue libertin de Crébillon fils. Elle lui demande de la ponctualité et de la politesse, selon l'éthique galante. Remarquable exhibition érotique et verbale des alibis libertins³¹ : « *Il faut que je vous sauve du ridicule d'une pareille solitude ; puisque vous voilà, il faut... L'idée est excellente. Il semble qu'une main divine vous ait conduit ici. Auriez-vous par hasard des projets pour ce soir ? Ils seraient vains, je vous en avertis ; point de questions, point de résistance... appelez mes gens. Vous êtes charmant.* »³²

L'attaque est d'emblée vive, le commerce est apparu grâce au hasard, à la Providence. Elle établit les termes du contrat, les conditions et les clauses auxquels

²⁸ Roman WALD LASOWSKI, *D'un désir l'Autre*, in : Revue des Sciences Humaines Lille 1981, no 182, p. 121.

²⁹ V. DENON, o. c. (note 27), p. 1299.

³⁰ L. MICHEL, o. c. (note 25), pp. 88-92.

³¹ Marie-France LUNA, *Effets de clair obscur dans Point de lendemain*, in : RTG, no 13 / 1976, p. 52.

³² C'est nous qui soulignons. V. DENON, o. c. (note 27), p. 1299.

elle ajoute plus loin un « *point de morale* ». La dernière phrase, conclusive se présente comme corollaire de l'entreprise libertine. Elle explique son caprice uniquement à cause de / grâce à la beauté de la victime. Le but de l'amant, dans sa vision est d'amuser, de plaire et non pas de prêcher. Elle renforce l'explication de son entreprise, placé sous le signe de la futilité, de l'éphémère. Son excuse est sensualiste et mécaniciste : « *Des projets... avec vous... quelle duperie ! [...] mais un hasard, une surprise... cela se pardonne.* »³³ ; « *Quelle nuit délicieuse, dit-elle, nous venons de passer par l'attrait seul de ce plaisir, notre guide et notre excuse [...] Nous sommes tellement machines [...] La nouveauté pique. [...]* »³⁴

L'avance suivante se soumet aux codes paraverbaux libertins : un demi-embrassement dans le carrosse, l'étreinte, mais surtout les yeux fermés par le bandeau, pour bâtir l'illusion et se laisser aller : « *Dans un choc imprévu, elle me serra la main ; et moi, par le plus grand hasard du monde, je la retins entre mes bras.* »³⁵

Le transfert de l'objet du désir du protagoniste s'opère à trois niveaux : un premier transfert est physique, géographique (les déambulations dans le jardin passent dans le pavillon et ensuite dans le cabinet secret), un deuxième est affectif (le héros doit reporter son affection pour la comtesse vers Mme de T***), un troisième est sexuel (un complexe processus de substitution pour accomplir un nouveau scénario d'initiation).³⁶

Il n'y a rien de plus exquis que la description de l'acte érotique : le narrateur est maître dans l'art de la litote, de l'euphémisme, de l'expression d'un épicurisme raffiné. Points de suspension entre un futur nié et un passé composé accompli : « *Tout se confondit dans les ténèbres. Nos âmes se rencontraient, se multipliaient ; il en naissait une de chacun de nos baisers.* »³⁷ ; « *On désire, on ne voudrait pas ; c'est l'hommage qui plaît... Le désir flatte... L'âme en est exaltée... on adore... On ne cédera point... on a cédé.* »³⁸

C'est un texte rare qui dévoile l'impossibilité de l'évolution du jeune apprenti libertin vers une autre matrice textuelle et le manque de conséquence négative d'une mise en texte profondément idéologique. Le « *je vous aime* » des amours galantes y est présent avec la même absence de signification et de gratuité. Le hasard y règne. L'aventure prend l'apparence de hasard. Tout apparaît par hasard : la promenade, le banc de gazon, les baisers, le pavillon. Le contact physique même est imputé au hasard. Du pavillon, perçu comme un « *espace immense* », Mme de T*** le promène dans le château dont « *les salons étaient décorés avec autant de goût que de magnificence* ». En suivant la pente descendante de la narration, elle poursuit les étapes de la séduction dans le cabinet de son château, un espace dont la géographie fait défaut, saisi comme un *dale*. Elle exagère l'imprévu dans la

³³ Ibidem, p. 1301.

³⁴ Ibidem, p. 1307. C'est nous qui soulignons.

³⁵ Ibidem, p. 1301.

³⁶ A. RICHARDOT, o. c. (note 21), p. 254.

³⁷ V. DENON, o. c. (note 27), p. 1305.

³⁸ Ibidem, p. 1306.

scène du cabinet secret. Dans ce vrai temple de l'amour il est planté un décor artificiel (fleurs peintes, tapis *pluché* imitant le gazon). L'illusion d'une présence envahissante est accrue par le miroitement du décor : « *Les désirs se reproduisent par leurs images.* »³⁹

Une statue de l'Amour règne sur l'autel. Le narrateur se rend compte que « *Tout ceci avait l'air d'une initiation* ». ⁴⁰ Mme de T*** exhibe la cérémonie du boudoir pour augmenter la volupté païenne, cherche à exhorter le plaisir longuement annoncé. Un ressort « *adroitement ménagé* » les bascule, et ils tombent « *mollement renversés sur un monceau de coussins* ». ⁴¹ L'attention fétichiste du contenu érotique est perçue avec acuité à travers la description de nombreux objets d'usage courant, fortement connotés érotiquement.

Tout commerce amoureux se trouve sous *le signe de l'éphémère et du précaire*, résumé symboliquement par cette unique nouvelle de Denon. *Point de lendemain* est un bel exemple de *carpe noctem* total, du refus catégorique du **lendemain**, de l'amour-passion comme souffrance et individualisme centrifuge, du choix explicite de la seule relation physique, de l'amour-goût comme jeu lucide. On retrouve souvent la négation *point* dans le discours prohibitif de Mme de T***. Au début du jeu, elle ordonne au jeune Damon : « *point de questions, point de résistance* », « *point de morale* ». À l'entrée dans le cabinet, elle réclame « *point d'étourderie* ». À propos de son amie, la comtesse, toujours « *point d'abandon* ». Mais à l'aube, « *elle ne badine et ne plaisanta point* », elle « *regarda, m'approuva, et ne rit point* ». L'onirisme est présent dans le rythme de l'écriture, dans les jeux savants d'accélération du tempo du récit, dans les ruptures temporelles qui suspendent et prolongent l'histoire dans l'illusion. Une fois l'initiation parachevée, elle ne trouve plus rien à dire que les phrases conventionnelles, mais s'oblige de *faire le point* : « *Adieu, monsieur, je vous dois bien des plaisirs ; mais je vous ai payé d'un beau rêve. Dans ce moment, votre amour vous rappelle ; celle qui en est l'objet en est digne. Si je lui ai dérobé quelques transports, je vous rends à elle, plus tendre, plus délicat, et plus sensible. Adieu, encore une fois. Vous êtes charmant...* »⁴²

C'est une invocation dérisoire d'une norme qui est désuète. Après cette discrète épanadiplose (« *Vous êtes charmant* ») qui est le corollaire et la raison du caprice libertin, elle se tait. Les points de suspension la renferment dans le mystère. Il reste au héros à tirer profit de cette leçon de libertinage, et au narrateur à boucler circulairement le récit de ses brefs mémoires : « *Je montai dans la voiture qui m'attendait. Je cherchai bien la morale de toute cette aventure, et ...je n'en trouvai point.* »⁴³

C'est un dernier *point* qui reprend l'avertissement du début. Le héros-narrateur ne trouverait dans cette aventure « *point de morale* », le mot pris dans le sens

³⁹ Ibidem, p. 1309.

⁴⁰ Ibidem.

⁴¹ Ibidem.

⁴² Ibidem, p. 1313. C'est nous qui soulignons.

⁴³ Ibidem.

de moralité et de signification dernière, mais il trouve un point qu'il met à la fin de la phrase pour fermer ses mémoires et ouvrir la voie à toutes les interprétations possibles. Ce *point* astucieux, leitmotiv et symbole du récit, qui laisse ouverte sa fin, si originalement, rend cette nouvelle d'une modernité étonnante. Les points de suspension qui bouclent le texte sont un refus de conclusion. L'absence de conclusion à l'aventure montre que Denon a exploré toutes les voies du libertinage et, à la fin du siècle, avant *Les Liaisons dangereuses*, il ne peut en survivre que le libertinage vain de mœurs, « *la grossière victoire des sens* ». ⁴⁴ Denon boucle le texte, le renferme sur lui-même dans l'espace clos du corps, dans la prison des sens. Le texte est parfaitement achevé, « *la course* » est bien finie. Le symptôme de la mort du vrai sentiment est ce refus du réel, le choix des simulacres et de l'artificiel.

Au *point de lendemain* du titre correspond un *point de morale* final. Au début, le héros s'est dirigé vers un horizon attractif, fascinant, vers le lieu magique, fantastique d'une promesse. À la fin, il tourne le dos à ce même univers, avec répulsion. Fatigue et dégoût de tout emballement libertin, refus de se créer des chimères et d'en souffrir, emprise définitive du goût au profit du sentiment signifient aussi mort de la parole et de la raison, *stichomythie libertine*. ⁴⁵ La dissolution de la signification à tous les niveaux traduit par extension la crise de l'écriture à la fin du XVIII^e siècle, l'affadissement d'une formule romanesque. Denon est l'écrivain d'une transition, « *l'exploration romantique se fera sans lui* ». ⁴⁶

L. Michel trouve que le seul libertinage dans *Point de lendemain* est en abyme. C'est le portrait de la comtesse par Mme de T***, la grande absente du roman. Ce serait un « *petit îlot* », prétexte à énoncer des maximes : « *Le texte de Vivant ressent avec acuité les fêlures du système libertin et de ses personnages, mais il ne les assume pas, préférant se tourner vers un glorieux mais vain passé du libertinage qui n'a point de lendemain.* » ⁴⁷ L'écriture tente d'amarrer un libertinage qui la fuit. L'usage du *on* prouve une condescendance peu péjorative et signifie que les rôles sont aisément interchangeables. *On*, c'est la déssexualisation, l'instance narrative qui devient impersonnelle et omnipotente. Le sujet libertin devient pronom impersonnel.

Le récit libertin prouve le paroxysme de la fiction : « *L'emballement libertin, c'est donc une sorte de tragédie de l'écriture où chacun joue son rôle, vit sa passion, inconciliable avec les autres* ». ⁴⁸ La fracture psychologique du personnage et le délitement de son identité sont mis en abyme dans le texte. L'implosion du moi se fait par sa démultiplication en une succession d'états autonomes de la conscience. Le personnage ne peut plus évoluer en dehors de son enveloppe charnelle. Le réel est sursaturé par la fiction. Le processus intérieur aboutit à un point mort, névralgique. Le personnage est remarquable par la lucidité aiguë qu'il note avec

⁴⁴ L. MICHEL, o. c. (note 25), p. 81.

⁴⁵ Ibidem, p. 92.

⁴⁶ Ibidem, p. 112.

⁴⁷ Ibidem, p. 100 et 102.

⁴⁸ Ibidem, p. 93.

obsession et l'intellectualisation singulière de l'instant éphémère. Les commentateurs assez peu nombreux du roman sont unanimes pour affirmer qu'avec Damon, c'est le chant de cygne du libertinage. *Point de lendemain*, « *caresse de Mythe à travers l'affectation même du dénigrement, s'en écarte et perpétue la tradition de l'Idéalisme* ». ⁴⁹ Les *Cent Vingt Journées de Sodome* sadiennes approchent dangereusement.

1.3. Le chevalier Danceny, un « *écolier doucereux* »

À la fin du siècle, dans *Les Liaisons dangereuses* (1782) de Choderlos de Laclos, apparaît une dernière réalisation d'un néophyte déniaisé : le **chevalier Danceny**. Il s'inscrit dans la lignée des héros sensibles, tels que Des Grieux de l'abbé Prévost, Joseph Andrew de Fielding, Saint-Preux de Jean-Jacques Rousseau. ⁵⁰ C'est une personnalité assez pâle que la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont veulent modeler. Son manque de discernement et son immaturité sont bafoués par le vicomte. Éduqué dans le goût de la musique, du chant et de la lecture (« *ce garçon-là fait [...] de forts jolis vers* », ⁵¹ ; il « *chante comme un ange* », compose des livrets), il acquiert l'élégance du mondain de bon ton. Victime des romans sensibles, il confectionne des lettres qui sont une sorte de « *portrait de [son] âme* », il passe pour un *Céladon*, pour un « *beau berger langoureux* », une bonne compagnie dans la société comme l'écrit Mme de Merteuil. ⁵² Lorsqu'elle parle de lui, la marquise le caractérise le plus souvent comme son *écolier doucereux*. ⁵³ La marquise le manipule à son aise, car, le texte le dit, il a de l'appétit pour la jouissance, inspirant « *un goût très vif* » ⁵⁴ : « [...] *ce pauvre chevalier, comme il est tendre ! comme il est fait pour l'amour ! comme il sait sentir vivement ! la tête m'en tourne. [...] Je retrouvais sur cette charmante figure cette tristesse, à la fois profonde et tendre [...]* » ⁵⁵

Rappelons qu'il est commandeur dans l'ordre laïc de Malte, ce qui l'oblige au célibat. Amant impatient avec Cécile, il profite entre temps des grâces capricieuses de la marquise. Il adore la marquise, il la tutoie en vrai amoureux, persuadé d'être le seul élu. ⁵⁶ Le vicomte, jaloux de lui, lui reproche d'être devenu « *un peu scélérat* », « *hommes à bonnes fortunes* ». ⁵⁷ La découverte du mensonge pervers de ses mentors l'oblige moralement à un geste d'honneur : il prouve sa supériorité

⁴⁹ Ibidem, p. 126.

⁵⁰ Pour Laurent VERSINI, *Postface*, in : Laclos et la tradition. Essais sur les sources et la technique des « *Liaisons dangereuses* », Paris 1968, p. 322, Danceny est une monnaie caricaturale de Saint-Preux.

⁵¹ Choderlos de LACLOS, *Les Liaisons dangereuses*, Paris 1996, lettre XXXVIII.

⁵² Ibidem, lettre LI.

⁵³ Ibidem, lettre CXXVII.

⁵⁴ Ibidem, lettre CXIII.

⁵⁵ Ibidem, lettre X.

⁵⁶ Ibidem, lettre XCLII.

⁵⁷ Ibidem, lettre CLV.

physique dans le duel avec le vicomte et s'efface de la scène mondaine, en désenchanté et en désespéré. Son nom connote la danse gracieuse.

Dans la mort du vicomte, le chevalier Danceny sert d'instrument de la fatalité, une sorte de « *statue du Commandeur sous les dehors de Chérubin* ». ⁵⁸

2. Une figure de l'innocence, victime consentante du libertinage : Cécile Volanges (*Les Liaisons dangereuses* de Laclos)

Les femmes apparaissent souvent comme victimes du libertinage masculin. Nous préférons le terme de *figures de l'innocence* pour désigner les victimes directes du libertinage, la « *proie* » des libertins conformistes ou réfléchis qui peuvent devenir, eux aussi, victimes folles de leur propre système.

Cécile Volanges des *Liaisons dangereuses* de Laclos dévie du type de la jeune ingénue par un penchant inconscient à la perversité. C'est une figure ambiguë qui manque de solidité morale, mais avide de jouir. Enfermée à onze ans dans un couvent, elle en sort à quinze, toujours aussi naïve, sinon sotte, très prétentieuse, défaut inculqué par l'éducation cloîtrée, selon la marquise. ⁵⁹ Sa formation religieuse est défectueuse, inepte, manquée, son intelligence est assez faible. L'apprentie sera initiée dans le libertinage par deux chers amis, des libertins roués cachés sous le masque de l'honorabilité et de l'honnêteté : la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont.

Caractère docile et obéissant, elle est facilement maniable par sa mère, qui négocie son mariage avec Gercourt et par la marquise, qui la transforme en élève appliquée. C'est une figure médiocre et passive qui connaît l'éveil de la sensualité irréfléchie, une future « *machine à plaisir* ». ⁶⁰

Dès le début du roman, elle est présentée par la marquise à son futur séducteur comme le gibier parfait : « *L'héroïne de ce nouveau roman mérite tous vos soins : elle est vraiment jolie ! cela n'a que quinze ans, c'est le bouton de rose [...] gauche, nullement maniérée [...] un certain regard langoureux qui promet beaucoup en vérité.* » ⁶¹ ; « [...] *une jeune fille qui n'a rien vu, ne connaît rien.* » ⁶²

Son premier contact avec la société mondaine est décevant : elle prend le cordonnier pour son futur mari. ⁶³ Le glissement de l'ingénuité vers la perversité se fait progressivement : elle autorise « *quelques libertés* » risquées par Valmont. ⁶⁴ Sa

⁵⁸ Georges DANIEL, *Fatalité du secret et fatalité du bavardage au XVIII^e siècle*, Paris 1966, p. 72. De même, Colette CAZENOBÉ, *Le couple enfantin : Cécile et Danceny*, in : *Analyses et réflexions sur Laclos* « Les Liaisons dangereuses ». La passion amoureuse, collectif, Paris 1991, p. 85, s'interroge à ce sujet sur le rôle de justicier ou de Tartuffe du chevalier : « [...] *il couvre ses ressentiments de beaux prétextes, ainsi qu'il avait fait précédemment pour ses scrupules* ».

⁵⁹ Ch. de LACLOS, o. c. (note 51), lettre II.

⁶⁰ Ibidem, Mme de Merteuil, lettre CVI.

⁶¹ Ibidem, lettre II.

⁶² Ibidem, lettre IV.

⁶³ Ibidem, lettre III.

⁶⁴ Voir la lettre du viol. Ibidem, lettre XCVI.

sensualité précoce la prédestine au libertinage : « *cela n'a ni caractère ni principes* », elle est « *vraiment délicieuse* », « *sans esprit et sans finesse, elle a pourtant une fausseté naturelle* », « *naturellement très caressante* », « *sa petite tête se monte avec une facilité incroyable* ». ⁶⁵ Jolie, mais gauche, c'est un double dérisoire de la présidente. Son séducteur s'amuse de ses gaucheries, il trouve sa « *pupille* » une « *petite personne bien ridicule* », mais apprécie sa « *jolie mine* », sa « *bouche si fraîche* », son « *air si enfantin* ». ⁶⁶ L'évolution de Cécile est l'effet des leçons directes et indirectes des deux roués qui la rendraient libertine par choix : « *[...] on devient coquette dès qu'on est dans le monde* » ⁶⁷ ; « *[...] à présent, je ne craindrai plus tant le moment de mon mariage. Je le désire même, puisque j'aurai plus de liberté* ». ⁶⁸

Petit à petit, la « *timide écolière* » devient après deux rendez-vous avec son professeur « *presque aussi savante que le maître* ». ⁶⁹ Il commente avec admiration les progrès inattendus de Cécile : « *Je prédis que la timide écolière prendra bientôt un essor propre à faire honneur à son maître.* » ⁷⁰

Cécile Volanges a un pâle reflet dans Cécile de *La Matinée libertine* de Nerciat. La dernière est aussi avide de s'initier au libertinage délabré que sa devancière. Elle reconnaît devant la comtesse, sa maîtresse, avoir acquis la célérité : « *deux ou trois phrases galantes, un petit jeu de mains, un croc-en-jambe* », bref tout l'arsenal pour réussir un « *ouvrage de quatre minutes* ». ⁷¹

La prise de possession de Cécile par le vicomte est une sorte de mi-viol, mi-séduction, puisque pendant la scène elle reste d'une passivité et d'une lucidité déconcertantes. Son attitude est assez suspecte lorsqu'elle cède à Valmont. C'est pour s'assurer son protectorat viril tout en gardant un amour sincère pour le chevalier Danceny dont le secret est confié à la marquise : « *plus je vous le dis, plus je suis contente* ». ⁷² Elle accepte sans moralité et avec commodité ce dualisme amoureux. Pour Danceny, elle avait un « *cœur si simple, caractère si doux et si facile* ». La découverte de la perfidie sous son ingénuité lui provoque une blessure mortelle et le pousse à la vengeance. « *Petite aveugle* » (*Coecilia*) de son prénom, ⁷³ elle découvre, tout comme Danceny, trop tard les intrigues. Son nom est une ironique antiphrase de *vol* et *anges*, car son élan est coupé court, et l'ange est devenue démon

⁶⁵ Ibidem, Mme de Merteuil, lettre XXXVIII.

⁶⁶ Ibidem, lettres XCVI et XCIX.

⁶⁷ Ibidem, lettre XIV.

⁶⁸ Ibidem, lettre CIX.

⁶⁹ Ibidem, lettre CX.

⁷⁰ Ibidem, lettre CV.

⁷¹ Andréa de NERCIAT, *La Matinée libertine ou Les Moments bien employés suivis de Vingt ans de la vie d'une jolie femme par Julia R.*, Paris 1979, p. 20.

⁷² Ch. de LACLOS, o. c. (note 51), lettre XXX.

⁷³ René DÉMORIS, *La symbolique du nom de personnages dans Les Liaisons dangereuses*, in : *Littérature*, Paris, Larousse, no 36 / 1979, pp. 104-120.

par la chute charnelle. Il peut être aussi la récurrence recherchée du mot *volage*.⁷⁴ La fuite au couvent afin de prendre « *l'habit de postulante* » la sauve des futurs dangers des liaisons et boucle tristement son destin.⁷⁵

En guise de conclusions

Tout libertin a connu une expérience initiatique qui lui a appris les règles du code mondain. L'apprenti libertin est donc un jeune homme néophyte dont le « *déniaissement* » est pris en charge par une femme mûre, plus âgée que lui et fort expérimentée : Meilcour est éduqué par *l'amie* de sa mère, Mme de Lursay. À la suite de son initiation, il deviendra un vrai maître dans l'art de la séduction. L'apprenti libertin appartient exclusivement à l'aristocratie ou à la bourgeoisie aisée. L'initiation a cet aspect sociologique : elle est l'expression de la mondanité, d'une élite sociale restreinte qui se présente comme un monde clos, soucieux de garder les convenances. Mais sous ce masque de l'honorabilité et de l'honnêteté se déguise un épicurisme instinctif qui autorise le prosélytisme.

La littérature libertine développe le topos du processus initiatique : le protagoniste « *innocent* » évolue sur la scène d'un *theatrum mundi* aristocratique, bourgeois ou roturier, régi par des lois et des codes préétablis et s'en sort à la suite d'une révélation de soi-même et de l'autre, son partenaire sexuel, de la perte de son « *ingénuité* » et finalement de son individualité en qualité de séducteur expérimenté ou raté. La découverte de sa liberté, de ses désirs, des plaisirs des sens est le prix de cette initiation.

Les enjeux de l'éducation mondaine comportent donc trois phases successives :

1. l'apprentissage d'une auto-dépersonnalisation ;
2. le renoncement à une vérité intérieure au profit d'une renommée extérieure ;
3. la prise de conscience de la nécessité de s'assujettir aux exigences de la société.

L'interprétation du texte libertin est plurielle, morale et / ou frivole en fonction de la grille de lecture appliquée et des attentes du public. Le scénario de déniaissement du jeune néophyte par un libertin expérimenté est mis en abyme au niveau de la réception extratextuelle : le lecteur subit le même processus d'initiation par le récit lui-même. Sous cet angle de vue la fiction libertine a une visée didactique : elle avertit le lecteur sur les pièges de l'idéalisation de l'amour même si celui-ci est frustré dans son désillusion, et l'instruit au sujet de l'investissement de son imaginaire pour se procurer du plaisir. En lecteur avisé, il saura deviner sous une écriture masquée le double projet de la démythification de la passion et de la démythification de la fiction.

⁷⁴ Petruța SPĂNU, *Rațiune și sentiment. Romane franceze din secolul al XVIII-lea*, Iași 1999, p. 233.

⁷⁵ Ch. de LACLOS, o. c. (note 51), lettre CLXXV.

Rudy LE MENTHÉOUR
(Bryn Mawr College, USA)

De l'ingratitude volontaire : Rousseau, Mirabeau et les paradoxes de l'hospitalité moderne

Les occasions où Jean-Jacques Rousseau s'est vu accusé d'ingratitude se sont multipliées à mesure qu'il profitait de la bienveillance de ses hôtes. Mais l'ambivalence de cette hospitalité, don prétendument gratuit qui attend en réalité une compensation, est aussi la source des brouilles fréquentes entre Rousseau et ses hôtes. Son séjour dans la propriété du physiocrate Mirabeau père, en 1767, illustre le malentendu initial qui conduit le premier à clamer son ingratitude volontaire et le second à formuler l'aporie d'un don nul.

mots-clefs : Rousseau, Diderot, Mirabeau père, Charles Taylor, physiocratie, hospitalité, ingratitude, misanthropie, sociabilité, amitié, intérêt, valeurs, produit net, amour-propre, amour de soi, complot

La deuxième moitié du dix-huitième siècle a été marquée par la grande rupture entre Rousseau et les Philosophes. Si l'on s'est penché en détail sur les raisons intellectuelles de cette lutte fratricide, on a parfois oublié une évidence : le combat polémique entre les deux camps a eu pour enjeu majeur la définition de l'hospitalité. D'un côté, les Philosophes ont accusé Rousseau d'ingratitude envers ses bienfaiteurs et ses hôtes et, de l'autre, Rousseau n'a cessé de condamner l'hospitalité factice des Grands et a traité ses anciens amis de glorieux parasites. Rousseau et les Philosophes se sont ainsi mutuellement accusés d'un abus d'hospitalité. Je vais d'abord tenter de cerner les présupposés d'une telle accusation. Puis, je me concentrerai sur un cas particulier en analysant l'ingratitude volontaire de Rousseau envers l'un de ses hôtes les plus éminents, le marquis de Mirabeau, qui eut aux yeux du Citoyen de Genève le double défaut de vouloir le convertir à l'hospitalité nobiliaire et à la physiocratie.

La grande brouille de 1758 entre Rousseau et les Philosophes est en partie due à une rupture de contrat entre Rousseau et son hôte, M^{me} d'Epinau. D'une voix unanime, les membres du clan « *holbachique* » reprochent à l'ermite d'avoir profité du généreux accueil de M^{me} d'Epinau sans lui rendre un menu service, consistant à l'accompagner à Genève. De ce moment date la réputation d'ingratitude qui suivra sans cesse ce Diogène des temps modernes – qui ne se contentait pas de vivre dans

un tonneau. Le scénario se reproduit ensuite en Angleterre, lorsque Rousseau se dispute avec Hume, qui lui avait procuré un asyle censé le protéger des persécutions françaises. Selon les Philosophes, Rousseau a ainsi outragé à la fois leur ancienne amitié, la convivialité mondaine et l'hospitalité de ses nombreux protecteurs. Dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, Diderot interprète les *Confessions* comme le point d'orgue de cette attaque en règle contre les bienséances sociales : « *Détestez l'ingrat qui dit du mal de ses bienfaiteurs ; détestez l'homme atroce qui ne balance pas à noircir ses anciens amis ; détestez le lâche qui laisse sur sa tombe la révélation des secrets qui lui ont été confiés, ou qu'il a surpris de son vivant.* »¹

Dès les premières attaques, l'ingratitude de Rousseau et son atrocité morale avaient été imputées à sa misanthropie, elle-même traditionnellement rattachée au tempérament mélancolique. En réalité, il s'agit de la reprise d'un lieu commun, déjà vivace avant cette polémique. Shaftesbury, dont Diderot avait traduit l'*Essai sur le mérite et la vertu* en 1745, évoque ainsi la misanthropie comme une véritable maladie. Avant d'évoquer le misanthrope, le philosophe anglais distingue les « *affections sociales* » des « *passions intéressées* ». Le but n'est pas d'éliminer ces dernières, mais de parvenir à un sain équilibre entre ces deux tendances naturelles. Or, Shaftesbury tient à l'écart de cet équilibre les « *passions qui ne tendent ni au bien général, ni à l'intérêt particulier* », passions qu'il nomme des « *penchans superflus et dénaturés* ». La misanthropie est précisément l'un de ces penchants superflus : « *[C'est une] espece d'aversion qui [...] agit puissamment chez ceux en qui la mauvaise humeur est habituelle, & qui par une nature mauvaise aidée d'une plus mauvaise éducation, ont contracté tant de rusticité dans les manières & de dureté dans les mœurs, que la vûe d'un étranger les offense. Le genre-humain est à charge à ces atrabilaires : la haine est toujours leur premier mouvement. Cette maladie de tempérament est quelquefois épidémique [...]. On peut la regarder comme le revers de cette affection généreuse exercée & connue chez les anciens sous le nom d'hospitalité ; Vertu qui n'étoit proprement qu'un amour général du genre-humain qui se manifestoit dans l'affabilité pour les étrangers.* »²

La misanthropie est donc conçue comme le contraire de l'hospitalité, elle-même assimilée à l'humanité, ou à l'amour du genre humain. On reconnaît en germe l'une des lignes de force des Philosophes, qui s'efforceront de paraître hospitaliers, reconnaissants et humains contre l'ingrat misanthrope qu'est Rousseau. Par ailleurs, Shaftesbury associe déjà la misanthropie avec ce que nous nommerions actuellement le délire de persécution : « *seul contre la Nature entiere ; il ne peut qu'imaginer toutes les Créatures réunies par une ligue générale, & prêtes à le traiter en ennemi commun. – Cet homme est donc en lui-même, comme dans un*

¹ Denis DIDEROT, *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, in : Œuvres Complètes, tome XXV, Paris 1986, p. 120.

² SHAFTESBURY, *Principes de la philosophie morale ou Essai sur le mérite et la vertu*, in : Œuvres Complètes, tome I, Paris 1975, p. 278-279.

desert affreux & sauvage où sa vûe ne rencontre que des ruines. S'il est dur d'être banni de sa patrie, exilé dans une terre étrangère, ou confiné dans une retraite ; que sera-ce donc que ce bannissement intérieur [...] ? »³

Au sein d'une philosophie de la sociabilité, la figure de l'ermite devient négative. La théorie de la sociabilité naturelle fait de la solitude une anomalie monstrueuse, à la fois physique et morale. Les Philosophes n'auront de cesse de présenter l'exil – au sens propre du terme – de Rousseau, comme le fruit mérité de son « *bannissement intérieur* ». Ainsi, tous les éléments qui permettraient d'élaborer la figure du « *monstre d'ingratitude* »⁴ se trouvent déjà en filigrane dans l'œuvre de Shaftesbury, qui eut une grande influence sur Diderot, et au-delà sur les Encyclopédistes. On peut d'ailleurs envisager les *Rêveries du promeneur solitaire* comme la réplique tardive de Rousseau à ce stéréotype : l'exilé, l'isolé peut abriter en son cœur, non pas un « *désert affreux et sauvage* », mais le vert paradis des réminiscences et des contemplations.

De son côté, avant même d'engager la lutte contre les Philosophes, Rousseau a pris pour modèle Alceste, le misanthrope de Molière, et dénoncé la sociabilité superficielle qui régnait au sein du foyer des Lumières, c'est-à-dire à Paris. Cette contre-attaque est double, à la fois théorique (la thèse de la solitude originelle exposée dans le *Discours sur l'Origine de l'Inégalité* conteste celle de la sociabilité naturelle) et pratique (critique traditionnelle de la sociabilité factice). Sous le masque de Saint-Preux, le héros de la *Nouvelle Héloïse*, Rousseau dénonce notamment la fausse hospitalité des dîners ouverts au tout venant : « *Je ne m'étois trouvé jusqu'à présent qu'à des dinés réglés où l'on ne voit de femme que la maitresse de maison, où tous les désœuvrés de Paris sont reçus pour peu qu'on les connoisse, où chacun paye comme il peut son diné en esprit ou en flatterie, et dont le ton bruyant et confus ne differe pas beaucoup de celui des tables d'auberge.* »⁵

Rousseau démystifie ainsi la générosité des hôtes parisiens, qui ne sont pas moins intéressés que des aubergistes : s'ils offrent leur table, c'est dans la mesure où ils reçoivent en échange de quoi flatter leur amour-propre, source de toutes les mauvaises passions, par opposition à l'amour de soi. Leur désintéressement n'est donc qu'apparent. Quant aux « *sociétés moins nombreuses et plus choisies* », c'est-à-dire aux salons mondains dominés par les femmes, Rousseau condamne également leur propension à la médisance. Le goût de se distinguer d'autrui en le rabaisant relève aussi de l'amour-propre, mais d'un amour-propre plus raffiné. Ainsi, dans la capitale, l'hospitalité est intéressée, la convivialité, malfaisante. Lorsqu'il s'élèvera contre les Philosophes, Rousseau ne fera que développer et accentuer ces deux critiques : la façon qu'ont les Philosophes de profiter de l'hospitalité des

³ Ibidem, p. 286.

⁴ C'est ainsi que le personnage du Français, victime de la propagande philosophique, décrit « Jean-Jacques » dans le premier des *Dialogues*, in : *Œuvres Complètes*, I, Paris 1959, p. 710.

⁵ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Nouvelle Héloïse*, Seconde Partie, Lettre XVII, in : *Œuvres Complètes*, II, Paris 1964, p. 247.

Grands relève du parasitisme social et la prétendue convivialité philosophique masque un esprit de secte. Dans les *Confessions*, Rousseau réunit ces deux griefs en un seul : les Philosophes profitent de leur supériorité mondaine pour exercer leur intolérance sectaire contre le pauvre Jean-Jacques : « *Grimm, Diderot, d'Holback [...] au centre du tourbillon vivoient répandus dans le plus grand monde et s'en partageoient presque entre eux toutes les sphères, Grands, beaux esprits, gens de lettres, gens de robbe, femmes, ils pouvoient de concert se faire écouter partout. On voit déjà l'avantage que cette position donne à trois hommes bien unis contre un quatrième dans celle où je me trouvois.* »⁶

Est-ce à dire que Rousseau condamne par avance toute forme d'hospitalité ? Non, au contraire, il célèbre l'hospitalité rustique, à nouveau sous le masque de Saint-Preux découvrant « *le pur amour de l'hospitalité* » des habitants du Haut-Valais : « *Quand j'arrivois le soir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison que j'étois embarrassé du choix, et celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content que la première fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand après en avoir usé chez mon hôte comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition [...].*

J'étois d'abord fort surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du bas Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assés durement les passagers [...]. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands, et d'autres gens uniquement occupés de leur négoce et de leur gain. Il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit et nous les traitons comme ils traitent les autres : Mais ici où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous sommes sûrs que leur voyage est desintéressé ; l'accueil qu'on leur fait l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, et nous les recevons avec amitié. »⁷

L'hospitalité est nécessairement réciproque : le marchand reçoit une hospitalité mercenaire et l'étranger amical une hospitalité désintéressée. La gratitude n'est donc possible qu'avec ses semblables, guidés par les bonnes passions issues de l'amour de soi : « *Hommes heureux et dignes de l'être, [s'exclame Saint-Preux,] j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose pour se plaire au milieu de vous.* »⁸ Inversement, une hospitalité guidée par l'intérêt ou l'amour-propre ne peut susciter de vraie reconnaissance. Dans le même passage, Rousseau associe également l'hospitalité « *gratuite* » à la constitution politique : « *Ils vivoient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, et il ne tenoit qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connoissent point l'incomode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître, dont on dépend*

⁶ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Confessions*, Livre XI, in : Œuvres Complètes, I, Paris 1959, p. 492.

⁷ J.-J. ROUSSEAU, o. c. (note 5), Première Partie, Lettre XXIII, p. 79-80.

⁸ Ibidem.

au moins en cela. [...] Ils en usent entre eux avec la même simplicité ; les enfans en âge de raison sont les égaux de leurs peres, les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres ; la même liberté regne dans les maisons et dans la république, et la famille est l'image de l'Etat. »⁹

Dans une société monarchique où le goût de la distinction règne sans partage, il ne peut y avoir d'hospitalité que factice, car fondée sur l'amour-propre. En revanche, dans une société républicaine, l'amitié des égaux rend possible une hospitalité guidée par l'amour de soi. L'invité n'est pas soumis à la loi de l'apparence aliénante, il peut être chez son hôte comme s'il vivait seul. Autrement dit, la véritable hospitalité se reconnaît à ce que l'on est chez autrui comme chez soi.

Pourtant, Rousseau ne s'est pas contenté de l'accueil désintéressé des paysans du Valais. Il s'est parfois mis en situation d'être un hôte ingrat, en acceptant une hospitalité qui n'était pas fondée sur ses propres valeurs. Encore faut-il s'entendre sur le terme de « valeurs ». Dans les *Sources du moi*, Charles Taylor définit certaines valeurs comme des « biens de rang supérieur » (*hypergoods*)¹⁰ : à ses yeux, l'orientation morale suppose une « évaluation forte » qui nous incline à subordonner tous les biens à un seul bien que nous reconnaissons pour suprême. Cette orientation morale, qui suppose une hiérarchie des biens visés, constitue notre identité. En outre, les « hyperbiens sont généralement sources de conflit ».¹¹ Le lien établi par Taylor entre hiérarchie des valeurs, identité et polémique, permet de mieux comprendre la violence du choc qui a parfois opposé Rousseau à ses hôtes. En effet, sa stratégie polémique consiste à contester la valeur suprême choisie par autrui et, dans le même temps, à saper les fondements de son identité morale.

Ces conflits profonds enfantés par des « biens de rang supérieurs » divergents sont perceptibles jusque dans les rapports cordiaux qu'a pu entretenir Rousseau, par exemple avec Mirabeau père. La correspondance de l'ami de la vérité, tel que se concevait Rousseau, et de « *l'Ami des hommes* » témoigne ainsi de la portée polémique de leurs positionnements moraux concurrents. S'efforçant de rester dans les bornes de la discussion cordiale, Rousseau dévoile sa conception de l'hospitalité bien mieux que dans le feu des diatribes anti-philosophiques.

De prime abord, les deux écrivains semblent partager beaucoup de valeurs. Mirabeau critique ainsi le luxe au nom d'une distinction entre amour de soi et amour-propre : « L'amour propre, cheville ouvrière de celles de nos passions qui méritent ce nom, n'est point l'amour de soi-même. *Ce dernier n'est presque que*

⁹ Ibidem, p. 81.

¹⁰ Ces « hyperbiens » sont ainsi définis par Taylor : ce sont des « biens d'ordre supérieur [...] qui ne sont pas seulement incomparablement plus importants que d'autres, mais encore qui déterminent le point de vue à partir duquel ces biens doivent être pesés, jugés et faire l'objet d'une décision. » (trad. Mélançon, Seuil, 1998, p. 93, je souligne)

¹¹ Ibidem, p. 94.

*machinal en nous ; l'autre est une perfection de celui-ci, sentiment factice, et qui n'est que relatif. Il nous porte au désir de nous distinguer dans notre espece ... »*¹²

Mirabeau paraît ici extraordinairement proche des premières définitions que Rousseau donne de l'amour de soi – avant sa distinction, tardive, entre amour de soi physique et amour de soi moral : l'amour de soi est une passion primitive naturelle et absolue, alors que l'amour-propre est un sentiment factice et relatif. Certes, l'« *Ami des hommes* » ne va pas aussi loin dans la condamnation de l'amour-propre, et n'envisage pas une double dérivation de l'amour de soi, puisqu'il estime que nos véritables passions découlent du seul amour-propre – et en cela, il se rapproche des partisans de la morale de l'intérêt. Mais il rejoint Rousseau dans son refus d'assimiler l'amour de soi à l'amour-propre. La critique du luxe s'accompagne aussi, comme chez Rousseau, de la valorisation de la population, puis de l'agriculture.¹³

Mais, malgré ces accords de circonstance sur certaines valeurs, il est certain que Rousseau et Mirabeau s'opposent absolument du point de vue de leurs « *valeurs suprêmes* » respectives. Ce qui rend leur correspondance passionnante, c'est que ce conflit s'est déclaré peu à peu, dans le malentendu et la cordialité. Rappelons les circonstances : en 1766, le marquis de Mirabeau propose un asile à Rousseau, *alias* « *M. Jaques* », qui avait fui en Angleterre les persécutions judiciaires et l'ostracisme public. Le grand économiste a manifestement l'intention de le convertir à la physiocratie, à laquelle il avait lui-même été initié par Quesnay.¹⁴ Or, Rousseau commence par rejeter cette invitation : il n'entend pas être *redevable* envers quiconque. Ne vient-il pas de se livrer naïvement à la prétendue hospitalité de Hume, sans avoir soupçonné ses mauvaises intentions ? Désormais, il ne pourra recevoir une offre d'asile sans suspecter la trame d'un complot : dans une société dénaturée par l'amour-propre, personne ne peut lui témoigner de bienfaisance, qui ne masque un intérêt occulte.

Face à la victime de persécutions réelles et imaginaires, comment s'y prend le marquis ? Comment essaie-t-il de vaincre les réticences de son correspondant ? Il choisit étrangement le raisonnement qui nous semble *a posteriori* le plus propre à irriter Rousseau : son invitation argumentée se fonde entièrement sur la morale de l'intérêt, cette morale que Rousseau n'avait eu de cesse de condamner. Tout soupçon est absurde, argumente Mirabeau, il n'y a pas d'intérêt occulte, puisque *tout est intérêt* : il n'y a que des intérêts plus ou moins éclairés, et la lucidité est tout ce qui

¹² Jean-Jacques ROUSSEAU, *L'Ami des hommes ou Traité de la population*, 1755, p. 279, je souligne.

¹³ Cette évolution est due à la rencontre de Quesnay et à l'adoption des thèses physiocratiques, après la publication de *L'Ami des hommes*.

¹⁴ Sur cette « *conversion* » ratée de Rousseau, cf. l'article d'Yves CITTON, *Monsieur Jaques chez l'ami des hommes : visite de Rousseau au coeur de l'économisme*, in : Jacques Berchtold & Michel Porret (dir.), *Rousseau visiteur, Rousseau visité. Les dernières années (1770-1778)*, Genève 1999, p. 53-73.

distingue le sage du vulgaire. Mirabeau évite ainsi le chemin épineux du déni d'intérêt : comment, de toute façon, prouver qu'il n'a point d'intérêt caché à un homme soupçonneux ? Sa stratégie consiste au contraire à faire rentrer Rousseau dans le rang, à l'inclure dans le grand échange d'intérêts qui caractérise toute société humaine. A partir du moment où nous sommes tous nécessairement intéressés, il est vain de rechercher des intentions occultes. L'homme lucide doit contempler dans son évidence un système d'intérêts, un ordre naturel, où chacun a sa place, du prétendu philanthrope désintéressé au boulanger, en passant par Rousseau et Mirabeau eux-mêmes. Loin de dénier l'échange d'intérêts qui l'unirait à Rousseau s'il venait à accepter son invitation, Mirabeau réduit la dette morale à un simple retour d'intérêt, afin de retirer à son offre l'excessive valeur morale que lui confère Rousseau. Pour vaincre ses scrupules, il lui conseille ainsi « *de n'être pas tant sensible aux obligations car c'est là ce qui vous rend si rèche pour les bienfaits, tandis que sans le savoir vous êtes un ingrat en bien des choses, car par exemple il n'y a personne a qui vous ayez de si grandes obligations qu'à votre boulanger qui vous nourrit, mais dit on c'est pour son avantage, et qui diable nous a jamais obligés ny vous ny moy que par intérêt. Vous allés dans doute distinguer icy intérêt d'attrait et intérêt de rétribution. Ma foy mon maître nous ne valons plus gueres la peine du premier, et au fonds l'un rentre dans l'autre. Personne ne donne icy bas, tout le monde prête, vend ou place et Mrs les bienfaiteurs désintéressés peuvent brider des oyes et non pas moy.* »¹⁵

Rousseau doit accepter sa proposition, non qu'elle soit désintéressée, mais parce que les obligations dues à un marquis hospitalier sont bien plus faibles que celles qu'il doit, par exemple, à son boulanger. Le marquis s'intéresse à Rousseau pour soi-même, de même que le boulanger lie son intérêt financier aux besoins essentiels de son client. Pourquoi donc se récrier contre la dette morale qui serait contractée par l'invité ? Après tout, cette dette est minime dans le grand livre de compte des rétributions, et ce séjour, ce lien établi entre l'hôte et l'invité unit leurs intérêts mutuels. Ainsi, l'entrecroisement d'intérêts entre l'hôte et son invité s'intègre dans la vaste circulation d'intérêts qui gouverne la société des hommes.

Au passage, Mirabeau prévient une objection de Rousseau : ne faudrait-il point distinguer « *l'intérêt d'attrait* » de « *l'intérêt de rétribution* » ? Toujours selon Rousseau, le second seul entre dans ce jeu de l'endettement réciproque : l'intérêt d'attrait, lui, n'est pas relatif, ni comparatif, il ne repose sur aucune estimation, ni sur aucun calcul, mais sur la jouissance. Or, Mirabeau avance sa contre-objection en sapant cette distinction, qui repose implicitement sur la grande séparation entre amour-propre – évaluation des gains et des pertes, échanges avec autrui – et amour de soi physique ou moral – jouissance du monde et jouissance de soi-même. En réalité, l'intérêt d'attrait se réduit *in fine* à l'intérêt de rétribution ; autrement dit, le

¹⁵ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Correspondance Complète*, éd. R. A. Leigh, Oxford 1978, tome XXXI, Lettre 5496, 27-X-1766, p. 76.

plaisir et le bonheur sont mathématisables ou calculables, ils entrent dans la circulation générale des intérêts, et il n'y a point de jouissance solitaire, séparée de l'échange général des biens et des services. En effaçant la frontière entre jouissance et intérêt, entre amour de soi et amour-propre, Mirabeau conteste radicalement la théorie de l'homme de Rousseau, tout en prétendant le convertir à la morale de l'intérêt !

Cette tentative de conversion à la morale de l'intérêt se double d'une interprétation du caractère de Rousseau : si ce dernier a pris en haine les obligations, ce n'est pas vraiment par volonté de se soustraire au jeu de l'amour-propre et de se conformer au seul amour de soi. Cette velléité d'indépendance est aussi illusoire que la théorie sur laquelle elle s'étaye. En vérité, cette réticence ne tient qu'à son hypersensibilité : Rousseau est « *trop sensible aux obligations* ». La cause de son hostilité à la bienfaisance d'autrui, ce n'est donc pas l'aliénation sociale à laquelle il devrait s'arracher, mais son propre caractère. Autrement dit, la source du malentendu, c'est que Rousseau s'est fait une fausse conception de l'intérêt. En l'éclairant sur ses véritables motivations, Mirabeau pense dissiper ses illusives scrupules. La dernière phrase présente les bienfaiteurs désintéressés comme des charlatans, et force ainsi Rousseau à trancher cette alternative : soit il se range du côté des charlatans philanthropes, soit il reconnaît lucidement l'entrecroisement des intérêts, auquel nul ne peut échapper. Ce chantage physiocratique s'énonce de la façon suivante : soit il continue à professer le désintéressement et refuse son invitation, soit il reconnaît la toute-puissance de l'intérêt, et l'accepte. Car le prétendu désintéressement, qu'il échoie au philanthrope ou au solitaire, ne peut mener qu'à une ingratitude « *involontaire* ». Cette ingratitude est involontaire, puisque c'est un comportement vicié qui dérive non d'une volonté pervertie, mais d'une raison plongée dans les ténèbres d'un faux système moral, qui ignore que toute relation morale est fondée sur l'échange.

Le plus étonnant dans cette relation entre Mirabeau et Rousseau, ce n'est pas l'argumentation du premier, que l'on sait gagné à la morale de l'intérêt, ce n'est pas non plus cette hardiesse prosélyte envers un écrivain qu'il savait hostile à ce genre de philosophie : c'est la réaction de Rousseau, qui, loin de prendre ombrage de cette double attaque contre son propre système moral et contre la cohérence de son caractère, finit par accepter de séjourner chez le marquis, en juin 1767, sans doute davantage sous la pression des circonstances que par réelle affinité. Mais Rousseau ne se convertit pas pour autant aux vues de son protecteur occasionnel. Dès le lendemain de son installation à Fleury, il lui adresse une lettre de remerciements tout en refusant de participer au jeu de la rétribution : « *Il faut, Monsieur, jouir de vos bontés et de vos soins, et ne vous remercier plus de rien. L'air, la Maison, le jardin, le parc, tout est admirable, et je me suis dépêché de m'emparer de tout par la possession c'est à dire par la jouissance.* »¹⁶

¹⁶ Ibidem, tome XXXII, lettre 5898, 5-VI-1767, p. 122.

Ce qui le lie à sa nouvelle demeure, ce n'est donc pas un intérêt de rétribution comme l'aurait désiré Mirabeau, mais un intérêt d'attrait. Rousseau, toujours peu désireux d'être redevable à Mirabeau de ses services, atténue sa dette, non pas en la diluant dans la circulation générale des intérêts, mais en tenant le langage de l'amour de soi : si son hôte a la propriété de Fleury, lui, il en a la possession. Rappelons-nous que les Physiocrates fondent leur théorie sur une propriété fondée sur le travail, sur la fructification de la terre par l'agriculture – tâche qu'ils s'empressent de déléguer à leurs commis. A la propriété fondée fictivement sur le travail (d'autrui), Rousseau oppose la possession par la jouissance paresseuse : à ses yeux, la première relève de la dénaturation sociale de l'amour-propre, alors que la seconde permet au solitaire de remonter aux sources de l'amour de soi, hors de toute interaction sociale. Selon la perspective de Mirabeau, l'asile accordé à Rousseau est donc un service rendu, dont il atténue la portée par politesse, mais dont il attend tacitement un retour d'intérêt, en l'occurrence un nouveau soutien à la Physiocratie. Or, voici ce que lui répond Rousseau : j'accepte votre don pour en jouir, mais n'attendez pas de moi que je rembourse ma dette en adhérant à la secte économiste ou en me soumettant à votre injonction d'écriture.

Le heurt de ces deux logiques suscite un nécessaire malentendu, qui ne pourra que s'envenimer. Rousseau se rend vite compte que la jouissance est de peu de poids face au mécanisme de la rétribution, et il s'inquiète de ce que son hôte attend réellement de lui, retombant ainsi dans le soupçon d'une intention occulte, dans l'imagination du complot qui l'avait déjà brouillé avec Hume. Mirabeau, de son côté, ne sait comment garder cet invité prestigieux mais sourcilieux, et éprouve le plus grand mal à calmer ces soupçons. Il se voit ainsi contraint de changer de tactique et de concilier sa morale de l'intérêt avec la gratuité du don, seule apte à calmer « *M. Jaques* ». Autant résoudre la quadrature du cercle ! Face à Rousseau, qui évoquait la nécessité d'un prompt départ pour éviter de contracter des obligations, l'argumentation du marquis laisse percer l'incohérence de sa pensée et la délicatesse de sa position : « *je vous diray : 1° Que vous croyés bien difficile d'obliger sans intérêt puisque vous vous creusés la tete pour me trouver des motifs [...]. 2° Que vous perdriés dans mon estime si vous continuiés a tater et a dire ; mais que veut il donc de moy. Vous avés été nourri de mauvaise nourriture fréquemment en fait de société mais le désintéressement ne doit pas vous paroître une plante inconnue a tous autres que les botanistes. D'ailleurs je ne vous offre rien que ce dont je ne fais rien et n'ay nullement a faire [...]. Je vous répète qu'il n'y a icy bas jamais de don, que tout est prêt et échange et que sachant des longtemps que c'etoit vous mettre au suplice que d'exiger quelque chose de vous j'ay résolu avant de vous aborder de ne vous jamais rien offrir et je vous le répète je ne vous offre rien.* »¹⁷

Pour sauver la face et conserver son amitié avec Rousseau, Mirabeau finit par recourir au sophisme. Examinons ses arguments en détail : 1° tout d'abord,

¹⁷ Ibidem, tome XXXII, lettre 5913, 10-VI-1767, p. 134-135.

Rousseau est en contradiction avec lui-même, puisque si, en théorie, il refuse la morale de l'intérêt, il la pratique dans ses rapports avec autrui, comme le prouvent ses perpétuels soupçons d'un intérêt caché. 2° Rousseau ne doit donc pas soupçonner une intention occulte, mais se fier au désintéressement de son hôte. Son désintéressement est absolu puisqu'il ne lui offre rien : il ne s'agit pas d'un don, qui contraindrait Rousseau à lui en être redevable. Ce don est nul, car Mirabeau – terrible aveu pour un Physiocrate – ne fait rien de son domaine et n'y est pas *intéressé*. Dans la grande circulation des intérêts, le seul don gratuit est un don nul. Proclamer fictivement la nullité du don d'hospitalité, c'est permettre à Rousseau de l'accepter, sans qu'il en soit redevable.

Mais Mirabeau sent bien que son argument du don nul ne peut être interprété que comme une formule hyperbolique de bienséance (ce don n'est « *rien* » aux yeux du grand seigneur) ou une parfaite absurdité : si le don est nul, pourquoi l'offrir ? C'est bien qu'il n'est pas nul aux yeux du banni. La nullité du don masque et présuppose l'inégalité des conditions : pour un marquis, ce domaine n'est rien, mais pour un écrivain persécuté, c'est tout. D'ailleurs, poursuit Mirabeau, à proprement parler, il n'y a pas de don, mais seulement l'entrelacs des intérêts : « *tout est prêt et échange* ». Mais si le don, même nul, n'existe pas : comment *se résoudre* à ne rien offrir ? Et comment concevoir un prêt ou un échange désintéressé ? Si Mirabeau *prête* un domaine à Rousseau, ou s'il entend *échanger* avec lui des services mutuels, comment peut-il se prétendre *désintéressé* ? Pour vaincre les scrupules de son invité, Mirabeau formule une aporie morale et économique, fruit monstrueux du désintéressement et de la morale de l'intérêt : un *prêt sans retour*, un *investissement sans produit net*. Bien maladroitement, il accuse Rousseau d'incohérence de caractère, au moment même où il dévoile au grand jour les contradictions de l'hospitalité bienfaitrice. Son indépendant visiteur le force à tourner autour d'une sorte d'*hospitalité négative*, qui n'offre rien, n'attend rien en retour, prête un service sans espoir de rétribution, et réalise un échange à sens unique. Mirabeau fait du domaine de Fleury une île isolée, comme par magie, du grand système des flux économiques. Mais Robinson ne s'attardera guère, s'empressant de briser l'enchantement : Rousseau part au bout de deux semaines, alléguant les pressions de son éminent protecteur, le prince de Conti.

Cette série de malentendus entre Rousseau et Mirabeau illustre le lien entre orientation morale, *éthos* ou figuration de soi, et stratégie polémique. Les valeurs suprêmes visées par chacun de ces deux écrivains divergent profondément : d'un côté, Mirabeau met au-dessus de tout la bienfaisance fondée sur l'évidence rationnelle des intérêts ; de l'autre, Rousseau place au sommet de sa hiérarchie morale la vérité, qui jaillit de l'évidence du cœur, c'est-à-dire le sentiment de conscience. Le premier se met donc en scène comme « *l'ami des hommes* », qui doit les éclairer sur leurs véritables intérêts et collaborer activement à l'ordre social naturel ; le second se présente avant tout comme l'ami de la vérité venu corriger les effets néfastes de l'amour-propre qui nous rend sourd à la voix de la nature. Cette figuration de soi est indissociable d'une figuration de l'adversaire ou de l'ennemi, ou d'un contre-

éthos, en terme rhétorique, car chacun juge l'autre selon sa valeur suprême : pour Mirabeau, Rousseau est une anomalie vivante, qui tente de s'extraire artificiellement de la circulation des intérêts, c'est l'*ingrat involontaire* qui s'aveugle sur ses propres intérêts et sur le grand jeu de rétribution qui gouverne l'ordre social ; aux yeux de Rousseau, Mirabeau, c'est un autre de ces philosophes, imbus de leur raison, un de ces êtres faux qui n'a que l'intérêt personnel au cœur, et la bienfaisance universelle à la bouche. Leur relation est déterminée par ce choc des représentations : Mirabeau croit pouvoir rendre Rousseau à la raison, c'est-à-dire à sa raison ; Rousseau, lui, suspecte son protecteur de tramer un complot visant à l'arracher à l'amour de soi, à le plonger dans des rapports de dépendance et d'aliénation, à l'instar de ses anciens amis qui voulaient à tout prix le faire rentrer dans le rang. Tous deux doivent finalement payer leur incohérence : Mirabeau a voulu faire un don gratuit tout en s'accrochant à sa morale de l'intérêt ; Rousseau s'est mis dans le rôle de l'ingrat en acceptant l'offre d'un protecteur tout en prétendant à l'égalité des amis. Cette double incohérence, que Mirabeau et Rousseau se sont d'ailleurs mutuellement reprochée, conduisait nécessairement à une profonde mésentente.

Au fond, leur correspondance pourrait faire office de commentaire à la célèbre distinction de l'*Ethique à Nicomaque* entre les trois types d'amitié, fondés sur l'intérêt, le plaisir, ou la vertu.¹⁸ La morale de l'intérêt réduit toute amitié à ce premier principe, qu'Aristote estimait le plus faible ; Rousseau, lui, tend vers les deux derniers types. L'incompréhension ne pouvait être plus grande : pour Mirabeau, l'amitié réside en un parfait équilibre des intérêts réciproques ; pour Rousseau, elle suppose et institue l'égalité.¹⁹

Quelles leçons tirer de cette analyse de l'hospitalité ? Tout d'abord, dans un contexte polémique, les liens d'hospitalité mettent en jeu l'*éthos* de l'hôte et de l'invité : justifier l'acceptation ou le refus d'hospitalité suppose que l'on adopte un rôle, où la figuration de soi est essentielle. Or, cet *éthos* est intimement lié au système moral que l'on adopte : en prônant l'indépendance de l'amour de soi contre le jeu de miroirs de l'amour-propre et contre la transaction intéressée, Rousseau choisit la posture périlleuse de l'ingrat volontaire. Ce choix rhétorique place Mirabeau dans

¹⁸ ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, éd. Gauthier-Jolif, Louvain-la-Neuve, Peeters / Nauwelaerts, rééd. 2002, tome I, p. 216-225. Aristote place « l'amitié utile » en bas de l'échelle ; « l'amitié plaisante » lui est supérieure, car elle comporte « davantage de cette gratuité qui fait l'homme libre, tandis que l'amitié qui a pour motif l'utile est amitié de marchands » (p. 221-222) ; mais « l'amitié vertueuse », c'est-à-dire l'amitié des bons, surpasse de loin les deux autres espèces d'amitié par son caractère absolu : « les vicieux seront amis pour le plaisir ou pour l'utile, étant, sous ce rapport, semblables ; et les bons, eux, seront amis pour eux-mêmes ; car ils le seront en tant que bons. » (p. 224)

¹⁹ Cette divergence coïncide évidemment avec un antagonisme politique : le despote éclairé des Physiocrates doit libérer la coordination naturelle des intérêts au moyen de la raison législative ; le Législateur de Rousseau doit instituer l'amitié, l'égalité et la concorde des citoyens. Malgré tout, Rousseau fait incidemment une concession au principe du despotisme éclairé dans une lettre à Mirabeau (J.-J. ROUSSEAU, o. c. (note 15), tome XXXIII, p. 240).

une situation insoluble : l'échec de son entreprise est aussi le signe d'une défaite polémique, puisqu'il ne parvient pas à élaborer un *éthos* adéquat. Rousseau sape toute possibilité pour Mirabeau de jouer au grand seigneur désintéressé : le marquis est contraint d'osciller sans cesse entre la mesquinerie de l'intérêt et l'absurdité du don nul. La deuxième leçon, c'est que l'hospitalité suppose la réciprocité : elle repose sur un contrat tacite, qui se brise si cette réciprocité n'est pas respectée. Rousseau et Mirabeau ne peuvent s'entendre, puisque leurs opinions respectives sur les conditions de réciprocité divergent. Pour le premier, la réciprocité hospitalière suppose l'égalité ; aux yeux du second, au contraire, la réciprocité suppose l'inégalité, inhérente à tout transfert de capital. D'où cette ultime conclusion : sur les ruines de la charité chrétienne, l'émergence de nouveaux systèmes moraux concurrents (l'anthropologie rousseauiste d'un côté, la physiocratie de l'autre) rend la pratique de l'hospitalité plus ardue que jamais. Soit l'hôte et l'invité mettent provisoirement en suspens leur divergence morale. Soit, comme dans le cas de Rousseau et Mirabeau, ils défendent à tout prix leurs valeurs et minent ainsi la condition de réciprocité. Désigner le responsable de l'échec relève alors de la pétition de principe : tout dépend si l'on donne la priorité à la pratique ou au système moral. Si l'on en croit la propagande philosophique, Rousseau s'est taillé un système moral sur mesure pour justifier son ingratitude, mais si l'on se fie à Rousseau, son ingratitude est justifiée par son système moral. Autrement dit, le Citoyen de Genève reproche à ses hôtes de ne pas se conformer à ses propres valeurs. La situation polémique se pervertit ainsi en soupçon réciproque, faisant passer l'intention avant l'argumentation. Seul le dépassement de l'opposition entre intérêt et désintéressement permettra finalement d'aboutir à une conception moins polémique de l'hospitalité. En la rattachant à sa théorie du don et du contre-don, Marcel Mauss nous a permis d'échapper à la quête d'une pureté morale qui débouchait de façon paradoxale sur la pratique de l'ingratitude volontaire.

Geneviève LAFRANCE
(Columbia University, USA)

L'émigré à la porte. Risques et revers de l'hospitalité chez A. J. Dumaniant

Cet article analyse les scènes d'hospitalité contenues dans Les Amours et aventures d'un émigré d'Antoine-Jean Bourlin, alias Dumaniant. Il s'attache aux différentes manières dont ce roman de 1797 rendit compte des dangers posés par la vertu d'hospitalité dans le contexte de l'Émigration. En s'intéressant au périple imaginaire d'un aristocrate jeté sur les routes de l'exil par la prise des Tuileries, cette étude attire l'attention sur les revers que la Révolution française fit subir à l'idéal hospitalier hérité des Lumières.

mots-clés : émigration, roman français, révolution française, hospitalité dans la littérature, Antoine-Jean-André Bourlin, dit Dumaniant

«*Il faut que vous fassiez une cité, c'est-à-dire des citoyens qui soient amis, qui soient hospitaliers et frères.*»¹ Dans la triade des vertus qui, selon Saint-Just, doit fonder une société régénérée par la Révolution (amitié, hospitalité, fraternité), l'hospitalité occupe la place centrale prise par l'égalité dans la devise républicaine. Entre ces deux valeurs médianes, le rapprochement n'est pas fortuit, du moins si l'on en juge par l'étymologie : à l'origine de l'*hospitalitas*, derrière l'*hospes* et l'*hostis*, on trouve le verbe *hostire*, «égaliser».² Accueillir chez soi l'étranger, partager avec lui ses vivres et son toit, c'est corriger un déséquilibre le temps d'un repas ou d'une nuit; c'est faire jouir celui qui se présente à sa porte de ce qu'on possède et dont il se trouve en cet instant privé. L'hospitalité est un «*geste de compensation*».³ Redistribution momentanée des richesses, elle s'inscrit sans étonnement au cœur du projet révolutionnaire, dont elle souligne en outre l'horizon d'universalité : à quiconque souhaite intégrer la cité, elle promet de devenir ami et frère. Valeur républicaine, l'hospitalité n'en plonge pas moins ses racines dans la pensée

¹ Saint-Just, *Archives parlementaires*, t. 88, p. 545, 26 germinal an II (15 avril 1794). Cité par Sophie WAHNICH, *L'Impossible Citoyen. L'étranger dans le discours de la Révolution française*, Paris 1997, p. 9-10.

² Marie-Claire GRASSI, *Hospitalité. Passer le seuil*, dans Alain Montandon (dir.), *Le Livre de l'hospitalité*, Paris 2004, p. 21.

³ *Ibidem*.

des Lumières : placée par Voltaire au rang des «*véritables vertus*», soit «*celles qui sont utiles à la société*»,⁴ elle fut louée par nombre des contemporains de celui-ci, qui virent en elle «*l'expression d'une sociabilité fondamentale*»⁵ et une façon aisée de «*[f]aire des heureux pour être heureux*».⁶ La Révolution venue, une fois assassiné le premier de tous les hôtes qu'était le roi – lui qui logeait sous son toit tout ce qui comptait en France⁷ –, les révolutionnaires demeurèrent fortement attachés à cette exigence d'hospitalité qu'avaient formulée leurs pères.

L'idéal d'une république hospitalière souffrit toutefois de sérieuses entorses. Dans le discours des parlementaires, l'obligation morale d'accueil de l'autre côtoya la suspicion à l'égard des étrangers. L'historienne Sophie Wahnich a mis en relief ce «paradoxe» dont les révolutionnaires cherchèrent tant bien que mal à s'accommoder : invité en principe à jouir d'une hospitalité dont la nation s'honorait, l'étranger se vit dans les faits exclu par une série de lois et de décrets qui l'assimilèrent au perfide et au traître.⁸ Une raison pratique, dictée par les circonstances que l'on sait (celles d'une supposée conjuration universelle), contrecarra les bonnes intentions et força les patriotes à modérer leurs sentiments de bienveillance. Il en allait, disait-on, d'un droit de légitime défense exercé par une nation assiégée. Pour mieux justifier un manquement momentané au devoir de protection que la France s'était imposé, on n'hésita pas à rejeter la faute sur les ressortissants des pays voisins. Ainsi Garnier de Saintes, dans un projet de décret présenté au nom du Comité de sûreté générale en août 1793, affirma l'urgence d'adopter des mesures répressives à l'égard des «*hommes en faveur de qui la nation française exerce journellement des actes de bienfaisance et d'hospitalité*» et qui, manipulés par «*les puissances ennemies de la République*», «*trahiss[ent] la nation hospitalière qui les protège et [qui] leur tend une main amicale*»; devant pareille perfidie, la Convention n'avait d'autre choix, concluait le porte-parole du Comité de sûreté générale, que d'ordonner la prudence envers «*ces étrangers trop longtemps protégés et qui tourn[ent] notre générosité contre nous*». ⁹ La nation, autrement dit, aurait été fondamentalement hospitalière, mais l'ingratitude dont on l'aurait payée aurait miné sa bienveillance, rendant inévitable le contrôle administratif des hôtes indésirables. Le 6 septembre 1793, conformément à cette logique, un décret de la Convention obligea chaque personne née à l'extérieur des frontières de la France à obtenir un «*certificat d'hospitalité*» afin de pouvoir continuer à y séjourner libre-

⁴ VOLTAIRE, *Catéchisme chinois*, dans Dictionnaire philosophique, Paris 1964, p. 91.

⁵ Jean-Paul SERMAIN, *Mahomet de Voltaire, ou l'inhospitalité faite loi*, dans Alain Montandon (dir.), *L'Hospitalité au XVIII^e siècle*, Clermont-Ferrand 2000, p. 55.

⁶ L'expression est de Robert MAUZI, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Genève 1979 [1960], p. 607.

⁷ Sur l'hospitalité royale, voir François RAVIEZ, *Grand siècle. Une économie politique*, dans A. Montandon (dir.), o. c. (note 2), p. 560-569.

⁸ Voir S. WAHNICH, o. c. (note 1), p. 13.

⁹ Garnier de Saintes, *Archives parlementaires*, t. 70, p. 182-183, 3 août 1793. Cité par S. WAHNICH, o. c. (note 1), p. 31, 33.

ment.¹⁰ Quelques mois plus tard, dans le même discours, cité plus haut, où il encourageait ses concitoyens à être amis, hospitaliers et frères, Saint-Just somma ceux-ci d'«[i]nterdi[re] le séjour de Paris [...] à tous les étrangers».¹¹ Jugée à l'aune de cet impératif, l'hospitalité républicaine, plutôt que d'être accueil de l'autre, était réduite à un échange de bons services entre semblables, c'est-à-dire entre «amis et frères». Pour ne pas compromettre la liberté acquise de haute lutte, la vertu d'hospitalité se devait d'être cultivée avec la plus grande circonspection.

L'Émigration mit elle aussi à rude épreuve l'image arborée d'une nation hospitalière, ouverte, confiante et généreuse. Comme l'étranger, l'émigré français devint sous la Convention *persona non grata*. Le 28 mars 1793, un décret interdit aux émigrés, sous peine de mort, de revenir sur le territoire français.¹² Ces hommes et ces femmes bannis à perpétuité comptèrent donc au nombre des exceptions notables devant lesquelles les portes des chaumières de France furent contraintes de se fermer. Ceux qui défièrent cette proscription transformèrent du coup, à leur retour en France (où leurs biens avaient été confisqués), les accueillantes demeures des citoyens qui osèrent les protéger en refuges pour clandestins. Hébergés au mépris des lois et au péril de la liberté de leurs hôtes, ils firent l'expérience d'une hospitalité éminemment dangereuse et réputée criminelle. Pour ces voyageurs ennemis du régime comme pour les citoyens qui s'avisèrent de leur offrir un asile, l'antique vertu d'hospitalité risquait de s'avérer fatale.

Jamais pourtant son exercice n'avait revêtu plus grande importance aux yeux de milliers d'individus que depuis le jour où la Révolution les avait poussés à plier bagages. Sur la route de l'exil, alors que les ressources emportées dans la fuite s'amenuisaient au fil des jours, plusieurs tombèrent dans une situation critique à laquelle seule pouvait remédier l'hospitalité qu'on daignait leur offrir. Les nombreux romans d'émigration écrits dans les dernières années du siècle témoignent de l'intérêt et de l'émotion suscités par tout comportement généreux en pareilles circonstances. L'idéal de l'homme dévoué au mieux-être des voyageurs fournit la décennie révolutionnaire en scènes attendrissantes, où des héros apatrides, dépouillés de leur fortune et privés de leurs parents et amis, voient leurs souffrances allégées par l'accueil que leur réservent d'obligeants inconnus croisés au hasard des chemins. Le plus célèbre de ces romans, *L'Émigré* de Gabriel Sénac de Meilhan, multiplie les épisodes où, sur les visages d'aristocrates fugitifs, les «douces larmes» causées par «l'hospitalière bonté» d'un «peuple de frères» viennent effacer les «pleurs amers» que leur faisaient jusqu'alors verser les «horreurs de la Révolu-

¹⁰ Voir *ibidem*, p. 23.

¹¹ Saint-Just, *Archives parlementaires*, t. 88, p. 545, 26 germinal an II (15 avril 1794). Cité par S. WAHNICH, o. c. (note 1), p. 10.

¹² L'émigration elle-même avait été interdite en août 1791. En 1798, la cinquième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* donne la définition suivante de l'émigré : «*Se dit particulièrement des François qui, sans y être autorisés, sont sortis de France depuis la Révolution, et qui n'y sont pas rentrés dans le délai accordé par la loi.*»

tion».¹³ Dans cette histoire ainsi que dans plusieurs autres, la sollicitude que s'attirent des émigrés soignés, logés, nourris et chéris par de bonnes familles allemandes ou vénitiennes permet de noircir, par contraste, le tableau de la barbarie révolutionnaire.¹⁴ Des deux côtés de la frontière idéologique qui sépare les ci-devant des jacobins, on se réclame de l'hospitalité comme d'une valeur propre à son camp : pour ceux qui en bénéficient comme pour ceux qui l'exercent, elle sert de caution morale. Les mérites de l'hospitalité, en un mot, sont chantés par tout un chacun, par les nostalgiques de l'Ancien Régime et par les révolutionnaires, par les hommes de lettres et par les hommes politiques, chacun ajoutant sa voix au concert d'éloges que cette vertu suscite.

Les lois républicaines sur les étrangers et sur les émigrés ne furent cependant pas seules à trahir une dissonance entre les principes et la pratique. Les romanciers de l'Émigration, eux aussi, laissèrent entendre qu'en ces années l'hospitalité n'était pas toujours dépourvue de risques. Alors que, de l'avis des législateurs révolutionnaires, une nation assiégée qui tendrait la main indistinctement à tous les voyageurs commettrait une imprudence trop chèrement payée, dans les œuvres des romanciers, c'est sur les émigrés eux-mêmes, et non sur leurs hôtes bienveillants, que les secours donnés font planer une menace. Acculée à vivre des bontés qu'on daigne lui prodiguer, la noblesse dont ces romans relatent les infortunes fait l'expérience d'une hospitalité lourde d'humiliation potentielle : habituée, sous l'Ancien Régime, à affirmer sa supériorité au moyen des largesses qu'elle répandait, elle voit sa dignité compromise par le rôle peu glorieux que lui fait jouer la Révolution, celui des indigents qui venaient jusqu'alors quémander aux portes de ses châteaux. Chaque service qu'elle agrée risque en ce sens de souligner sa déchéance.¹⁵ Chateaubriand, dans son *Essai sur les révolutions*, mettait ainsi en garde la noblesse errante et ruinée contre la «pitié insolente, [l]es dons, [l]es politesses», qu'il jugeait être «mille fois pires que des insultes».¹⁶ Sous sa plume comme chez d'autres

¹³ Gabriel SÉNAC de MEILHAN, *L'Émigré*, édition présentée, établie et annotée par Michel Delon, Paris 2004 [1797], p. 100, 102.

¹⁴ Ainsi le président de Longueil dans *L'Émigré* : «Si jamais les humains ont été ce qu'ils devraient être, un peuple de frères, c'est pendant notre route. [...] On voyait pendant le repas, régner sur la famille qui nous recevait, une joie pareille à celle d'un jour de noces ou d'une fête occasionnée par le plus heureux événement. Chacun s'empressait de nous offrir ce qu'il y avait de meilleur en fruit, en vin, en gibier, et l'attention était portée jusqu'à offrir aux femmes des bouquets des plus belles fleurs. Au milieu de ces marques de sentiment et de générosité, mes idées quelquefois se portaient sur Paris, où le sang coulait à grands flots, où le peuple furieux traînait dans les rues des corps déchirés, promenait sur des piques des têtes dégouttantes de sang. Je me demandais si c'étaient les mêmes êtres que ceux qui nous recevaient avec tant de bienveillance, qui nous montraient une si vive et si touchante sensibilité.» (G. SÉNAC de MEILHAN, o. c. (note 13), p. 100.)

¹⁵ Sur ce changement de perspective entraîné par la Révolution, qui fit envisager la bienfaisance du point de vue de ceux qui en étaient l'objet, je me permets de renvoyer à mon étude intitulée *Qui perd gagne. Imaginaire du don et Révolution française*, Montréal 2008.

¹⁶ CHATEAUBRIAND, *Essai sur les révolutions* («Aux infortunés», II^e partie, chapitre XIII), texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, Paris 1978, p. 311.

romanciers, l'hospitalité offerte aux aristocrates chassés de France s'apparente souvent à un cadeau empoisonné.

Il est un roman peu connu de 1797 qui donne à lire de manière intéressante les risques et les revers de l'hospitalité en temps de Révolution. Écrit sous le pseudonyme de Dumaniant par Antoine-Jean Bourlin, ce roman d'émigration, intitulé *Les Amours et aventures d'un émigré*, raconte les pérégrinations de nobles jeunes gens pour qui l'hospitalité se révèle une expérience complexe : nécessité vitale, puisqu'elle leur permet, au plus fort de la Terreur, de courir les chemins sans y laisser leur peau, elle n'est jamais offerte sans que ne soit soulevée la question de sa possible perversion; chaque fois qu'un généreux accueil est réservé aux fugitifs, certains détails de la représentation laissent craindre que l'asile ne se transforme en piège. Cet article se propose de suivre ces personnages dans leur franchissement de frontières et de seuils afin de mettre en évidence quelques-unes des façons dont s'expriment les aléas de l'hospitalité à la fin du XVIII^e siècle. Trois épisodes retiendront plus précisément mon attention. Dans chacun d'eux, il s'agira de relever les différents obstacles que doivent franchir les héros pour passer la porte d'un inconnu qui souhaite leur prêter main-forte.

Comme la vaste majorité des œuvres écrites au tournant du siècle, entre Révolution et Restauration, *Les Amours et aventures d'un émigré* se sont peu attirés les faveurs de la critique. Dans l'un des rares articles à leur avoir été consacrés, Malcolm Cook écrivait être en présence d'un «roman de second ordre et qui a tous les défauts et les excès du roman sentimental de l'époque». ¹⁷ Loin de moi l'idée de faire ici, *a contrario*, sa promotion esthétique. Lorsqu'un chercheur se penche sur un écrivain tenu pour mineur, il est «souvent suspecté de vouloir procéder à l'inversion simple d'un jugement de valeur, d'être hanté par le démon des grands découvreurs et habité par une névrose d'alchimiste, laquelle le pousserait à transmuter de force un vaincu de l'histoire en génie victorieux». ¹⁸ Plutôt que de confirmer pareil soupçon en m'appliquant à réhabiliter une œuvre exclue du canon littéraire, je me contenterai de la lire et de l'analyser, en m'intéressant à la manière dont elle saisit le drame révolutionnaire. Les remarques qu'on s'apprête à lire s'inscrivent en ce sens dans la continuité du travail accompli en 2008 par Stéphanie Genand, à qui l'on doit la seule réédition moderne des tribulations de l'homme profondément dérouter, à l'image des citoyens de son temps, qu'est le héros anonyme des *Amours et aventures d'un émigré*. ¹⁹

¹⁷ Malcolm COOK, *Histoire ou fiction? Les Amours et aventures d'un émigré*, dans Claire Jaquier, Florence Lotterie et Catriona Seth (dir.), *Destins romanesques de l'émigration*, Paris 2007, p. 184.

¹⁸ Pierre POPOVIC, *Imaginaire social et folie littéraire. Le second Empire de Paulin Gagne*, Montréal 2008, p. 14.

¹⁹ Voir Stéphanie GENAND, *Le roman d'émigration ou l'identité en question*, dans *Romans de l'Émigration, 1797-1803*, présentés, édités et annotés par Stéphanie Genand, Paris 2008, p. 11-68. Au sujet de l'auteur, Antoine-Jean-André Bourlin, dit Dumaniant, Stéphanie Genand donne les précisions suivantes : «romancier, artiste et auteur dramatique né à Clermont en 1754 et mort

La première scène d'hospitalité à l'étude de laquelle je souhaite m'attacher conclut le tome premier de ce roman-mémoires.²⁰ Elle se produit dans les environs d'Arras, alors que le héros, après un court séjour à l'armée de Condé, vient clandestinement de regagner la France. Né vingt ans avant le début de la Révolution dans une des plus anciennes familles de Bourgogne, il avait émigré quelques mois après la journée du 10 août 1792, entraîné par sa fiancée, Sophie de Nanger, qu'alarmait la répression jacobine. Après une série de mésaventures européennes au cours desquelles les deux jeunes gens sont séparés, il se résout à rebrousser chemin en dépit du danger et à faire cap sur Paris, dans l'espoir d'y retrouver sa belle. Arrêté sitôt la frontière franchie, conduit devant le Comité révolutionnaire de Bapaume et menacé d'être jeté au fond d'un cachot, il profite d'un moment d'inattention de ses gardes pour prendre ses jambes à son cou. Fuyant à l'aveuglette dans une enfilade de jardins plongés dans les ténèbres, il «*avance en tâtonnant*», enjambe un treillage, s'engage dans une impasse et «*donne de la tête avec fracas contre une porte*».²¹ Une jeune femme en manteau de nuit la lui ouvre en poussant un cri. Il se précipite à ses pieds, la rassure, lui demande l'asile, la regarde, la reconnaît : il s'agit d'une honnête bourgeoise nommée Dubreuil, à qui il avait lui-même rendu un fier service avant la Révolution. Pour protéger du mieux qu'elle peut ce visiteur inattendu, elle le cache tout bonnement dans son lit, lui ordonne de se coiffer du bonnet son époux (fort opportunément absent cette nuit-là), puis s'installe confortablement à ses côtés. Le stratagème réussit : les hommes venus perquisitionner la maison repartent bredouilles. Quand au matin rentre le légitime époux, il donne à l'émigré un passeport tout neuf pour Paris et l'engage à reprendre sa route : «*quelque plaisir que j'eusse à vous garder plusieurs jours ici, invisible à tous les yeux, je ne veux pas vous faire payer mon plaisir par les craintes que ce séjour doit vous inspirer. – Et moi je refuserais d'abuser d'une complaisance qui pourrait vous être funeste. – Laissons ce combat de générosité, il faut que vous partiez [...]*»²² Le signalement de l'un pouvant passer pour celui de l'autre, le héros emprunte une seconde fois l'identité de son hôte et s'éloigne d'un pas tranquille, muni par surcroît d'un cheval et d'un portefeuille bien garni, que les Dubreuil lui ont offerts.

Dans cette heureuse rencontre entre un émigré et un couple d'obligeants bourgeois, la confusion volontaire des rôles et des identités est d'une importance

à Paris en 1828. La liste de ses ouvrages compte de très nombreuses pièces de théâtre, pour la plupart des comédies, et un seul roman» (ibidem, p. 24-25). La page titre de l'édition originale des *Amours et aventures d'un émigré* indique qu'elles furent publiées à Paris en l'an VI «chez André, imprimeur libraire, rue de la Harpe, n° 477».

²⁰ Par «scène d'hospitalité», j'entends, comme le fait Alain Montandon à la suite de Steve Reece, «ce qui se passe depuis l'instant qu'un visiteur approche la maison de quelqu'un, jusqu'au moment de son départ» (Alain MONTANDON, *Désirs d'hospitalité. De Homère à Kafka*, Paris 2002, p. 13-14).

²¹ Antoine-Jean DUMANIANT, *Les Amours et aventures d'un émigré*, dans S. GENAND, o. c. (note 19), 1797, p. 107.

²² Ibidem, p. 108.

capitale. Deux fois travesti (grâce au bonnet de nuit, puis au passeport de Dubreuil), le héros se met à couvert en se faisant passer pour un autre. La «*perte des identités*»²³ qu'implique toute aventure d'émigration est rendue manifeste par ces déguisements salvateurs. Le «*sans-papiers*» avant l'heure qu'est l'émigré rentré en France sous le règne de Robespierre est accueilli à condition de porter le masque qu'on lui tend. Cet effacement consenti se produit chez un individu que ses pérégrinations ont littéralement déboussolé : la perte des repères qu'expérimente le héros au moment de sa fuite nocturne, à laquelle met fin son arrivée chez les Dubreuil, est révélatrice de sa condition d'émigré. Le proscrit qui a tout juste remis les pieds dans sa patrie, profondément transformée en son absence, y est tout aussi égaré qu'il pouvait l'être du temps de ses errances dans des pays étrangers; lui-même, d'ailleurs, peut difficilement être resté inchangé par l'exil.²⁴ Aussi la méprise initiale de la Dubreuil (qui, lorsqu'elle lui ouvre, loin de le reconnaître, croit avoir affaire à un assassin) accuse-t-elle le danger couru par l'émigré à son retour : être mis à l'écart d'un monde où il ne peut se retrouver. L'Émigration, à cet égard, réactualise «*le thème légendaire*»²⁵ de celui qui, comme Ulysse à Ithaque, n'est pas reconnu après un long voyage. La rencontre, dans l'embrasement d'une porte, d'un fugitif et d'une jeune femme tenant un bougeoir à la main donne lieu à un quiproquo auquel le principal intéressé cherche vite à mettre fin – «*je ne suis point ce que je parais être*»,²⁶ affirme cet être décalé – sans que celui-ci soit pour autant en mesure de décliner ses noms, prénoms, titres et qualités. «*Qui que vous soyez*», conclut la jeune personne, «*relevez-vous et comptez sur mon secours*». ²⁷ La reconnaissance qui s'ensuit a des effets paradoxaux. D'une part, la scène de retrouvailles, pour le dire avec Stéphanie Genand, est le «*revers euphorique*» du déguisement ou de l'incognito imposés par l'émigration : «*le retour d'un visage connu rassure le héros en cette période de suspicion. [...] Politiquement risquée, [la reconnaissance (au sens, aristotélicien, d'anagnôrisis)] montre que l'émigré ne se perd pas totalement dans son exil. Il change de nom, de vêtements, d'activités, de langue, mais reste au fond égal à lui-même.*»²⁸ D'autre part, la révélation des identités accentue dans cet épisode l'instabilité dont souffre le héros, sans cesse contraint de revêtir les attributs d'un autre, dans la mesure où elle se traduit aussitôt

²³ Voir S. GENAND, o. c. (note 19), p. 53 et ss.

²⁴ «*L'un des paradoxes du retour de l'émigré*», notent à ce sujet Rose Duroux et Alain Montandon, «*est que celui qui rentre n'est plus le même que celui qui était parti, et qu'il rentre dans un pays qui lui-même a changé entre-temps. Aussi, loin d'être la rencontre du même et du même, c'est une nouvelle expérience de l'altérité qui commence, différente de celle de l'exilé dans un pays étranger qui devait s'approprier l'inconnu et le différent, nouvelle expérience d'une altérité peu ordinaire, celle du propre et de l'intime devenu lointain, celle du même devenu autre*» (Rose DURROUX et Alain MONTANDON, *Préface*, dans Rose Duroux et Alain Montandon (dir.), *L'Émigration : le retour*, Clermont-Ferrand 1999, p. 5).

²⁵ Ibidem.

²⁶ A. J. DUMANIANT, o. c. (note 21), p. 107.

²⁷ Ibidem.

²⁸ S. GENAND, o. c. (note 19), p. 63.

par une interversion des rôles entre les deux protagonistes : soudainement transformé aux yeux de son hôtesse en «libérateur»,²⁹ l'émigré est projeté à la place de sa protectrice avant d'occuper dans son lit la place vacante de son mari. Quoique rassurante, puisqu'elle autorise le héros à accepter sans rougir les services qu'on lui rend («J'étais l'obligé», se souvient-il, «et l'on eût dit que c'était moi qui leur rendais service»³⁰), cette situation renforce l'impression d'une hospitalité qui ne saurait s'exercer sans que ne soit mise en jeu l'identité de l'être qu'on invite à entrer. Le revenant qu'est dans la France républicaine l'émigré de Dumaniant a beau être reçu à bras ouverts par les premiers citoyens chez qui il frappe, son retour ne soulève pas moins l'inquiétante question de savoir si toute intégration n'impliquerait pas chez celui qu'on accueille une part d'aliénation.

La scène d'hospitalité qui conclut le premier tome des *Amours et aventures d'un émigré* présente des traits communs avec une autre, relatée par Sophie de Nanger, la fiancée du héros, au moment de leurs retrouvailles à Lyon. Après avoir été séparée de lui à l'époque où ils combattaient côte à côte dans l'armée prussienne, elle est faite prisonnière par les Polonais. Saisie d'une forte fièvre, elle est conduite à l'hôpital, où l'on a tôt fait de découvrir que sous son déguisement de «pauvre petit sous-officier»³¹ se cache une femme française. Le «délire perpétuel»³² dans lequel la maladie la plonge suscite la curiosité autour d'elle; dans les discours sans suite qu'elle prononce, on cherche à percer ses secrets. Aussi devient-elle l'objet d'un «honteux et barbare trafic» : en échange d'argent, les infirmiers censés veiller sur elle font «contempler sur [son] grabat [cette] pauvre fille souffrante et privée de sa raison»³³; certains spectateurs poussent la cruauté jusqu'à la provoquer à parler. Une riche et noble veuve du voisinage, Mme Méliniska, touchée de compassion, la retire de l'«hospice»³⁴ et la fait conduire chez elle. Sophie y reçoit tous les soins dus à son sexe et à son rang, reprend connaissance et recouvre peu à peu la santé. Quand elle est pleinement rétablie, la bonne dame Méliniska l'aide à regagner la France.

Cette aventure, dont le récit est plusieurs fois interrompu par les cris et les pleurs du héros, se présente comme l'histoire d'un double accueil. Sophie, avant d'être hébergée par la généreuse Méliniska, doit subir les mauvais traitements qu'on lui réserve à l'hôpital, où elle est logée et nourrie aux dépens de sa dignité. Il y a, de fait, deux scènes successives d'hospitalité dans cet épisode : l'une profondément pervertie, où l'héroïne ne se fait ouvrir les portes d'un asile que pour y recevoir des secours outrageants; l'autre éminemment heureuse, dans laquelle la jeune femme trouve réconfort et amitié. On se rappellera que l'hôpital, au XVIII^e siècle, est un établissement de charité voué à soulager l'indigence; c'est, dans les mots du méde-

²⁹ A. J. DUMANIANT, o. c. (note 21), p. 107.

³⁰ Ibidem, p. 109.

³¹ Ibidem, p. 120.

³² Ibidem.

³³ Ibidem, p. 123.

³⁴ Ibidem.

cin et philosophe Cabanis, le refuge par excellence de «*la classe la plus malheureuse*»,³⁵ contre lequel la fin de l'Ancien Régime voit se multiplier les réquisitoires. En lui, observe l'historienne Catherine Duprat, «*se concentrent toutes les hantises du siècle : réclusion, peste, promiscuité, oisiveté...*».³⁶ On comprend pourquoi la simple idée du séjour que fit Sophie en ce lieu de misère suffit à révolter le héros. Le havre de sollicitude qu'elle découvre par la suite chez la respectable Méliniska est donc moins pour elle une solution à la solitude et à l'errance – ce qui aurait été naturel dans un roman d'émigration – qu'une façon d'échapper à la forme dégradée d'hospitalité dont l'héroïne fait d'abord l'expérience. On peut en dire autant de l'accueil trouvé par le héros chez les Dubreuil. Dans ce cas aussi, le passage d'un seuil par l'émigré fait davantage que de marquer une halte au cours d'un long voyage : il s'offre à lui comme une issue. La générosité des Dubreuil le soustrait au cachot dans lequel le Comité révolutionnaire de Bapaume menaçait de le jeter, tout comme la bonté de Mme Méliniska délivre Sophie de l'hôpital où l'armée polonaise l'avait confinée. Dans chacun de ces deux épisodes, la bonne hospitalité dont bénéficie le proscrit se substitue et s'oppose à une autre façon pour lui de recevoir gratuitement un toit et un repas : la condamnation à la prison dans un cas, l'admission à l'hôpital dans l'autre. Sur la route de l'exil, puis sur celle du retour, l'un des principaux défis qui attendent les émigrés consiste à apprendre à frapper à la bonne porte, de manière à éviter ces lieux de séquestration et d'exclusion où l'on donne également le gîte et le couvert. Dans une France qui «*n'offrait plus que le spectacle d'une vaste prison, dont les villes étaient les différents cachots*»,³⁷ toute porte ouverte menaçait de se refermer promptement comme un piège.

Avant d'être rescapée par Mme Méliniska, Sophie parvient à fuir les désagréments de l'hôpital en tombant dans un propice (quoique dangereux) évanouissement : «*Que devins-je, que fit-on de moi? Je l'ignorai. J'avais perdu la connaissance, j'étais dans un délire perpétuel*»,³⁸ affirme la jeune femme en relatant son séjour à l'hospice. Quand au bout de quarante jours la fièvre cessa, sa tête demeura «*affaiblie; je ne parlais plus*», se souvient-elle, «*j'étais dans un assoupissement continu : je regardais sans voir, j'entendais sans comprendre, je répondais machinalement aux questions que l'on me faisait*». ³⁹ Les soins de la bonne veuve réussirent seuls à la «*retirer du néant*». ⁴⁰ Cet état prolongé d'inconscience joue dans

³⁵ CABANIS, *Observations sur les hôpitaux*, dans *Du degré de certitude de la médecine*, Paris an XI [1803], p. 175. Cité par Mariana SAAD, *Réformer l'hôpital et restaurer le lien social : P. J. G. Cabanis et les secours publics (1789-1808)*, dans Alain Montandon (dir.), *Lieux d'hospitalité : hospices, hôpital, hostellerie*, Clermont-Ferrand 2001, p. 352.

³⁶ Catherine DUPRAT, «*Pour l'amour de l'humanité*». *Le Temps des philanthropes. La philanthropie parisienne des Lumières à la monarchie de Juillet*, Paris 1993, p. 12.

³⁷ A. J. DUMANIANT, o. c. (note 21), p. 105.

³⁸ Ibidem, p. 120.

³⁹ Ibidem, p. 122.

⁴⁰ Ibidem.

son histoire un rôle similaire à celui rempli par la course en pleine nuit dans l'aventure de l'émigré chez les Dubreuil : il prive le personnage de ses repères au moment de son arrivée chez son hôte. À l'instar du héros plongé dans les ténèbres, l'héroïne reçoit l'hospitalité égarée. Aussi son hébétude est-elle vite partagée : les paroles sans suite qu'elle prononce, loin de renseigner sur sa situation, font se perdre en conjectures ceux qui l'hébergent, aussi peu capables de percer le mystère de son identité que Mme Dubreuil est en mesure de reconnaître, à la lueur d'une chandelle, l'homme bouleversé qui se présente à elle. Semblables aux déguisements dont le héros est affublé une fois entré chez les Dubreuil, les «*cent romans sur [s]on compte*»⁴¹ inspirés par les discours insensés de Sophie entretiennent la confusion à son égard. Dans le récit de la jeune femme comme dans celui de son compagnon, l'individu qui franchit le seuil d'une demeure étrangère est un être insaisissable, aussi troublant qu'il est troublé.

Aux ébranlements qui se produisent à l'hôpital répondent chez Mme Mélinka, comme en contrepoids, une mise en branle de la mémoire et un rappel des vieilles allégeances. Le décor familial au sein duquel l'émigrée se réveille a le même effet compensatoire que la scène de reconnaissance chez les Dubreuil : il reconforte le personnage déstabilisé en lui permettant de renouer momentanément avec son passé. L'hospitalité offerte par la généreuse Polonaise fait magiquement revivre l'Ancien Régime devant l'héroïne éblouie. Rideaux de soie, dentelles fines, meubles d'acajou et vases en vermeil, la richesse et le raffinement qu'elle découvre chez la dame de haute naissance qui l'a prise sous son aile replongent Sophie dans un univers auquel la Révolution a brutalement mis fin : «*Le soleil était levé quand j'ouvris les yeux; un volet à demi-ouvert laissait pénétrer le jour; je regardai autour de moi [...]. Je me trouvais dans un lit magnifique, entre des rideaux de soie bleu de ciel, ornés de crépines d'argent; ma tête reposait sur des oreillers moelleux, garnis d'une dentelle superbe; mon linge très fin était celui de mon sexe. Sur un guéridon de bois d'acajou était une coupe de vermeil et plusieurs autres vases de prix. Les rayons naissants du soleil réfléchis par une glace, éclairaient un appartement où tout annonçait le luxe et l'opulence. Je croyais rêver, je me levai sur mon séant. Qui m'a transportée, disais-je, dans ce lieu d'enchantements? Suis-je revenue à ces temps de prestiges, où des êtres surnaturels et bienfaisants prenaient soin des jours de mortels malheureux, et d'un coup de baguette élevaient un palais sur une place aride?»⁴² Les prodiges opérés par la «*fée tutélaire*»⁴³ qui apparaît alors conjurent le mauvais sort que sont pour l'émigrée l'oubli de soi et la perte des repères. La résurrection d'un monde évanoui rend manifestes le «*retour à la vie*»⁴⁴ et la reprise des sens de la convalescente. La restitution de ses forces et de sa raison est tributaire de l'accueil parfaitement aristocratique que lui réserve sa bienfaitrice,*

⁴¹ Ibidem, p. 120.

⁴² Ibidem, p. 122.

⁴³ Ibidem.

⁴⁴ Ibidem, p. 123.

fidèle aux us et coutumes d'une noblesse pour laquelle recevoir l'étranger, «c'est avant tout montrer le lieu où l'on reçoit»,⁴⁵ lieu d'abondance et de clarté à la vue duquel l'héroïne comprend être tirée du danger. Or les résonances que cet endroit de rêve éveille ne sauraient suffire à rétablir l'émigrée dans son identité d'antan : dans cette aventure aux allures de conte de fée, «où tout paraît magique, surnaturel, enchanteur»,⁴⁶ les soins délicats et quelque peu surannés que prodigue à Sophie la «créature céleste»⁴⁷ veillant sur elle ne sont pas efficaces au point d'entraîner un véritable retour en arrière. Au même titre que la scène de reconnaissance qui a lieu chez les Dubreuil, la résurgence du passé sous le toit de Mme Méliniska ne met pas fin aux vicissitudes du proscrit. L'émigrée, d'ailleurs, ne se fixe pas longtemps dans cette nouvelle demeure. Ainsi que son fiancé, elle reprend sa route sous couvert d'une fausse identité, en se faisant passer pour la cousine de son hôtesse; l'hospitalière Polonaise, quant à elle, plutôt que de donner, comme M. Dubreuil, son passeport à sa protégée, lie son destin au sien en l'accompagnant dans sa fuite.

Quelque temps après la double entrée de Sophie à l'hôpital et chez Mme Méliniska, le héros des *Amours et aventures d'un émigré* fait à nouveau l'expérience d'une hospitalité à facettes, qui conjugue des éléments inquiétants et rassurants. Dans cette aventure comme dans les précédentes, un personnage franchit en chancelant les portes d'une demeure étrangère et n'y sauve sa raison et sa peau qu'en changeant d'habits. L'épisode se déroule à Lyon, où le ci-devant, dénoncé et «traîné dans un cachot», vient d'être condamné à mort par un «tribunal terrible».⁴⁸ Le jour de l'exécution, alors que retentissent les coups de canons et que s'écroulent autour de lui ses codétenus, il sort miraculeusement indemne du carnage : «Les canons partirent; je vivais, je n'étais point blessé, mes mains étaient libres; un coup de mitraille avait brisé mes liens. Je me lève rapidement; je fuis sans savoir où je vais. L'espace qui était derrière nous était désert; c'était là que je devais chercher mon salut. Je me précipitai vers la foule qui était rangée en demi-cercle. Elle s'ouvrit à mon approche, et se referma soudain. Les gardes qui voulaient m'atteindre cherchèrent vainement à la percer.»⁴⁹ Cette foule englobante au sein de laquelle le condamné trouve refuge le protège des agents révolutionnaires comme auparavant la maison des Dubreuil. En se refermant sur lui, elle lui offre un asile, mais elle pourrait aussi faire volte-face et le retenir prisonnier. Le fugitif, en effet, se rend vite compte être au milieu d'une «populace avide dont l'imbécile curiosité [l]'eût bientôt livré aux mains de [ses] bourreaux»⁵⁰ si un groupe d'artisans n'était venu à sa rescousse. Sans ces braves gens, qui prirent sur eux de détourner l'attention, et, surtout, sans un homme qui le couvrit de son chapeau, l'«imbécile curiosité» de la foule lui aurait été tout aussi fatale que menaçait de l'être la «curiosité

⁴⁵ F. RAVIEZ, o. c. (note 7), p. 566.

⁴⁶ A. J. DUMANIANT, o. c. (note 21), p. 123.

⁴⁷ Ibidem, p. 124.

⁴⁸ Ibidem, p. 136.

⁴⁹ Ibidem, p. 137.

⁵⁰ Ibidem.

outrageante»⁵¹ suscitée par Sophie à l'hôpital. Dans l'un et l'autre épisode, l'intérêt pour l'étranger qu'on recueille risque de se retourner contre lui, faisant de l'hospitalité offerte un guet-apens.

Heureusement pour le héros, ce danger est promptement écarté grâce à un homme qui, après lui avoir fourni sur-le-champ un déguisement sommaire, lui donne le bras pour qu'il s'y soutienne et le conduit en catimini aux portes de la ville. La crainte mêlée d'horreur qui s'empare pendant ce temps du fugitif le met dans un état d'abattement comparable à celui éprouvé par Sophie à l'hospice : un «*tremblement universel*» le saisit, sa raison vacille; son guide s'aperçoit de son «*trouble*» et l'aide à «*rappel[er] [s]es esprits*». ⁵² Lorsque enfin il se trouve en sûreté dans une auberge, sa confusion demeure : «*Est-ce bien moi?*», ⁵³ s'écrie le héros en s'asseyant dans la chambre de son protecteur, étonné d'être encore vivant. L'interrogatoire rituel sur l'identité de l'hôte, quand il ne vire pas à la persécution comme à l'hôpital, est pris en charge par l'étranger lui-même, incapable de dire qui il est. À l'instar de ce qui se produit dans les épisodes précédents, l'hospitalité va de pair avec une remise en cause momentanée des certitudes identitaires. La précarité de ceux qui se logent et se nourrissent au hasard des chemins est mise en relief par une nouvelle métamorphose imposée au héros. Pour l'aider à s'évader de Lyon, son bienfaiteur le transforme en charretier : «*Une grosse veste, des guêtres de peau, un habillement commun vous déguiseront. Nous cacherons vos cheveux blonds sous une perruque noire. [...] Vous noircirez vos sourcils, vous vous barbouillerez la figure pour que votre teint paraisse un peu hâlé.*» ⁵⁴ Le subterfuge est rendu nécessaire par les lois répressives contre les émigrés; il n'attire pas moins l'attention sur l'identité fragile des êtres qui dépendent pour leur survie des bons soins d'autrui.

La perte des repères qu'implique immanquablement chez Dumaniant tout acte d'hospitalité est une fois de plus contrebalancée par une réminiscence. Tandis que l'émigré reprend son souffle dans la chambre de son hôte, celui-ci s'éclipse un instant. À son retour, le héros constate, comme auparavant chez les Dubreuil, que son bienfaiteur est un ancien protégé : «*Je vis entrer mon libérateur [...]. Il portait du vin et d'autres provisions. Je le fixai pour la première fois. Ses traits ne m'étaient pas nouveaux. Je cherchais à rappeler mes idées. "Buvez d'abord, vous en avez besoin." Je le regardais toujours, il me souriait avec un air de satisfaction. – Aidez ma mémoire, homme compatissant. – Hé bien! C'est moi. – Qui vous? – [...] ne vous souvenez-vous plus de ce pauvre malheureux à qui vous sauvâtes la vie? Divine providence, m'écriai-je, en tombant à genoux, tu ne veux pas qu'une bonne action reste sans récompense! – Vous m'avez sauvé, j'espère vous sauver à mon tour.*» ⁵⁵ En ce temps de ruptures qu'est la Révolution française, une telle

⁵¹ Ibidem, p. 123.

⁵² Ibidem, p. 137.

⁵³ Ibidem, p. 138.

⁵⁴ Ibidem, p. 138-139.

⁵⁵ Ibidem, p. 138.

scène rappelle que toute fidélité n'est pas morte. Alors que les anciennes loyautés sont devenues généralement suspectes, la gratitude envers un aristocrate dont la tête vient d'être mise à prix est encore sa meilleure caution. Ses retrouvailles inattendues avec un citoyen qui n'a pas oublié ce qu'il lui doit libère en effet le héros à plusieurs égards : de ses assaillants, de ses doutes sur lui-même – lui qui ne se reconnaissait plus – et de la dette que les secours donnés lui auraient autrement fait contracter. Il importe d'insister sur les avantages multiples qu'offre aux romanciers de l'Émigration pareille reconnaissance, un procédé auquel Dumaniant recourt fréquemment, en dépit du fait que, de l'avis même de ses personnages, il entache d'in vraisemblance leurs récits : «*Si je lisais une aventure pareille dans un roman*», déclare Sophie au sujet de l'heureux concours de circonstances par lequel le héros se retrouve à la porte des Dubreuil, «*je ne la croirais pas*». ⁵⁶ Dans un roman qui relate les déboires d'une noblesse dépossédée, ce ressort usuel des fictions sentimentales présente un intérêt certain : en transformant soudainement un service reçu en simple témoignage de gratitude, il permet d'éviter que l'hospitalité n'instaure une relation hiérarchique entre les personnages, dans laquelle le héros se trouverait occuper le bas de l'échelle. Quand un émigré s'attire les bons offices d'autrui selon son dû – quand le toit et le repas qu'on lui offre ne sont pour lui qu'une juste rétribution –, il lui est possible de cumuler les invitations sans crouler sous les dettes. Les scènes de reconnaissance qui jalonnent le parcours du proscrit de Dumaniant le dispensent d'être redevable à ses hôtes d'une «*insultante pitié*» ⁵⁷ : les portes qu'on lui ouvre, plutôt que de se mouvoir sous l'impulsion d'un sentiment humiliant, s'animent par l'effet à retardement de ses bonnes actions passées. L'hospitalité dont il jouit, dispensée en fonction de ses mérites, s'accorde avec les valeurs de la nouvelle République : contrairement à l'hospitalité royale, qui «*interdi[sait] la réciprocité*», ⁵⁸ contrairement à l'idéal aristocratique de la dépense somptueuse, elle se plie à la loi de l'échange. L'enchâssement d'une reconnaissance dans une scène d'hospitalité vient en outre parer à l'un des principaux inconvénients du retour pour ceux qui ont connu l'exil. L'inquiétante découverte du familier devenu méconnaissable, que risque de faire l'émigré rentré en France, est remplacée par une agréable surprise qui, à l'inverse, ramène l'autre à du connu. On remarquera encore que la vertu d'hospitalité *transforme* normalement l'étranger en ami ou en frère, alors que chez Dumaniant, l'étranger *se révèle* subitement ami et frère : en période de suspicion, l'*anagnôrisis* permet aux hôtes de faire l'économie d'une confiance difficile à gagner. Pour neutraliser les effets pervers d'une Révolution qui, du jour au lendemain, arma «*l'ami contre l'ami, le fils contre le père*», ⁵⁹ le romancier agence les événements de telle sorte que sont inopinément rappelés à un citoyen et à un ci-devant les liens qui les unissent. La réinsertion des émigrés, autrement dit, ne peut se

⁵⁶ Ibidem, p. 118.

⁵⁷ Ibidem, p. 141.

⁵⁸ F. RAVIEZ, o. c. (note 7), p. 565.

⁵⁹ A. J. DUMANIANT, o. c. (note 21), p. 118.

faire, dans l'univers créé par Dumaniant, que d'une manière aussi abrupte et inconcevable que celle de leur départ et de leur proscription. Pour le héros qui prend conscience, à Bapaume puis à Lyon, que l'être bienveillant lui ouvrant sa porte est un ancien protégé, comme d'ailleurs pour Sophie miraculeusement transportée dans un monde à l'image de ce qu'était sa vie avant la Révolution, il ne saurait y avoir d'hospitalité heureuse sans revirement imprévisible.

Derrière chaque épisode des *Amours et aventures d'un émigré* au cours duquel un personnage se voit offrir le gîte et le couvert, se profile une question à laquelle les dernières pages du roman viendront répondre : celle des conditions d'une éventuelle amnistie, cet ultime geste de bienveillance qui mettrait un terme à l'errance. Afin que le héros puisse se dire, comme à la fin de son récit, «[é]tranger dans [s]on asile aux orages politiques»,⁶⁰ il lui faudra trouver un moyen de se faire admettre par les républicains tout en ayant soin que la retraite concédée ait moins l'apparence d'une libéralité que d'un «acte de justice».⁶¹ Il lui faudra, autrement dit, éviter de devoir son asile à «un pardon généreux»,⁶² tout comme il devait jusqu'alors se garder d'entrer là où on ne lui aurait accordé l'hospitalité qu'avec une «insultante pitié».⁶³ La solution sera la même qu'à Bapaume et à Lyon : se faire accueillir en libérateur. Le héros, en effet, après avoir séjourné en Angleterre, se joint à un convoi qui porte des secours aux Vendéens. Arrivé en France, il apprend que vingt-sept patriotes ont été faits prisonniers par l'armée royale et vont être fusillés; pour leur sauver la vie, il change de camp. Plutôt qu'un repentir avilissant, son courage et sa bonté lui font donc trouver grâce auprès des révolutionnaires. L'émigré rentre dans le giron républicain de la même façon qu'il franchissait la porte de ses hôtes au cours de ses pérégrinations : en bienfaiteur. La réception qu'on lui fait (on cherche à le régaler «pendant trois jours entiers») est telle qu'il s'en dit «touché».⁶⁴ Une fois encore, une «rencontre merveilleuse»⁶⁵ vient couronner la scène : au nombre des prisonniers qu'il délivre, le héros reconnaît son meilleur ami, devenu dépositaire de ses biens après son départ de France. Grâce à cette nouvelle coïncidence, il pourra s'établir confortablement sur les bords de la Seine.

Les Amours et aventures d'un émigré touchent à leur terme : le héros, sa Sophie retrouvée, fixe demeure dans un «paisible ermitage».⁶⁶ Ensemble, ils engagent tous ceux qui les ont reçus pendant leur exil à venir leur rendre visite. L'hospitalité redevient pour eux ce qu'elle était généralement pour les gens de leur sorte avant que la Révolution n'éclate : une libéralité qu'on exerce plutôt qu'une grâce qu'on reçoit. Entre-temps, l'émigration leur aura montré l'envers de cette

⁶⁰ Ibidem, p. 154.

⁶¹ Ibidem, p. 149.

⁶² Ibidem, p. 150.

⁶³ Ibidem, p. 141.

⁶⁴ Ibidem, p. 150.

⁶⁵ Ibidem.

⁶⁶ Ibidem, p. 154.

vertu que les Lumières avaient portée aux nues. En les forçant à assumer le rôle de l'étranger qu'on invite à entrer, elle aura révélé certains des risques encourus par les êtres que les circonstances obligent à dépendre d'autrui pour se nourrir et se loger : la perte des repères à laquelle ils s'exposent ainsi que la possibilité de voir les portes se refermer à clé, et les hôtes devenir geôliers. Leurs aventures auront aussi souligné qu'en ces années de guerre et de troubles politiques l'étranger, fondamentalement suspect, doit être officiellement *reconnu* pour être admis au sein de la cité; les hasards propices grâce auxquels ils sont conduits chez des hôtes familiers, capables d'attester de leur probité, rappellent en sourdine cette exigence révolutionnaire à laquelle Sophie Wahnich s'est intéressée.⁶⁷ Leurs tribulations, enfin, auront mis en évidence que la façon la plus sûre et la plus aisée d'obvier aux inconvénients de l'hospitalité consiste parfois à délier les cordons de sa bourse – ou encore, quand les fonds manquent, à se replier les manches pour payer son repas et sa nuitée à la sueur de son front. C'est la solution pour laquelle opte en effet le héros en Angleterre, dans la «*maison hospitalière*»⁶⁸ d'un honnête artisan qu'il défraie de ses soins grâce à ses talents de tourneur. En lui faisant trouver dans la boutique de cet Anglais «*l'affection la plus tendre et la plus désintéressée*»,⁶⁹ Dumaniant laisse entendre que l'argent et l'amour fraternel font parfois bon ménage. Alors qu'il était devenu fréquent, sous l'Ancien Régime, de dénoncer la vénalité croissante des relations d'hospitalité, supposément perverties par le mercantilisme des cabaretiers et des aubergistes,⁷⁰ ce roman de l'an VI attire au contraire l'attention sur les avantages que présente le fait de renoncer à la gratuité. L'hospitalité, cette «*vertu si sociale*»⁷¹ qu'on disait en danger, n'est pas tant menacée, sous la plume de Dumaniant, que par moments elle-même inquiétante.

⁶⁷ Voir S. WAHNICH, o. c. (note 1).

⁶⁸ A. J. DUMANIANT, o. c. (note 21), p. 147.

⁶⁹ Ibidem.

⁷⁰ Voir, à titre d'exemples, le sixième entretien du *Catéchisme chinois* de VOLTAIRE (o. c. – note 4) ainsi que l'article *Hospitalité* de l'*Encyclopédie*, signé par le chevalier de Jaucourt.

⁷¹ VOLTAIRE, o. c. (note 4)., p. 92.

Claire MADL
(CEFRES, USR 3138 CNRS-MAEE, Prague)

Grammaire d'une relation amicale asymétrique dans une société d'ordres

Si la vertu et l'utilité sont les deux pôles fondamentaux que les Anciens ont reconnus à l'amitié, les modernes attendent d'elle une proximité individuelle exprimée par Montaigne d'une façon radicale dans le célèbre « parce que c'était lui, parce que c'était moi ». Dans les sociétés d'ancien régime, lorsque l'asymétrie d'une relation sociale utilise pour s'exprimer le langage de l'amitié, c'est-à-dire un discours égalitaire, la contradiction témoigne de la nature de la relation elle-même. Nous examinons cette contradiction et ses ressorts à travers le cas des liens complexes établis entre deux hommes du XVIII^e siècle européen : le comte de Hartig et son médecin Jean Philippe de Limbourg. Sans leur prêter ni cynisme calculateur, ni illusion naïve, il s'agit de déterminer les conditions de leurs relations qui se jouent à plusieurs niveaux. Nées dans un lieu propice aux échanges asymétriques réglés par la civilité mondaine (la station thermale de Spa), leur amitié conjugue intérêts communs (lecture, écriture, action dans vie publique et pour la politique), intérêts mutuels (Hartig écrivain amateur envers Limbourg son correcteur et intermédiaire avec les milieux érudits, Limbourg envers Hartig qu'il tente de prendre pour intermédiaire pour faire connaître son opinion auprès des cercles gouvernementaux), et dépendance (de Hartig malade envers son médecin). Le langage de cette amitié est en permanente tension et cherche sa bonne mesure : les émoluments et présents de Hartig à Limbourg sont aussi ponctuels que mesurés ; la déférence est si établie qu'elle peut être sans danger sujette à dérision.

mots-clés : amitié, société d'ordres

Les amitiés asymétriques apparaissent souvent moralement suspectes. Lorsque les protagonistes appartiennent à des groupes sociaux a priori éloignés, elles semblent trop reposer sur des intérêts mutuels, nés des conditions sociales, pour passer pour l'expression d'un sentiment individuel. En effet, ce supposé selon lequel l'amitié est l'expression d'un sentiment individuel, fait porter sur ces liens « *amicaux* » un regard suspicieux. Dès les traités antiques, l'amitié est jugée par rapport aux critères moraux de la vertu et de l'utilité,¹ aussi bien parce que l'ami permet à l'individu de se trouver et de se dépasser que parce que ce lien sert la cohésion de la communauté dans son ensemble. Cependant, l'amitié est en outre reconnue comme une

¹ Louis-André DORION, *Socrate et l'utilité de l'amitié*, Revue du MAUSS, n° 27, p. 269-288.

constante universelle, liée à la nature humaine. Elle est donc un lien à la fois social et qui relève d'une affectivité plus individuelle.

Dans les sociétés d'Ancien Régime, les relations les plus asymétriques, comme par exemple la protection,² ou les plus fonctionnelles, comme les relations commerciales,³ pouvaient utiliser le langage de l'amitié pour s'exprimer. Pour ces sociétés, la relation amicale ne peut donc être ramenée au seul niveau privé, fût elle idéalisée sur le mode individuel ou manifestée au moyen du langage de l'amour.⁴ C'est au contraire parce que cette relation particulière était ambiguë qu'elle trouvait le besoin de s'exprimer sur un mode égalitaire. Celui-ci permet en effet de signifier le caractère exclusif de la relation et le franchissement auquel elle oblige lorsqu'elle prend place au cœur d'un cadre social hiérarchisé. Soulevant cette ambiguïté, et la difficulté à saisir ce lien tantôt dilué dans les relations sociales en général, tantôt semblant relever du sentiment individuel, Maurice Aymard retient de l'amitié son caractère « *volontaire* »⁵ : elle ne découlerait d'aucune logique « *héréditaire* » par l'individu.

L'épanouissement de nouveaux modes de sociabilité au cours du XVIII^e siècle ménagea dans des cadres stricts (sociétés savantes ou loges maçonniques, par exemple) la possibilité à des individus d'origines sociales à l'évidence différentes d'entretenir des liens sur un mode égalitaire.⁶ Ces relations n'ont pas manqué d'être qualifiées d'amicales par certains de leurs protagonistes habités d'un idéal « *d'amitié érudite* » dont ils recherchaient le modèle dans l'Antiquité.⁷ Il n'en reste pas moins vrai qu'elles ne s'émanèrent pas toujours des liens nettement asymétriques qui avaient cours hors de ces cercles ou en leur sein même, comme par exemple celui du mécénat ou de la protection.

À la fois lien affectif individuel et dans certains cas franchissement volontaire de frontières sociales, l'amitié fonctionne fondamentalement sur le mode de l'altérité. Son projet même est de conjuguer des éléments contradictoires. Elle donne ainsi l'opportunité de saisir d'une façon particulièrement aiguë la façon dont se conjugue cette relation individuelle avec l'ordre social. Se situe-t-elle à l'extérieur de ce dernier ou y est-elle soumise au contraire ? Comment parvient-elle à se façonner ? Pour analyser la façon dont les acteurs gèrent cette relation double

² Antoine LILTI, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris 2005, p. 183-186.

³ Naomi TADMOR, *Family and Friends in Eighteenth-Century England. Household, Kinship, and patronage*, New York/Cambridge/etc. 2001, chap. 5, p. 167 et suiv.

⁴ Niklas LUHMANN, *Liebe als Passion : zur Codierung von Intimität*, Frankfurt am Main 1982, 230 p.

⁵ Maurice AYMARD, *Amitié et convivialité*, in : *Histoire de la vie privée*. 3, De la Renaissance aux Lumières (vol. dir. par R. Chartier), Paris 1999 (1^e éd. 1985), p. 441-526. ici p. 445 et 449.

⁶ Daniel ROCHE, *Le siècle des Lumières en province : académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris 1989, vol. 1, p. 48.

⁷ Wilfried BARNER, *Gelehrte Freundschaft im 18. Jahrhundert. Zu ihren traditionellen Voraussetzungen*, in : *Frauenfreundschaft – Männerfreundschaft: literarische Diskurse im 18. Jahrhundert* (dir. Wolfram Mauser, Barbara Becker-Cantarino), Tübingen 1991, p. 23-45.

qu'est le lien amical, nous nous pencherons en particulier sur ses modes d'expression.

L'amitié de deux hommes nous servira de base, celle du comte Franz von Hartig et de Jean-Philippe de Limbourg. Le premier est né en 1758 et mort en 1797 à Prague. Il fut diplomate, ambassadeur de l'Empereur à la cour de Saxe à Dresde, auteur d'ouvrages de belles-lettres et de petits écrits scientifiques, président de la société des sciences de Bohême, et homme malade qui mourut à l'âge de 39 ans d'une maladie sans doute pulmonaire. Le second, Jean-Philippe de Limbourg (1726-1807), fut médecin à la station thermale de Spa dans la principauté de Liège, homme de lettres et de sciences, magistrat de sa ville de résidence principale, Theux, à quelques lieues de Spa. Leur relation amicale a donné naissance à une importante correspondance entretenue durant une quinzaine d'années et à laquelle seule la mort de Hartig mit fin.⁸ Leur amitié, qui se noue tout d'abord autour d'intérêts et d'expériences communes, n'est pas exempte d'intérêts mutuels qui induisent une certaine dépendance réciproque. Ancrée dans des positions sociales asymétriques, l'amitié utilise finalement ces dernières à ses propres fins. Nous analyserons les fonctions relatives de ces liens qui s'entrecroisent pour tisser la relation amicale.

Intérêts et expériences communs

Une pépinière d'amitiés asymétriques : la station thermale

Si le propre de l'amitié est le libre arbitre dont font preuve ses protagonistes, alors l'existence de lieux où cette liberté peut s'exercer est fondamentale pour sa naissance.⁹ Les stations thermales représentent à ce titre un milieu exemplaire où se développent des modes de sociabilité inédits. Sans entrer dans les considérations sur l'égalité de l'homme devant la maladie, qui pourraient nous leurrer quant à la clientèle des stations, il n'en reste pas moins que les Vauxhall, les sources et les promenades publiques, qui sont autant d'institutions de la vie des stations thermales, permettent à une clientèle d'origine variée de se croiser. Le petit monde des bains représente un laboratoire de sociabilité¹⁰ où s'exerce « *la civilité* », lien moins total que ceux entretenus dans les milieux homogènes et qui permet de mettre en scène une certaine intimité sans danger de subversion de l'ordre social.¹¹

Or Spa, où se rencontrèrent Hartig et Limbourg, est une des stations les plus prestigieuses d'Europe, où se croisent à la fin du XVIII^e siècle des membres des dynasties régnantes, de grands aristocrates, des célébrités politiques, mais aussi

⁸ Le fonds particulier de la famille Limbourg rassemble les originaux des lettres de Hartig et les brouillons des lettres de Limbourg.

⁹ D. ROCHE, o. c. (note 6), p. 451.

¹⁰ Anne VINCENT-BUFFAULT, *L'exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris 1995, p. 107.

¹¹ Hélène MERLIN, *L'amitié entre le même et l'autre ou quand l'hétérogène devient principe constitutif de société*, Dix-septième siècle n° 205 4-1999, p. 657-678.

des acteurs de théâtre à la renommée européenne, et même des grands bourgeois comme par exemple le célèbre libraire Pancoucke. La relation de Hartig et de Limbourg prend racine dans les mondanités qui ont cours à Spa et que tous deux pratiquent de plain pied. Hartig bien sûr y trouve finalement une vie assez semblable à celle à laquelle il a été formé dans sa jeunesse à Ratisbonne, siège de la Diète d'Empire où les souverains et les princes allemands se font représenter. On pourrait même penser qu'un passage par Spa aurait pu faire partie de sa formation à la diplomatie. Limbourg n'est en rien en retrait par rapport à ces pratiques. Médecin réputé, il est tout d'abord semble-t-il naturellement porté à la « conversation » car tous ses clients l'apprécient pour son aménité et Hartig se réjouit toujours à l'idée de renouer leurs entretiens. Limbourg est aussi intéressé « professionnellement » à ce que ses clients se côtoient et se divertissent à Spa car ce loisir et ce contentement font partie de la cure, au même titre que la prise des eaux, comme il l'écrit à Hartig : « ...ces Eaux salubres dont vous avez éprouvé les vertus (...), ce point de réunion de tout ce qui peut concourir à les favoriser, air pur et champêtre, facilité et occasion des promenades, société aimable des plus variée, amusemens de toute espèce ».¹²

La sociabilité fait partie de la thérapie thermale et à ce titre, Limbourg en est un professionnel. Limbourg, qui se trouve même financièrement intéressé à ces divertissements puisqu'il est actionnaire de la société de jeux de Spa, comme ses confrères médecins, place les relations nouées à Spa au cœur de son ouvrage « publicitaire » sur les *Amusemens de Spa*.¹³ Au fil du récit, le lecteur suit un groupe de curistes qui, au cours d'une journée, visitent tous les lieux que l'auteur souhaite présenter. Limbourg est donc un élément essentiel de la sociabilité de Spa et il fait soigneusement le compte-rendu des personnes qui s'y trouvent lorsque son correspondant ne peut s'y rendre.¹⁴ Il est en relation suivie avec plusieurs clients de la station. L'amitié est ainsi dès le départ baignée des relations plus larges au sein desquelles elles s'est formée.¹⁵ Elle en adopte le mode de communication.

Le langage employé par Limbourg est celui de la déférence. Il est particulièrement marqué par la position sociale de Hartig dans un ordre social qui fait de lui un comte d'Empire auprès duquel la noblesse du chevalier de Limbourg est toute petite et toute récente (1782). C'est ainsi à Hartig que revient l'initiative de maintenir le contact après le départ de Spa. C'est lui qui a « accepté Limbourg » parmi ses correspondants. Limbourg maintient envers lui les formes et les titulatures, il est « Votre excellence », « Monsieur le comte » dont les lettres sont un « honneur » et les demandes des « ordres ». De son côté Hartig assume son rôle de

¹² Archives de Limbourg, fasc. 202, Limbourg à Hartig le 18 novembre 1782.

¹³ *Amusemens de Spa*, Liège 1763 (2^e éd. 1782).

¹⁴ Par exemple : Archives de Limbourg, fasc. 202, Limbourg à Hartig, le 14 août 1783.

¹⁵ À l'opposé des amitiés exclusives romantiques cf. A. VINCENT-BUFFAULT, o. c. (note 10), p. 51.

« *grand seigneur* ». ¹⁶ Hartig offre par exemple à Limbourg une tabatière à son portrait, c'est-à-dire l'un de ces cadeaux de représentation généralement chargés de « *dire* », voire de publier la relation de protection dont elle est le signe. ¹⁷

Les lieux d'exercice de l'amitié

La raison pour laquelle les deux hommes restent en contact est toutefois extérieure à des considérations mondaines et le contenu de leurs échanges outre-passe largement les compliments d'usage et les nouvelles de l'entourage, qui, dans les correspondances formelles, fournissent avec abondance le cadre de la relation individuelle. Or l'inscription d'une relation éphémère dans la durée est une des conditions indispensables à l'amitié. Hartig et Limbourg sont amateurs et pratiquants enthousiastes des sciences et des lettres. Ils collectionnent les livres, sont de grands lecteurs et citent à l'unisson leurs classiques latins ou leurs contemporains car leurs références intellectuelles sont communes. Hartig peut même affirmer avoir lu Limbourg avant de le rencontrer. ¹⁸

Leur curiosité enthousiaste les réunit : tandis que Hartig l'assume avec sérénité et reprend à son compte le vers de Voltaire « *tous les goûts à la fois sont entrés en mon âme* », Limbourg déplore son propre « *éparpillement* » qui l'aurait éloigné du grand œuvre : « *Hélas que n'ai-je perfectionné un ou deux ouvrages au lieu de me dissiper sur tant d'objets divers.* » ¹⁹

Lorsqu'il meurt à quatre-vingts ans, ses tiroirs sont remplis de projets. Tous deux écrivent et publient des ouvrages de domaines divers : les belles-lettres, l'agriculture ou les sciences naturelles. Or, si Hartig entre en correspondance prolongée avec Limbourg, c'est justement sur ce terrain de l'écriture, puisqu'il lui demande de faire imprimer un de ses ouvrages aux Pays-Bas.

Aux échanges mondains initiaux vient donc s'ajouter, au sein de la correspondance, un lieu sans lequel l'amitié ne saurait croître, un terrain sur lequel elle peut s'exercer, ici un projet de publication. Ce champ induit un mode de communication tout différent de celui de la civilité car la qualité commune d'homme de lettres implique une proximité qui justifie la sincérité et le langage direct dont tous deux font usage. Limbourg en particulier justifie la franchise de ses critiques des écrits de Hartig de cette manière : « *Venons à ce que j'ai vu de l'ouvrage (...)* et

¹⁶ Cette position est si explicite dans la correspondance des deux hommes que la monographie consacrée à Hartig par un des membres de la famille de Limbourg s'intitule justement : Ph. Chevalier de LIMBOURG, *Un grand seigneur littérateur du XVIIIe siècle. Les éditions liégeoises du comte d'Hartig*, Liège 1928, 108 p.

¹⁷ Michael YONAN, *Portable Dynasties: Imperial Gift-Giving at the Eighteenth-Century Habsburg Court in Vienna* (à paraître dans *The Court Historian*, en 2009) analyse justement dans son contexte le cas d'une tabatière offerte au chancelier Kaunitz et présente une partie de la littérature concernant cette question. Nous remercions l'auteur de nous avoir aimablement communiqué cet article avant son impression.

¹⁸ Archives de Limbourg, fasc. 202, Hartig à Limbourg, le 21 mai 1782.

¹⁹ Ibidem, Limbourg à Hartig, le 1^{er} mai 1789.

permettez, M[onsieu]r, que j'en parle avec la liberté qui appartient de droit à tout homme de lettres. »²⁰

La qualité d'homme de lettres implique en effet une relation d'égalité.²¹ La rhétorique sur les débuts des sociétés savantes se fonde elle-même sur une représentation modèle de sociétés réglées par les lois de l'amitié.²² Hartig et Limbourg partagent tous deux cette représentation et Hartig accepte les critiques avec lesquelles il est d'accord sur le fond comme sur la forme. « *Vos Reflections [sic] sont très justes et les corrections très bien employées.* »²³ « ... *je vous suis très reconnaissant des notes que vous m'avez faites sur mes vers en honneur de Rousseau. Vous ne pouvez me donner une plus grande preuve d'amitié qu'en me communiquant ainsi vos idées que j'apprécie infiniment.* »²⁴

L'amitié repose dans ce domaine sur une estime réciproque. Hartig est véritablement curieux des écrits de Limbourg qu'il respecte en tant qu'auteur scientifique. Il lui demande, par exemple, à plusieurs reprises son article sur l'influence de la lune sur les végétaux.²⁵ Limbourg, s'il est souvent submergé par le travail de correction, apprécie le ton accorde et la bienveillance dont Hartig fait preuve dans ses ouvrages.

Outre les lettres et les sciences, le goût partagé pour l'action publique réunit les deux hommes sur un lieu supplémentaire de l'amitié. Durant six années ambassadeur de l'Empereur à la cour électorale de Saxe à Dresde, Hartig se passionne pour sa mission. Ainsi, lorsqu'il déplore de ne pouvoir prendre de congés pour se rendre à Spa, alors que la masse de travail qu'il fournit est en train de détruire sa santé précaire, il avoue que les affaires qui le retiennent sont « *trop intéressantes* ». ²⁶ Limbourg de son côté est membre actif du conseil de sa ville et conseiller du prince-évêque de Liège, ce qui lui vaudra de devoir s'exiler au moment de la Révolution liégeoise puis lors de l'occupation de la principauté par les armées révolutionnaires françaises. À partir de 1789, la correspondance de Hartig et de Limbourg laisse de plus en plus de place aux événements politiques de l'Europe. Hartig est bien sûr impliqué dans les négociations entre l'Autriche et la Prusse.²⁷ Il transmet à Limbourg les informations concernant les déploiements de troupes aux Pays-Bas et lui donne, brièvement certes, l'état des négociations entre Vienne et Berlin. Limbourg de son côté, et de son exil même, prend à cœur de

²⁰ Ibidem, Limbourg à Hartig, le 21 janvier 1785.

²¹ W. BARNER, o. c. (note 7), p. 38.

²² H. MERLIN, o. c. (note 11), p. 660.

²³ Archives de Limbourg, fasc. 202, Hartig à Limbourg, lettre du 2 février 1785.

²⁴ Ibidem. Hartig à Limbourg, lettre du 6 octobre 1786.

²⁵ Ibidem. par exemple dans la lettre du 31 octobre 1787.

²⁶ Ibidem. Hartig à Limbourg le [4?] février 1793. Dans sa réponse, Limbourg souligne le terme avec une ironie bienveillante.

²⁷ Au gré de la Révolution française, la Prusse passe du statut d'ennemi « *héréditaire* » à celui d'allié des Habsbourg – de façon temporaire, du moins – tandis que la France prend le chemin inverse. Cf. Michael HOCHEDLINGER, *Krise und Wiederherstellung. Österreichische Grossmachtpolitik zwischen Türkenkrieg und "Zweiter diplomatischer Revolution" 1787-1791*, Berlin 2000.

commenter l'actualité avec force détails à l'adresse de Hartig dans des lettres aussi longues que nombreuses.²⁸ Nous dirions que les deux hommes aiment à discuter politique, Limbourg avec une grande sincérité, Hartig avec plus de distance.

Par ces centres d'intérêt communs et cette estime réciproque éprouvés dans des projets précis, une relation d'égal à égal s'imisce dans une relation marquée par des appartenances sociales qui laissent leur empreinte sur le mode de communication choisi qui est celui de la civilité. Il existe cependant d'autres terrains de rencontre, qui ont pour fonction de renverser l'asymétrie sociale, induisant un puissant lien de dépendance réciproque.

Intérêts mutuels et rééquilibrages de l'asymétrie sociale

Ascendant moral : la relation patient-médecin

Hartig est tout d'abord proprement dépendant de Limbourg en tant que patient. S'il est entré en contact avec Limbourg c'est parce qu'il s'était rendu à Spa et avait souhaité le consulter. La relation de patient à médecin est bien sûr une relation quasiment commerciale d'un client à son fournisseur et Hartig rémunère régulièrement Limbourg, comme il se doit. Leur relation est ici dominée par l'objectif très précis de la santé. Soulignons que cet aspect n'est en rien masqué par une rhétorique emphatique sur l'amitié²⁹ absolument absente de la correspondance entre Hartig et Limbourg. Il se donne au contraire à voir tel quel. À la fin de la vie de Hartig, ces consultations par correspondance occupent une part croissante des lettres.

Cependant, on peut aussi voir en cette relation un lien absolu puisque Hartig estime devoir sa santé et sa vie même à Limbourg. Une crise de « *crachement de sang* » l'ayant affecté plus d'une année, seule sa cure à Spa l'aurait entièrement guéri selon lui. Sa reconnaissance est celle d'un jeune homme de 22 ans qui vient de frôler la mort alors qu'il n'aspire qu'à jouir des plaisirs de la vie.³⁰ Or, dans la mesure où la médecine du XVIII^e siècle considère ses patients beaucoup plus que de nos jours dans leur entité physique et morale (psychologique), le soutien amical accordé au patient est proprement un devoir du médecin pour pouvoir soigner son patient. « *Vous comprenez, Mr, que la dissipation, le contentement de l'âme, le courage, l'espérance, tout ce qui relève la vigueur des organes entre dans le plan de la cure et qu'autant les sentimens agréables la favorisent, tout autant l'ennui, les pensées tristes, le découragement affaissent la machine et s'opposent à la guérison.* »

²⁸ Certaines lettres de Limbourg à ses différents correspondants concernant la révolution liégeoise ont été publiées : *Lettres et mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution liégeoise*, éd. Ph. de LIMBOURG, Verviers, Féguenne, 1919, XXXII-462 p.

²⁹ Eckardt MEYER-KRENTLER, *Freundschaft im 18. Jahrhundert. Zur Einführung in die Forschungsdiskussion*, in : *Frauenfreundschaft – Männerfreundschaft*, o. c. (note 7), p. 7.

³⁰ En signe de reconnaissance, Hartig fera par exemple construire dans son parc une copie d'une des sources célèbres de la station de Spa, la Géronstère, ornée d'un « *ex-voto* ».

Le médecin peut ainsi soutenir et rendre agréable la thérapie, comme le fait la station thermale. Tandis que la confiance est le sentiment nécessaire du patient envers le médecin, l'attention, la compassion même, sont les attributs du bon médecin. Hartig entretient d'ailleurs une relation d'amitié avec son second médecin, celui de Prague. Si bien que le médecin qui entre en amitié ne quitte pas forcément son rôle, il ne fait que répondre à la sollicitation impérieuse du malade telle que formulée par Hartig : « *Conseillez-moi, consolez-moi !* »³¹

Cette dépendance envers le médecin est renforcée par l'ascendant moral de ce dernier qui vient encore renverser la relation entre le grand seigneur et le praticien. Par sa fonction de médecin, Limbourg bénéficie d'un accès privilégié à l'intimité de Hartig, intimité non seulement physique mais aussi morale. Puisque l'on soigne ensemble les deux, Limbourg a son mot à dire dans la façon de vivre de Hartig. Il lutte contre tous les excès de son mode de vie : irrégularité du sommeil, des repas, fêtes inconsidérées, activité sexuelle jugée hasardeuse. Ainsi, le contentement de Limbourg envers le mariage de Hartig voile à peine son désaccord avec la vie qu'il menait auparavant. « *J'ai l'honneur de vous renouveler tout ce que je conçois de plus satisfaisant de ce nouvel état. C'est l'état des plaisirs calmes sans danger et sans remords : quelle supériorité sur ceux d'une liberté volage tant du côté physique que du côté moral. Je vous demande bien pardon, Monsieur, de cette digression déplacée ici sans doute et qui ne tient que de moitié à la médecine. Daignez ne la regarder que comme un témoignage de tout ce que je pense de vos sentiments.* »³²

Si le soutien moral propre à l'amitié peut apparaître comme faisant partie intégrante du rôle du médecin, il semble que dans notre cas, la relation réciproque ait outrepassé ce cadre aux yeux mêmes des protagonistes. Les critiques moralisatrices de Limbourg sont adressées au nom d'une amitié que le médecin invente en l'invoquant. Il critique par exemple les traits libertins des écrits de Hartig ou encore se permet de relativiser l'importance des distinctions accordées par l'Empereur à Hartig et à son épouse, c'est-à-dire un des ressorts fondamentaux de la carrière de l'aristocrate : « *mais ose-je le dire, compliment (...), distinctions, dont vos Excellence] n'avoient pas besoin pour être heureuses, et qui les priveront de bien des douceurs d'une vie privée, au bonheur de laquelle tout conspiroit sans secours des grâces du souverain, de ces grâces qui donnent bien de la gêne et des inquiétudes. Mais enfin c'est un mérite de plus de sacrifier à ses propres jouissances ses talents, sa capacité, son zèle, pour le bonheur public, inséparable de celui des souverains. Car certainement les jouissances des cours sont bien en dessous de celles de ses goûts et de son génie propre. Partagez-vous bien entre les unes et les autres, sans excès sans contraintes dans aucunes, voilà le vrai moyen d'être heureux ; recevez au moins ce conseil d'un médecin qui vous aime et vous révère et vous doit l'un et l'autre.* »

³¹ Archives de Limbourg, fasc. 202, Hartig à Limbourg, lettre de décembre 1793.

³² Archives de Limbourg, fasc. 202, Limbourg à Hartig, le 17 octobre 1783.

Dans ce rôle de médecin-philosophe, la différence d'âge est un puissant ressort car Limbourg, s'il survit à son jeune patient, appartient à la génération de son père. Elle confère à Limbourg un ascendant moral sur le jeune comte qui ne tient vraiment que « *de moitié* » avec sa position de médecin et qu'à leurs yeux seule l'amitié peut justifier. Ces jugements critiques et moralisateurs, Hartig les accepte en effet parce qu'ils correspondent à l'image qu'il se fait du rôle de son ami.³³

Dépendance et amitié : le littéraire et l'érudit

Si Hartig et Limbourg partagent une curiosité pour les sciences, les lettres et les arts, leur position dans ce domaine-là était néanmoins tout à fait différente aux yeux mêmes de leurs contemporains.³⁴ Diplômé d'un doctorat de médecine de la célèbre université de Leyde, lorsque Hartig le rencontre, Limbourg est l'auteur de nombreux essais et d'ouvrages ; il est membre de plusieurs sociétés savantes dont la prestigieuse Société royale de médecine de Londres.

Or, trois ans après son voyage à Spa, Hartig reprend contact avec lui avec une requête : comment faire éditer correctement un ouvrage, par exemple chez l'imprimeur Desoer de Liège, chez qui Limbourg vient justement de faire imprimer ses *Amusemens de Spa* ? Un nouvel objectif précis préside ainsi à leur relation : la publication des écrits de Hartig, ses *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie* (1785) puis un *Mélange de vers et de prose* (1788) et en enfin, de façon régulière, des pièces de vers que Limbourg fait insérer dans *L'Esprit des journaux*, revues éditées aux Pays-Bas.³⁵

Or, Limbourg va outrepasser le service qui lui est demandé – et créer une nouvelle fois cette différence qui caractérise l'amitié par rapport aux relations sociales au sein desquelles elle naît – en proposant à Hartig de lui corriger lui-même le manuscrit : « *Je ne parlerai pas des fautes de la langue soit orthographe, soit inversion ou autres fautes de style. Si vous voulez bien vous en rapporter à moi sur ces articles, je m'en charge avec plaisir et je compte m'en tirer à votre gré.* »³⁶

Limbourg se retrouve dès lors embrigadé dans un lourd travail de rédacteur et d'éditeur, corrigeant tout, les fautes d'orthographe, les erreurs de styles et de versification. Il réceptionne les pièces détachées, négocie avec l'imprimeur, puis diffuse le livre auprès des relations de Hartig plus proches de Liège que de Prague. Hartig manifeste une confiance totale et établit une sorte de « *contrat* » informel

³³ A. VINCENT-BUFFAULT, o. c. (note 10), p. 91.

³⁴ Roger CHARTIER, *gens de lettres*, in : *L'homme des Lumières* (dir. Michel Vovelle), Paris 1996, p. 159-209.

³⁵ *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie*, [Liège, Desoer] 1785 (disponible sur le serveur Gallica de la Bibliothèque nationale de France) ; *Mélanges de vers et de prose*, Liège 1788. Pour le détail des publications de Franz Anton Hartig nous renvoyons à : Claire MADL, *L'écrit, le livre et la publicité. Les engagements d'un aristocrate éclairé de Bohême : François Anton Hartig (1758-1797)*, Thèse de doctorat, EPHE, Paris 2007 (dactyl.), en particulier le chapitre 4.

³⁶ Archives de Limbourg, fasc. 202, Limbourg à Hartig, le 21 janvier 1785.

dans le cadre duquel les deux hommes inaugurent dès lors une « *communauté de travail* ». Hartig y est certes l'auteur mais apparaît véritablement dépendant du travail de correction de Limbourg. L'ouvrage qui naît de leurs échanges est le premier que Hartig osera diffuser largement, par voie de librairie. Si les *Lettres* ne sont sans doute pas le premier ouvrage imprimé de Hartig, il est le premier à être présentable au public et destiné à orner d'autres bibliothèques que la sienne propre.³⁷ C'est donc grâce à Limbourg que Hartig devient un véritable auteur.

Intérêts mutuels : l'ambassadeur impérial et le magistrat de la principauté liégeoise

Pour son poste d'ambassadeur, Hartig déploie toute une stratégie de recherche d'informations à laquelle il consacre beaucoup d'efforts – et d'argent. Achat de journaux et d'ouvrages, entretien d'agents à Vienne, missions confiées à son personnel particulier et correspondances privées sont des gestes qui relèvent de sa fonction. Or, en 1789, éclate la révolution brabançonne et celle du pays de Liège. Limbourg est aux premières loges pour observer ces événements et devient une source capitale d'information. Hartig le prie instamment à plusieurs reprises de lui envoyer des nouvelles des événements politiques que Limbourg suit très étroitement puisqu'il envoie régulièrement des imprimés politiques et des pamphlets dont il commente le contenu. D'une part, ces informations permettent à Hartig de donner aux affaires qu'il traite avec la Saxe une dimension plus ample et lui fournissent des arguments plus solides aux yeux de la cour de Saxe.³⁸ D'autre part, ces informations « *directes* » concernant l'opinion publique de Liège et des Pays-Bas, sont transmises par Hartig à la cour de Vienne, à la Chancellerie d'Empire précisément, et peut-être même à son beau-père Franz Colloredo (1736-1806), ministre de François II.

Limbourg se prête au jeu avec complaisance mais aussi avec intérêt. Ses lettres sont très longues et détaillées. On y lit certes tout d'abord le goût de Limbourg pour ces affaires. Mais Limbourg en outre, conscient de disposer ainsi de l'opportunité de se faire entendre, entre dans le rôle du porte-parole des Liégeois et des Pays-Bas et n'hésite pas à souligner à plusieurs reprises que Vienne n'a longtemps pas suffisamment pris en compte cette opinion publique qu'elle redoute désormais. « *Depuis bien des années, j'ai pris la liberté de m'expliquer dans ce sens dans plusieurs lettres à votre Excellence et mes présomptions se réalisent. Elle au-*

³⁷ On trouve par exemple dans la bibliothèque des Hartig, en feuilles : *Poésies diverses suivies de réflexions sur les avantages que retireroient les femmes de la culture des lettres. par le CFDH S.l.t.a.* [avant 1788], in 8°, 72 p. et le petit ouvrage *Variétés S.l.t.a.* [1786 cca], in-12, 102 p., qui a été très peu diffusé, cf. C. MADL, o. c. (note 35), Annexe.

³⁸ En effet, Liège, comme la Saxe, est une principauté de l'Empire romain germanique. Le rôle de la Prusse dans le soulèvement de la révolution liégeoise fournissait de plus des arguments à Hartig, dont la mission (jusqu'en 1790) était d'éloigner la Saxe de la Prusse, afin d'obtenir sa neutralité en cas de conflit entre Vienne et Berlin.

roit pu mieux que personne faire connoître les abus et les moyens de les redresser. »³⁹

C'est donc un intérêt mutuel qui relie aussi les deux hommes dans leurs échanges politiques. Hartig aidera Limbourg dans son exil en lui permettant de placer ses biens à Vienne de façon à en disposer une fois la tempête passée et en lui proposant aussi de venir s'installer de façon provisoire sur un de ses domaines en Bohême – mais Limbourg ne viendra pas jusque là.

Notons que cet intérêt à la fois commun (le goût pour les événements politiques) et mutuel ne se double nullement d'une communauté d'opinions politiques. Très proluxe, Limbourg ne s'en cache aucunement et nous pouvons voir évoluer son opinion d'un attentisme prudent, prêt à se mettre au service des révolutionnaires liégeois (il critique vertement l'attitude des princes d'Empire et des responsables politiques), vers un rejet des excès révolutionnaires pour finir par un scepticisme voire une indifférence quant aux régimes politiques : « *Vous le verrez, encore un peu d'indolence et bientôt il n'y aura plus de souverain en Europe. Et quel mal y aura-t-il à cela ; si les faveurs, les plaisirs, doivent régler les grands, qu'on se règle soi-même ; mal pour mal, on apprendra avec le temps à faire mieux.* »

« *On pourroit rectifier sans détruire mais on ne le fait pas. Il faudra donc détruire et refaire. L'indolence des souverains, l'imbécillité et la méchanceté des ministres y obligent. Est-il permis, n'est-ce pas hardi de parler ainsi me direz vous ; oui [oui – ajouté après] autrefois ; mais à présent c'est le langage du jour ; le langage même très modéré. Qui vivra verra et cela parce que les maîtres du monde le veulent ainsi.* »⁴⁰

Hartig est beaucoup plus bref – tandis que Limbourg est en exil et quasi retraite forcée, il est au contraire pris par ses fonctions puis par la maladie qui lui laissent peu de loisirs. Il reste attaché au point de vue anti-révolutionnaire autrichien et aristocratique et ne livre ses critiques envers la politique autrichienne que très tard, une fois ses fonctions quittées, et ces mêmes critiques adressées directement à son cabinet. Ces dissensions d'opinion n'altèrent pas l'intérêt de Hartig pour les idées mêmes de Limbourg : « *Continués à me donner des nouvelles intéressantes de Liège et des Pays Bas, elles me font grand plaisir, si même je ne sous-cris point également à vos Raisonemens.* »⁴¹

Or même dans le domaine politique, et malgré les divergences d'opinion, Hartig rappelle que c'est la particularité du lien qu'il entretient avec Limbourg qui anime sa curiosité : « *Vos nouvelles sont toujours aussi intéressantes pour mon esprit que chères à mon amitié.* »⁴²

L'amitié est ainsi une relation toujours originale construite à partir de liens multiples où les protagonistes occupent des positions à chaque fois différentes et

³⁹ Archives de Limbourg, Limbourg à Hartig, le 21 novembre 1792.

⁴⁰ Ibidem. Limbourg à Hartig, le 3 août 1790.

⁴¹ Ibidem. Hartig à Limbourg, le 17 janvier 1791.

⁴² Ibidem. Hartig à Limbourg, le 5 juin 1790.

qu'il s'agit de ménager. Dans notre cas, sur la base d'affinités et d'intérêts communs, des intérêts réciproques et des situations de dépendance viennent rééquilibrer une asymétrie sociale nettement perçue et explicite.

Grammaire de l'amitié : à la recherche de règles propres

L'amitié passerelle vers des groupes sociaux

L'amitié se révèle ici être à l'opposé d'une amitié exclusive qui serait l'expérience d'un rapprochement singulier en contraste ou en hostilité aux milieux sociaux de ses protagonistes. Si les effusions emphatiques, les dissertations sur l'amitié sont quasiment absentes de la correspondance, c'est sans doute que le dialogue amical ne s'affirme pas contre mais au sein des relations qui l'encadrent et l'ont fait naître. Non seulement le lien prend racine dans une communauté particulière mais l'ami est aussi une passerelle vers un milieu autre auquel on aspire à appartenir, que l'on veut atteindre ou sur lequel on souhaite agir.

Dans le domaine des lettres en effet, Limbourg est pour Hartig un intermédiaire irremplaçable pour lui permettre d'entrer dans une communauté d'auteurs à laquelle il aspire d'appartenir. Lorsque Hartig fait paraître son premier livre, il est très inquiet de ce qu'en écriront les journaux qui sont lus dans son entourage – et surtout à la cour de Vienne. Il demande alors ouvertement à Limbourg de trouver quelqu'un qui prévienne favorablement à son égard les auteurs de recensions (ici Linguet rédacteur des *Annales politiques, civiles et littéraires*) : « Vous me rendrés un vrai service d'ami si vous trouvés le moyen d'adoucir les Cerberes de la littérature afin qu'ils ne déchirent pas trop mon ouvrage, car beaucoup de monde jugent chés nous d'un ouvrage d'après leur censure. C'est le Journal encyclopédique et celui de Linguet que je redoute le plus, car ceux-là sont lus généralement en Allemagne, et même par l'Empereur. Je ne saurois à qui m'adresser à Londres pour amadouer Mr Linguet. Si le comte Belgiojoso y étoit encore notre ambassadeur ce seroit différent, mais celui que nous y avons aujourd'hui m'est tout à fait inconnu et j'ignore si mes anciennes connoissances à Londres s'y trouvent actuellement. N'auriés-vous pas le canal de quelqu'homme de Lettres pour désarmer la main de Linguet ? Celui-ci inquiète d'autant plus mon amour propre d'auteur que ces Traits laissent toujours l'Empreinte du Ridicule, et que l'empereur et tous nos ministres à Vienne lisent son journal. »⁴³

C'est en outre par l'intermédiaire de Limbourg, et sur sa propre demande, que Hartig entre à la Société d'émulation de Liège. Grâce à la publication des ouvrages, menée diligemment par Limbourg, Hartig parvient à entrer dans le monde des lettres, ce qu'atteste sa façon de se présenter au frontispice de ses livres. Tandis que dans les *Lettres sur la France* (1785) il se donne de façon anonyme pour Chambellan de l'Empereur, il arbore, dans le *Mélange* de 1788, son nom complet et la liste des sociétés savantes auxquelles il appartient. On ne trouve alors plus

⁴³ Ibidem, lettre à Limbourg du 19 avril 1785.

trace de crainte de la critique auprès de laquelle l'autorité des académies sera, semble-t-il, une garantie suffisante de la qualité de l'auteur.

La différence de statut au sein du champ littéraire entre Hartig et Limbourg est certes à l'origine de tout un pan de leur relation et du statut d'intermédiaire qu'y occupe Limbourg dans ce que l'on pourrait concevoir comme un effort pour réduire cet écart. Mais cette différence de statut demeure bien heureusement suffisante pour que les deux amis n'entrent aucunement en concurrence.⁴⁴ Initiateur, Limbourg permet à Hartig d'entrer dans une communauté, le monde des lettres, incarnée par les sociétés savantes. Hartig y conserve néanmoins un statut de noble littérateur suffisamment distinct pour ne menacer en rien la position de Limbourg. Leur amitié particulière repose solidement sur cette conjonction-là.⁴⁵ Elle vient compléter les autres liens sociaux et, loin de les remettre en question, représente une source nouvelle de légitimité dans leur cadre même. Hartig utilise ainsi son image d'homme de lettres, matérialisée par ses livres ornés de son portrait, dans le champ propre de l'aristocratie en diffusant largement son ouvrage parmi ses connaissances et à la cour.

Nous avons vu l'opportunité que représente en retour Hartig pour Limbourg lorsqu'il lui permet de faire entendre sa voix auprès des responsables politiques viennois.

Des règles et leur subversion

Solidement ancrée dans les relations qui l'ont vu naître, l'amitié adopte, nous l'avons dit, son mode de communication marqué dans notre cas par la déférence. La « *qualité d'homme de lettres* » invoquée par Limbourg ne va pas jusqu'à imposer le style que l'on rencontre parfois dans les correspondances d'érudits qui adoptent le tutoiement et les salutations latines très directes.⁴⁶ Cette déférence cependant, ne rend pas compte de la proximité et de la connivence nées de la relation d'amitié. Pour exprimer ces dernières, c'est à la dérision de la déférence que Limbourg et Hartig ont recours. La déférence va en effet tellement de soi qu'elle peut être soumise à la dérision sans aucunement remettre en question la qualité du lien qui l'initie. Limbourg n'hésite pas à s'y soustraire par ironie et par humour. Par exemple lorsque Hartig lui fait part de ses multiples plans d'écriture, Limbourg lui rétorque : « *Mais ne travaillez-vous pas trop, Monsieur ?* »⁴⁷ À tant travailler, Hartig n'y paraît plus en aristocrate amateur et risque d'y perdre son titre d'Excellence. Ce ton est celui qui correspond aux intrusions de Limbourg dans l'intimité de Har-

⁴⁴ W. BARNER, o. c. (note 7), p. 42-43.

⁴⁵ Sur le caractère complémentaire de l'amitié E. MEYER-KRENTLER, o. c. (note 29), p. 6 et aussi M. AYMARD, o. c. (note 5), p. 443 : « *[Les liens d'amitié] se combinent avec ceux nés de la famille et de la parenté pour créer autour de chacun un ensemble de rapports horizontaux – à égalité d'âge, de sexe ou de situation – ou verticaux, ou si l'on préfère, symétriques ou asymétriques, tantôt conciliés ou conciliables, tantôt au contraire conflictuels.* »

⁴⁶ Lettre de Gellert de 1751 citée et commentée par W. BARNER, o. c. (note 7).

⁴⁷ Archives de Limbourg, Limbourg à Hartig, le 8 février 1787.

tig et à ses critiques ouvertes. Commandant, par exemple, au nom de Hartig la revue le *Magazin des modes*, il nomme le journal « *la méthode périodique des frivolités* », sans risque apparent de froisser son lecteur.⁴⁸

De même, l'amitié induit de la part de Hartig l'abandon de ses titres : tout au long des quinze années de correspondance, sa signature se simplifie progressivement et passe de l'habituel « *votre obéissant serviteur le comte François d'Hartig* » au très simple « *votre ami Hartig* ». Elle marque une invitation à la connivence dont le comte revendique néanmoins l'initiative et qui ne passe pas chez Limbourg par un abandon des titres à l'adresse de son correspondant.

La bonne mesure de l'expression.

Une relation à la recherche de ses règles propres

Entre déférence, formalisme et modes d'expression égalitaires plus particuliers, la relation cherche de fait en permanence sa bonne mesure pour gérer les tensions créées par l'asymétrie de la relation. Projet unique pris dans les mailles de liens sociaux contradictoires, l'amitié ne bénéficie pas pour la protéger de règles données par la convention ou le droit.⁴⁹ Chaque relation doit au contraire inventer les siennes propres, sa mesure, son mode d'expression et ses lieux d'exercice. Tout excès de déférence est obséquiosité d'un côté, suffisance de l'autre ; tout manque de déférence est flagornerie ou condescendance.⁵⁰

Or dans le cas Hartig-Limbourg, le devoir de déférence est croisé : Limbourg la mérite de par son âge, de par sa réputation scientifique et de par son succès en tant que médecin, qualités toutes trois reconnues par Hartig. Hartig la mérite de par sa position sociale, de par les qualités morales et d'auteur que Limbourg lui reconnaît.

Dans ce jeu entre déférence, sincérité appuyée et dérision, l'échange de présents et d'argent est particulièrement délicat.⁵¹ Nous avons vu que le présent prestigieux comme la tabatière figurent aux côtés des émoluments dus au médecin. Mais Hartig et Limbourg se rendent en outre toutes sortes de services : Limbourg envoie de l'eau de Spa, achète un chapeau pour le comte, un bonnet pour la comtesse, prend des abonnements, etc. Dans ces échanges, Hartig est nettement débiteur même s'il rembourse les frais afférant avec ponctualité. Il envoie régulièrement à Limbourg, en contrepartie de cette multitude de petits et de grands services, des douzaines de faisans dépêchés à Theux depuis ses domaines, ou du vin de Tokay lorsque les hivers sont trop doux. De fait, le présent matérialise une qualité de la relation qui dépasse l'aspect marchand des services rendus. Il permet au grand seigneur de dire et de rééquilibrer sa dépendance sans perdre son prestige. Les fai-

⁴⁸ Ibidem. Limbourg à Hartig, le 5 juillet 1788.

⁴⁹ Sur le libre arbitre des parties pour régler leurs relation : M. AYMARD, o. c. (note 5), p. 443 ou E. MEYER-KRENTLER, o. c. (note 29), p. 9.

⁵⁰ Claudine HAROCHE, *Le comportement de déférence : du courtisan à la personnalité démocratique*, in : Communications, n° 69, La déférence, janv. 2000, p. 5-26.

⁵¹ A. VINCENT-BUFFAULT, o. c. (note 10), p. 35, N. TADMOR, o. c. (note 3).

sans en effet semblent un cadeau suffisamment prestigieux pour être adressés par Limbourg au prince-évêque de Liège en personne, la douzaine permettant cette largesse de façon très bienvenue. Lorsque Hartig n'a plus le temps d'écrire parce que sa tâche d'ambassadeur le mobilise entièrement, il trouve au moins le temps de mettre ses comptes en règle avec Limbourg ou de lui signaler brièvement un envoi de faisans.⁵² Comme quoi ces signes sont jugés indispensables lorsque l'échange se maintient sans autre objet que lui-même. Malgré ou à cause de ce souci, Hartig se laissa néanmoins prendre une fois sur ce chapitre. Lors du premier envoi de faisans, il jugea en effet nécessaire de régler par avance les frais afférant à leur transport, ce qui froissa l'amour-propre de Limbourg : « *Je voudrais, Mr, pouvoir m'acquitter de mes sentimens de reconnoissance p[ou]r ce beau présent et encore plus pour les expressions gracieuses dont v[ou]s daignez user a mon egard. Je serois par là au comble de mes voeux. Une seule chose a l'égard des faisans m'a fait de la peine c'est v[ot]re attention a m'envoyer pour les frais du transport. En verité j'en suis tout confus et, si j'ose le dire, mortifié.* »⁵³

La multiplicité et la variété des liens autours desquels se construit l'amitié rend donc cette dernière suffisamment complexe pour nécessiter de la part de ses protagonistes une articulation originale de son langage.⁵⁴

Après la mise au point du premier envoi de faisans, l'amitié de Hartig et de Limbourg semble avoir trouvé son chemin sans accroc. Elle résista aux heures de corrections imposées à Limbourg, aux petites leçons de morales adressées au jeune comte, aux divergences d'opinion politique et aux aléas de la poste en temps de guerre. Si bien que lorsque Hartig décède en 1797, le lien se rompt de la façon la plus abrupte qui soit.

La relation entre ce lien particulier et l'ordre dans lequel il a pris naissance est finalement étroite. L'amitié adopte des règles données par la position sociale des deux protagonistes, règles qui dirigent leurs pratiques et le mode de leur communication. Même leur dévoiement, pour des objectifs plus particuliers, ne les remet pas en cause, au contraire, on peut considérer que cette dérision de la règle prend appui sur sa stabilité.

Le fait que Limbourg appartient à un champ d'activité auquel aspire Hartig est une autre raison de leur rapprochement où Limbourg joue le rôle d'intermédiaire. Mais là aussi, la différence de statut est suffisamment importante pour que le nouveau statut de l'un ne concurrence en rien l'autre.

Enfin, cette amitié est entretenue par l'accès direct à l'intimité physique et morale de l'un des protagonistes dont bénéficie le second. Là encore, une relation qui pourrait paraître comme contractuelle est « *débordée* » par l'intime.

⁵² Archives de Limbourg, Hartig à Limbourg, le 26 janvier 1790.

⁵³ Ibidem, Limbourg à Hartig, le 19 février 1784.

⁵⁴ M. AYMARD, o. c. (note 5), p. 459.

Conjuguant individualité et ordre du monde cette amitié n'est donc en rien un lien exclusif. Même s'il naît du libre arbitre de ses protagonistes, ceux-ci adoptent les règles des milieux au sein desquels se jouent leur amitié, mais les articulent pour leurs fins et d'une façon qui leur est propre.

Angélique GIGAN
(Université de La Réunion, France)

**Un « Solitaire sociable » :
Amitié et hospitalité chez Bernardin de Saint-Pierre**

Peu connu avant la publication de Paul et Virginie en 1788, Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814) a mené une vie d'aventurier durant la première moitié de sa vie, où il entreprit plusieurs voyages et fit de nombreuses rencontres. Les difficultés auxquelles il a dû faire face expliquent qu'une grande partie de son œuvre soit constituée par des théories concernant les rapports sociaux, en particulier les valeurs de l'amitié, de l'amour et du don de soi. Les rêveries utopiques et les programmes politiques sont un moyen de mettre en pratique ces théories et de mettre à jour un écrivain soucieux de contribuer à l'amélioration de la société.

mots-clefs : Bernardin de Saint-Pierre, sociabilité, solitude, amitié, hospitalité, esclavage, île Bourbon

Introduction

Ecrivain autrefois très célèbre, Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814) est aujourd'hui peu connu, hormis au sein de la communauté universitaire qui montre un regain d'intérêt à l'étude de ses textes, comme l'indiquent les travaux de l'équipe de l'Université d'Exeter en Angleterre menée par le Pr. Malcolm Cook, qui a mis ligne la totalité de ses manuscrits conservés à la Bibliothèque du Havre, sa ville natale, ou bien les études du Pr. Jean-Michel Racault de l'Université de La Réunion. Dans cette perspective, la réédition par le Pr. Colas Duflo des *Etudes de la Nature*,¹ qui n'avait pas été publiées depuis plus d'un siècle, contribue également à faire découvrir un texte qui a fait connaître Bernardin à un large public. Bien que seul son roman *Paul et Virginie*, publié en 1788, soit resté dans la mémoire collective, Bernardin est en fait l'auteur d'une œuvre publiée en douze volumes parus à titre posthume ainsi que de milliers de feuillets manuscrits. Elle comprend des récits de voyage, dont le plus célèbre est son *Voyage à l'Isle de France* (1773), des

¹ Bernardin de SAINT-PIERRE, *Etudes de la Nature* [1804], éd. présentée et annotée par Colas Duflo, Saint-Etienne 2007.

utopies, des écrits politiques ou encore des sommes scientifico-philosophiques, telles que les *Etudes* (1784) et les *Harmonies de la Nature* (posthumes).

A la lumière des thèmes de l'hospitalité et de l'amitié, il s'agit ici de croiser l'homme et son œuvre, car il existe une continuité certaine entre biographie et texte, réel et fiction, caractéristique de l'œuvre bernardinienne partagée entre besoin de solitude et socialité. En effet, si l'auteur aspire à jeter les fondements d'une société meilleure où tout le monde aurait accès au bonheur, il est également enclin à la solitude ; aussi, dans les *Etudes*, un chapitre est intitulé « *Plaisir de la solitude* ». Son goût pour l'isolement l'incite à prendre ses distances avec les autres pour se recueillir, lui qui souffrait d'agoraphobie et de la « *maladie des nerfs* ». Par là même, cette tension dialectique souligne les limites de l'hospitalité et de l'amitié, laissant apparaître un jeu d'équilibre et d'opposition entre soi et les autres.

Dans un premier temps, un portrait de l'auteur est nécessaire pour appréhender la continuité entre sa vie personnelle, représentative d'une approche de la sociabilité, et ses théories de l'amitié et de l'hospitalité. Ce lien entre biographie et œuvre sera ensuite analysé principalement à travers le thème de l'amitié, en essayant de montrer le glissement entre son expérience personnelle et la définition qu'il en donne, avant de terminer sur une analyse des espaces de l'hospitalité, aussi bien à partir des fictions que des projets utopiques et politiques.

I. Une entrée en société difficile: portrait d'un aventurier sensible

1. Entre rêverie et désillusion

Bernardin de Saint-Pierre naît au Havre en 1737 dans une famille de petite bourgeoisie. Il vit auprès de ses parents, de ses deux frères Joseph et Dominique, de sa sœur Catherine, avec qui il maintiendra une correspondance toute au long de sa vie,² ainsi que de Marie Talbot, domestique de la famille à qui il porte une grande affection. C'est un garçon rêveur, dont le livre préféré, *Robinson Crusôé* (1719) annonce un esprit enclin à l'aventure et à la solitude. En lisant la *Vie des Saints*, il s'exalte pour la vie de Saint-Paul l'Ermitte, dont il fera le saint patron de son roman *Paul et Virginie*. Son enthousiasme pour Saint-Paul est tel qu'à dix ans il fait une fugue, pensant que la Providence le nourrirait à l'aide d'un corbeau, conformément à la légende hagiographique.³ Pendant un temps, élève des Jésuites à Caen, puis à Rouen, Bernardin songe même à embrasser une carrière ecclésiastique,⁴ projet qu'il abandonne très vite sur les conseils de sa servante. Il garde par ailleurs de très mauvais souvenirs de cet ordre et reprochera à ses parents de l'avoir

² Voir l'ouvrage de Lieve SPAAS, *Lettres de Catherine de Saint-Pierre à son frère Bernardin*, préf. d'Arlette Farge, Paris 1996, p. 24.

³ Maurice SOURIAU, *Bernardin de Saint-Pierre d'après ses manuscrits*, Genève 1970, p. 14.

⁴ Ibidem, p. 12-13.

confié à « une éducation étrangère »,⁵ lui qui n'aura de cesse de rappeler dans son œuvre l'importance de la famille et de son rôle dans l'éducation des enfants, thèmes mis au goût du jour par l'œuvre de Rousseau. Le clivage entre la sévérité des Jésuites et la douceur du foyer maternel est tel que Bernardin, devenu anticlérical, avouera : « *Il m'en resta une haine des prêtres.* »⁶ De ce portrait succinct, on retiendra donc la disposition de cet auteur à la solitude, à la rêverie et au bien-être domestique, entouré pour l'essentiel de l'amour de sa famille, en particulier de sa sœur et de sa domestique. Apparemment heureux dans le cocon familial, il semble moins à l'aise avec le monde extérieur où sa sensibilité est constamment mise à l'épreuve.

Afin de tenter de « ramener au sens du réel cet enfant nerveux et rêveur »,⁷ pour reprendre les termes de J.-M. Racault, son père l'envoie avec son oncle faire un voyage en Martinique en 1749. Pour cet enfant, alors âgé de douze ans et passionné par la robinsonnade, ce séjour vers l'île aurait dû représenter une opportunité de mettre en pratique son goût pour l'aventure. Or ce fut l'effet inverse : Bernardin détesta ce voyage, dont il garda un souvenir fort désagréable. Plus tard, il écrira à un ami : « *Je pensai mourir du mal du pays.* »⁸ Toutefois, ce constat amer est loin de l'avoir découragé d'entreprendre d'autres voyages : après avoir obtenu un brevet d'ingénieur militaire dans des conditions obscures, il parcourt de nombreux pays et se rend en Allemagne, à Malte, en Hollande, en Pologne et en Autriche, en passant par la Russie. Le séjour le plus important demeure cependant le voyage qu'il entreprit dans l'océan Indien entre 1768 et 1770. Il vécut à l'île de France (actuelle île Maurice) tout en ayant séjourné à l'île Bourbon (aujourd'hui île de La Réunion) et dans la ville du Cap en Afrique du Sud. Après avoir passé plusieurs années à sillonner une partie du monde, il rentre définitivement en France en 1771, où il développe une agoraphobie qui serait consécutive à ce voyage indiano-céanique, ainsi qu'il l'écrit à Mme Necker : « [...] *ma vue se troublait si je traversais une allée du Port-Royal où il y avait du monde ; des convulsions me saisissaient dans la foule d'une église, si les portes en étaient fermées. Ce qu'il y a de plus étrange, ces symptômes ne me prenaient qu'à la vue des hommes, et disparaissaient dès que j'étais seul.* »⁹

A la lecture du *Voyage à l'Isle de France*, seuls les aspects négatifs de l'île sont mentionnés : pratiquement tout lui déplâit, aussi bien la végétation que les habitants. L'amertume liée au voyage est manifeste dans la dernière lettre qui clôt ce récit, où il livre un jugement critique à l'encontre des voyageurs : « *Les voyageurs*

⁵ Ibidem, p. 16.

⁶ Ibidem.

⁷ Voir la chronologie synoptique de J.-M. Racault dans son édition de Bernardin de SAINT-PIERRE, *Paul et Virginie* [1789], Paris 1999, p. 78; ainsi que l'ouvrage de M. SOURIAU, o. c. (note 3), p. 18-19.

⁸ Bernardin de SAINT-PIERRE, Ms CXLI, 2-3, cité dans M. SOURIAU, o. c. (note 3), p. 19.

⁹ Bernardin de SAINT-PIERRE, Ms CXIX, 1-9, cité dans M. SOURIAU, o. c. (note 3), p. 10.

pêchent encore par un autre excès. Ils mettent presque toujours le bonheur hors de leur patrie. Ils font des descriptions si agréables des pays étrangers qu'on est, toute la vie, de mauvaise humeur contre le sien. »¹⁰ Bernardin se place donc d'emblée à contre-courant en livrant une sorte d' « anti-voyage », où la désillusion prend le pas sur le charme exotique désormais rompu. Contre toute attente, il choisit de faire l'apologie du pays natal : « *Je préférerais de toutes les campagnes celle de mon pays, non pas parce qu'elle est belle, mais parce que j'y ai été élevé. Il est dans le lieu natal un attrait caché, je ne sais quoi d'attendrissant qu'aucune fortune ne saurait donner, et qu'aucun pays ne peut rendre.* »¹¹ Forme de socialisation censée encourager l'ouverture aux autres, le voyage représente ici davantage le retour chez soi et aux origines. Et si l'on en juge par la fin de *Paul et Virginie*, où la mort de l'héroïne survient lors du voyage de retour vers son île, ce dénouement funèbre semblait être le prix à payer pour avoir quitté le foyer maternel. On assiste donc à une désacralisation du voyage en faveur de la valorisation du pays natal, espace chaleureux par excellence. En somme, pour l'auteur, le voyage favorise une forme de régression, une nostalgie du monde de l'enfance qui sera effective dans plusieurs de ses textes.

2. Rencontre avec les philosophes

Pourtant, le retour définitif au pays d'origine n'est pas sans difficultés. La situation financière de Bernardin est catastrophique. Il est logé par le baron de Breteuil, qui est alors son protecteur. Mais une brouille opposant les deux hommes contraint Bernardin à trouver un nouveau logement auprès d'autres connaissances, mais en vain.¹² En dépit de cette situation critique, l'auteur entre relation avec les philosophes dès 1771 en fréquentant les salons, notamment ceux de M^{me} de Riccoboni ou de M^{elle} de Lespinasse, où il rencontre d'Alembert. Mais les positions politiques de Bernardin lui valent l'hostilité des philosophes. Ainsi, pour riposter contre Helvétius, il rédige un texte intitulé *De la Royauté et des Rois* dans lequel il fait l'apologie du gouvernement monarchique. Cela ne l'empêche pas de se faire inviter au salon de Mme Necker, un des plus importants à la fin de l'Ancien Régime,¹³ où il fait une lecture des manuscrits du *Voyage à l'Isle de France*. Plus tard *Paul et Virginie* y sera lu, mais c'est un échec,¹⁴ Bernardin songeant même à abandonner son projet romanesque.

¹⁰ Bernardin de SAINT-PIERRE, *Voyage à l'Isle de France* [1773], éd. augmentée d'inédits avec notes et index de Robert Chaudenson, Rose-Hill [île Maurice] 1986, p. 355 (lettre 28).

¹¹ Ibidem, p. 358.

¹² M. SOURIAU, o. c. (note 3), p. 122.

¹³ Voir Antoine LILTI, *Hospitalité mondaine*, in : *Le Livre de l'hospitalité. Accueil de l'étranger dans l'histoire et les cultures*, sous la direction d'Alain Montandon, Paris 2004, p. 890.

¹⁴ Voir chronologie synoptique de J.-M. RACAULT, o. c. (note 7), p. 83.

Malgré quelques perturbations liées au milieu des salons, il n'est moins pas capable d'entretenir des relations amicales durables et sait se faire apprécier, comme en témoigne sa correspondance. Parmi ses amitiés les plus importantes, sa relation avec Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) est certainement la plus représentative et la plus productive. Les deux hommes se rencontrent au cours de l'année 1771 ; une amitié qui durera jusqu'à la mort de Rousseau en 1778, mais qui n'est pas toujours épargnée par les querelles. La relation qu'ils entretiennent s'apparente à bien des égards à un rapport maître/disciple, puisque vingt-cinq années les séparent : Bernardin a alors 35 ans, tandis que Rousseau a 59 ans. Cet écart ne les empêche aucunement de s'apprécier : ils partagent de nombreux points communs, notamment une certaine conception de la nature et des rapports humains, l'amour pour la botanique ou encore le bonheur de la vie champêtre. Il est certain que Rousseau joua un rôle important dans le développement intellectuel de Bernardin qui a lu l'ensemble des textes du philosophe. Une relation maître/disciple qui apparaît souvent dans son œuvre sous les traits de ses personnages fictifs : c'est le cas du vieillard-narrateur et du jeune Paul dans *Paul et Virginie*, ou encore dans *L'Arcadie* à travers le couple Amasis/Céphas qui n'est pas sans rappeler le couple Télémaque/Mentor créée par Fénelon. L'amitié qui unit Bernardin de Saint-Pierre et Rousseau est aussi bien d'ordre intellectuel qu'affectif. Ensemble, ils discutent longuement en se promenant, échangent leurs idées, confrontent leurs opinions,¹⁵ même si parfois la susceptibilité de l'un et de l'autre entraînait quelques troubles.¹⁶ Rousseau lui aurait même proposé de terminer l'*Emile*, offre flatteuse que Bernardin décline arguant différentes raisons, dont la principale consiste en ce qu'il ne partage pas entièrement l'idéologie éducative de l'ouvrage : Rousseau insiste par exemple sur le fait qu'on ne doit pas parler de Dieu aux enfants avant l'âge de quinze ans, ce que Bernardin désapprouve.¹⁷

Lorsque le philosophe meurt, il est profondément atteint. Il se retire un temps de la scène sociale en coupant momentanément les liens avec ses fréquentations, ainsi que le déplore son ami Mesnard,¹⁸ une de ses plus vieilles connaissances, dans une lettre datant du 10 juillet 1778 : « *Je suis bien fâché, Monsieur le Chevalier, que la perte de votre ami M. Rousseau vous éloigne de nous... Vous étiez certain que nous partagerions vos regrets, pour vous-même, ainsi que pour*

¹⁵ Voir la préface de l'éditeur Ledentu à propos des *Fragments sur J.-J. Rousseau*, dans les *Œuvres posthumes de J.-H.-B. de Saint-Pierre*, Paris 1836, p. 427 b.

¹⁶ Ibidem, p. 428 b – 429 a.

¹⁷ M. SOURIAU, o. c. (note 3), p. 137-139.

¹⁸ Ami proche de Bernardin, Mesnard de Conichard travaillait dans le département des courriers, postes et relais de France, d'abord comme administrateur général adjoint et intendant général adjoint. [Sources : *Electronic Enlightenment, The Correspondence of Bernardin de Saint-Pierre* [document en ligne]. Disponible sur <http://163.1.91.95/eeBSPForms_e/FMPro?-db=EE7_1per_fp5&-lay=per_bio&-format=eeDOI_landing.htm&-op=eq&IDee_perNo_Using_DOI_PASTE=mesnarddec024289&-find>]

celui qui en est l'objet. »¹⁹ Face au deuil, Bernardin voue une sorte de culte à la fois public et privé au défunt philosophe, allant jusqu'à élever un monument à sa mémoire dans son jardin.²⁰ Les marques de son admiration et de son amitié sont manifestes dans son œuvre puisqu'il lui consacre trois textes publiés à titre posthume : *Fragments sur J.-J. Rousseau, Essai sur J.-J. Rousseau* et *Parallèle de Voltaire et de J.-J. Rousseau*. Le texte devient ici un lieu symbolique où s'exerce l'amitié : il s'agit à la fois de rendre hommage au philosophe et de faire honneur à leur amitié.

II. Un sens aigu de l'amitié

1. Un ami parfois envahissant. Anecdote amicale...

Malgré un caractère difficile, Bernardin de Saint-Pierre apparaît comme un ami fidèle qui possède un sens fort de l'amitié. Il en est ainsi de la grande amitié qui le lie à la famille Delaville-Jehannin, en particulier au fils Charles et à sa mère Marion, famille qui faisait partie entre autres de la société de Mme de Riccoboni. Bernardin avait fait la connaissance de Charles Jehannin de Boisbriand à Paris, alors que celui-ci préparait son examen d'officier du génie. Les deux hommes, sujets à la mélancolie, s'apprécient et partagent des rêves d'avenir.²¹ Bernardin entretient aussi bien une correspondance avec Charles qu'avec la mère de celui-ci, ainsi que l'indiquent certains manuscrits.²² Il est très apprécié par la mère et le fils qui lui trouvent d'excellentes qualités, comme en témoigne une lettre de Mme Delaville-Jehannin datant du 3 janvier 1772 : « *J'imagine que vous n'aurez jamais l'inconstance de Voltaire. Je vous crois bien supérieur à lui pour la façon de penser.* »²³ L'intensité de leur relation amicale est telle que Bernardin, pensant avoir trouvé une seconde famille, demande à Mme Delaville-Jehannin de devenir le frère de Charles et qu'elle l'adopte. La proposition est surprenante, et Mme Delaville-Jehannin, tentant de calmer l'enthousiasme de Bernardin, l'engage à réfléchir de façon plus pondérée à une telle démarche : « *Vous me dites que vous sentez pour moi l'attachement d'un fils. Je consens bien volontiers à avoir pour vous celui d'une mère, mais ce sera, Monsieur, un engagement qui me donnera de grands droits, auxquels vous n'avez peut-être pas réfléchi, et dont je ne pourrais me prévaloir. Quoi qu'il en soit, je veux vous donner du temps pour y penser. Ces sortes d'affaires ne se traitent pas si légèrement.* »²⁴

¹⁹ M. SOURIAU, o. c. (note 3), p. 141.

²⁰ Ibidem, p. 142.

²¹ Ibidem. Il s'agit du Ms CLVI, f°16.

²² Voir la correspondance de Bernardin mise en ligne par l'équipe du Pr. Cook de l'Université d'Exeter, sur le site *Electronic Enlightenment, The Correspondence of Bernardin de Saint-Pierre*, t. 1. Disponible sur <http://www.e-enlightenment.org/eeBornDigital/eeBSP_e.php>.

²³ M. SOURIAU, o. c. (note 3), p. 131 (Ms CLVI, f°14).

²⁴ Ibidem, p. 129 (Ms CLVI, f°11).

Cette anecdote permet d'avoir un éclairage sur la conception particulière de l'amitié et des rapports sociaux chez Bernardin, qui conçoit les relations amicales sur le même plan que les liens familiaux, envisageant ainsi les amis comme un prolongement de la famille. Elle fait également apparaître son projet de création d'une « noblesse d'adoption »,²⁵ plusieurs fois formulée par l'auteur qui s'appuie sur le droit romain : « *Cet ordre du peuple serait la noblesse personnelle pour ceux qui ne seraient pas nés nobles, car il y aurait plus à l'avenir d'anoblissement héréditaire, l'expérience de tous les temps et de tous les pays ayant appris que la vertu et le vice ne se transmettent point avec le sang. [...] Tels sont mes vœux pour que le peuple s'élève vers la noblesse sans orgueil, et que la noblesse descende vers le peuple sans bassesse.* »²⁶

Bernardin voit dans cette adoption le moyen de s'élever dans la société par l'intermédiaire d'une famille noble qu'il apprécie. Cette idée suppose également une société fondée davantage sur la méritocratie et visant à long terme à rapprocher la noblesse du peuple. Dans *Paul et Virginie*, Bernardin réunit la noble et la roturière, puisque la mère de Virginie, Mme de La Tour, d'origine aristocratique, et la mère de Paul, simple roturière, développent à l'île de France une amitié basée sur la sororité qui ne se fonde pas sur un système de classes. Sur l'île, l'ordre social est bouleversé et tend à s'estomper en vue de resserrer les liens entre chaque couche de la société. Aussi, dans *Paul et Virginie*, esclaves et maîtres partagent les mêmes tâches : « *Dans la saison pluvieuse, ils passaient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers en bambou.* »²⁷ A travers le principe de la noblesse d'adoption, Bernardin opte donc en partie pour une universalité de l'amitié qui dépasserait l'ordre social institué.

2. Définition bernardinienne de l'amitié

On trouve dans les *Harmonies de la Nature* un chapitre consacré à ce thème, intitulé « *De l'Amitié* »,²⁸ dans lequel l'auteur livre une définition : « *L'amitié est une harmonie entre deux êtres qui ont les mêmes besoins. [...] [Elle] naît d'abord des besoins physiques, et elle peut subsister assez longtemps par les sim-*

²⁵ La noblesse d'adoption est « *l'état de celui qui entre dans une famille noble, ou qui est institué héritier, à la charge d'en porter les noms et les armes : cette espèce de noblesse n'en a que le nom, et n'en produit point les effets [...]* ». D'après *l'Encyclopédie méthodique*, t. 6 : « *Jurisprudence* » [document en ligne], Liège : Plomteux (impr.), Paris : Panckoucke (libr.), 1786, p. 125, disponible sur : < http://books.google.com/books?id=Zwi-qjzdGnUC&pg=PA125&lpg=PA125&dq=noblesse+d'adoption&source=bl&ots=qQ1N5I1OIG&sig=PDA1vTYOIUbpDMkI3sbfFpYDd-8&hl=fr&sa=X&oi=book_result&resnum=9&ct=result > (consultée le 6 novembre 2008).

²⁶ Bernardin de SAINT-PIERRE, *Vœux d'un Solitaire* [1789], in : Œuvres de J.-H.-B. de Saint-Pierre, éd. L. Aimé-Martin, Paris 1840, p. 684 b.

²⁷ B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 7), p. 159.

²⁸ Bernardin de SAINT-PIERRE, *Harmonies de la Nature*, in : Œuvres posthumes, o. c. (note 15), p. 309-319.

ples relations de plaisirs, de goûts, d'exercices, d'intérêts. Elle s'étend ensuite aux besoins intellectuels, et s'augmente par les lumières et les études des mêmes arts et des mêmes sciences ; enfin elle devient vertu, parce qu'elle demande des sacrifices, de la reconnaissance et de l'indulgence, et qu'elle n'est constante et sublime que quand elle s'appuie sur les sentiments de la Divinité et de l'humanité, qui ne varient jamais. »²⁹

Ce qui est révélateur dans ce chapitre, c'est le lien symbolique que Bernardin crée entre amitié et famille. Il est en effet beaucoup question d'« *amitié fraternelle* ». Après avoir donné des explications concernant l'amitié, l'auteur prend à titre d'exemple l'histoire de Nisus et Euryale, issue du neuvième livre de *L'Énéide* de Virgile. Nisus et Euryale sont deux jeunes guerriers troyens ayant suivi Enée en Italie. Décidés à franchir les lignes ennemies pour récupérer leur chef, ils élaborent un plan pour investir le camp des Rutules endormis et les massacrer. Mais, surpris par un détachement latin, Nisus s'échappe tandis qu'Euryale est capturé. S'apercevant de l'absence de son ami, Nisus revient sur ses pas et demande à mourir à sa place. Mais Euryale se fait égorger et Nisus a à peine le temps de le venger qu'il meurt à son tour. Voici ce qu'en dit Bernardin : « [...] *l'amitié de Nisus et Euryale ne respire que l'innocence, l'obéissance aux lois, la tendresse filiale et maternelle. Enfin ces deux amis couronnent la plus belle vie par la plus belle mort, en périssant l'un pour l'autre dans l'exécution d'un acte vertueux. [...] On y voit l'amitié la plus sublime en harmonie avec l'amour maternel et avec celui de la patrie. Virgile a renfermé dans une seule action les premiers devoirs de la vie sociale, que les moralistes n'ont mis qu'en maximes isolées.* »³⁰

Bernardin confère donc un sens politique à l'amitié, en faisant un des premiers devoirs de la société, aussi fédérateur que la cellule familiale. Implicitement, il fait des deux héros grecs des frères de *sang* (le mot « *sang* » pouvant être ici envisagé aussi bien au sens propre qu'au sens figuré) qui auraient une même mère, celle biologique du jeune Euryale et celle plus symbolique de la Patrie. Aux yeux de Bernardin, l'amitié fraternelle est primordiale : « *De toutes les amitiés, il n'y en a aucune de comparable à l'amitié fraternelle. La nature a réuni autour d'elle les liens les plus forts, quand la société ne les a pas rompus dès l'enfance : ce sont ceux de la nourriture, de l'instruction, de l'exemple, de l'habitude, de la fortune.* »³¹ Il s'agit probablement là d'un thème maçonnique qui est à rapporter à la possible appartenance de Bernardin à la franc-maçonnerie, sur laquelle il n'y a aucune certitude. Seule sa correspondance avec certains de ses membres indique des relations avec ce groupe.³²

²⁹ Ibidem, p. 309 a-b.

³⁰ Ibidem, p. 310 a et 313 a.

³¹ Ibidem, p. 313 a.

³² Sa correspondance indique un échange avec le Franc-maçon Louis Caille, un écrivain politique. [Sources : Denise TAHHAN-BITTAR, *La correspondance de Bernardin de Saint-Pierre : inventaire critique*. Thèse de lettres sous la direction de René Pomeau, Paris 1970, lettre n° 1556, p. 230].

Il y a probablement dans cette conception de l'amitié fraternelle une nostalgie de l'univers de l'enfance au sein de la cellule protectrice de la famille que n'offre plus le monde adulte. Il est vrai que de son enfance, Bernardin a gardé peu de contacts. Il reste en relation avec sa servante Marie Talbot jusqu'à la mort de celle-ci en 1777 et lui enverra même quelquefois de l'argent, malgré ses propres difficultés. Il utilise tous ses appuis lorsque son frère Joseph, plus connu sous le nom de Dutailly, est accusé de haute trahison. Il lui évite la peine de mort et réussit à le faire transférer à la Bastille en 1779, avant d'obtenir son enfermement à l'hospice des Bons Fils de Saint-Venant, institution religieuse où l'on interne les esprits dérangés. Seuls ses liens avec sa sœur Catherine, restée célibataire, s'apparenteraient à son idéal d'amitié fraternelle. Ils maintiennent en effet une longue correspondance, dont il ne reste que les lettres de sa sœur, celles de Bernardin ayant été perdues. Les lettres de Catherine témoignent de son attachement à son frère, à qui elle voue une admiration et dont elle tient au courant de tous les faits se rapportant aux différents problèmes domestiques.³³ Il n'est pas impossible que cette relation fraternelle soit transposée de façon idéalisée sous les traits de Paul et de Virginie, du moins que Bernardin s'en soit inspiré pour créer ses personnages. Dans le roman, les deux enfants, représentés sous la forme de l'œuf de Lédæ, sont associés au couple gémeaux des Dioscures, Castor et Pollux, soulignant leur fusion totale, image d'une harmonie parfaite, à la base de la théorie des compensations chère à Bernardin.³⁴ Le texte apparaît dès lors comme le moyen de sublimer une réalité qui l'est moins et de recréer au moins artificiellement le monde révolu de l'âge tendre. A travers ces reconstructions mythiques de l'enfance, Bernardin se révèle un homme qui revendique de hautes valeurs morales où l'amitié et la famille sont essentielles.

3. Bernardin de Saint-Pierre, représentant des opprimés.

L'exemple de Nisus et Euryale cité précédemment indique que l'auteur voit dans l'amitié des aspects politiques nécessaires au fonctionnement de la société. Bernardin prône l'amour de la patrie, le dévouement, le courage et l'entraide et s'engage lui-même à défendre la cause des opprimés, faisant preuve de philanthropie. Son engagement pour l'abolition de l'esclavage en est une illustration. Il correspond avec des personnalités de la Société des Amis des Noirs, telles que Brissot, Clavière ou l'abbé Grégoire.³⁵ Créée par Brissot en 1788, cette association

³³ Concernant la correspondance de Catherine de Saint-Pierre avec son frère Bernardin, voir L. SPAAS, o. c. (note 2).

³⁴ Pour plus de détails sur le mythe des Dioscures dans *Paul et Virginie*, voir l'article de J.-M. RACAULT, *De la mythologie ornementale au mythe structurant : Paul et Virginie et le mythe des Dioscures*, in : *Etudes sur Paul et Virginie*, Paris – Saint-Denis de La Réunion 1986, p. 39-63.

³⁵ Voir D. TAHHAN-BITTAR, o. c. (note 32), Brissot : lettre n°1166 A, Clavière : lettres n°1215-1216, Grégoire : lettres n°1213, 1382, 1384, 1386 A. De plus, les fonds privés de Brissot, conservés aux

abolitionniste sort l'amitié de la sphère privée pour la faire entrer dans le domaine public : elle devient un enjeu politique qui vise, entre autres, à une réorganisation de la société coloniale jusque-là basée sur le système esclavagiste. Bien qu'il apporte son soutien à la Société des Amis des Noirs, Bernardin n'en a pas été membre, arguant qu'il est « *membre du corps du genre humain, qui comprend dans ses intérêts ceux des nègres et beaucoup d'autres* ». ³⁶ En s'attaquant aux problèmes de l'esclavage, l'auteur entend donc contribuer à l'amélioration et au bien-être de la société dans son ensemble.

La douzième lettre de son *Voyage à l'Isle de France*, intitulée « *Des Noirs* », et son Post-scriptum, sont un vibrant plaidoyer en faveur de la suppression de la servitude, dont il est témoin à l'île de France. Pour attendrir le lecteur sur le sort des esclaves, il commence par dresser un portrait plutôt positif de la population de couleur : « *Ils sont adroits, intelligents, sensibles à l'honneur et à la reconnaissance : la plus grande insulte qu'on puisse faire à un Noir, est d'injurier sa famille : ils sont peu sensibles aux injures personnelles.* » ³⁷ Cette image idyllique des Noirs va permettre d'instaurer un contraste avec la façon dont ils sont traités une fois arrivés dans la colonie, où ils sont victimes de l'arbitraire de leur maître. Le thème de l'hospitalité, qui apparaît en filigrane, va permettre d'instituer un décalage d'ordre moral entre des hommes de couleur incarnant une humanité idéale et des Blancs corrompus par le système esclavagiste. Bernardin donne l'image de Noirs accueillants, toujours enclins à ouvrir leur porte à un étranger : « *Ils sont très hospitaliers. Un Noir qui voyage entre, sans être connu, dans la première cabane ; ceux qu'il y trouve partagent leurs vivres avec lui : on ne lui demande ni d'où il vient, ni où il va ; c'est leur usage.* » ³⁸ Il voit une sorte d'universalisme de l'hospitalité, soulignant la bonté et la fraternité des Noirs envers l'étranger, qui serait en opposition avec la manière dont ils sont traités sur l'île : « *Ils arrivent avec ces arts et ces mœurs à l'Isle de France. On les débarque tous nus avec un chiffon autour des reins. On met les hommes d'un côté, et les femmes à part avec leurs petits enfants qui se pressent de frayeur contre leurs mères. L'habitant les visite partout, et achète ceux qui les conviennent. Les frères, les sœurs, les amis, les amants sont séparés ; ils se font leurs adieux en pleurant, et partent pour l'habitation.* » ³⁹

Pour mieux créer un jeu symétrique d'opposition, cette description suit immédiatement le paragraphe consacré à l'hospitalité des Noirs, soulevant ainsi

Archives nationales à Paris, témoignent d'une correspondance entre lui et Bernardin qui s'étend de 1787 à 1792 (références : 446 AP 9, f°23).

³⁶ Lettre de Bernardin de Saint-Pierre à Brissot, dans BRISSOT, J.-P. *Brissot mémoires (1754-1793) ; [suivi de] correspondances et papiers* [en ligne], publ. avec une étude critique et notes par Cl. Perroud. Paris 1912, p. 173, lettre n° LXXIV. Disponible sur : <<http://gallica2.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1060966.langFR>>

³⁷ B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 10), p. 175.

³⁸ Ibidem.

³⁹ Ibidem.

plusieurs points. Les maîtres sont montrés sous un jour défavorable et en contradiction avec les valeurs véhiculées par les esclaves, assimilés ici à la figure du bon sauvage. Bernardin tente implicitement de mettre en parallèle deux situations qui relèvent pourtant de deux démarches différentes : l'hospitalité coutumière des esclaves et le traitement auquel ils sont soumis par les Blancs et qui relève, lui, de la transaction commerciale. Cette comparaison, malgré la nature opposée des éléments comparés, apparaît comme un moyen de mettre en relief la cruauté de l'esclavage de façon marquante. Ainsi, les négriers violent l'innocence des esclaves en enfreignant toutes les lois de l'hospitalité supposées propres aux peuples dits civilisés. Tandis que les Noirs font preuve d'ouverture envers les autres, les Blancs pratiquent la fouille et la séparation des familles et des amis. Par ce procédé, il dénonce la condition des esclaves qui perdent toute dignité humaine. Grâce à ce renversement des normes, il oppose l'hospitalité des Noirs à l'hostilité des maîtres. La vision idéale qu'il donne des esclaves vise à apparenter leur mode de vie, apparemment communautaire, à un âge d'or retrouvé, où les principales valeurs chrétiennes seraient restées intactes, mais que la servitude vient corrompre. A travers le thème de l'hospitalité, il s'agit donc pour l'auteur de souligner la dégradation morale des Blancs. Dans un souci d'amélioration de la condition d'autrui, en ayant recours au procédé d'inversion des valeurs, l'auteur tente d'éveiller la conscience de ses lecteurs à travers un schéma manichéen qui oppose les "bons" et les "méchants".

III. Espaces d'amitié, de convivialité et d'hospitalité : de la rêverie utopique au projet politique

1. Une utopie bourbonnaise : des manuscrits à *Paul et Virginie*

Le combat idéologique que Bernardin mène contre l'esclavage participe en fait de la société idéale qu'il imagine, où règnent l'amour et le partage, l'esclavage constituant pour lui un obstacle au bonheur. Le parti pris de l'auteur qui consiste à défendre les plus faibles apparaît à plusieurs reprises dans son œuvre, en particulier dans ses écrits politiques. Dans la *Suite des Vœux d'un Solitaire*, parue en 1792, Bernardin, après avoir revendiqué le droit à la citoyenneté des mulâtres et des Noirs libres, fait l'apologie du métissage, symbole de l'amitié entre les peuples. Pour ce faire, il prend comme exemple l'île Bourbon, dans laquelle il s'est rendu pour une période de six semaines entre novembre et décembre 1770 : « Rien ne m'a paru plus intéressant que cette diversité. J'y ai reconnu le pouvoir de l'amour qui rapproche ce que les mers et les zones du monde avaient séparé. Ces familles à la fois blanches, mulâtres et noires, unies par les liens du sang, me représentai-

ent l'union de l'Europe et de l'Afrique, bien mieux que ces terres fortunées, où le sapin et le palmier confondent leurs ombrages. »⁴⁰

Bernardin donne ici l'image d'une "île-monde", sorte d'asile microcosmique qui réunit tous les peuples. A son arrivée à Bourbon, Bernardin apprend par un officier qu'il n'y a pas d'auberge et que les étrangers ont coutume de loger chez l'habitant. Il est d'abord accueilli par cet homme pour sa première nuit avant de séjourner chez Honoré de Crémont,⁴¹ alors commissaire ordonnateur de l'île. Il est particulièrement bien reçu et on lui propose même de rester jusqu'à son départ. Souhaitant se rendre dans la ville de Saint-Paul située à l'ouest de l'île, Bernardin rapporte que M. et M^{lle} de Crémont, la sœur de ce dernier, s'occupèrent de son matériel, en lui procurant, ainsi qu'à un officier qui l'accompagnait, des lits, du linge, des chevaux et des guides, les chemins étant très difficiles compte tenu du relief. Ce sens de l'hospitalité serait pour l'auteur propre aux premiers habitants de l'île, communément appelés par les voyageurs les « *anciens habitants de Bourbon* », et que l'auteur assimile au temps mythique des premiers patriarches⁴² : « *Dès qu'un étranger paraissait, les habitants venaient sans le connaître lui offrir leur maison* ». ⁴³ Bernardin fait un portrait élogieux de la population locale, dont l'hospitalité irait de pair avec un mode de vie pastoral, apparemment propice à la convivialité.

Cette vision de la société bourbonnaise relève en fait du fantasme et se rapporterait à une époque antérieure à 1770, l'année où Bernardin y séjourne, se référant à une situation qui n'existe plus, mais qu'il souhaiterait voir revivre. Ce thème sera d'ailleurs repris plus tard dans *Paul et Virginie* à propos de l'enclos dans lequel vit la « *petite société* » : « *Dans ce temps-là surtout, où cette île faisait peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y était un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers, un devoir et un plaisir* ». ⁴⁴ Le mythe des anciens habitants de Bourbon recrée une forme d'âge d'or tropical qui rappelle les « *premiers temps du monde* ». ⁴⁵ Il voit dans Bourbon le lieu idéal pour une implantation humaine et s'enthousiasme à l'idée de fonder une colonie, rappelant que « *ce fut pour offrir aux hommes des asiles contre les maux des continents que la nature forma des îles* ». ⁴⁶ La configuration même de l'île contribue à son aspect protecteur, dont les nombreux avantages en font un lieu paradisiaque. L'image d'une nature provi-

⁴⁰ Bernardin de SAINT-PIERRE, *Suite des Vœux d'un Solitaire* [1792], in : *Œuvres complètes de J.-H.-B. de Saint-Pierre*, t. 11, éd. Aimé-Martin, Paris 1831, p. 201.

⁴¹ Honoré de Crémont (1731-1800) a été nommé ordonnateur de l'île Bourbon en 1767. Jusqu'en 1778, il assura le développement de l'île, notamment en faisant de Bourbon le point de ravitaillements majeur de tout l'océan Indien. [Sources : Michel VERGUIN et Mario SERVIABLE (sous la dir.), *Dictionnaire biographique de la Réunion*, t. 1, La Réunion 1993, p. 47-48].

⁴² B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 10), note 7 de la lettre XIX, p. 427.

⁴³ Ibidem, lettre XIX, p. 264

⁴⁴ B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 7), p. 122.

⁴⁵ B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 10), note 7 de la lettre XIX, p. 429.

⁴⁶ Ibidem, p. 425.

dentielle fait de l'île une terre nourricière et accueillante où l'homme n'a plus qu'à se servir ; ainsi s'adresse-t-il aux « heureux habitants de Bourbon » : « [La nature] vous a mis sous un ciel pur et doux, sur une terre qui peut porter les fruits de l'Europe et ceux de l'Asie, où il n'est point besoin de labour, où un champ de bananiers vous suffit, où il n'y a ni glaces ni hiver. Foulez donc aux pieds les vains préjugés de l'Europe et livrez-vous à la nature qui a tant fait pour vous. »⁴⁷ Bernardin se laisse porter par la rêverie utopique en songeant créer une société archaïque où l'argent n'existerait plus, un monde meilleur qui équivaut à un retour impossible vers un passé mythique.

Paradoxalement, l'image de l'asile ouvert aux hommes s'accompagne du sentiment de solitude, comme l'indique le titre de deux manuscrits consacrés à l'île : « *De l'île Bourbon. Eloge de la solitude* » et « *Solitude de Bourbon* ». Par solitude, il faut entendre l'éloignement par rapport à l'Europe, la capacité à vivre selon les lois de la nature en petits groupes autarciques, car la solitude chez Bernardin n'exclue pas la sociabilité, conformément au sens classique du terme.⁴⁸ L'éloignement constitue plutôt la condition *sine qua non* pour renouer avec la nature et retrouver une certaine innocence, loin de toute corruption, à l'image de la mère de Paul et de celle de Virginie dont il est dit dans le roman : « *En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étaient devenues plus humaines.* »⁴⁹ Le besoin de se soustraire aux mondanités n'est donc pas un signe de misanthropie, mais bien un moyen de se réconcilier avec une humanité sans artifices.

De plus, Bernardin ne se pense jamais en solitaire dans l'absolu : la compagnie d'une femme et des enfants est nécessaire à son bonheur complet. Aussi, si dans les *Harmonies* Bernardin fait de l'amitié fraternelle un sentiment fondateur de la société, dans son « *Eloge de la solitude* », il prône l'amour conjugal qu'il conçoit comme « *la vraie amitié de la nature* »⁵⁰ : « *Là dans la solitude votre âme se reposera sur la sienne [celle de l'épouse] en tout temps ; là sa vertu ne peut être tentée ni corrompue. Elle offre au ciel ses doux travaux et prend avec vous des joies pures dans l'innocence et les doux travaux. Bientôt, elle vous donne une suite nombreuse d'enfants qui vous représentent l'image de l'homme par leur fraîcheur, dont la vie ne vous coûte aucun entretien, qui courent tous nus comme au premier jour du monde.* »⁵¹ Il esquisse ici l'idée d'harmonie des contraires incarnée ici par la com-

⁴⁷ Ibidem, p. 426.

⁴⁸ D'après le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1762, la solitude est l' « état d'un homme qui est seul, qui est retiré du commerce du monde. [...] Il signifie aussi, lieu éloigné du commerce, de la vue, de la fréquentation des hommes. » [Sources : *Dictionnaire de l'Académie française* [1762], 4^e éd. Paris, p. 737. Disponible sur : < <http://portail.atilf.fr/cgi-bin/dico1look.pl?strippedhw=solitude&headword=&docyear=ALL&dicoid=ALL&articletype=1>>]

⁴⁹ B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 7), p. 149.

⁵⁰ B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 10), note 7 de la lettre XIX, p. 426.

⁵¹ Ibidem.

plémentarité des principes du masculin et du féminin. Celle-ci fait partie intégrante de sa théorie des compensations, rétablissant un juste équilibre du monde.

Seul, mais entouré de sa femme et de ses enfants, Bernardin rêve d'une vie éloignée de la foule, instaurant une distance entre lui et les autres : l'île comme terre d'accueil, si elle se veut un asile pour tous, doit respecter une certaine intimité nécessaire au bien-être de chacun, sous peine de périlcliter. C'est le cas de l'utopie présentée dans *Paul et Virginie* : c'est au contact des étrangers, du monde corrompu de la société coloniale et de la métropole, que le monde idéal de Paul et de Virginie s'effondre petit à petit jusqu'à la mort de l'héroïne qui entraîne celle de l'ensemble de la communauté, l'ouverture vers le monde extérieur provoquant l'échec de la « *petite société* ». L'équilibre entre intérieur et extérieur ayant été impossible à trouver, la mort, inéluctable, apparaît comme la seule issue possible.

2. Législation autour de l'hospitalité et de l'amitié

Dans les *Vœux d'un Solitaire*, publiés en 1789, Bernardin de Saint-Pierre expose ses vues politiques dont le but est de contribuer à l'amélioration de la société. Presque vingt ans après son séjour à Bourbon, il continue de croire à la nécessité pour une nation d'accueillir des peuples étrangers issus de diverses civilisations : « *Oh ! qu'il serait digne d'une nation éclairée, riche et généreuse, d'y naturaliser des hommes étrangers, et de voir dans son sein des familles asiatiques, africaines et américaines, se multiplier au milieu des plantes mêmes dont nous leur sommes redevables !* »⁵² Ce qu'il admirait à l'île Bourbon, il souhaite le transposer à l'échelle de la France et esquisse le plan d'un phalanstère avant la lettre qu'il situerait aux environs de Paris. Il s'agit en fait de fonder une sorte d'asile où l'on accueillerait une famille de chaque pays et dans lequel on garantirait le bonheur : « *On diviserait ce terrain en petites portions suffisantes à l'amusement d'une famille, et on les donnerait en toute propriété à des infortunés de toutes les nations, pour les servir de retraite. On y bâtirait aussi des logements convenables à leurs besoins, et on leur fournirait, de plus, des vivres et des habits suivant leurs coutumes.* »⁵³

Préoccupé par la misère morale et matérielle d'autrui, Bernardin propose donc d'établir une sorte d'hospice international à ciel ouvert, un microcosme mondial à l'intérieur d'un macrocosme national qui encourage l'immigration. Pour ce faire, l'auteur a pensé à chaque détail : « *Cet établissement coûterait peu à l'Etat : chaque province de France pourrait y fonder un asile pour une famille de la nation qui a le plus de rapport avec son commerce.* »⁵⁴ Il y voit un grand intérêt économique : le commerce, un des grands principes qui fondent les relations humaines et

⁵² B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 26), p. 152-153.

⁵³ Ibidem, p. 159.

⁵⁴ Ibidem, p. 161.

les échanges,⁵⁵ joue ici un rôle médiateur entre cet asile et le reste de la France. On passe donc d'une hospitalité archaïque, sans argent, avec la rêverie bourbonnaise, à une vision ici beaucoup plus pragmatique censée assurer la réalisation du phalanstère. Le point de vue économique devient en fait le garant de l'hospitalité : si le gouvernement n'est pas séduit à l'idée de devenir un modèle humanitaire, au moins ne peut-il pas faire l'impasse sur l'argument économique dont il tirerait de grands bénéfices, c'est du moins l'opinion de l'auteur.

L'autre particularité de cet asile réside dans sa dimension universelle qui ne se limite pas à l'accueil des humains, mais s'étend à tous les êtres vivants : « *Quel spectacle plus grand, plus aimable et plus touchant, que de voir sur des montagnes et dans les vallées françaises, des arbres de toutes les parties de la terre, des animaux de tous les climats, et des familles malheureuses de toutes les nations, se livrant en liberté à leur goût naturel, et rappelés au bonheur par notre hospitalité.* »⁵⁶ Bernardin est ici l'instigateur d'un écosystème complet qui unit les hommes à la faune et à la flore. Ce projet se définit donc bel et bien comme un microcosme mondial dans lequel on retrouve tout ce qui existe à travers le monde mais à une échelle plus petite. Conscient de cette innovation pittoresque aux enjeux écologiques importants, il s'enthousiasme, ayant trouvé un moyen qui permettrait de ne plus avoir à voyager pour voir le monde : « *Il ne serait plus besoin à un Français de voyager hors de son pays, pour connaître la nature et les hommes : on verrait dans ce lieu tout ce qu'il y a de plus intéressant par toute la terre, les plantes et les animaux les plus utiles, et, ce qu'il y a de plus touchant pour le cœur humain, des infortunés qui ont cessé de l'être.* »⁵⁷

L'hospitalité est certes l'occasion pour les Français de s'ouvrir aux autres en acceptant sur son territoire des étrangers, mais elle est aussi un moyen d'entretenir des liens avec le reste du monde tout en restant dans son pays d'origine. Toutefois, cette sorte de concentration humaine représentative de chaque civilisation maintient une distance avec le reste du paysage français, dont les étrangers sont clairement séparés, puisque Bernardin choisit un lieu "à part" qui se distingue du reste de la population française et qui ressemble à une sorte de zoos humains préfigurant les expositions coloniales. Il n'en reste pas moins que l'hospitalité joue un rôle de première importance puisqu'elle est à la fois garante du bonheur, de l'harmonie entre tous les êtres vivants et de la paix entre les peuples.

Aussi étrange que cela puisse paraître, ce projet pré-phalanstérien annonce en fait celui de la ménagerie pour le Jardin des Plantes, que Bernardin dirige dès 1792, succédant à Buffon. Il compose à cet effet un « *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin des plantes de Paris.* » Il y expose l'intérêt scientifique pour la France d'une telle entreprise qui permettrait d'avoir une meilleure

⁵⁵ Voir Céline AURIOL, *Au sanglier bleu*, in : *Le Livre de l'hospitalité*, o. c. (note 13), p. 1769.

⁵⁶ B. de SAINT-PIERRE, o. c. (note 26), p. 159-160.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 162.

connaissance de la nature qui nous entoure. Ainsi, il conçoit l'hospitalité dans son aspect le plus universel, réunissant aussi bien les humains que la faune et la flore. Il déplore l'état matériel dans lequel il trouve le Jardin à son arrivée et regrette le fait que les animaux sont empaillés alors qu'il préférerait les voir évoluer dans leur biotope. Il insiste aussi sur le caractère politique et diplomatique du projet de ménagerie, qui unirait la France à l'Asie et à l'Afrique par l'intermédiaire de don d'animaux : « *Si nous portons la parcimonie sur de si petits objets, que dirons-nous aux puissances d'Afrique et d'Asie qui, de temps immémorial, ont coutume de nous faire des présents d'animaux ? Les tuerons-nous pour en faire des squelettes ? ce serait leur faire injure. Les refuserons-nous, en leur disant que nous n'avons plus de quoi les loger ni les nourrir ? Nos relations politiques nécessitent donc l'existence d'une ménagerie.* »⁵⁸ Pour Bernardin, l'amitié entre les différentes civilisations dépend de l'hospitalité accordée à leurs animaux, faisant ainsi de la nature un atout politique de premier plan. A l'instar du projet d'asile aux environs de Paris, le projet de la ménagerie fait office de laboratoire mondial aux enjeux écologique et politique, où il suffirait de se rendre pour s'apercevoir de la diversité de la nature.

Il se montre audacieux lorsqu'il affirme la nécessité de ne pas laisser les animaux seuls, enfermés dans une cage, préférant les voir côtoyer des hommes. Persuadé du caractère néfaste de la solitude totale et de la captivité aussi bien pour les hommes que pour les animaux, il prend l'exemple du lion pour appuyer son argumentation : « *La société et les bienfaits influent sur les lions mêmes, au point de les rendre familiers. On voit à Alger et Tunis des lions aller et venir dans la maison des grands, sans faire de mal ; ils jouent avec leurs serviteurs, dont ils sont caressés. [...] Le lion de la ménagerie est une preuve de ce que peut l'influence de la société sur le caractère le plus sauvage ; il est beaucoup plus gai qu'un lion solitaire.* »⁵⁹ L'hospitalité de Bernardin s'applique donc à tous les êtres vivants et participe d'une logique socio-politique et d'un souci écologique qu'il tente d'appliquer dans ses programmes coloniaux et ses fictions. Elle met en relief l'image d'un homme attentif aux préoccupations de son prochain, en accord avec la pensée des Lumières, en même temps qu'elle désigne un écologiste avant la lettre.

Conclusion

L'intérêt de Bernardin de Saint-Pierre pour l'intimité chaleureuse des espaces privés est nourri de sa propre expérience personnelle. Les difficultés qu'il rencontre dans la société conduisent à un certain repli, moins sur lui-même que par rapport au domaine de la vie publique. Même les voyages constituent un échec de

⁵⁸ BSP, *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin des plantes de Paris*, in : Œuvres de J.-H.-B. de Saint-Pierre, éd. L. Aimé-Martin, Paris 1860, p. 757b-758a.

⁵⁹ Ibidem, p. 758 b.

socialisation, Bernardin préférant le pays natal à l'exotisme des contrées lointaines. Il fréquente toutefois les salons, mais la tentative est vaine : ses positions politiques et son caractère parfois difficile l'amènent à se brouiller avec le cercle des philosophes. Seule son amitié avec Rousseau, avec qui il partage de nombreuses affinités, dure. Il voit l'amitié comme une extension naturelle de la famille, dont elle serait un équivalent. A ses yeux, l'amitié est bien plus qu'une relation amicale entre deux personnes : elle revêt un sens moral et politique fort, à la base de la société. En réalité, son besoin de solitude n'est pas un signe de misanthropie, mais bien un moyen de mieux penser l'humanité, comme en témoignent ses projets politiques ou ses rêveries utopiques. C'est par un souci de contribuer au bonheur de la société qu'il imagine des lieux idylliques où il n'y a plus de barrières sociales et biologiques. L'utopie bourbonnaise est à ce titre révélatrice : il voit dans Bourbon un microcosme mondial, propice à l'implantation humaine. Il associe le mode de vie de ses habitants à un âge d'or perdu, qui trouve sa source dans le mythe des anciens habitants de Bourbon et dont la « *petite société* » dans *Paul et Virginie* fournit le meilleur exemple. Au même titre qu'il existe une continuité certaine entre la biographie de Bernardin et son œuvre, un glissement s'opère également entre ses rêveries utopiques et ses projets politiques, comme l'indiquent ses projets de phalanstère et de ménagerie.

L'hospitalité, telle que vue par Bernardin, ne se limite donc pas aux humains : elle s'étend à tous les êtres vivants et vise à ce qu'il appelle une harmonie de la nature entre chaque élément qui la constitue. Il y a le souci constant de voir évoluer les espèces dans leur biotope, tout comme dans son projet d'asile où il s'agissait de recréer l'environnement naturel de chaque civilisation immigrante. Cette hospitalité universelle aboutit à une volonté de gommer les frontières entre les hommes, les animaux et la végétation. Elle révèle surtout l'envie de créer un tout harmonieux où chaque être vivant trouverait sa place dans la société.

Cécile CHAMPONNOIS
(Université de Montréal, Canada)

**Amitié, convivialité et hospitalité au dix-huitième siècle :
Le témoignage de Madame du Boccage**

Madame du Boccage, connue pour son activité littéraire, étant une des rares femmes à avoir écrit une tragédie et un poème épique, livra encore à ses contemporains des descriptions de l'Angleterre et de la Hollande visités en 1750 et de l'Italie parcourue en 1758. Rassemblées dans ce recueil de lettres publié en 1764, elle y donna de précieux renseignements sur la vie sociale des voyageurs au dix-huitième siècle ainsi que sur les lieux de sociabilité qu'il était indispensable de fréquenter à l'époque en Europe. L'article portera plus particulièrement sur les rapports entre sociabilité, littérature et voyage au dix-huitième siècle en prenant des exemples dans l'ouvrage de Madame du Boccage.

mots-clés : sociabilité, hospitalité, convivialité, amitié, voyage, correspondance, lieux de sociabilité

Née à Rouen en 1710, Madame Anne-Marie Fiquet du Boccage¹ peut être considérée comme une figure emblématique des trois usages sociaux marquants du dix-huitième siècle : l'amitié, la convivialité et l'hospitalité. Toute sa vie, elle fut salonnière, recevant encore à l'âge de soixante-dix ans ses compatriotes et les voyageurs de passage dans la capitale française. Le célèbre dramaturge italien Carlo Goldoni remarquait ainsi dans ses *Mémoires* que vers l'année 1773, « il n'y a[vait] pas d'étranger qui, soutenu par ses qualités ou par ses talents, ne s'empress[ait], en arrivant à Paris, de lui faire sa cour ».²

¹ Anne-Marie du Boccage, par Charles Devrils dans Louis Henri Baratte, *Poètes normands : portraits gravés d'après les originaux les plus authentiques*, Paris 1845 ; *Mme du Boccage* par Louis Carrogis dit Carmontelle, c. 1760, mine de plomb, sanguine, aquarelle, gouache, papier, cm 28, 1 x 17, Chantilly ; musée Condé, N° inventaire CAR 242, cote : T 3 ; n° 41.

² Carlo GOLDONI, *Mémoires de Goldoni, pour servir à l'histoire de sa vie, et à celle de son théâtre, Introduction et notes par Norbert Jonard*, Paris 1992, p. 538. Goldoni rencontra madame du Boccage à un souper pendant son séjour en Italie. Elle-même rapporte la scène dans son recueil de lettres comme le signale Goldoni : « Dans l'année 1757, j'eus l'honneur de faire la connoissance à Venise de Madame du Boccage. Cette Sapho parisienne, aussi aimable que savante, honoroit alors de sa présence ma Patrie, et recevoit les hommages qui étoient dus à ses talents et à sa modestie. Je dus ce bonheur au noble Vénitien Farsetti, qui, donnant à dîner à l'imitatrice de Milton, ne crut pas indigne de sa société un écolier de Molière ; c'est Madame du Boccage elle-même qui fait mention de cette journée dans sa dix-huitième lettre sur l'Italie [...] J'avais lu les

Madame du Boccage, peu connue de nos jours, était une des rares femmes à s'être fait un nom dans le monde littéraire de son époque. Femme de lettres, mais également femme de son temps, elle entreprit des correspondances suivies avec de nombreux savants et personnalités de son siècle. D'autres preuves de son succès furent sa réception dans de nombreuses académies, aussi bien en France qu'à l'étranger,³ la publication de poèmes à sa gloire dans le *Mercure de France* au cours des années 1750 et 1760⁴ et sa présence inattendue dans le tableau d'Anicet Charles Gabriel Lemonnier intitulé « *une soirée chez Madame Geoffrin* ».⁵

Mariée à un passionné des lettres, qui traduisit plusieurs ouvrages anglais,⁶ elle put à son tour s'épanouir dans le métier des lettres à Rouen puis à Paris. En publiant de nombreux poèmes et traductions⁷ ainsi qu'une tragédie en vers, intitulée *Les Amazones*, représentée à la Comédie Française avec succès le 24 juillet 1749, et un poème épique, *La Colombiade*, publié en 1757, Madame du Boccage fit preuve d'originalité et de courage en s'essayant à des genres littéraires jusque là réservés aux hommes.⁸

Amazones de Madame du Boccage. » Ibidem, p. 390 ; « Vous avez connu à Paris Joseph Farsetti, noble Vénitien, homme de Lettres. Son cousin du même nom, du même goût, nous donna hier à dîner avec Goldoni, célèbre Auteur comique [...] » dans Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *Recueil des œuvres de Madame du Boccage, des Académies de Padoue, Bologne, Rome, Lyon & Rouen, Augmenté de l'imitation en vers du poème d'Abel*, Lyon 1770, t. III, p. 156. Dans la suite de l'article, il sera fait référence à cette édition dans le corps du texte et dans les notes de bas de page par les indications de toison et de pagination entre parenthèses.

³ Les Académies de Rouen (1756) et de Lyon (1758), de Padoue, Cortone, Florence, Bologne et Rome lui ouvrirent leurs portes.

⁴ Le numéro d'avril 1750 consacra ainsi trois pages à des poésies célébrant Madame du Boccage. *Mercure de France*, avril 1750, p. 114-116.

⁵ Pour une discussion sur la valeur documentaire de ce tableau et sur la présence de Madame du Boccage voir John LOUGH, *A propos du tableau de Lemonnier : Une soirée chez Madame Geoffrin*, Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie, 1992, vol. 12, n° 1, p. 4-18.

⁶ Pierre-Joseph du BOCCAGE, *Mélanges [sic] de différentes pièces de vers et de prose, traduites de l'anglois, d'après Mmes Elize Haywood & Suzanne Centlive, Mrs Pope, Southern & autres*, Berlin [Paris, Laurent Durand ou veuve Christophe II David] 1751, 3 vol. ; Pierre-Joseph du BOCCAGE, *Lettres sur le théâtre anglais avec une traduction de l'avare de M. Shadwell, et de la femme de la campagne, comédie de M. Wicherley*, [Paris, Laurant Durand] 1752, 2 vol.

⁷ La plupart de ces ouvrages sont réédités dans son Recueil en 1764. Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *Recueil des Œuvres de Madame du Boccage*, Lyon 1764, 3 tomes ; Une étude sur l'influence du *Paradis Perdu* de Milton dans la littérature française a été publiée en 1975. Jean GILLET, *Le Paradis Perdu dans la littérature française de Voltaire à Chateaubriand*, Paris 1975, p. 185-206 (sur l'adaptation par madame du Boccage).

⁸ Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *La Colombiade, ou la Foi portée au Nouveau Monde*, poème, Paris 1756 ; Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *Les Amazones, tragédie en cinq actes, par Madame du Boccage, représentée par les comédiens ordinaires du Roy, aux mois de juillet et d'août 1749*, Paris 1749 ; *Mémoires de Trévoux*, mars 1757 : « La naissance d'un poème épique est toujours un événement considérable [...] Celui que nous annonçons est dû aux talents et aux travaux d'une dame, circonstance qui ajoute à la célébrité de l'ouvrage. » Sa tragédie *Les Amazones* connut une certaine renommée puisque l'Anglais John Douglas signale sa publication dans son journal de voyage : « *Just before I arrived at Paris, in the month of August, a Madame du Boccage [sic], a lady of family, from Brittany, already known by her prose imitation, or paraphrase*

Femme d'ambition, elle entreprit également la publication de ses lettres de voyage encore peu étudiées et qui seront l'objet de cet article. La pratique des voyages se développant considérablement au cours du siècle, nombreuses furent les personnalités du monde des arts, des lettres et des sciences qui se déplacèrent en Europe. En compagnie de son époux, Madame du Boccage visita l'Angleterre et la Hollande en 1750, avant de parcourir l'Italie durant les années 1757 et 1758.⁹ Dans le *Recueil* de ses ouvrages, publié en 1764 et traduit en anglais dès 1770, elle livre une série de lettres comprenant non pas des renseignements historiques, archéologiques ou des listes d'œuvres d'art comme le faisaient ses contemporains, mais elle privilégie les descriptions des lieux de sociabilité qu'il était indispensable de fréquenter à l'époque.¹⁰

La première partie de cet article décrira l'importance des voyages dans la carrière d'une femme de lettres du dix-huitième siècle et des liens sociaux et professionnels qu'ils permettaient de tisser. La seconde partie étudiera les lieux de sociabilité fréquentés par le couple et leurs contemporains, à savoir les assemblées, dîners, promenades et jardins d'agrément ou encore les théâtres d'opéras et d'oratorios.

1. Sociabilité, littérature et voyage

1.1 La correspondance

Le troisième et dernier tome du *Recueil des Œuvres de madame du Boccage* publié en 1764 est constitué de trois séries de lettres correspondant respectivement aux deux voyages d'Angleterre et de Hollande entrepris en 1750 et à celui d'Italie datant de 1757 et 1758. Si le voyage d'Italie était à la mode en France dès le dix-septième siècle, celui d'Angleterre et particulièrement celui de Hollande restaient rares. Pourtant ce furent par ces deux destinations que commencèrent Madame du Boccage et son mari.

Publiées en 1764, réimprimées en 1770 sous forme de recueil d'œuvres et enfin éditées seules en 1771,¹¹ les lettres de voyage de Madame du Boccage connu-

of the paradise Lost, gave to the stage a tragedy, entitled Les Amazones. It was a very poor performance, and barely suffered, not applauded; a French audience being too polite to affront a lady, by condemning her production. » John DOUGLAS, successively bishop of Carlisle and of Salisbury, *Journal of what accured to me during my travels through Holland, Germany and France, Begun in the year 1748, July 5th, O.S. and ended in October, 1749*, dans W. McDonald, éd., *Select Works, with a biographical memoir by W. McDonald*, Salisbury 1820, p. 148.

⁹ Londres 1^{er} avril 1750 à 9^{ème} lettre Londres 4 juin 1750 ; 10^{ème} lettre La Haye, 20 juin 1750 à (14^{ème} 30 Juillet 1750) 15^{ème} lettre, 2^{nde} saison de Forges ; 16^{ème} lettre, Turin 25 avril 1757 à 40^{ème} lettre, Lyon 8 juillet 1758.

¹⁰ Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *Recueil des Œuvres de Madame du Boccage de l'Académie de Padoue, de Bologne, de Rome et de Lyon*, Lyon 1764 ; t. III.

¹¹ A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 2), 3 vol ; Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *Lettres de Madame du Boccage contenant ses voyages en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie, faits pendant les années 1750, 1757 & 1758*, Dresde 1771, 3 vol.

rent un grand succès, comme en témoigne leur traduction en Anglais dès l'année 1770.¹² Leur parution ne vit pourtant le jour que sept années après le dernier voyage entrepris par le couple, alors que l'auteur connaissait déjà une certaine renommée : « *Ce ne fut qu'après avoir acquis un nom & un rang distingué dans la littérature, & parmi les Poètes les plus estimés, que Madame DU BOCCAGE, à l'exemple des anciens Sages de la GRECE, alla étudier les mœurs des Nations étrangères. Rien de tout ce qui peut intéresser les Arts, l'esprit & la raison, n'est échappé à ses regards observateurs.* »¹³

L'avertissement du troisième tome apprend à ses lecteurs l'origine de ces lettres. Madame du Boccage les auraient écrites pour sa sœur au cours de ses périple à travers l'Europe avant de les retravailler pour publication : « [...] *l'envie me prit d'y joindre des Lettres que j'avois écrites à ma sœur, d'Angleterre & d'Italie : j'en retranchais les détails de famille & tâchais d'en rendre le style & les récits plus exacts.* »¹⁴ Dans la seconde lettre, Madame du Boccage se fait encore plus précise, déclarant vouloir maintenir un lien social privilégié avec sa sœur, en la distrayant par ses aventures, en dépit de la distance qui les séparait : « *Je vous ai promis, ma chère [sic] soeur, d'amuser la solitude de votre château, du récit de mes actions. Notre amitié vous les rend importantes.* »¹⁵ Sa sœur, Madame du Perron, était la veuve d'un conseiller au Parlement de Rouen et fut la destinataire première de ses anecdotes de voyage d'après les avant-propos de 1762 et de 1771 : « *A mesure qu'elle faisoit de nouvelles découvertes chez les ANGLOIS, en HOLLANDE & en ITALIE, elle écrivoit ses réflexions & les communiquoit à sa sœur, Madame DU PERRON, Veuve du Conseiller au parlement de ROUEN. De retour dans sa Patrie, l'aimable & sage Voyageuse n'a fait que retrancher des Lettres les détails de famille & en rendre le style & les récits plus exacts. Leur suite forme une relation utile & curieuse des différens objets que Madame DU BOCCAGE a remarqués chez ces trois peuples.* »¹⁶

Ces périple à travers l'Europe semblent avoir été un rêve pour Madame du Boccage¹⁷ et la publication de leurs relations, un long travail de vérifications des

¹² Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *Letters concerning England, Holland and Italy. By the celebrated Madam [sic] du Bocage [sic], Member of the Academies of Padua, Bologna, Rome and Lyons, Written During her Travels in those countries. Translated from the French*, London 1770, 2 vol.

¹³ A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol I, avant-propos.

¹⁴ Ibidem, vol III, avertissement.

¹⁵ Ibidem, p. 11.

¹⁶ Ibidem, vol I, avant-propos.

¹⁷ Francesco ALGAROTTI, *Opere del conte Algarotti edizione novissima*, Venezia 1791-1794, t. XVI, Lettre à Algarotti 2 janvier 1750 : « *Il me sera permis d'aller au mois d'avril en Angleterre et en Hollande, pour pouvoir dire que j'ai vu d'autres que des Français; et, rentrant dans mon propre pays, je dirai sans doute que les hommes sont les mêmes en tous lieux ; ils n'ont d'autre différence que le masque [...]* » ; A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 355-356, 356 : « *il est bon de s'assurer de ce que la raison nous faisait soupçonner* » ; « *Platon dans sa République ordonne de ne point visiter les pays étrangers avant quarante ou cinquante ans [...]* Par l'habitude, les objets deviennent insipides, & nous le devenons pour eux. Changeons

détails rapportés, aussi bien sur le terrain par des entretiens avec des personnalités diverses que par la consultation des ouvrages de ses contemporains : « *Je vous ai fait parvenir les longs détails que vous m'avez demandés, par des moyens sûrs, autant qu'il m'a été possible : vous avez, je le vois, presque tout reçu ; j'ai consulté les gens éclairés, & les livres; je ne répons pas de leurs erreurs, & crains bien d'en avoir ajouté. Pensez que je vous indique seulement les objets à chercher dans les meilleurs voyageurs.* »¹⁸

Au cours de ses voyages, elle se plaignit de l'incrédulité de ses interlocuteurs lorsqu'elle en rapportait les détails ; il n'est donc pas étonnant qu'elle se prévale des plus sérieuses vérifications : « *Par politesse, plus que par curiosité, chacun s'empresse à me faire des questions sur mon voyage, & n'écoute gueres [sic] la réponse [...] quand on leur raconte des choses fort éloignées de leurs usages, ils en doutent presque toujours.* »¹⁹ Consciente de l'importance des informations avancées dans ses lettres, elle renvoie ses lecteurs aux témoignages qui ont précédé la publication de son ouvrage, tout en se justifiant de possibles différences entre ces écrits et en insistant sur l'originalité de ses propres descriptions : « *Cent personnes regardent le même objet & l'envisagent sous divers points de vue : puisse ma manière de voir, ajouter quelqu'agrément à vos lectures sur les lieux que je suis en train de parcourir !* »²⁰

La rédaction d'une correspondance privée étant l'une des occupations quotidiennes les plus importantes d'un individu lettré du dix-huitième siècle,²¹ le choix par Madame du Boccage de ce genre « *familier* » pour présenter ses récits de voyages n'était pas anodin. Prisé dès la fin du dix-septième siècle, ce genre littéraire était particulièrement en vogue dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il permettait au lecteur de se sentir plus proche du voyageur, voire de s'identifier à lui. Elle se rapprochait ainsi de son lecteur et se plaçait dans la lignée d'auteurs célèbres, tels que Bêat Louis de Muralt, Voltaire et l'abbé Jean-Bernard Le Blanc, qui publièrent des descriptions de l'Angleterre sous forme épistolaire,²² ou encore du président Charles de Brosses et de Maximilien Misson qui décrivirent l'Italie.²³

alors de pays, nous y ferons un nouvel être ; quoique les hommes soient par-tout les mêmes, leurs passions, leurs mœurs, que nous retrouvons sous d'autres formes, réveillent notre attention, & l'intérêt de curiosité qui occupe si agréablement la jeunesse [...] ».

¹⁸ A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 395.

¹⁹ Ibidem, p. 119.

²⁰ Ibidem, vol II, p. 126.

²¹ Janet GURKIN ALTMAN, *Espace public, espace privé : la politique de la publication de lettres sous l'ancien régime*, Revue belge de philologie et d'histoire, 70, n° 3, 1992, 607-623 ; André MAGNAN, *Correspondance*, in : Dictionnaire européen des Lumières, sous la direction de Michel Delon, Paris 2007, p. 313-316.

²² Cécile CHAMPONNOIS, *La réception des pratiques lyriques en France et en Angleterre au dix-huitième siècle : La littérature de voyage et ses destinataires*, Cahiers d'Histoire Culturelle, n°19, 2008, p. 203-220.

²³ Bêat Louis de MURALT, *Lettres sur les Anglois et les François et sur les voiajes [par B.-L. de Muralt]*, s. l., 1725. In-8°, pièces limin., 543 p. ; VOLTAIRE, *Lettres philosophiques par M. de Voltaire*, Amsterdam 1734, In-12; Jean-Bernard Le BLANC, *Lettre d'un François*, La Haye

Madame du Boccage souligne encore dans une de ses lettres l'utilité d'une correspondance et son rôle social, justifiant ainsi le genre littéraire choisi : « *Des curieux de tout genre parlent de ce beau pays ; qu'ajouterois-je à leurs recherches ? Si je me borne à vous faire mon histoire, notre amitié vous la rendra intéressante ; mais vous ennuierez ceux à qui vous voulez lire mes lettres. Il est vrai que la manie de parler souvent de soi, traitée de vanité en toute autre occasion, ne doit point l'être dans une correspondance dont le seul but est de se communiquer l'une à l'autre les choses qui nous concernent et nous affectent le plus. Tâchons donc, en vous instruisant de ce qui me regarde, de vous amuser des merveilles dont je serai le plus frappée.* »²⁴

Il s'agissait donc à la fois de divertir le lecteur, et de le renseigner sur les différences de culture entre les pays visités. Notons encore que les destinataires des lettres n'étaient pas les seuls à prendre connaissance de leur contenu puisqu'elles étaient le plus souvent lues à haute voix à des cercles d'amis et de connaissances.

À l'avant-dernière page de son ouvrage, Madame du Boccage ne manquait pas de souligner la complexité d'une telle entreprise tout en revenant sur le rôle de sociabilité qu'exerce une correspondance, d'abord, à l'époque de sa réception, puis à sa lecture en société et enfin au retour de l'auteur, qui peut alors commenter ses lettres plus abondamment avec ses amis : « *Combien faut-il que je vous aime, pour avoir trouvé les moments de tant écrire au milieu des amusements du monde & des fatigues de la route ! Vous voulez payer ma peine en m'assurant que vous vous donnez celle de garder mes lettres ; puisque vous prenez ce soin obligeant, nous les commenterons donc ensemble à loisir.* »²⁵ Elle conclut de son séjour en Italie que voyager était « [...] le temps de la vie le plus rapide et le plus divertissant. Je ne me suis jamais plus amusée que dans ma course d'Angleterre, de Hollande & dans celle-ci [...] ».²⁶

1.2 La rencontre d'autres voyageurs

Déjà célèbre pour son activité de salonnière qu'elle exerça à Paris à partir de 1733, ainsi que pour ses succès littéraires,²⁷ elle eut encore l'opportunité par ses

1745, 3 vol., in-8°; Maximilien MISSON, *Nouveau voyage d'Italie, fait en l'année 1688, avec un mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le mesme voyage... [par Maximilien Misson]*, La Haye 1691, 2 vol. in-8°, frontisp. gravé, pl. ; Charles de BROSSES, *Le président de Brosses en Italie : lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740, par Charles de Brosses ; 2e édition authentique, précédée d'un essai sur la vie et les écrits de l'auteur, par M. R. Colomb...*, Paris 1858, 2 vol. (LX-460, 504 p.), in-18.

²⁴ A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 125-126.

²⁵ Ibidem, p. 395.

²⁶ Ibidem, p. 355.

²⁷ Grace GILL-MARK, *Une femme de lettres au XVIIIème siècle, Anne-Marie du Boccage*, Paris 1927, p. 18. Voltaire discourait élogieusement sur les œuvres de Madame du Boccage dès 1746 : « [...] *J'ay trouvé son poème écrit facilement et avec naturel. Ce n'est pas là un petit mérite, puisque c'est avoir surmonté la plus grande des difficultés. [...] J'ay exécuté tous vos ordres sur le Poème de la Sapho de Normandie.* » Théodore BESTERMAN éd., *The Complete Works of*

voyages en Europe, de rencontrer un nombre considérable de personnes qui deviendront par la suite des relations de travail, des amis ou de fidèles correspondants.

Parmi celles qui restèrent en relation avec Madame du Boccage et qui jouèrent un rôle dans sa vie littéraire, figure l'Anglais Philippe Dormer Stanhope, comte de Chesterfield. Comme elle le stipule dans la deuxième de ses *Lettres*, ils se rencontrèrent en Angleterre, où elle put apprécier son intelligence et ses bonnes manières. Lord Chesterfield était un homme cultivé, qui avait lui-même une grande habitude des voyages, en ayant effectué plusieurs sur le continent avant de remplir la fonction d'ambassadeur en Hollande entre 1728 et 1732.²⁸ Afin que le couple du Boccage puisse poursuivre dans les meilleures conditions leur voyage dans ce pays, il envoya des lettres d'introduction à ses relations : « *Nous comptons n'y voir que le Ministre de France ; mais Mylord Chesterfield, sans nous en avertir, nous avoit fait la grace d'écrire en notre faveur au comte de Holderness, Ambassadeur d'Angleterre.* »²⁹ En retour de cette attention, elle eut la charge de veiller sur le fils du Comte lors de son séjour à Paris durant son Grand Tour. Chesterfield et son fils poursuivirent à cette occasion une longue relation épistolaire dont résultent de nombreuses lettres, publiées en 1774,³⁰ renseignant sur ses fréquentations, sur les ouvrages à consulter, sur les bonnes manières et la bienséance à respecter en société³¹ ainsi que sur les mœurs et coutumes des différents peuples européens. Pen-

Voltaire, Oxford, Voltaire Foundation, Lettre D.3450 adressée à Cideville du 19 août 1746, vol. 94, correspondance X, p. 66.

²⁸ « *mais on trouve ici nombre de personnes, dont la magnificence, les manières & le mérite sont de tout pays, entr'autres le Comte & la Comtesse Chesterfield, qui nous accablent de bontés [...] il a voyagé dans toutes les Cours, & n'en a pris que le bon ; une plus grande connoissance des hommes, plus d'agrément dans la conversation, la facilité de bien parler diverses langues, une bibliothèque choisie, les meilleurs tableaux pour orner son palais, & le désir de le bâtir dans un bon goût d'architecture.* » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, 13, 13-14.

²⁹ Ibidem, p. 86. Philip Dormer STANHOPE, *The letters of Philip Dormer Stanhope Earl of Chesterfield with the Characters edited with introduction, notes, and index by John Bradshaw*, London 1892, p. 954, To solomon Dayrolles, esq, London May 25, OS 1750 : "You will see Hop at the Hague next week; it is sooner than he proposed to go, but he is ordered, which gives him some apprehensions. You will also see the famous Madame du Boccage, who sets out from hence with her husband, and Abbé Guasco de l'Académie des Inscriptions, next Tuesday. She has translated Milton into French, and have a tragedy last winter at Paris, called les Amazones. She has good parts, n'affiche pas le bel esprit. Pray, give them un petit déjeuner, and let them know tha I did them justice with you; they stay but a few days at the Hague, so cannot be very troublesome to you. But I possibly shall, if I lengthen this letter; so, bon soir."

³⁰ Philip STANHOPE, Earl of Chesterfield, *Letters written by the late right honourable Philip Dormer Stanhope, earl of Chesterfield to his son, Philip Stanhope, Esq., Late envoy extraordinary at the court of Dresden: together with several other pieces on various subjects. Published by Mrs Eugenia Stanhope, from the originals now in her possession, in two volumes*, London 1774, 2 t.

³¹ Ce qui fait dire à Voltaire que leur échanges épistolaires ressemblaient à un traité d'éducation, comme celui de François Augustin de MONCRIF, *Essai sur la nessesité et sur les moyens de plaire*, Paris 1738. William Henry BARBER éd., *The Complete Works of Voltaire*, Oxford, The Voltaire foundation, vol. 125, p. 97, D 19075 : « *Je souhaite pour votre amusement qu'on traduise incessamment, et bien, les deux gros volumes de lettres du comte De Chesterfield, à son fils*

dant son séjour parisien, Lord Chesterfield avait recommandé tout particulièrement à son enfant de fréquenter le salon de Madame du Boccage, un des principaux rendez-vous de la capitale française. Le jeune Stanhope devint bientôt le « *fils adoptif* » de Mme du Boccage, qui se chargea entre autres choses, de lui choisir un maître à danser, choix capital dans l'éducation d'un jeune aristocrate, et rendit fidèlement compte à son père de ses progrès. « *mon jeune voyageur sent comme il le doit, les attentions dont vous l'avez comblé. Il se fait gloire d'avoir reçu vos ordres au sujet d'un maître à danser ; il se considère comme votre fils adoptif ; il fait même allusion à je ne sais qui dans la fable, dont les Muses se chargèrent du soin de l'éducation. Il est sûrement en bonne école ; s'il n'en profite pas, ce sera sa faute, puisque vous daignez l'instruire par vos conseils, et par vos exemples.* »³²

Tandis que celui-ci s'occupait surtout à faire apprendre au jeune homme les règles du « *bel usage* », Mme du Boccage lui fit faire connaissance de jeunes gens et confia son éducation culturelle à son mari qui le conduisit aux spectacles.³³ Elle n'envoya au comte que des rapports favorables sur la conduite de son fils et poursuivit leur correspondance amicale et littéraire après le départ du jeune homme. Ainsi, peu de temps après la création des *Amazones*, Chesterfield lui conseilla dans une lettre du 30 septembre 1750 (VS) de continuer dans ce genre littéraire pourtant réservé aux hommes et « *de travailler d'invention et de finir [s]a nouvelle tragédie* ». ³⁴ Puis, il soutint son entreprise de rédaction de *La Colombiade* en lui fournissant une liste d'ouvrages de référence à consulter.³⁵ Enfin, pour cou-

Philippe Stanhope. Il y parle d'un très grand nombre de personnes que vous avez connues. Il y a beaucoup à apprendre, et je ne sais si ce n'est pas le meilleur livre d'éducation qu'on ait jamais fait. Il y peint toutes les cours d'Europe. Il veut que son fils cherche à plaire et lui en donne des moïens qui valent peut être ceux du grand Moncrif qui sçut plaire à une auguste Reine de France. »

³² P. D. STANHOPE, o. c. (note 29), t. III, p. 978 ; « *M. Stanhope mon parent, dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir en Angleterre, a celui de vous porter cette lettre à Paris. Je ne sais s'il est digne de vous être présenté; mais je sans que chaque fois qu'il aura l'honneur de vous voir, il en deviendra plus présentable. Si l'esprit se communiquoit comme la petite vérole, je lui procure une belle occasion d'en prendre, et de la meilleure sorte : mais il est très sûr qu'on prend insensiblement le ton et les manières de ceux qu'on fréquente. C'est pourquoi je vous supplie, Madame, souffrez qu'il vous fasse de tems en tems sa cour comme ami de votre maison, aux heures qu'il vous sera le moins incommode : il y a des exemples, qui valent mieux que tous les préceptes du monde, et des conseils meilleurs que des ordres.* » dans Ibidem, t. III, p. 977.

³³ P. STANHOPE, o. c. (note 30), vol. 2, p. 79 : « *Madame de Monconseil gives me a favourable account of you, and so do Marquis de Matignon, and Madame du Boccage.* » ; Ibidem, vol. 2, p. 80 : « *Monsieur du Bocage will go with you, he tells me, with great pleasure, to the plays, and point out to you whatever deserves your knowing taste.* »

³⁴ P. D. STANHOPE, o. c. (note 29), t. III, p. 966 : « [...] *L'Essai de Pope sur la Critique seroit un objet digne de votre attention, en cas que vous voulussiez traduire, mais je vous conseille de travailler d'invention, et de finir la nouvelle tragédie, que vous avez ébauchée. Vous êtes du petit nombre de ceux, auxquels la paresse n'est pas permise.* »

³⁵ Ibidem, t. III, p. 1012-1013 (4 mars VS 1752) : « *Votre entreprise est brillante, Madame, digne de vous, et nullement au dessus de vos forces, j'en atteste les mânes de Milton, qui ne me désavoueroient point [...] Je voudrois bien, Madame, lire votre découverte du nouveau Monde** (*La Co-

ronner leur amitié, il lui envoya son buste qu'elle plaça, d'après Madame de Beauharnais, dans son salon à côté de celui de Montesquieu, de Fontenelle,³⁶ de Pope et peut-être de trois autres grands noms de la littérature anglaise. Dans une lettre écrite de Hollande à sa sœur, elle lui apprend avoir reçu du comte lui-même les bustes de quatre poètes anglais dont celui de Pope précédemment cité : « *Avant que de quitter le rivage que je vous décris, je viens de répondre au beau présent que Mylord Chesterfield m'a envoyé : ce sont les bustes des quatre plus grands Poètes d'Angleterre, Mylton, Dryden, Pope, & Shakespear ; lisez mon remerciement, trop peu digne, par malheur de son attention flatteuse : [...] Je reprochais vivement à ces bustes célèbres, d'avoir passé la mer sans le vôtre ; je préférois, leur dis-je, à la représentation de vous autres morts fameux, l'image de l'illustre vivant qui vous envoie [...] Je crus [...] que de demander votre portrait, étoit trop oser. Je me borne donc à vous faire mes très-humbles remerciements [...] je les destine à l'ornement de ma petite bibliothèque de Paris.* »³⁷

Chesterfield se révéla donc, autant un ami qu'un conseiller en littérature, allant jusqu'à vanter les mérites de l'auteur auprès de ses correspondants. Dans une lettre adressée à la Marquise de Montconseil le 1^{er} novembre 1751, il décrivait les qualités de la traductrice : « *Je vous assure que le Milton de Madame du Boccage a beaucoup de mérite. Ses abrègements sont nombreux, mais judicieux. Quant à sa traduction du Temple de la Renommée de Pope, elle est d'une étonnante exactitude.* »³⁸

lombiade), avant que d'aller faire la mienne. J'ai cherché selon vos ordres les livres qui pouvoient avoir quelque relation à votre sujet, et je n'en ai trouvé que deux, que j'ai l'honneur de vous envoyer. »

³⁶ Fontenelle avait été un ami fidèle de madame du Boccage durant de longues années et fréquenta son salon les dimanches. Alain NIDERST, *Fontenelle*, Paris, p. 379. Il insista pour être censeur de sa Tragédie *Les Amazones* et encensa publiquement l'auteur dans son approbation : « *J'ai lu cette pièce où l'on voit avec beaucoup de plaisir, les Amazones guerrières représentées par une illustre Amazone du Parnasse.* » A.-M. FIQUET Du BOCCAGE, *Les Amazones*, o. c. (note 8), Approbation.

³⁷ A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 114, 115, 118. P. D. STANHOPE, o. c. (note 29), t. III, p. 986-987 : « [...] Enfin, je crois avoir trouvé un excellent expédient pour m'acquitter ; c'est de vous envoyer quatre Ambassadeurs, pour vous faire amende honorable en mon nom, quoique, par parenthèse, leurs noms valent mille fois mieux que le mien. C'est Shakespear, Milton, Dryden, et Pope, l'honneur de notre nation ; qui, s'ils vous connoissoient, se feroient honneur d'être placés chez vous. Vous les y trouverez à votre retour en Normandie; ils partent la semaine prochaine pour Dieppe. Ayez quelque bonté pour Dryden, jaloux de la préférence que vous avez donné à Milton et à Pope. Vous ferez à Shakespeare tel accueil que vous jugerez à propos, vu que quelquefois il mérite le meilleur, et quelquefois le plus mauvais. »

³⁸ P. D. STANHOPE, o. c. (note 29), t. III, p. 971, A Madame la Marquise de Monconseil, A Bath, ce 1 novembre, VS 1751 : « *I assure you Mme Du Boccage's Milton has great merit. She has abridged it considerably but with judgment ; an her translation of Pope's Temple of Fame is amazingly accurate.* » Traduction en Français tiré de G. GILL-MARK, o. c. (note 27), p. 59. Chesterfield considérait encore les Lettres de Madame du Boccage supérieures à celles de Mesdames de Sévigné, de la Fayette et de Coulanges ainsi qu'à celles de La Rochefoucault. Rex A. BARRELL, *Chesterfield et la France*, Paris 1968, p. 118.

Les lettres de voyages de Madame du Boccage reçurent des éloges de la part de Voltaire dans un courrier du 19 septembre 1764. Il les comparait à celles publiées à titre posthume par Lady Mary Wortley Montagu, femme de lettre anglaise et grande voyageuse : « *J'ai lu la très joli édition [Recueil des œuvres de Madame Du Boccage, Lyon 1764], dont vous avez voulu me gratifier. Je ne connaissais point vos agréables lettres sur l'Italie ; elles sont supérieures à celles de mad. de Montaigu. Je connais Constantinople par elle, et Rome par vous ; et grâce à votre style, je donne la préférence à Rome.* »³⁹

Après son mariage, Lady Mary Wortley Montagu avait suivi son mari dans son ambassade à Constantinople. Ce sont les observations effectuées lors de ce voyage, qui constituent la substance des *Letters of the Right Honourable Lady M---y W---y M----e : Written, during her travels in Europe, Asia and Africa* publiées à titre posthume en 1763, soit une année après son décès. Suite à ce voyage, Lady Mary Wortley Montagu devint célèbre pour l'introduction de l'inoculation de la petite vérole en Europe,⁴⁰ pour ses relations dans le monde des lettres, et enfin pour ses propres écrits : « [...] *Vous savez qu'au retour de son ambassade de Constantinople, sa bravoure la détermina à donner la petite vérole à son fils unique : tous ses compatriotes l'imitèrent. [...] La France doit à notre Abbé Yart de bonnes traductions de plusieurs de ses ouvrages. [...]* ».⁴¹

Elle rencontra les hommes de lettres les plus connus. Elle fut notamment très proche de Joseph Addison et d'Alexander Pope et reçut Voltaire et Montesquieu lors de leur séjour londonien. Dans sa deuxième lettre sur l'Angleterre, Madame du Boccage, révèle qu'elle avait déjà rencontré à Londres un membre de la famille de Lady Mary Wortley Montagu.⁴² Elle put s'entretenir à plusieurs reprises

³⁹ T. BESTERMAN éd., o. c. (note 27), Vol. 112, p. 113, Best D. 12092, Ferney, 19 septembre 1764. Il se montra néanmoins fort élogieux pour l'ouvrage en général qu'il lisait en version originale. Il en recommanda d'ailleurs la lecture à ses correspondants après traduction : « *Les lettres de Mad Sévigné sont faittes pour les Français, et celles de Milady Montaigu pour toutes les nations. Si jamais elles sont bien traduittes, ce qui est fort difficile, vous serez enchantés de voir des choses curieuses en nouvelles embellies par la science, par le goût et par le style.* » W. H. BARBER éd., o. c. (note 31), vol. 110, lettre D. 11425, 21 septembre 1763, p. 419.

⁴⁰ La technique est importée en occident au début du dix-huitième siècle, par lady Mary Wortley Montagu, femme de l'ambassadeur de Grande-Bretagne en Turquie qui l'apprit du docteur Emmanuel Timoni (ca 1670-1718), médecin de l'ambassade de Grande-Bretagne à Istanbul. « *Vous savez qu'au retour de son ambassade de Constantinople, sa bravoure la détermina à donner la petite vérole à son fils unique : tous ses compatriotes l'imitèrent.* » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 173.

⁴¹ Ibidem, p. 173, 174. L'abbé Antoine Yart (1710-1791) a été, avec Fontenelle et Le Cornier de Cideville, l'un des fondateurs de l'Académie de Rouen. Il publia à partir de 1749 des traductions de poètes anglais inédits, munies d'un appareil critique. Abbé Antoine YART, *Idée de la poésie anglaise, ou Traduction des meilleurs poètes anglois qui n'ont point encore paru dans notre langue, avec un jugement sur leurs ouvrages et une comparaison de leurs poésies avec celles des auteurs anciens et modernes, par M. l'abbé Yart [...]*, Paris 1749-1756, 8 vol.

⁴² « *Nous en avons fait un [un déjeuner charmant] aujourd'hui chez Mylady Montaigu (d), dans un cabinet tapissé de pekins peints, & garni des plus jolis meubles de la Chine [...]* » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 12.

avec Lady Mary Wortley Montagu en Italie, où celle-ci séjourna vingt-deux années consécutives, à Brescia, Venise ou Padoue. Comme de nombreux voyageurs de l'époque, elle se fit en effet un devoir de rencontrer l'écrivain britannique à Venise. Il semble que Madame du Boccage aurait, sinon proposé, du moins souhaité voyager en sa compagnie jusqu'à Naples mais, alors âgée de presque soixante-dix ans, Lady Mary Wortley Montagu ne pouvait l'accompagner. « *Mylady Montagu, que nous avons eu le bonheur d'entretenir plus d'une fois à Venise, où elle fixe son séjour [...] Les caresses dont cette Lady m'honora, finirent par m'assurer que dix ans de trop arrêtoient son envie de m'accompagner jusqu'à Naples, dont la situation la charme.* »⁴³

Un ami commun de Lady Mary Wortley Montagu et de Madame du Boccage fut le comte Francesco Algarotti. Grand voyageur, homme de sciences et de lettres, il avait fait la connaissance en Angleterre de Mary Wortley Montagu qui le poursuivit de ses assiduités sans succès durant plusieurs années⁴⁴ et il avait fréquenté, lors de ses visites à Paris, le salon de Madame du Boccage : « *Nous arrivâmes le 6 à Bologne ; avec grand empressement de revoir le Comte Algarotti, que nous avons connu dans les deux voyages qu'il a faits à Paris. Il a depuis visité les Cours du Nord. Vous avez beaucoup entendu parler de ses ouvrages & de la faveur méritée où il fut long-temps chez le Roi de Prusse. Sa santé l'oblige de le quitter pour quelques années. Il les passe agréablement ici, où il est fort recherché, & m'est d'un grand secours. Jugez combien nous avons de questions à nous faire ! Nos conversations sont très-vives [...]* ».⁴⁵

Lorsqu'il quitta la capitale française pour se rendre chez le roi de Prusse, Madame du Boccage entreprit avec lui une correspondance suivie, qui ne s'acheva qu'avec le décès de son correspondant en 1764. Ils s'envoyèrent mutuellement leurs ouvrages et aidèrent à leur publicité. Elle lui fit notamment parvenir un exemplaire de son *Paradis Terrestre*, pour lequel Algarotti lui répondit en joignant à ses propres louanges celles du roi, qu'elle considérait comme étant « *aussi aimable homme de lettres que grand homme d'Etat* ». ⁴⁶ Après avoir connu le succès

⁴³ Ibidem, p. 173-174.

⁴⁴ Le comte Algarotti et Mary Wortley Montagu se rencontrèrent en Angleterre en 1736. Elle avait alors quarante-sept ans et lui vingt-quatre ans.

⁴⁵ A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 170-171.

⁴⁶ F. ALGAROTTI, o. c. (note 17), t. XVI, p. 402, Du Boccage à Algarotti, 20 avril 1749 ; Ibidem, t. XVI, p. 398-399, Du Boccage à Algarotti, 1^{er} février 1749 : « [...] je fais trop de cas de votre gout pour les belles lettres pour ne pas vous faire part d'un ouvrage que j'avois fait pour mon amusement, et qu'on m'a conseillé de donner au public. vous connoissez Milton dans sa langue ; je ne sais si vous reproverez les changemens que j'ai faits à son Poème dans la mienne. je serois fort flattée de mériter votre suffrage ; il me mettroit en crédit dans la cour spirituelle ou vous brilliez, et me donneroit bonne opinion de mes foibles talents, que mes compatriotes ont bien voulu flatter de leur approbation. j'ai l'honneur d'être, monsieur, etc. » ; Ibidem, t. XVI, p. 409-410 : ella Medissima de Paris, ce 1 septembre 1756 : « Je vous ai une double obligation, monsieur. Votre souvenir flatte infiniment mon amour-propre, et vos réflexions sur les arts m'instruisent ; votre savoir sur la musique et la peinture éclaircit mes idées confuses, qui souvent s'accordent avec les votres. Ici depuis deux ans on dispute sans-cesse sur l'opera italien et françois. Je n'ai

dans les cours britannique et italienne, il semble qu'elle souhaitait se mettre « *en crédit à la cour spirituelle où vous brillez* »⁴⁷ bien qu'elle n'eut jamais la chance de se rendre en Prusse.

Madame Du Boccage entretenait également des liens avec le littérateur italien Alessandro Verri qui avait assisté à ses dîners lors de son séjour à Paris. Il écrivit ainsi à son frère aîné Pietro le 25 février 1767 « *J'ai vu Condamine et je suis allée dîner chez lui, J'ai vu Nollet. J'ai vu Mlle Du Boccage. Bref, je fais le tour de ce musée philosophique [...]* » et le 1^{er} mars « *Aujourd'hui, je suis allée dîner chez madame du Boccage, où j'étais assis entre l'Abbé Mably, frère de Condillac [Condillac], et l'abbé Coyer. Deux noms qui ne te sont sans doute pas inconnus.* »⁴⁸ Pietro Verri avait servi de guide à Madame du Boccage à travers la ville de Milan quelques années auparavant et avait traduit le premier chant de son poème épique *La Colombiade*.⁴⁹

Ces rencontres entre les personnalités des lettres étaient encore facilitées par les lettres de recommandations, à l'image de celles écrites par Chesterfield à ses amis hollandais pour introduire madame du Boccage. Cette dernière insista dans une de ses lettres sur cette pratique utilisée dans les trois pays qu'elle visita : « *Vous me demandiez, ma chère sœur, comment je ferois pour me présenter dans des lieux où je suis inconnue. La politesse en Italie, comme à Londres, & même en Hollande, est de prévenir les étrangers sur les visites ; les amis des personnes auxquels ils sont recommandés, s'en font sur-tout un devoir.* »⁵⁰ Il est donc plus qu'évident que le système des lettres de recommandation utilisé lors des voyages et la fréquentation des salons favorisaient l'hospitalité et multipliaient les rencontres, tout en permettant une plus grande diffusion des idées et une plus large circulation des ouvrages, notamment par le biais de la traduction.

1.3 Les rencontres de savants et d'artistes

Si le salon parisien tenu par Madame du Boccage lui permit de rencontrer plusieurs personnalités du monde des sciences, des lettres et des arts français et

rien vû qui réunisse mieux l'excellent des deux genres que le plan que vous en donnez. J'en ai fait part à mes amis les plus connoisseurs ; tous ont été charmés du choix que vous avez fait d'Enée pour mettre sur le théâtre. la distribution des scenes, et les ballets sont amenés de la maniere la plus naturelle. Iphigenie est aussi un bon sujet. Vous en tiendrez-vous à la réussite de ces deux essais ? »

⁴⁷ Ibidem, p. 400, Algarotti à Madame du Boccage, Berlin, 15 février 1749 : « *j'ai eu occasion, madame, de parler plus d'une fois de votre bel ouvrage au Roi, qui en est aussi grand admirateur. C'est parler de Sappho à Apollon.* »

⁴⁸ Pietro et Alessandro VERRI, *Voyage à Paris et à Londres, Correspondance de Pietro et Alessandro Verri (1766-1767), traductions de l'italien et notes par Monique Bacelli*, Paris 2004, p. 329. Gabriel-François Coyer entreprit lui-même un voyage en Angleterre, dont résultèrent en 1779 ses *Nouvelles Observations sur l'Angleterre par un voyageur* (Paris, chez la veuve Duchesne).

⁴⁹ G. GILL-MARK, o. c. (note 27), p. 90. *La Colombiade* fut traduite en espagnol, en anglais, en allemand par Gessner et en italien par la Société des Trasformati. Ibidem, p. 166.

⁵⁰ A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 149.

étrangers, ses séjours en Angleterre et en Italie s'avèrent également riches en rencontre. Ce furent l'occasion de discussions, d'échanges d'ouvrages et de nombreuses visites.

A Florence, Madame du Boccage s'entretint avec le marquis Venucci et le médecin Cocchi qui lui firent visiter le Palais Medicis, notamment le cabinet de médailles et les salles d'histoire naturelle tandis qu'à Londres, elle avait fait la connaissance sept années plus tôt du chevalier Hans Sloane et du Docteur Richard Mead, célèbres savants anglais qui lui présentèrent leur collection respective.⁵¹

A Venise, elle rencontra le comte Gozzi et sa femme Luisa Bergalli Gozzi qui traduisirent sa tragédie des *Amazones* et son *Paradis Terrestre*.⁵² A Naples elle se vit offrir un exemplaire du dernier ouvrage de Maria Angela Ardinghelli par l'auteur elle-même, géomètre et traductrice de Stephen Hales, possédant des qualités dans les langues étrangères et des connaissances approfondies en physique.⁵³ Bergalli fut en relation épistolaire avec Paolina Grismondi qui correspondit elle-même avec Madame du Boccage et qui séjourna à Paris en 1788. Une lettre autographe conservée à la Bibliothèque Angelo Mai de Bergame (Italie) lui fut adressée par Madame du Boccage à la date du 5 avril 1789.⁵⁴

⁵¹ Ibidem, p. 180-181 ; « *En remontant le fleuve, on trouve Chelsea, fameux par un superbe hôpital, une manufacture de porcelaine, & les cabinets du Chevalier Sloane, les plus renommés de l'Europe pour l'histoire naturelle. Nous y avons parcouru quatorze chambres pleines de livres & de raretés & vu dans le jardin un crâne de baleine qui ombre une table de douze couverts. Ce curieux vieillard veut léguer ces fruits abondants de ses recherches à la société Royale, déjà riche en ce genre. Le Docteur Mead, fameux Médecin, possède aussi des trésors littéraires. Il nous a montré les desseins enluminés de toutes les peintures antiques à fresque, conservés de l'ancienne Rome ; une belle collection de tableau des diverses écoles, [...] il nous présenta du chocolat fait à la Mexicaine.* » Ibidem, p. 45-46.

⁵² « *Vous avez connu à Paris, Joseph Farfetti, noble Vénitien, homme de Lettres. Son cousin du même nom, du même goût, [On] nous donna hier à dîner avec Goldoni, célèbre Auteur comique, & la Comtesse Gozzi, qui a mis Térence en langue vulgaire, & s'est donné la peine de traduire & d'imprimer ma Tragédie des Amazones en vers italiens [...] Le mari de cette Sappho qui traduit actuellement mon Paradis terrestre, & M. Quirini, qui, comme moi, a pris Colomb comme son héros, a passé dix ans à mettre son voyage en dix chants [...]* » Ibidem, p. 155-157 ; Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *Le Amazzoni, tragedia della Signora Du Boccage, tradotta nell'italiana favella da Luisa Bergalli Gozzi [...]*, Venezia 1756.

⁵³ « *Entre les raretés de la ville, je compte Mademoiselle Ardinguelli géomètre, jolie, noble, jeune, instruite des langues savantes, & de la Françoise & l'angloise, au point de traduire les écrits de Hales. Cet ouvrage dont elle m'a gratifiée, lui suppose de grandes connoissances en physique.* » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 289. Stephen HALES, *Vegetable staticks: or, an account of some statical experiments on the sap in vegetables: being an essay towards a natural history of vegetation. Also, a specimen of an attempt to analyse the air, ...* By Steph. Hales, London 1727 ; Stephen HALES, *Statica de' vegetabili ed analisi dell' aria, opera del dottore Stefano Hales, [...] tradotta dall' inglese... [da Maria Angelo Ardinghelli]*, Napoli 1756, In-8.

⁵⁴ Carlotta EGLE TASSISTRO, *Luisa Bergalli Gozzi : la vita e l'opera sua nel suo tempo* Roma, Tipografia nazionale Bertero 1919, p. 169 ; Boccage, Madame du, Paris, Grismondi, Paolina, [n.d.], 05 Avril 1789, Bergamo, Biblioteca Angelo Mai di Bergamo, Raccolta Grismondi, MMB 828-831 : « *J'ai différé à vous remercier de votre charmante lettre, de votre souvenir flatteur [...] si la*

La fréquentation de nombreux savants et hommes de lettres et la qualité de ses écrits permirent à Madame du Boccage d'accéder à plusieurs académies, fait exceptionnel pour une femme à cette époque. Le comte Algarotti n'était pas pour rien dans tous ces honneurs, ayant lui-même demandé son admission aux Académies de Bologne et de Padoue.⁵⁵ Dans ses lettres sur l'Italie, elle décrit à ses lecteurs ses réceptions à l'Académie de l'Institut de Bologne pour laquelle elle ne cache pas sa fierté,⁵⁶ à celle de Padoue,⁵⁷ et à celle des Arcades de Rome de laquelle elle donna une description fort émouvante : « *Je fus hier honorée de sa présence [Cardinal Passionei] à l'auguste assemblée des Arcades, qu'on eut la bonté de faire pour ma réception. Plusieurs Princesses & Cardinaux daignèrent y assister, & beaucoup d'élèves d'Apollon. Je bégayai, en tremblant, un remerciement rimé ; [...] J'étois le Saint du Jour. Le très-digne Secrétaire de l'Académie, l'Abbé Morei, & plusieurs poètes, me louerent à l'envi, avec toute l'exagération que les muses permettent. [...] les Arcades font imprimer le recueil de vers fait en mon honneur, je vous les enverrai.* »⁵⁸

Il ressort de cette première partie que les relations tissées au cours des voyages étaient multiples et pouvaient aboutir à des amitiés profondes et à de longs et fructueux échanges épistolaires. Ce qui conduisit Madame du Boccage à écrire le commentaire suivant : « *les plus grands malheurs des longues routes n'en sont pas les périls, c'est l'obligation de quitter la bonne compagnie qu'on chérit dans les lieux où l'on séjourne.* »⁵⁹

Ces relations facilitaient encore la circulation des idées et des ouvrages qui étaient, de plus, sujets à discussion dans les salons et académies des divers pays. Enfin, fait rare pour une femme du dix-huitième siècle, Madame du Boccage fut

société était peuplée d'êtres pariels, j'irais avec plus de regret au tombeau qui m'appelle incessamment, du moins j'y porterai le souvenir d'avoir eu la satisfaction de vous recevoir sous mon humble toit [...] » Je tiens à remercier Eve-Marie Lampron (Université de Montréal) pour m'avoir indiqué ces précieuses références sur les liens entre Madame du Boccage et ces lettrées italiennes.

⁵⁵ F. ALGAROTTI, o. c. (note 17), t. XVI, p. 416-417, Di Madame du Boccage a Rome ce 1 Juillet 1757 : « *Vous faites toujours plus que vous ne promettez, monsieur. Vous m'avez flattée du plaisir d'être votre compagne dans une de vos assemblées littéraires, et vous me faites inscrire dans votre docte Académie. J'écris à mr Zanetti pour le prier de la remercier très-humblement pour moi. Ma reconnaissance est proportionnée aux attentions don vous m'honorez [sic] elles sont d'un prix qui me permet à peine de vous parler de celles que je voudrois avoir pour ce que vous desireriez de moi. Je reçois à Rome les patentes de l'Institut de Boulogne. J'espère d'y retourner, d'avoir le plaisir de vous y voir, et vous y remercier encore.* »

⁵⁶ « *ma gloire est grande. Il n'y que trois femmes, la studieuse Laura Bassi qui y professe la physique, dont elle donne des cours publics en latin ; la fameuse Géometre Agnési, retirée dans un Couvent à Milan, & l'illustre Princesse Collombrano, Napolitaine. La Marquise du Chatelet, aussi digne d'en être que je le suis peu, étoit de cette Académie des Sciences, fondée par Theodore le jeune, la plus ancienne, la plus riche de l'Europe [...]* » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 175, 176.

⁵⁷ « *A mon réveil, j'ai reçu dans une lettre du Comte d'Algarotti, des patentes de la célèbre Académie de Padoue, qui daigne me compter parmi ses membres.* » Ibidem, p. 185.

⁵⁸ Ibidem, p. 304, 305.

⁵⁹ Ibidem, p. 355.

admise dans plusieurs académies au cours de ses voyages comme plusieurs autres voyageurs, écrivains ou scientifiques, de l'époque.

2. Les lieux de sociabilité:

Les vies mondaine et artistique étaient également propices à la convivialité et à la sociabilité. Ainsi Madame du Boccage s'emploie à décrire tout au long de son ouvrage les lieux incontournables à fréquenter, que ce soient les salons, les lieux de promenade, les spectacles d'opéra, d'oratorios ou encore les jardins d'agrément de Londres et les divers théâtres d'opéras en Italie.

2.1. Visites et soupers

Madame du Boccage ne se priva pas de fréquenter le « *beau-monde* » et elle décrit à sa sœur dans sa seconde lettre de Londres sa vie trépidante : « *Ma vie est aussi agitée que la vôtre est tranquille : la toilette, les messages, les visites m'occupent sans cesse.* »⁶⁰ Elle fut surprise de l'accueil qui lui fut réservé et qui contredisait les témoignages des voyageurs français qui l'avaient précédée dans ce pays : « *Tant de bontés dont on m'accable & m'honore, me sont d'autant plus flatteuses, que les Anglois passent pour sinceres dans leurs marques de bienveillance. On les accuse à tort de peu fêter les étrangers. Je ne puis croire que leurs faveurs nous soient réservées [...] On m'avoit dit qu'ils régaloient rarement les voyageurs ; moi, je les trouve religieux observateurs des loix de l'hospitalité. Nous n'avons encore passé que deux jours sans être engagés à dîner.* »⁶¹ Si elle fut rapidement acceptée dans la société londonienne, elle le dut à l'usage « *que celles à qui on est recommandée, prient leurs amies d'aller voir l'étrangère avant qu'elle leur soit présentée* ». ⁶²

A Venise, la francophilie poussait les Italiens à recevoir avec enthousiasme les Français qui leur étaient recommandés. Madame du Boccage put ainsi profiter des bienfaits de la comtesse Simonetti : « *J'ai le bonheur d'y être recommandée à la Comtesse Simonetti, protectrice de tout ce qui vient de Paris, qui y fait faire ses habits, en parle la langue, en a toute la politesse, & eut celle de nous prêter sa loge à la Comédie.* »⁶³ Il faut relever ici l'importance au dix-huitième siècle pour ce que l'on nommait les « *graces* » ou la « *bienséance* », et qui permettait de se distinguer dans le monde. Elle souligne ici cette qualité chez la Comtesse Simo-

⁶⁰ Ibidem, p. 11.

⁶¹ Ibidem, p. 42, 47.

⁶² « *Quinze ou vingt Dames des plus qualifiés m'ont fait la grace de me prévenir. L'usage ici est que celles à qui on est recommandée, prient leurs amies d'aller voir l'étrangère avant qu'elle leur soit présentée. Milady Allen & Madame Cleveland, femmes de beaucoup d'esprit, à qui Monsieur de Chavigny, ci-devant notre Ministre à Londres, a eu la bonté d'écrire en ma faveur, ont bien voulu me conduire.* » Ibidem, p. 11.

⁶³ Ibidem, p. 138-139.

netti, comme elle l'avait fait pour le comte de Chesterfield lors de leur rencontre en Angleterre.

De Rome, quelques années plus tard, elle constatait son bonheur de tisser des liens solides et durables dans une ville où elle était pourtant encore peu connue « [...] *je jouis des plaisirs de la société plus intimement qu'à Paris, où la multitude des gens qu'on connoît, les rend difficiles à rencontrer, fait qu'on n'est nécessaire à personne, & qu'à force de voir du monde, on ne sait lequel choisir, ni comment jouir de ses amis* ». ⁶⁴ Dans chaque ville traversée, Madame du Boccage avait pu jouir du meilleur accueil possible, y compris de la part des personnalités les plus distinguées, qui lui ouvrirent les portes des multiples salons, dîners et assemblées.

Une des rencontres les plus marquantes rapportées par Madame du Boccage fut peut-être celle de Voltaire lors de son séjour à Ferney à son retour d'Italie. Pendant cinq jours, elle fut reçue par le philosophe et admise à sa table où il la gratifia d'une couronne de lauriers au grand mépris de certains critiques (notamment Grimm) mais au grand bonheur de la nouvelle académicienne, qui venait de se faire accepter dans plusieurs académies italiennes ainsi qu'à celle de Lyon. L'hospitalité de Voltaire fut exemplaire si l'on s'en rapporte aux descriptions faites par Madame du Boccage. Elle fut réjouie des spectacles offerts et de ses conversations avec l'homme de lettres, de la literie et des repas copieux, dignes de son hôte, et des charmes de la société genevoise : « *Cet Orphée [Voltaire], qui attire à lui tout ce qui passe à cent lieues à la ronde, eut la bonté de retarder son départ, de nous loger dans sa charmante habitation, de quitter son lit de Sybarite, & de m'y admettre, [...] Je me consolerois de cette insomnie, si le génie du Maître de la maison, croyant le posséder sous ses rideaux, s'étoit emparé de moi, & me rendoit digne de la couronne de laurier dont cet Homère m'a, hier à table, galamment coëffée. Il joint à l'élégance d'un homme de Cour, toutes les graces & l'à-propos que l'esprit répand sur la politesse, et me paroît plus jeune, plus content, en meilleure santé qu'avant son séjour en Prusse. Sa conversation n'a rien perdu de ses agréments, & son ame plus libre y mêle encore plus de gaieté [...] Je ne vous dirai point si le spectacle [2 pièces de Voltaire] étoit bon : la nouveauté des acteurs, la célébrité de l'Auteur, sa présence, tout me fit illusion, tout me plut, & me prit des heures que j'aurois voulu passer à causer avec lui. Ajoutez que pendant les cinq jours que je l'ai vu, sa bonne crème & ses truites trop séduisantes me donnerent une indigestion. Il fait bonne chère, & a toujours chez lui la meilleure compagnie de Geneve, lieu où, proportion gardée, il y a plus de gens d'esprit qu'ailleurs. Madame Denis y vit fort aimée, & le mérite. Je l'ai revue avec grand plaisir [...] Je vous plais &*

⁶⁴ Ibidem, p. 325. Elle reprendra cette idée plusieurs années plus tard dans une lettre à Algarotti au sujet d'une rencontre avec le savant Maupertuis : F. ALGAROTTI, o. c. (note 17), t. XVI, p. 423, Di Madama du Boccage, à Rome ce 24 Août 1757 : « *vous voyez que Maupertuis n'a pas craint de venir à Rome, s'il est vrai, comme on me l'avoit mandé, qu'il soit en chemin : car je n'en ai plus de nouvelles. J'aurois été charmée de faire connoissance avec lui ici ou on se voit plus facilement qu'à Paris* ».

me complais en vous parlant longuement de cet homme fameux. Je l'ai quitté à regret [...]. »⁶⁵

En Angleterre et en Italie, l'accueil fut tout aussi chaleureux. Le comte de Chesterfield lui servit d'escorte à Londres et l'invita à souper à plusieurs reprises⁶⁶ tandis qu'à Bologne le comte Algarotti et la Marquise Scappi la prirent sous leur protection. A Sienne, elle retrouva l'abbé Franquini, pendant vingt ans Ministre du Grand Duc de Toscane à Paris, où elle avait pu le côtoyer.⁶⁷

Enfin, elle fréquenta des personnalités de premiers plans, à Londres où elle rencontra deux fois le prince de Galles,⁶⁸ et à Rome, elle se plaça sous la double protection du Pape et du Cardinal Passionei, l'une des figures les plus éminentes de la ville pontificale.⁶⁹ En 1765, soit presque dix années plus tard, le voyageur français Pierre-Jean Grosley constatait encore la célébrité de Madame du Boccage dans la ville pontificale et écrivait sur les rapports qu'entretint cette femme de lettres avec le Pape et le Cardinal Passionei. Selon lui, « *Tout Rome avoit vu avec admiration l'accueil éclatant que cette Eminence avoit fait à Madame du Boccage, ses attentions constantes pour cette Dame, son empressement à l'annoncer dans les meilleures compagnies, & à la produire dans les cercles les plus brillants. Les Dames Romaines ne voyoient pas sans jalousie une Française triompher d'un*

⁶⁵ A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 392-393.

⁶⁶ F. ALGAROTTI, o. c. (note 17), t. III, p. 49 : « *hier chez Mylord Chesterfield nous bûmes à leur [Voltaire et Montesquieu] santé après un festin peu philosophique, c'est-à-dire, peu frugal : Ce docte comte a le malheur d'avoir un Cuisinier François [...] On m'avoit dit qu'ils régaloient rarement les visiteurs, moi, je les trouve religieux observateurs des loix de l'hospitalité. Nous n'avons encore passé que deux jours sans être engagés à dîner* ». A Londres, elle prit le petit déjeuner chez Lady Montagu, une parente de Mary Wortley Montagu et, en Italie, dîna avec les plus célèbres écrivains comme l'indiquait notamment celle du 1er Juin 1757 écrite de Venise : « *Vous avez connu à Paris, Joseph Farfetti, noble Vénitien, homme de lettres. Son cousin du même nom, du même goût, nous donna hier à dîner avec Goldoni, célèbre Auteur comique, & la comtesse Gozzi, qui a mis Térence en langue vulgaire, & s'est donné la peine de traduire & d'imprimer ma Tragédie des Amazones en vers italiens.* » Ibidem, p. 12, 47, 155.

⁶⁷ « *Enfin nous arrivâmes à Sienne, où j'ai trouvé pour Gouverneur l'Abbé Franquini, qui, après avoir séjourné vingt ans à Paris, comme Ministre du Grand Duc, en étoit parti depuis vingt ans. Notre première entrevue fut plaisante. Après nos faux compliments réciproques sur le peu de changement de nos figures, il s'empresse de me demander des nouvelles de tous les gens que nous avions connus ensemble [...]* » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 192.

⁶⁸ « *La bienveillance, dont on nous honore ici, ma chère Sœur, nous en rend le séjour fort agréable. Hier, je déjeûnois chez Milady Shaub ; le Prince de Galles y vint sous un autre nom ; j'étois avertie, a lui donnai le plaisir de me croire trompée. Il me fit la grace de me questionner obligeamment sur différents objets, de me demander mes ouvrages, & de m'accorder le temps d'apercevoir qu'il est fort instruit dans la littérature françoise : l'Angloise ne lui est, sans doute, pas moins connue. Après la conversation, ce Prince chargea la Maîtresse de maison, de me présenter le lendemain à la cour de la Princesse. Je m'y suis rendue ce matin [...]* » Ibidem, p. 19.

⁶⁹ « *Le Cardinal Passionei, qui m'avoit déjà honorée d'un commerce littéraire, ne tarda pas non plus à me donner pour marques de son souvenir, l'invitation de voir le lendemain dans son Palais, la cérémonie de la haquenée, avec les Princesses Corsini. Les bontés de cette maison chérie dans Rome & de l'Eminence [Cardinal passionei], m'attirerent bientôt les visites & la bienveillance de toute la noblesse.* » Ibidem, p. 201.

homme qui ne leur avoit jamais marqué la moindre attention, & qui leur expliquoit à elles-mêmes, d'une manière assez peu obligeante, les raisons de cette préférence. Le Pape ne manqua pas de tirer parti de cette métamorphose. Lorsque le Cardinal sortoit en carrosse avec Madame du Boccage, il avoit soin de se trouver à sa fenêtre, & de les favoriser d'une double bénédiction, en disant : Et homo factus est. Il [Le Pape] s'étoit même déclaré rival du Cardinal, se prétendant aussi bon juge que lui du mérite de Madame du Boccage. L'intérêt, l'aménité, la gaieté que les deux vieillards octogénaires mettoient à l'envi dans ce commerce, le rendoient aussi flatteur qu'amusant pour l'illustre Françoise, qui, dans l'accueil qu'elle trouva partout, & dans les présens que, lui fit le Pape à son départ, fut traitée à l'égal des Princesses. [...] Toute cette Canaille disoit que je l'aimois, & elle disoit vrai : je chérissois en elle non la beauté & les graces de son sexe, mais tous les agrémens de sa Nation, soutenus par les connoissances, & embellis par les talens. »⁷⁰

2.2 Promenades et jardins

Madame du Boccage eu également l'honneur de faire de nombreuses promenades en compagnie du Cardinal Passionei, comme le rapportait encore Pierre-Jean Grosley : « Dans nos promenades à la place de Saint Pierre, le Cardinal m'a dit plus d'une fois : "Voici où j'ai souvent promené Madame du Boccage : j'étois son Chevalier" ». ⁷¹ Dans tous les pays d'Europe, la promenade, ⁷² à pied ou en carrosse, était une activité privilégiée de sociabilité, que ce soit à Turin, où les femmes déambulaient en carrosse sur les cours, ⁷³ à Venise, où Madame du Boccage fut étonnée de constater que cela consistait à se tenir en carrosse sans se mouvoir, ⁷⁴ où encore à Londres, où les femmes se promenaient au parc Saint-James, à Hyde-Park et dans les jardins d'agrément de Ranelagh et de Vauxhall. « [...] au parc de S. James, où elles marchent comme des Nymphes. Ce lieu vaste & champêtre, que leurs charmes embellissent, est, sur-tout à midi, dans le mail, leur promenade favorite. Elle trouve dans la même enceinte un long canal & de l'ombrage. Green-Park, champ voisin, leur offre aussi des étangs pleins de poisson, & des plants d'arbres

⁷⁰ Pierre-Jean GROSLEY, *Observations sur l'Italie et sur les Italiens, données en 1764 sous le nom de deux gentilshommes suédois, nouvelle édition*, Londres, 1770, tome III, p. 139-141.

⁷¹ Ibidem, p. 141.

⁷² Voir par exemple Laurent TURCOT, *Le promeneur à Paris au dix-huitième siècle*, Paris 2007.

⁷³ « Hier, au cours où je vis beaucoup de brillants carrosses & de jolies Dames, une d'elles, pour lui [Ambassadeur de France à Turin] faire plaisir, jetta [sic] des vers dans sa voiture où j'étois : il s'empessa de les lire, & les prit pour un impromptu ; point du tout : c'étoit un compliment que M. de Voltaire eut la galanterie de m'envoyer, il y a dix ans, avec sa Sémiramis. Comment se trouve-t-il ici ? je n'en sais rien, je ne vous l'ai point donné, ni à personne : puisqu'il est connu, je m'en glorifie. » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 136.

⁷⁴ « Cette Dame eut la bonté de me mener au cours, où, pour la première fois, je vis se promener sans se mouvoir ; nous arrêtàmes devant une Eglise dans une place. Notre immobilité m'étonna : je pris la liberté de demander ce que nous attendions, ainsi que les autres carrosses arrêtés. Nous prenons le frais, me dit-on, à la manière de presque tout le pays. [...] on se promene sur la place S. Marc, magnifiquement bâtie. » Ibidem, p. 139, 161.

qui les menent à Hide-Park [...] arrêtons-nous sur des objets plus riants, tels que les jardins de Faxhall & de Renelash que présentent le bords charmants de la Tamise [...] Les jardins [de Ranelagh] qui y sont moins ornés, offrent au milieu des bosquets, une salle voûtée de cent pieds de diametre [...] une natte sur le plancher y facilite la promenade [...] »⁷⁵

Sous l'influence de Lord Chesterfield, Madame du Boccage chanta les beautés du jardin d'agrément de Ranelagh dans un poème qu'elle incorpora à son recueil de lettres. Elle fut l'un des premiers voyageurs à s'intéresser et à décrire ces lieux, son voyage datant de 1750, alors qu'à notre connaissance la première mention dans un ouvrage publié en France date de 1755 et figure dans *l'Etat des Arts en Angleterre* du peintre Jean-André Rouquet.⁷⁶ Malheureusement la publication tardive de son manuscrit, en 1764, privera les lecteurs de ses descriptions inédites, que reprendra textuellement à son compte André-Guillaume Contant d'Orville dans son ouvrage, *Les Nuits Anglaises*, publié en 1770, sans en citer l'auteur,⁷⁷ preuve s'il en est du succès des Lettres de Madame du Boccage.

Ces jardins étaient dédiés aux plaisirs de tous les sens et accueillait un public d'origines variées. A Vauxhall, elle avait pu admirer « [...] chaque jour des personnes de tout rang, de tout âge, dans un joli négligé & rarement parées [venant] de toutes parts charmer leurs ennuis [...] ».⁷⁸ Elle écrivait encore sur ceux de Ranelagh :

*« [...] Oui, ces lieux féconds en merveilles,
Des grands, du peuple & du bourgeois,
Charment l'œil, le goût, les oreilles. / [...] »⁷⁹*

Ces jardins d'agrément avaient pour fonction de combler tous les sens, et la musique n'y était pas omise. Madame du Boccage aurait écrit ce poème sur Ranelagh pour célébrer ces lieux à la demande du comte Chesterfield : « *Cette magnifique enceinte m'a plu au point de la préférer à la parure séduisante des jardins de Faxhall [Vauxhall]. Peu de personnes m'approuvent, mais j'ai un fort appui, Mylord Chesterfield est de mon avis ; il m'a demandé de chanter le lieu qu'il m'aide à défendre : le désir de lui obéir m'en a fait entreprendre le portrait. On*

⁷⁵ Ibidem, p. 12, 13, 23.

⁷⁶ Jean-André ROUQUET, *L'état des arts en Angleterre, par M. Rouquet, de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture*, Paris 1755, p. 174-178.

⁷⁷ André-Guillaume CONTANT d'ORVILLE, *Les Nuits Anglaises ou recueil de traits singuliers, d'anecdotes, d'événements remarquables, de faits extraordinaires, de bizarreries, d'observation critique, de pensées philosophiques, &c propres à faire connoître le génie & le caractère des Anglais*, Paris 1770, Partie IV, p. 74-75. Il avait également recopié textuellement les descriptions des spectacles d'oratorio anglais écrites par madame du Boccage. Ibidem, Partie IV, p. 127-128. Rappelons que les notions de plagiat et de propriété intellectuelle n'étaient pas encore nées au dix-huitième siècle.

⁷⁸ A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 22-23.

⁷⁹ Ibidem, p. 25, 26-27, 27.

*y trouve de la ressemblance, du moins on m'en flatte ; vous ne pouvez en juger, mais je vous l'envoie pour vous donner une idée des amusements de ce pays-ci. »*⁸⁰

Le soutien de Chesterfield à Madame du Boccage pour faire connaître Ranelagh Garden n'étonne pas puisque, selon ses compatriotes, il était un fervent admirateur du lieu.⁸¹ Le témoignage de Madame du Boccage est précieux, car rares sont les descriptions datant de cette époque. Elle apprend ainsi à ses lecteurs que le compositeur Georg Friedrich Haendel et les meilleurs chanteurs et instrumentistes de l'époque en constituaient les enchantements :

*« Dans ce séjour élysien,
Où d'Haendel brille l'harmonie,
Par les échos l'orgue embellie
S'unit au chant Italien :
Tandis qu'à l'oreille ravie
Un Paccini chante si bien. »*⁸²

En effet, des oratorios anglais de Haendel furent aux programmes des concerts dès la création du jardin de Ranelagh en 1742 et s'y maintinrent au moins jusqu'en 1763. Extraits d'oratorios et d'opéras, chants composés pour les jardins et chantés par des artistes de renom faisaient alors le bonheur des visiteurs des jardins d'agrément anglais et attiraient un public toujours plus nombreux.⁸³

Ce lieu de sociabilité qui attirait une foule immense n'en était pas moins très calme comme le remarquait encore Madame du Boccage. A l'inverse des assemblées françaises vite très bruyantes, le spectateur ou l'auditeur n'était pas dérangé par le bruit environnant : *« Ce qui y paroît un phénomène aux yeux François, est l'ordre, le silence au milieu de la multitude, & chez nous le plus grand bruit*

⁸⁰ Ibidem, p. 24.

⁸¹ Lord Chesterfield semble avoir apprécié Ranelagh Garden depuis longue date car si l'on en croit les propos de Horace Walpole dans une lettre adressée à Conway le vendredi 29 juin 1744 (calendrier julien), il considérait cet endroit comme sa seconde demeure : *« [...] My Lord Chesterfield is so fond of it, that he says he has ordered all his letters to be directed thither. [...] »* W. S. LEWIS – Lars E. TROIDE – Edwine M. MARTZ et Robert A. SMITH édés., *Horace Walpole's Correspondence*, London – New Haven 1974, vol. 37, p. 161. De même Lady Townshend écrivit le 22 juin 1744 (calendrier julien) : *« Lord Chesterfield is grown so excessively fond of Ranelagh that he goes there every night and declares that he designs to live there soon altogether. »* Cité dans ibidem, p. 161.

⁸² A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 25-26.

⁸³ Madame du Boccage renseigne sur la présence du castrat Pacini à l'affiche de ces spectacles londoniens ce qui jusqu'à ce jour n'avait pas encore été relevé à ma connaissance par les musicologues. Sylvie Mamie et Winton Dean confondrait selon Mary Cyr, Antonio et Andrea Paccini et signalerait à tort sa présence à Londres pendant les années 1720 et 1725-1726 et Winton Dean laisse entendre que le chanteur Andrea Pacini se serait réfugié dans sa ville natale de Parme pour devenir prêtre dès l'année 1729 jusqu'à sa mort en 1764 tandis qu'Antonio Paccini décéda en 1745. Sylvie MAMY, *La musique à Venise et l'imaginaire français des Lumières*, Paris 1996, p. 23, 24 ; Winton DEAN, "Andrea Pacini", *Grove Music Online*, accès septembre 2008 ; Mary CYR, *Eighteenth-century French and Italian singing : Rameau' writing for the voice*, in : *Music and Letters*, Jul. - Oct., 1980, vol. 61, No. 3/4, p. 319.

importune dans la plus petite assemblée. »⁸⁴ Le respect du silence dans les différents lieux de concert était une caractéristique relevée par plusieurs voyageurs français au cours du siècle.⁸⁵ Cette qualité était garante d'une écoute attentive, absente en France et encore plus en Italie où la sociabilité et la convivialité primaient sur l'art.⁸⁶

2.3 Spectacles d'oratorios et soirées à l'opéra

Le témoignage de Madame du Boccage s'avère encore utile pour les chercheurs quant à l'originalité de ses descriptions. Elle fut ainsi l'une des premières à faire référence à l'oratorio anglais, genre lyrique auquel Haendel se consacra à partir de 1741, abandonnant ainsi la composition d'*opera seria*. L'oratorio anglais diffère considérablement du genre italien ainsi que des opéras italiens et français. Représenté sans décors ni mise en scène, il n'était pas un genre théâtral au sens strict du terme. Madame du Boccage livra une description suffisamment précise de la représentation à laquelle elle assista le 4 Avril 1750 [15 avril 1750 style nouveau]⁸⁷ pour qu'il soit possible d'avancer qu'il s'agissait d'une reprise de l'oratorio anglais *Samson* sur un livret de Newburgh Hamilton d'après le *Livre des Justes* (XIII-1 à XVI-31) dans la *Bible* et mis en musique par George Frédéric Haendel. L'origine liturgique du livret expliquerait l'emploi par Madame du Boccage de l'adjectif « *pieux* » pour qualifier cet ouvrage.⁸⁸ Haendel, maître incontesté et créa-

⁸⁴ A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 23.

⁸⁵ Jean-Bernard LE BLANC, *Lettres d'un François*, La Haye 1745, t. III, p. 79 : « Lorsque j'ai dit que les Anglois ne s'amusoient pas à l'Opéra, j'ai dû vous étonner par un Paradoxe si étrange ; mais j'ose vous assurer qu'il suffit d'y avoir assisté pour en être convaincu. Ils m'ont toujours paru écouter un opéra comme ils auraient écouté un De profundis en Musique, & j'en ai vu plusieurs d'aussi tristes. Par là quelque pleine que fût la salle, quelque belle & quelqu'éclairée qu'elle soit, je l'ai toujours regardée comme le plus fameux Temple qui ait jamais été consacré à l'Ennui, où des gens de tous états, le Peuple seul excepté, lui apportent leurs hommages. » ; Bêat Louis de MURALT, *Lettres sur les Anglois et les François et sur les voïages*, s. l. 1725, p. 62-63 : « Ce qui m'a diverti quelquefois à ces Concerts, c'est l'Embaras de la plû-part des Hommes, qui paroissent tout étonnez de se voir dans un lieu où on ne peut ni jouër, ni boire, & où il n'y a que d'honnêtes Femmes avec qui ils n'oseroient prendre des libertez, & à qui ils ne trouvent rien à dire. Les Femmes, de leur côté, n'étant accoûtumées à rien de meilleur, se contentent du plaisir de s'atirer du Respect, & de se regarder les unes les autres. Il résulte un bien de tout cela : On écoute le Concert avec silence. »

⁸⁶ « Notre Ambassadeur n'est point encore arrivé : ainsi j'ai souvent sa loge. Chacun a la sienne, y reçoit ses visites, écoute les spectateurs qui l'entretiennent, & gueres les acteurs [...] Dans ce spectacle, le silence ne regne que quand il n'y a rien à entendre. » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 325-326.

⁸⁷ George Winchester STONE dir., *The London Stage, 1660-1800*, Carbondale 1962, Part 4, 1747-1776, vol. 1, p. 188-190.

⁸⁸ « L'oratorio, ou concert pieux, nous plaît beaucoup. Les paroles angloises [...] y sont chantées par des italiens, & accompagnées d'une multitude d'instruments. » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 20. Créé à Covent Garden le 18 février 1743, l'oratorio anglais *Samson* est une adaptation par Newburgh Hamilton du poème de John Milton (1608-1674) *Samson Agonist* écrit en 1667 et publié en 1671. Ce fut la première œuvre écrite par Haendel dans laquelle le rôle principal fut confié à un ténor, John Beard en l'occurrence.

teur de ce genre lyrique anglais, était applaudi par un public enthousiaste selon elle : « *Handel en est l'ame [sic] : il y paroît précédé de deux flambeaux qu'on pose sur son orgue. Mille mains l'applaudissent, il s'assied, aussi-tôt le coup d'archet le plus précis se fait entendre.* »⁸⁹ En plus d'être un témoignage sur le succès des soirées d'oratorio organisées par Haendel à Covent Garden en 1750, son ouvrage apporte des descriptions précieuses susceptibles de remettre en question les connaissances musicologiques sur le déroulement de ces soirées. En décrivant l'entrée du compositeur Haendel se dirigeant vers son orgue avant l'exécution de l'oratorio et du concerto, elle confirme les témoignages de deux autres spectateurs datant de 1738 et 1774 que le musicologue Donald Burrows⁹⁰ n'avait pas pris au sérieux en réfutant la possibilité qu'Haendel puisse diriger de l'orgue l'ensemble de la représentation. Même si elle-même n'était pas musicienne et qu'elle cherchait à offrir un ouvrage intéressant pour un large public, elle ne pouvait pas transmettre à ses contemporains des renseignements erronés sur le déroulement de ces spectacles étant donné la renommée du compositeur et la foule qui s'y pressait.

Moins original, son témoignage sur les pratiques lyriques en Italie livre cependant des renseignements quant à l'organisation des soirées d'opéras. Elle informait ainsi ses lecteurs que les théâtres d'opéras, quelles que soient les villes visitées, étaient très fréquentés mais que, contrairement à son attente, ils servaient plus de salon ou de salle à manger, que de lieux dédiés à la musique. Ainsi, elle écrivait de Rome qu'après être allé aux assemblées, il était d'usage de se retrouver à l'opéra : « *La société brillante qui, l'été, se retrouve ici chaque soir aux assemblées, depuis le deux du mois que le Carnaval est ouvert, se réunit deux heures après la fin du jour, à l'Opéra. Notre Ambassadeur n'est point encore arrivé : ainsi j'ai souvent sa loge. Chacun a la sienne, y reçoit ses visites, écoute les spectateurs qui l'entretiennent, & gueres [sic] les acteurs. Moi qui ai besoin d'attention pour suivre les paroles, je ferois volontiers treve à la conversation ; mais la politesse demande que, pour répondre à celle dont on m'honore, je renonce aux charmes de la mélodie. [...] Ces huit spectacles sont souvent pleins ; le plus suivi après le grand Opéra, est le bouffon : l'usage des Dames est d'y louer deux ou trois loges, de les faire meubler, éclairer, & fournir de rafraichissements pour la compagnie qu'elles y menent, de façon qu'il leur coûte cher, quoiqu'à bon marché pour le public.* »⁹¹

Le 10 mai 1758, Madame du Boccage séjourna à Reggio pendant la foire annuelle et livra un témoignage extrêmement rare sur le spectacle donné à l'opéra

⁸⁹ Ibidem, p. 20.

⁹⁰ Après une analyse méticuleuse des sources musicales, Donald Burrows, dans *The Cambridge Companion to Handel*, réfute la possibilité selon laquelle Haendel dirigeait ses oratorios anglais de l'orgue. Entre 1739 et 1754, le compositeur devait, selon le chercheur, être assis au clavecin tandis qu'un instrumentiste jouait de l'orgue, les deux hommes échangeant leur place au moment d'exécuter le concerto pour orgue. Donald BURROWS, *Handel's Oratorio performances*, in : Donald Burrows éd., *The Cambridge Companion to Handel*, Cambridge 2004/3, p. 266-271.

⁹¹ A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 325, 336-337.

de cette petite ville, où elle eut l'occasion d'admirer la somptuosité des ballets italiens et la richesse des décorations. « *Nous nous déterminâmes à nous rendre ici à la foire de Reggio, où la beauté de l'Opéra attire un grand concours. Les ballets conduits par Pitrot sont superbes ; j'en viens de voir un chinois, composé de cinq ou six fois autant de figurants & de chars, qu'au ballet chinois admiré à Paris. Je lui ai demandé comment une si petite ville fournit à la dépense de tant d'acteurs & de décorations ? Il m'en a appris le secret. Les entrepreneurs perdent en six semaines soixante mille livres & plus sur l'Opéra, & en gagnent cent mille sur les joueurs que la magnificence du spectacle attire.* »⁹²

Elle fut surprise de trouver de superbes salles d'opéra dans des lieux reculés de l'Italie, et étonnée par la dépense occasionnée par tant de faste, en comparaison avec les spectacles parisiens : « *On y [ville de Fano] trouve une belle salle de spectacle ((y) La plus médiocre ville d'Italie en a de plus belles qu'à Paris. Si ma voix étoit de quelque poids après celle de M. de Voltaire, je demanderois comment on fait tant de dépenses superflues, & non une si nécessaire pour la sûreté, la commodité publique, & pour recevoir mieux les étrangers qui ont la bonté de nous venir voir).* »⁹³

Cette dernière remarque met en évidence l'importance pour l'état d'avoir un opéra de qualité, vitrine du génie artistique de la nation auprès des étrangers.

Madame du Boccage témoigne également d'une transformation des goûts du public italien dans la première moitié du dix-huitième siècle. Si les représentations d'*opera seria* dominaient dans la plupart des grandes villes d'Italie, elle constatait l'engouement nouveau pour la gaieté et la simplicité des *opere buffe*. Ainsi à Florence, elle soulignait qu'un public nombreux se déplaçait pour assister aux spectacles des « *bouffons* » en dépit d'une distance importante à parcourir : « *Je vous dirai que nous n'avons point trouvé de grand Opéra à Florence, mais d'excellents bouffons. Ce genre de musique plus nouveau, est par conséquent fort à la mode en Italie [...] Pour amuser la grande & bonne compagnie qui le remplit en cette saison, l'opéra bouffon s'y transporte ; quoiqu'il soit aussi loin de Rome, que de Paris à Versailles, on y vient, & s'en retourne coucher à la ville.* »⁹⁴

Si en 1750 Madame du Boccage ne s'intéressa pas aux spectacles légers représentés à Londres, elle semble prendre plaisir à entendre des *opere buffe* aussi bien à Florence qu'à Naples ou encore à Rome : « *[...] nous avons des Bouffons dont l'orchestre est excellent. Naples est le centre de la bonne musique* ». ⁹⁵ Elle, qui avait publié en 1745 un pamphlet contre l'opéra-comique français pour des raisons de bienséance et qui ne s'était pas intéressée aux genres comiques anglais lors de son séjour londonien, semblait plus encline au genre dit « *léger* » une quinzaine d'années plus tard. Le genre comique, qui s'était généralisé non seulement sur les

⁹² Ibidem, p. 364. Certainement Antoine Bonaventure Pitrot, danseur et chorégraphe qui mena une brillante carrière à Paris avant de sillonner l'Europe.

⁹³ Ibidem, p. 363.

⁹⁴ Ibidem, p. 190, 296.

⁹⁵ Ibidem, p. 190, 268.

différentes scènes lyriques italiennes mais également européennes, était en effet devenu à la mode.

Croisant Mary Wortley Montagu à Venise, leur discussion poussa la voyageuse anglaise à ironiser sur les goûts français pour la promenade et la tragédie lyrique, deux divertissements de société inexistantes en Turquie : « *Constantinople lui semble aussi une demeure très-agréable pour quiconque, me dit-elle avec un souri [sic] malin, peut se passer de l'Opéra et des Tuileries.* »⁹⁶ Cette plaisanterie de l'écrivain anglaise s'apprécie d'autant plus que l'on sait qu'elle jugeait l'opéra français inaudible et languissant en comparaison de la pratique italienne. Elle écrivait ainsi dans son propre ouvrage qu'elle fut choquée par la musique française, trop différente de celle d'Italie : « [...] *la musique française a choqué mes oreilles qui sont accoutumés à celle d'Italie* ». ⁹⁷ En fait, Lady Wortley Montagu, comme beaucoup d'étrangers, ne comprenait pas les codes régissant le théâtre lyrique français.

À l'inverse d'un grand nombre de ses concitoyens, Madame du Boccage, tentant de faire preuve d'objectivité, finit par conclure qu'une fusion des opéras italien et français fournirait un spectacle de qualité au bénéfice des spectateurs et voyageurs des différentes nations européennes : « *Les gens de goût des deux nations disent qu'on pourroit, de l'un & l'autre Opéra, en former un plus propre à se faire écouter, que celui d'Italie, & moins ennuyeux que le François.* »⁹⁸ Cette volonté d'unir les deux pratiques lyriques au profit des voyageurs de l'Europe entière est surprenante de la part de l'auteur d'un pamphlet sur l'opéra-comique français en 1745, et d'une ode datant de 1750 sur la tragédie lyrique, prônant les qualités de l'harmonie, des danses, des livrets et des chœurs français.⁹⁹ Elle insistait même dans sa trente-huitième lettre datée du 18 mai 1758 sur la supériorité de l'opéra italien sur toute autre pratique lyrique : « *la comédie Française & l'opéra italien sont [étaient] en vogue dans toute l'Europe; cette préférence générale décide du mérite de ces deux spectacles* ». ¹⁰⁰ Madame du Boccage fait donc preuve d'une ouverture d'esprit inattendue et d'un cosmopolitisme surprenant dans ce troisième tome du Recueil de ses œuvres publié en 1764.

Les divertissements londoniens et italiens que constituaient les promenades, visites, assemblées et soirées théâtrales connurent un succès considérable au

⁹⁶ Ibidem, p. 174.

⁹⁷ Lady Mary WORTLEY MONTAGU, *Lettres de Milady Wortlay Montagute [sic]. Écrites pendant ses voyages en diverses parties du monde. Traduite de l'Anglois. Nouvelle édition, beaucoup plus correcte que les éditions qui viennent de paroître*, Londres [i.e. Paris?] 1764, vol. 2, p. 207.

⁹⁸ A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 327-328.

⁹⁹ [Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE], *Lettre de Madame *** à une de ses amies sur les spectacles, et principalement sur l'opera comique*, s. l. 1745, 44 p. [BNF : YF-9066] ; Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *L'Opéra. Ode Par Madame D.B. Movit Amphion lapides canendo. Hor. Ode VIII. Lib. III.*, Paris 1750, 14 p. + 1 (contenant l'approbation).

¹⁰⁰ A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 366.

cours du dix-huitième siècle comme le soulignait Madame du Boccage. Lieux de convivialité, ils étaient la vitrine des qualités artistiques et sociales du pays visité.

Conclusion

Étant l'une des rares femmes à avoir entrepris un tour d'Europe et à en avoir publié les détails, Madame du Boccage livra un témoignage d'une grande valeur pour les dix-huitiémistes. S'y trouvent des renseignements précieux sur les liens sociaux susceptibles d'être tissés lors d'un voyage, sur les modes et les lieux de sociabilité qui pouvaient être fréquentés à cette époque. Elle mit ainsi en valeur des lieux privilégiés pour les femmes, à savoir les théâtres d'opéras et d'oratorios, les jardins d'agrément et les promenades.

Elle insista particulièrement sur les personnes qu'elle fréquenta au cours de ses périples (hommes et femmes de lettres, savants des deux sexes, ambassadeurs et leurs épouses, le Pape et les cardinaux...) donnant ainsi un relief supplémentaire à son ouvrage qui gagnait en crédibilité. Le choix d'y placer de nombreuses références à Voltaire ou à Fontenelle, et celui du genre épistolaire n'étaient pas anodins et révèlent l'envie de Madame du Boccage de diffuser son livre à un large public tout en se démarquant des ouvrages de ses contemporains. L'originalité de ses lettres réside ainsi dans son refus de livrer des descriptions de monuments et de cabinets d'Antiquité largement énumérées dans d'autres publications.

Elle se refusait également à décrire les lieux de sociabilité réservés aux hommes, où se tenaient « *de terribles plaisirs* ». ¹⁰¹ En décrivant des assemblées ou des spectacles accessibles aux deux sexes, madame du Boccage pouvait ainsi mettre l'accent sur l'hospitalité et la convivialité qui apparaissaient comme des valeurs privilégiées dans les différents pays qu'elle visita. Forte de ses lettres de recommandation et de ses illustres relations, elle put accéder aux assemblées, dîners et spectacles réservés aux élites sociales. Elle rencontra écrivains, dramaturges, scientifiques et artistes de premiers plans, tissant avec certains d'entre eux des liens solides qui se concrétisèrent par des échanges épistolaires de qualité (notamment avec Lord Chesterfield et Algarotti).

Par son admission dans plusieurs académies aussi bien en France qu'en Italie, Madame du Boccage méritait donc bien la devise qu'on lui attribua *Formâ Venus, arte Minerva* pour signifier que les grâces de la femme égalaient les mérites de l'auteur.

¹⁰¹ Ibidem, p. 22.

Michael YONAN
(University of Missouri, Columbia, USA)

**Nobility and Domestic Conviviality
in the Paintings of Archduchess Maria Christine**

Scholars have long identified Jean-Jacques Rousseau's writings as central texts to the history of the family. Eighteenth-century transformations to the family concept affected all families, including those of high social status; despite being monarchs, royal families could not shield themselves from larger social changes affecting family definitions in general. This paper addresses that phenomenon by examining a social activity in which imagined identities could be explored and represented, namely art, through a discussion of the Habsburg Archduchess Maria Christine of Austria (1742-1798). Daughter of Empress Maria Theresa, Maria Christine founded with her husband Albert of Sachsen-Teschen the collection that forms the basis of the modern Graphische Sammlung Albertina in Vienna and was herself an accomplished amateur painter. By inserting her monarchical family into scenes representing bourgeois activities, Maria Christine utilized painting to explore aspects of her monarchical life that otherwise could not be represented in official art.

key words: nobility, family, paintings, Maria Christine of Austria, 18 century

Scholars have long recognized Jean-Jacques Rousseau's writings as highly influential contributions to the history of the modern family, most notable among them *Julie, ou la Nouvelle Héloïse* (1761) and especially *Émile* (1762). Emerging from the Enlightenment's inquiry into the ideal structure of society, Rousseau proposed rigid gender identities within the family as keys to greater societal stability, even as he likewise emphasized the importance of educational pastimes in developing morally sound mentalities. The family's nuclear character grounded Rousseau's vision of society, which gradually replaced the extended, dynastic, multigenerational family model that predominated in European culture for centuries. His ideas have become so familiar that they seem inevitable, an outcome that Rousseau himself would have loved. Much scholarship on the eighteenth-century family charts Rousseau's influence in order to examine his ideas' proliferation and to explore alterna-

tives within Enlightenment political philosophy.¹ Mostly absent from such discussions is the question of Rousseau's appeal to the era's most visible and public family: namely, the monarchical family. European absolutism predicated itself upon a familial conception of rule, with strategic marriage alliances central to the formation of political relationships, but its exalted, dynastic character might make the monarchical family appear immune to the changes in bourgeois and peasant families that were Rousseau's focus. Yet transformations to the family concept affected those of high status just as they did those from other social sectors; despite being aristocrats, royal families could not shield themselves from larger social changes that Rousseau's thinking exemplified.

My essay addresses this influence by examining a social activity in which imagined identities could be explored and tested, namely art. Making art, I shall argue, enabled elites to negotiate family identities across class boundaries and to explore potential configurations of the family and self in unthreatening ways. My example is the Habsburg Archduchess Maria Christine of Austria (1742-1798), daughter of Empress Maria Theresa and, with her husband Albert of Sachsen-Teschen, co-founder of the world-famous art collection that became Vienna's Graphische Sammlung Albertina.² In addition to her activities as a collector, Maria Christine also was an accomplished amateur painter. Free from the pressures of both academy and marketplace, Maria Christine explored her self-image and family in paintings that are highly unconventional and utterly unlike official state portraiture. In them she conceives of her immediate family – her parents, her younger siblings, and herself – in bourgeois guise, partaking in middle-class activities in modest settings. By inserting a monarchical family into scenes representing bourgeois life, Maria Christine utilized painting to explore the similarities and differences between her elite family and those of the merchant classes, a process that renders her paintings into a kind of artistic masquerade designed to connect her with a changing social conception of the family.

I would like to thank Prof. PhDr. Milena Lenderová, CSc., Mgr. Jiří Kubeš, Ph.D, and their colleagues at the University of Pardubice for organizing the ISECS seminar and my fellow participants for their commentary.

¹ From the enormous literature on the eighteenth-century family, see especially Philippe ARIÈS, *L'enfant et la vie filiale sous l'Ancien Régime*, Paris 1960; Lawrence STONE, *Family, Sex, and Marriage in England, 1500-1800*, New York 1977; Lynn HUNT, *The Family Romance of the French Revolution*, Berkeley 1992; *Only Connect: Family Values in the Age of Sentiment*, special issue of *Eighteenth-Century Studies* 30 (Spring 1997); and for developments in the representation of domesticity in art *Intimate Encounters: Love and Domesticity in Eighteenth-Century France*, Princeton 1997.

² For Maria Christine's biography, with attention to the formation of the Albertina, see Adam WOLF, *Maria Christine, Erzherzogin von Österreich*. 2 vols., Wien 1863; *200 Jahre Albertina. Herzog Albert von Sachsen-Teschen und seine Kunstsammlung*, Wien 1969; Walter KOSCHATZKY – Selma KRASA, *Herzog Albert von Sachsen-Teschen 1738-1822*, Wien 1982; and Barbara DOSSI, *Albertina: The History of the Collection and its Masterpieces*, Munich 1999.

Maria Christine is the kind of painter whose work falls within the cracks of eighteenth-century art historical study. She was not a professional artist and her paintings seem unsuited to critical methodologies designed for explaining “high” art. Her work is likewise free from the market-driven concerns of contract portraiture, moralizing genre, or still life that drove many eighteenth-century artistic careers. But she also painted with greater perceptiveness and sophistication than the typical hobby painter, displaying skill and imagination well beyond that of the dilettante. It is therefore tempting to see her art as an aberration, as idiosyncratic doodling, or as pure biography, but the better interpretative angle is rather more complicated. In her art, Maria Christine exposed a space in which she could imagine possibilities for herself and her family that extended beyond those accorded them in the protocol-determined spheres of court culture.

This was possible due to a unique set of circumstances that determined both her unusual position within the imperial family and her access to the arts. The fourth of Empress Maria Theresa’s sixteen children, Maria Christine was trained in basic drawing and sketching as were all of her brothers and sisters.³ Art formed a subsidiary but standard component of the strictly educational program that Maria Theresa promoted in consultation with her pedagogical advisor, the Jesuit Ignaz Parhammer. This education was essentially religious in conception, with a strong catechetical basis that allowed little room for creativity or individual expression. Education differed according to the child’s sex and presumed future social role. Attitudes toward children’s education in German-speaking Europe lagged behind more progressive developments in France and England, and in general imperial sons like Maria Christine’s brothers were educated to be princes, while the daughters’ education served the institution of marriage.⁴ The young Austrian archdukes learned theology, writing, reading, mathematics, and geography, as well as trained in a musical instrument, a handicraft, and physical exercises, all of which developed in them the physical, moral, and intellectual strength required for leadership. The daughters’ curriculum tended to be more lax, with less emphasis on subjects like mathematics and rhetoric and more on biblical teachings, languages, and what in other European contexts would be termed “ladies’ accomplishments” like music and drawing. Such gendered curricular distinctions took as a grounding assumption women’s essentially sinful and corruptible nature, a vulnerability that youth and underdeveloped morality exacerbated, as well as an unequal division of social power in the adult world.⁵

³ Friederike WACHTER, *Die Erziehung der Kinder Maria Theresias*, Dissertation, Universität Wien 1969, p. 37.

⁴ *Ibidem*, p. 29.

⁵ *Ibidem*, p. 26.



Figure 1: Studio of Martin van Meytens, *Portrait of Archduchess Maria Christine*, c. 1760. (Magyar Nemzeti Múzeum, Budapest)

Although both the male and female children were encouraged to draw as part of their studies, it is important to note that art functioned differently within the curriculum of each sex. Within male elite education, art served to equip boys with an aesthetic and spatial sensibility to aid future military endeavors and to encourage the visual expression of grandeur. A painting by Pietro Rotari of Maria Christine's future husband Albert demonstrates how art functioned to edify a prince (before 1763; Gemäldegalerie, Dresden). Albert holds a drawing of a military fortification presumably by his own hand, and his drawing ability signals less artistic skill or good taste but rather military cunning and princeliness. Drawing held a fundamentally different purpose in the education of royal daughters like Maria Christine. As Ann Bermingham has observed, drawing could be co-opted to form part of a socialization process for girls that condemned them to servitude by encouraging self-reflection, submissiveness, and fear.⁶ Accomplishments likewise defined the female student as a potential spouse and, according to Bermingham, could function "...to mitigate and divert brazen gazing onto the woman as a marriageable commodity. Men could look while seeming to listen, or look while ostensibly viewing a work of art." A painting like this portrait of the young Maria Christine, produced in Martin van Meytens's studio and now in Budapest, displays such a conception of noble female art making. (Figure 1) Maria Christine sits at a desk, where she holds a *porte-crayon* in her hand. She draws a landscape or *fête galante*, perhaps copying the large painting positioned behind her. Further proof of her accomplishments appears in the sheet music tucked in at her side. Her aristocratic status is conveyed through a set of crowns, swags of cloth, and above all the sumptuous lace-covered court costume she wears. This painting presents a tension common to images of women artists in that it confuses the idea of the woman as maker and the woman as art, but that tension is refined through the court culture within which this image bore meaning. Maria Christine appears here as an elite commodity and her eagerness to engage potential suitors is conveyed through her frontal gaze. Her skill at art, as Bermingham would indicate, is presented here less as proof of her real talents than as decoration of her social identity. She makes art, but the ultimate work of art is the archduchess herself.

But if this painting indicates that Maria Christine was an accomplished young woman, it does not pave the way for the kind of imagery she later made, which emerged directly from the atypical status she held within the imperial family. Maria Christine was Maria Theresa's acknowledged favorite child and the Empress privileged and pampered her above all the rest.⁷ This favoritism developed because Maria Christine was born on her mother's birthday. The Empress's affection for her fourth child was blatant and conspicuous and she decided at an

⁶ Ann BERMINGHAM, *Learning to Draw: Studies in the Cultural History of a Polite and Useful Art*, New Haven 2000, p. 188.

⁷ F. WACHTER, o. c. in note 4, p. 75. Maria Theresa's favoritism was such that Maria Christine's special status was widely recognized at court and accounted for in official protocol.

early age that her daughter would be raised in a manner fundamentally opposed to that of her other children. This was nowhere clearer than in the most important imperial duty the children were expected to meet: strategic political marriage. All the children, particularly the daughters, were expected to marry to enhance the dynasty's political ambitions. Daughters who did not marry or who married but did not produce children earned Maria Theresa's open disapproval. Maria Christine was the sole child excused from this requirement and permitted to marry out of love, which she did when she wedded Albert in 1766. Adding to this concession, Maria Theresa expedited a choice political career for the couple, which including the much-coveted governorships of Hungary and later the Austrian Netherlands.

It is impossible to overstate how much freedom her mother's favoritism enabled Maria Christine to enjoy within the potentialities available to an eighteenth-century noblewoman. But mother's love cut two ways. Certainly it enabled Maria Christine to experience a nuptial harmony that eluded many of her siblings. It also however fomented deep-seated and often vicious jealousy among her brothers and sisters, a situation Maria Christine seems to have exacerbated by playing them off of her mother for personal gain. There is an oft-reprinted diary entry by her brother Leopold, Grand Duke of Tuscany, dating from 1776, in which he rants for pages about his sister's deceitfulness and arrogance. "*She lives for herself and refuses to associate with any of her sisters...She has a lot of talents and knows how to take advantage of the Empress's weak spots. She commiserates with her, agrees with her, is with her at all hours and all the time, writes her notes constantly, and in this way she has won her over fully and does with her what she wishes, answering and often talking back to her, demanding a lot, and the Empress gives her what asks for so as not to agitate her, because then she shows her worst side and because she doesn't want to lose her...She treats everyone with great haughtiness, and in the course of things, despite some occasional courtesies, she is hated and feared by everyone, because she has a sharp tongue and repeats everything to the Empress...*"⁸

And on and on he goes. Animosity among the Habsburg children were so great that most of them refused to associate with Maria Christine in adulthood. When she visited Versailles in 1786, her younger sister Marie-Antoinette received her coolly, offering no special welcome, and she steadfastly refused to invite her into the private retreat of the Petit Trianon.

⁸ "*Die Marie lebt für sich und verkehrt mit keiner ihrer Schwestern. Sie, die sehr viel Talent hat, weiß und wußte die Kaiserin bei ihren Schwächen zu nehmen. Immer bedauert sie sie, gibt ihr recht, ist immer bei ihr zu allen Stunden und zu allen Zeiten, immer schreibt sie ihr, und auf diese Weise hat sie sie völlig gewonnen und macht mit ihr, was sie will, und antwortet ihr und widerspricht ihr auch oft, verlangt viel, und die Kaiserin, um sie nicht zu ärgern, weil sie ihr dann ein böses Gesicht zeigt, und um sie nicht zu verlieren, macht sie alles, was sie will.*" Quoted in Friedrich WEISSENSTEINER, *Die Töchter Maria Theresias*, Wien 1994, p. 60.



Figure 2: Archduchess Maria Christine, *The Feast of St. Nicholas*, c. 1762.
(Kunsthistorisches Museum, Wien)

Given this uneasy position, it perhaps is not surprising that Maria Christine's art frequently engages with representations of ideal families. Two such paintings, made around 1762 and therefore at the height of Rousseau's popularity among the European readership, are based upon Dutch genre painting, specifically two prints by the artist Cornelis Troost (c. 1697-1750) entitled *The Feast of St. Nicholas* and *Dutch Childbirth*. In Maria Christine's versions of these works, she has added the faces of herself and family members to update the scenes. In *The Feast of St. Nicholas* (Figure 2), her father the Emperor and mother the Empress assume the positions of the Dutch parents in Troost's original, while the children are portraits of her brother Ferdinand, Marie-Antoinette, and the youngest son Maximilian. Maria Christine herself appears in a self-portrait at the painting's left; she directs her brother Ferdinand out of the room in a proto-maternal gesture, presumably to punish him for a breach of manners. A similar transformation has occurred in second work, which has become *The Childbirth of Isabella of Parma* (Figure 3); the new parents represented at the painting's center right are the Archduke Joseph and his bride Isabella, and although the female figures attending to the baby archduchess are not clearly identifiable, at least one of them is certainly Maria Christine herself, while the other probably depicts one of her unmarried sisters, perhaps Maria Elisabeth.

That a noblewoman, and indeed a member of the ruling imperial family, would transfer herself to the visual world of middle-class domestic life has struck modern viewers as highly unusual. Interpretations of these paintings diverge widely as a result, with a surprisingly large contingency insisting that they literally document Habsburg family life, an argument that misses the obvious link between them and their Dutch predecessors.⁹ More recently, scholars have analyzed them from the perspective of class; Ilsebill Barta has noted that in them the imperial family found an outlet for understanding or approaching sectors of society normally distant to their ways.¹⁰ In this formulation, these images become a kind of social transgression designed to foster knowledge. While this perspective offers much of value, it too leaves out the possibility they are really about self-understanding within a changing historical and social climate. Indeed, one can detect here diverse kinds of transgressions and allegiances – class among them, but including gender and family role – that assert this archduchess's desire to reconfigure her family in a new form. We can also detect here how the modern notions of the family that Rousseau illuminated in his writings passed into a monarchical setting through, ironically, a disavowal of monarchy's outward signs and trappings.

⁹ Andrew WHEATCROFT, *The Habsburgs: Embodying Empire*, Harmondsworth 1995, plate 6 with caption; and Heinz-Dieter HEIMANN, *Die Habsburger: Dynastie und Kaiserreiche*, München 2001, p. 80.

¹⁰ Ilsebill BARTA, *Familienporträts der Habsburger. Dynastische Repräsentation im Zeitalter der Aufklärung*, Wien 2001, pp. 131-137.



Figure 3: Archduchess Maria Christine, *The Childbirth of Isabella of Parma*, c. 1762.
(Kunsthistorisches Museum, Wien)

Those Rousseauian concepts are locatable here because Maria Christine modeled her family images on an artistic tradition that, in the eyes of eighteenth-century connoisseurs, represented the sharpest break with court portraiture: namely, Dutch art. Collectors and connoisseurs with forward-leaning tastes valued Dutch art above all other national schools, and the inspiration for much rococo art in Europe, however different its ultimate tone and palette, was the seemingly liberated, bourgeois-inspired arts of seventeenth-century Holland.¹¹ Furthermore, the Dutch predilection for moralizing genre scenes appealed to eighteenth-century audiences intrigued by the didactic potential of art. It could be that for the eighteenth-century Catholic elite of which Maria Christine was a part, Dutch art suggested a newer, enlightened sense of self through its depiction of everyday life among a Protestant middle class. Dutch art also allowed Maria Christine's art to be humorous. Much Dutch genre painting uses humor to impart moral messages, and something of Troost's original wit is preserved in Maria Christine's copies, which convey the conviviality of her family's communal life lightheartedly.

Yet these paintings should not be interpreted as straightforward copies, but rather as translations. Maria Christine manipulated Troost's compositions significantly, from altering the decorative patterns used for the bed canopy in *Childbirth* to transposing details in the originals to new locations. In some instances, her changes indicate the way in which a noblewoman might imagine a middle class life unfamiliar to her from her own everyday experience. In *The Feast of St. Nicholas*, for example, she alters the room's interior decoration to reduce its ornamentation, making it slightly austere, which possibly reflects her projection of lesser means into a fictional middle-class setting. Likewise, the restrained classical frieze above Troost's fireplace transforms in Maria Christine's painting into a rococo one featuring stylized arabesques, an artisanal ornamental language perhaps more fitting, from her perspective, to those of non-noble birth. In other respects, however, Maria Christine has added visual elements to places where Troost had none, and in so doing conveys her desire to transform his settings into something closer to Viennese palatial architecture. Notable here is the way the archduchess has erased much of the facial expression found in the originals; whereas Troost gives us smiles, grimaces, and smirks, Maria Christine neutralizes her family's faces in a manner not too distant from state portraiture, which has the result of preserving courtly demeanor in their visages. A similar tendency arises in *Childbirth*, where to the Troost's unadorned wall panels behind the bed Maria Christine has added large-scale images depicting versions of Dutch genre scenes. One knows this because of the humble dress and bourgeois settings conveyed in these paintings-within-a-painting, which resemble the sorts of subjects prevalent in works by prominent artists like Steen and ter Borch. Likewise, their large scale and position on the walls between decorative woodwork suggests the painting found in the halls of

¹¹ Mary D. SHERIFF, *The Mystique of Antoine Watteau*, in: Mary D. Sheriff (ed.), *Antoine Watteau: Perspectives on the Artist and the Culture of his Time*, Newark 2006, p. 21.

Habsburg palaces more than it does Dutch cabinet pictures. Of course, the Dutch bourgeois did not display paintings in exactly this manner and the change indicates that Maria Christine has transformed the Dutch interior into one harmonious with her imperial experiences.

Despite these equivocations, Troost's images allowed Maria Christine to cast herself and her family in new guises totally unlike the official ones that found representation in most Habsburg art. In *The Feast of St. Nicholas*, her parents assume a domestic, quasi-bourgeois character in which Franz Stephan reads letters while Maria Theresa attends to him. The children are here allowed to play, be mischievous, and roughhouse in a manner that likewise would never be represented in official imagery. Yet such casual engagement and behaviors probably did occur at court behind the scenes, outside of the royal family's ceremonial duties and removed from the demands of protocol, that is, in spaces outside of the public eye. One senses here as well a new kind of symbolic order, one based on morals and not status, that Marie Christine wishes to imagine, since it is she and not Maria Theresa who disciplines the young Ferdinand. Therefore it is her proto-maternal position within the scene that differs most strikingly from the official images; she assumes the role of guardian caretaker and thereby assigns herself a greater measure of responsibility than was typically the case for noblewomen of her rank. Furthermore, if she is indeed one of the two sisters represented in *Childbirth*, then she assumes there the active role of aiding the new mother during her convalescence and also in ensuring the newborn baby's health. Through art, then, Maria Christine devised a new family structure in which she occupied a more effective family role, and furthermore where she exerted greater influence on her younger siblings than officially possible. These paintings, then, are at least partly a rescripting of the family drama to make Maria Christine its protagonist.

It could be that Dutch art, in addition to its aesthetic appeal, was attractive to the archduchess because of its relaxed depiction of family interaction. It is here that I would argue the best context for interpreting these images lies. Unlike many European royal families, the Habsburgs insisted on substantial privacy and separation from court ceremony in their daily lives; they participated in ceremony as required, but outside of it of lived in relative informality and independence, not least when compared to monarchical counterparts in France. Official imagery, which concentrated on representing the family in a manner correlative with its public persona, could never fully capture its members' identities in totality, and it could be that during the eighteenth century that gap became increasingly wider. Maria Christine found in Troost's images an opportunity to represent elements of her family life impossible to show in other kinds of portraits. This is not to say that Troost's paintings resembled exactly how the family behaved, since the paintings function on a more metaphorical level than that. They are perhaps representative of an alternative set of myths and stories the family wished to tell about itself and to itself, artificial and metaphorical just like official portraiture but operating within a different sphere and offering an alternative set of concepts and associations. Sup-

porting this reading is the tacit demand that the family's personalities and communal conviviality somehow demanded representation, that it needed to be shown, however unconventional the format and restricted the audience.

And it is here that Rousseau enters the discussion. Maria Christine's imagery resonated with increasingly popular Rousseauian ideas about the family accepted among many Europeans with Enlightenment leanings. To Rousseau, the family consisted of individuals and his viewpoint posited for children a unique and distinctly non-adult nature. One can detect variations of these ideas Maria Christine's art, particularly her adaptation of *The Feast of St. Nicholas*: the figures of Ferdinand, Marie-Antoinette, and Maximilian all display the Rousseauian child, as does Maria Christine's removal of her brother from the room, which is her attempt to steer him toward a higher moral path by correcting his errant behavior. In painting this, however, Maria Christine embraced ideas about the family that strongly opposed those held by her mother Empress Maria Theresa. In a letter dating from near the end of her life, the Empress openly challenged the Rousseauian model of education to Count Mercy d'Argenteau, the Habsburg representative in Paris, who reported to the Empress on the activities of Marie-Antoinette soon after the birth of her first child. Maria Theresa claimed: "*I absolutely do not agree that one should avoid traditional etiquette in our children's educational plan, but of course all luxury, cowardice, and excessive attention [should not be allowed]. The current fashion after Rousseau, which renders children like peasants, doesn't appeal to me, and I see no advantages to it, rather the opposite. Without encouraging pride, children should be acquainted early to a life of courtly demeanor, and by doing so one avoids the many inevitable infelicities that arise when a monarch and his family can't distinguish between their actions and those appropriate for private individuals.*"¹²

Maria Theresa's specific complaint is that Rousseau's notion of the child equalizes all children, with little regard to the class status of the individual and their future social role. For her, Rousseau reduces children to the lowest rungs of the social ladder and permits them not to grow but rather devolve, becoming peasants in the process. Embedded in this claim is a fear that encouraging a child's individuality prevents him from achieving proper cultivation. *Amour-propre* arms children with the self-importance required for noble life, but it is of course pre-

¹² "*Je ne conviens aucunement qu'on doit rayer les étiquettes dans le plan d'éducation des enfants de notre naissance (mais tout luxe, mollesse, et service chargé. La mode d'à cette heure selon Rousseau, où on les rend paysans à force de liberté, ne me plaît pas, et je ne vois aucun avantage jusqu'à cette heure, mais bien le contraire.) Sans les pousser jusqu'au point de nourrir leur orgueil, il faut les accoutumer dès leur enfance à la représentation, pour obvier à tant d'inconvénients inévitables lorsque le souverain et sa famille ne se distinguent pas par la représentation de l'ordre des particuliers. C'est un point essentiel, surtout à l'égard de la nation française, aussi vive que légère.*" Maria Theresa to Count Mercy-Argenteau, 13 January 1779, in Alfred Ritter von ARNETH and M. A. GEFFROY (ed.), *Marie Antoinette: Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le Comte de Mercy-Argenteau avec les lettres de Marie-Thérèse et de Marie-Antoinette*, Paris 1874, III, p. 283.

cisely this acculturation process that Rousseau criticized as damaging to the child's "natural" self.

Elsewhere Maria Theresa openly linked the slackening of manners to incipient social unrest: "*This spirit of insurrection is the consequence of our enlightened century. I sigh about it often. But the deterioration of manners, this indifference to everything that our holy religion holds dear, and this endless dissipation is the cause of all our troubles.*"¹³

Here manners, religious identity, and social unrest are woven into a single concept, with the acculturation process emphasized for its special role in potentially solving society's ills. At issue in such passages is the Empress's belief in the nobility's exceptionality, their claim to being a special race of people with traits that render them ideal for rule, a status that Rousseau's theories seemed to threaten. Perhaps it is precisely because these ideas circulated in the eighteenth century well before Rousseau that Habsburg official portraiture remains so unchanging in its insistence upon a courtly family ideal.

Maria Christine's imagery responds additionally to something more personal than these philosophical ideas. Even in a context in which status, representation, and the external display of authority were central, beneath that surface may have lain an awareness of the artificiality or inadequacy of trusted myths about the monarchical self. Maria Christine's paintings conceive of the imperial family as essentially similar to the middle classes, as precisely not exceptional or special. Can we then read these paintings as an acknowledgment, at least to the archduchess herself, that its official monarchical personae only insufficiently captured their true selves, and that on some level, that they differed but minimally from the masses they ruled? Her images hint at an erosion of the traditional conception of monarchy that allows for the monarch and her family to be conceived not as illustrious nobles but rather as typical people; or in short, she transforms the imperial dynasty into a nuclear family. She furthermore uses these images to play out an idealized family interaction that eluded her in real life, particularly if we recall her uneasy relationship with her siblings. The privilege of marital love denied Maria Christine family intimacy, which is precisely what these images celebrate. Conviviality becomes in them a symbol, a sign of family character and thereby a marker of a perceived lack in the archduchess's familial network. This is also not to say that conviviality did not itself exist in court familial circles, since it certainly did, but that its representation here is a symbolic artistic choice. These images are therefore projections of Maria Christine's sense of self into the realm of art. They enable a realization of unfulfilled family roles as they likewise reveal its essentially unimposing inner character.

¹³ "*En général cet esprit de mutinerie commence à devenir familier partout, c'est donc la suite de notre siècle éclairé; j'en gémiss souvent; mais la dépravation des mœurs, cette indifférence sur tout ce qui a rapport à notre sainte religion, cette dissipation continuelle sont cause de tous ces maux.*" Letter of 2 June 1775, Alfred Ritter von ARNETH (Hg.), *Maria Theresia und Marie-Antoinette. Ihr Briefwechsel während der Jahre 1770-1780*, Paris – Wien 1865, p. 135.



Figure 4: Archduchess Maria Christine, *Self-Portrait*, c. 1765.
(Kunsthistorisches Museum, Wien)

Maria Christine's paintings after Troost pale, however, when compared to a more all-encompassing statement about her archducal self that she produced several years later in the form of a self-portrait (Figure 4). In this painting we view Maria Christine seated in a painting-filled *cabinet* engaged in the act of spinning wool. In its presentation of a monarchical personage in the guise of a merchant-class interior, this self-portrait mirrors the general strategy of the genre scenes after Troost, and like them it has usually been interpreted as a literal reflection of her actual leisure activities. In the wake of recent scholarship that views eighteenth-century self-portraits as complex ruminations on the nature of art and the identity of the artist, it may be better to view this image as something more than true life.¹⁴ In it Maria Christine creates a coded visual fiction about a new interrelationship between nobility, femininity, and art, and does so by focusing on herself.

The room in which the central figure sits is filled with the trappings of middle-class existence, yet there are telling slippages comparable to those found in her earlier paintings. Note the fireplace, with a fire screen in front from which hangs a purselike bag, perhaps holding sewing materials. Likewise Maria Christine sits on a chair with a ribboned back cushion of the kind that still symbolizes "hobby needlework" two hundred years later. The jug and bowl resting on a table and a group of porcelain objects – a covered vase and a cup with saucer – also position this scene within a domestic arena of middle-class consumption. But Maria Christine's oversized jeweled earrings and choker, which if real would be massively heavy, affirms her status as woman of wealth, as does the swag of cloth behind her that resembles the billowing velvets of Habsburg imperial imagery. The result is a curious mix of noble and bourgeois that parallels the admixture found in her genre scenes, but as with them her connection to monarchy is here never overtly expressed. Bourgeois activity filters through the lens of elite experience while the monarchical subject remains unacknowledged.

For a noblewoman like Maria Christine, this kind of setting and activity would have been essentially foreign, a fact that should point toward the inclusion of the spinning wheel as more than a veristic display of domestic pastime. Artists and writers had long associated spinning with idealized femininity; the distaff alone had long served as the ultimate symbol of the female sex and its inclusion here links this painting with discussions about women's social roles. Rousseau himself in *Émile* mentioned work with cloth, yarn, and needles as central components of female education, and Dutch art of the kind Maria Christine admired often depicted needlework in contexts celebrating exemplary female virtue.¹⁵ With her mind focused on intricate needlework, a woman could both affirm her social utility and illustrate her moral steadfastness. And it was possible for monarchical women

¹⁴ See especially Mary D. SHERIFF, *The Exceptional Woman: Elisabeth Vigée-Lebrun and the Cultural Politics of Art*, Chicago 1996, ch. 6; and Angela ROSENTHAL, *Angelica Kauffman: Art and Sensibility*, New Haven 2006.

¹⁵ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile, or On Education*, trans. Allan Bloom, New York 1979, pp. 368-369.

to illustrate their political importance through visual references to working with needle and thread. One celebrated example, François-Hubert Drouais's *Portrait of Madame de Pompadour at her Tambour Frame* (1763-4; National Gallery, London), depicts the French *maîtresse en titre* in her study at work on a tapestry, which functions both as a literal representation of her preferred leisuretime activity – she was admired at court for the skill of her needlework – but also a metaphor for artistic productivity and relevance.

Maria Christine's evocation of these ideas indicates awareness of these concepts; representing herself spinning suggests her need to associate herself with an exemplary conception of womanly activity. That ideal femininity is referenced here is striking; as the daughter who married for love, her importance to the imperial family's political plan, her dynastic utility, was erased, and therefore she could never become the "ideal daughter" as defined in imperial mythology. Within a dynastic sense, therefore, she had no utility, and I would surmise that this freedom was as discomfiting as liberating. By representing herself spinning, Maria Christine makes visible a productive woman's work that is constructive to a fictive social order. The purposelessness of love is replaced with an ideal version of female social duty, and it seems critical to me that absent from this domestic scene is any sense of Maria Christine's impending marriage or spouse. Although this is a representation of a woman at work, it removes its subject somewhat from real labor into an idealized, refined fantasy. Note how the painting emphasizes Maria Christine's hands through compositional and light effects; she pulls the thread with her right hand while operating the spindle's crank with her left, choices that draw attention her manual activity. Her gestures, however, have little of the strain and tension associated with work, but rather demonstrate the delicate movements of leisured practices like playing cards or taking coffee. She is an active woman, but one at a distance from exertion, and her activity is presented here as untiring and effortless. Work becomes another kind of elite play, a role like the one of the many she could assume in a masquerade.

The notion that spinning could serve as a point of meditation on the social role of women has a deep artistic pedigree, and paintings depicting similar scenes appear repeatedly in eighteenth-century art. One particularly instructive comparandum is Jean-Siméon Chardin's *Les amusements de la vie privée* (Figure 5), produced in 1745-1746 at the request of another European female monarch, Queen Lovisa Ulrika of Sweden.¹⁶ Chardin represents a woman sitting in an overstuffed chair, pausing from reading a book that rests in her lap. The painting displays a moment of reflection, a double distraction from the recently abandoned concentration of reading and from the household tasks represented by the spinning wheel and di

¹⁶ For which see Pierre ROSENBERG, *Chardin 1699-1779*, Cleveland 1979, pp. 279-281. For Chardin's interaction with Lovisa Ulrika, see Paula Rea RADISICH, *Lovisa Ulrike of Sweden, Chardin, and Enlightened Despotism*, in: Melissa Hyde and Jennifer Milam (ed.), *Women, Art, and the Politics of Identity in Eighteenth-Century Europe*, Aldershot 2003, pp. 46-63.



Figure 5: Jean-Siméon Chardin, *Les amusements de la vie privée*, 1745-1746.
(© The National Museum of Fine Arts, Stockholm)

staff behind her. This is therefore a woman once engaged in productive activities – spinning and reading – who is now lost in reverie. The exact inflection Chardin gives this subject remains deliciously unclear. Typically for his art, narrativity and

painterly ambiguities encourage a sense of semantic open-endedness and mystery. Whether we are to see lady's idling as imprudent sloth and therefore detrimental to the social order, or as a right of the bourgeois who had earned it through mercantilist labors, the artist leaves unanswered. The critic La Font de Saint-Yenne referred to it in his *Réflexions sur quelques causes de l'état présent de la peinture en France* as "...a piece which represents a pleasant-looking idler in the form of a woman carelessly and stylishly dressed", a description that emphasizes the sitter's lack of activity, her boredom, and her wealth.¹⁷ The painting engages at the very least the concepts of leisure and the life of privacy that wealth enables. Chardin's painting therefore encourages reflection on the relationship between femininity, class, and the bourgeois interior, and it seems noteworthy that two otherwise unconnected monarchical women, Lovisa Ulrika and Maria Christine, found this subject compelling.

Like Chardin's painting, Maria Christine's self-portrait is a statement on bourgeois femininity, but ultimately her painting recasts it in line with her elite context. Whereas Chardin shows needlework set aside, Maria Christine represents herself at work. Chardin represents idleness, while Maria Christine emphasizes diligence and industry. Chardin's image of leisure is framed through merchant class experience; although the eighteenth-century moneyed industrial classes gained their social status through commerce, Chardin displays this lifestyle as one free of work. Maria Christine in contrast represents the apparent paradox of aristocratic work. Her class maintained their status through legacy and history and was by definition exempted from labor, but Maria Christine transforms avoidance into an illusionary fiction of productivity. Both paintings illustrate transgressions: Chardin's shows the merchant wealthy adopting aristocratic leisure, while Maria Christine's imagines an aristocratic woman becoming a worker. Chardin explores idleness as a female quality; Maria Christine concentrates on linking femininity with industry. The same subject is therefore put to polarized purposes in two paintings that rely upon the same set of discursive signposts for quite different ends.

At this point one might ask why an amateur artist like Maria Christine does not represent herself in the act of painting, which is after all the art she practices and the labor that makes this image possible at all. Choosing spinning positions Maria Christine at a remove from the notion of "woman artist" that would have been more accurate, but that would have echoed closely with the portrait type of the "accomplished woman" promoted in official imagery, as we have seen in Meytens's portrait. Her paintings steadfastly avoid such associations, bypassing them in favor of a collective female identity applicable to a larger segment of the population and associated with bourgeois industry, not noble idleness. Spinning, therefore, enables a kind of democratization even as it alludes to its sitters' exceptional status. She imagines that spinning could translate the bourgeois experience

¹⁷ Quoted in P. ROSENBERG, o. c. in note 16, p. 280.

of family life increasingly recognized as “natural” into something applicable to all women, even those of high birth.

Yet although the painting represents Maria Christine at the spinning wheel, it somehow still emphasizes that she is a painter, a point that is clear from the many works of art depicted on the walls of the cabinet in which she sits. These paintings-within-the painting signal her manual productivity even as they remove it from the compositional center and iconographical scheme. In them one finds various subjects reminiscent of Dutch and French origin, but once again they are not exact copies of works, but modified translations that are in themselves new works of art. Among the scenes chosen are two portraits – one of a man, the other of a woman – whose dress and poses suggest bourgeois sitters. Two scenes derive clearly from the French *fête galante* tradition; these frame Maria Christine’s head and therefore associate particularly closely with her. One shows a woman lifting the hem of her skirt and holding her hand to her face as she walks away from two seated female friends; the second shows a male figure walking away from a woman seated at the base of a herm sculpture next to a basket of apples. These scenes represent the kinds of elite amorous interactions common to paintings by Watteau and Boucher. By including them here Maria Christine positions herself as both an elite consumer of fashionable art, as someone familiar with their lifestyle, and also as their maker.

Further possibilities emerge in the other paintings included, with those at the image’s top edge perhaps the most unusual. Two scenes depict male figures, one shown with a jumping dog, while the other represents an older bearded man, seated and holding a pewter beer stein. Between them is the largest painting of the group; it represents a scene of schooling, with a crowd of children reading, writing, and holding books and sheets of paper. A man stands behind a desk and gestures to an open book into which a group of children look. That this is a school for children of modest means is conveyed through the painting’s subdued, dark palette and its subjects’ humble dress. That education seems foregrounded here recalls that art and education were, for a Habsburg noblewoman, closely intertwined. Maria Christine’s inclusion of an educational theme here suggests not only its affect on her process of self-understanding, but also her freedom to redefine education to a new intent and purpose, namely the exploration of her recalculated purpose as a monarchical woman.

Perhaps looking for a single underlying theme in these choices leads down a false path, since their individual subjects are diverse enough to hinder obvious summarization. But they bind together a series of concepts pertaining to childhood, leisure, social comportment, education, and romance, all associated pictorially with Maria Christine in the image’s foreground. In their subjects one finds artful equivalencies to her interests, fragmentary reflections of an identity otherwise not depictable within established noble culture. There is intellect embedded in them, since to be able to make different kinds of art requires manifold knowledge and experience. And all are new compositions that could in themselves stand as individual paintings, but Maria Christine paints them two illusionistic degrees away

from reality. They are not just pictures, but pictures of art. It could be that her creativity was such that although it had been acknowledged, it had somehow not been viewed as truly creative and more as copying or amusement, a criticism commonly leveled against talented eighteenth-century women artists. By insisting that these scenes are art, and in fact representing them as art around her likeness, Maria Christine draws attention to their fictive nature and to her creative skills. There also seems to be a distinction between the more “authentic” scenes along the painting’s top and those that celebrate elite artificiality, namely the Boucher- and Watteau-like scenes flanking Maria Christine’s face, a dichotomy that itself out across the painting and is likewise exemplary of Maria Christine’s crossing of elite and bourgeois boundaries. Ironically, a bourgeois setting was precisely what enabled this representation of the “true” noblewoman, or put differently, representing an aristocratic woman was possible only through imagining the self outside of aristocratic settings. The transformational character of her elite social position enabled that knowledge even as it obviated it.

In conclusion, I would encourage us not to characterize Maria Christine’s paintings as another version of Marie-Antoinette playing milkmaid, as insensitive upper-class egotism. My argument has suggested that they are more than that. They position Maria Christine and her family within discursive spaces that in the eighteenth century were increasingly disrupted and poorly differentiated due to changing political and historical conditions that impacted all families. Maria Christine’s unusually flexible aristocratic status perhaps made her more aware of those changes than many of her peers. In her paintings she rearranges the Rousseauian conception of modest womanhood to construct an aristocratic female ideal. There is a contradiction inherent in them, namely in that it was precisely her elite upbringing that enabled Maria Christine the education, dexterity, and agency to imagine social transformations beyond monarchy. These images demonstrate how art – both as practice and as representation – could embolden a noblewoman to imagine a self somewhere outside of common frameworks and established social norms for her class. And in them, I would like to think, Maria Christine began to imagine a new kind of court art, a future visual encyclopedia that would begin to capture the complexity and humanity of those who ruled.

Merethe ROOS
(MF Norwegian School of Theology, Oslo)

**The Salon as an Arena of Secularization.
Music performed on Intimate Stages in the last decades of the 18 century.
New perspectives on the function of the Salons¹**

This article demonstrates how the salons in Copenhagen in the last decades of the 18 century might be seen as an arena of secularization. These environments are stages for the performance of Johann Christoph Friedrich Bachs Geistliche Lieder. The texts of Geistliche Lieder are religious, and written by the vicar in St. Petri congregation in Copenhagen. Bach breaks with the prevailing norm for such songs, and by doing so, he creates tension between the traditional religiosity of the text and the novel secularization of the setting.

key words: secularization, Copenhagen, salons, Johann Christoph Friedrich Bach, Sturm und Drang

Introduction

This article is based on interdisciplinary research, and demonstrates how the salons in Copenhagen might be seen as a scene of secularization in the last decades of the 18th Century. These environments are stages for the performance of Johann Christoph Friedrich Bachs *Geistliche Lieder* or “Sacred Songs”. They are, however, also environments in which the idea of religious mediation through the arts is closely related to the idea of the aesthetic genius presented in the works of, amongst others, Johann Wolfgang von Goethe. The texts of *Geistliche Lieder* are religious; written as they were by Balthasar Münter, the Lutheran vicar of the St. Petri Congregation in Copenhagen, who was influenced by the ideas of holy poetry mediated in Friedrich Klopstock’s *Die heilige Poesie*. However, in his settings of these texts, Bach breaks with the prevailing norm of strophic song, and uses through-composed forms with surprising musical progressions. Thus, he creates tension between the traditional religiosity of the text and the novel secularism of the setting, a tension which is highlighted by the Sturm und Drang movement. Being the stage for the performance of these works, the 18th century salon could then be seen as an arena of secularization.

¹ All translations from German to English in this text are mine.

Christian revelation through the arts.

Balthasar Münter's collections of Geistliche Lieder

In 1773 and 1774, the vicar of St. Petri, the German Lutheran congregation in Copenhagen, Balthasar Münter (1735-1793), published two collections of *Geistliche Lieder*, or Sacred Songs.² Münter included extensive introductions with both of his collections, and these are important for the understanding of the works he presented. Münter sets out in his introductions the difference between those works performed within the service, and those works which are thought to be for use at private prayer at home. In doing so, Münter also considers the aesthetical ideal of the public church service, as well as that for the private prayers. These collections represent Münter's contribution to the ongoing hymnological debates which characterize the practical theology of Protestantism in the last decades of the 18th Century.

Already a promising theologian, Münter was appointed to the position in Copenhagen in 1765. Today, he is perhaps most remembered as Johann Friedrich Struensee's (1735-1772) spiritual advisor, and for the book he wrote in which he describes the process of Struensee's conversion into Christianity. Struensee was the Personal Physician to the weak and mentally ill Danish king, Christian VII. Using his influence with the King and his intimate relationship with Queen Caroline Mathilde, Struensee rose to power, and from 1770 to 1772 he was in fact, the de-facto ruler of Denmark. However, his rule was short, and in 1772 Struensee was accused of harming of the king, and of usurping of the royal authority. He was then condemned to death. During the three months between his sentencing and his execution, Struensee had frequent talks with Münter, and in final weeks before he died, he professed the Christian faith.³

As a preacher and spiritual advisor, Münter was influenced by the Neology and the supranaturalistic theology. The relationship between faith and reason is a primary focus of these schools of 18th Century German theology, and this is taken up in the writings of well-known theologians like Johan Semler (1725-1791), Johann Jerusalem (1709-1789) and Johann Spalding (1714-1809). Reason, they argue, is Man's destiny, a destiny thwarted by the fall of Adam in the Garden of Eden. Redemption through Christ is a chance for man to regain his God-given abilities connected to reason; thereby becoming a moral being. Faith, which is connected to an inner and fervent feeling, is in essence a re-activation of reason and morality. Münter's own theological thinking is closely aligned with this line of reasoning.

In his account of Struensee's conversion, Münter describes his use of a strongly deductive – almost Cartesian – technique to convince his spiritual char-

² Balthasar MÜNTER, *Erster und Zwote Sammlung Geistliche Lieder*, Leipzig 1773-1774, without paging.

³ See for instance: Jens GLEBE-MØLLER, *Struensees vej til skafottet*, København 2007.

ge. His aim is obviously to show Struensee that the Bible not only is reasonable, but the only possible explanation of everything visible and invisible. By laying such heavy weight on the rational elements of faith, Münter demonstrates his affinity to the theological movements within his professional surroundings.

On the more practical aspects of religion, such as scripture, sermons, songs and service, Münter's contemporaries espouse the idea that the message of the Bible should be mediated in a way that is understandable to everyone. Anything that might be confusing or distracting to the congregation should be avoided. For example, sermons should exclude all elements which could be connected to the time and space in which the biblical texts originally were written. Simplicity is encouraged.

As a writer of texts for sacred songs, Münter's theological concern seems to deviate somewhat from this argumentation. In his introductions, he argues against his colleagues, amongst them Johann Spalding, who was active in the process which leads to the hymnological reform in Germany in 1780⁴, and their stress on the necessity of simple hymns which are understandable for all the parisheners. For Münter, however, the simplicity of the work seems to be of minor importance. In his introductions, he explains and defends a religious poetry in which the beauty of the written work mediates the religious and transcendent experience. He argues that it is this poetry which should be used in the sacred songs. This poetry is something quite different to the teaching of religion. Münter writes: "*You see, my dearest friend, that I don't reckon the teaching in religion to be a task for the poetry which is to be used in the sacred songs, this is reserved for the prosaic speeches. (...) The teaching in religion declines to use the jewel of poetry. It will be addressed in a simple and accurate way.*"⁵

For Münter, the beauty in the poetry is a result of the religious experience as revealed to the poet. This is a revelation which is connected to a feeling which the writer is expected to communicate to those who read or hear his works, thereby sharing the religious revelation. Thus, the beauty of the sacred songs is given by God, and it is mediated through an exalted poetic language. This language is in accordance with the character of the content.⁶ The truths, which are formulated through the exalted language of the sacred songs activates what Münter calls the

⁴ Paul GRAFF, *Geschichte der Auflösung der alten gottesdienstlichen Formen in der evangelischen Kirche Deutschlands*, Zwote Sammlung, Waltrop 1939, pp. 109-160.

⁵ "*Sie sehen, werthester Freund, dass ich den eigentlichen Unterricht in der Religion nicht für das Geschäfte der geistlichen Liederpoesie halte: dieser scheint mir dem prosaischen Vortrage vorbehalten werden (...) Der blosse unterricht weigert sich durchaus den Schmuck der Poesie anzunehmen. Er will einfältig und genau bestimmt vorgetragen werden.*" B. MÜNTER, *Zwote Sammlung*.

⁶ "*Es muss sich edel und würdig ausdrücken, und das um so vielmehr, da sein Inhalt so sehr edel und würdig ist.*" Ibidem.

self love.⁷ This expression might be understood as a condition in which the heart and the soul of Man is in total harmony, and whereby there is a reconstitution of the original godliness which was lost through Man's original sin. The experience which is mediated through the sacred songs leads the listener or the singer to moral engagement. By emphasizing morality as the consequence of the Christian revelation, Münter is in accordance with theologians like Johann Spalding and Johann Jerusalem. Also within Neology, morality is seen as a consequence of the religious experience.⁸ For Münter, however, the morality is connected to the beauty which is immanent in the poetic text, and not to the dogmas presented in the Bible, through the liturgy or in the sermon.

Though Münter states that the poetic ideal is a direct result of the revelation given to the poet, he does not completely dismiss the prevailing arguments for simplicity. He underlines that he who writes the songs to be sung in the church must always have in mind the diversity of the congregation. The texts for the hymns meant to be sung in the church should always be understandable. The poet must write for the majority of people, and not only for the very few able to match his level of creativity. To this end, Münter puts forth some general rules for the poet: the verse should be lightly and pleasingly formulated, the textual rhythm right and clear, and the strophes should be designed in a steady way that can easily be recited.⁹ Münter's arguments for simplicity have, however, less weight than his arguments for the beauty. Although he gives some general advice for the composition of the text, his definition of the beauty in the sacred songs does not seem to be a question of following formal poetic rules, but a question of mediating the beauty of the Christian revelation.

Münter makes a distinction between the texts written for public church service, and those meant for worship in private, at home. The texts which are to be used during the church service should be written so that they can be used in all congregations. Works for private worship should be adapted to the conditions in which they are used: for the special occasions of life, like the mourning over a death or the joy over a birth. These hymns for private use can also be used at the daily prayers, but they cannot be used during the church service. Just as private prayers are informal and not subject to the stringent constraints of liturgy, hymns used in private prayers are able to explore a breadth and depth of religious feelings

⁷ "Sobald also die spekulativischen Wahrheiten die das Lied vorträgt, so vorgestellt werden, dass sie die Selbstliebe des Lesers oder Sängers interessiren, so sind sie der Empfindung genähert (...)." Ibidem.

⁸ Karl ANER, *Die Theologie der Lessingzeit*, Halle 1929, p. 156.

⁹ "Die Versart muss leicht und gefällig, der Rhythmus richtig und deutlich verzeichnet seyn, und die Abschnitte der Strophen durch die Ruhepunkt des Verstandes überall, so sehr es möglich ist, an derselben Stelle angewiesen werden". Auf die Deklamation muss der Dichter besonders Aufmerksamkeit seyn, um sie gleichfalls, so sehr er es in seiner Gewalt hat, in den verschiedenen Strophen übereinstimmig zu machen." B. MÜNTER, *Zwote Sammlung*.

and emotions, without adhering to social and formal rules.¹⁰ Nevertheless, sacred songs for private use seem to embody a stylistic ideal. Münter states that it is desirable for hymns sung in church settings to express the same range of religious feeling and emotions as songs performed in the homes.

Münter is indebted to the poet Friedrich Klopstock (1724-1803), whose ideas of holy poetry he uses as a foundation for his own ideas of sacred songs. In the introduction to the first volume of his texts, Münter humbly thanks Klopstock for having inspired him to write these works. Friedrich Klopstock, who is reckoned to be one of the most important German writers in the mid 18th Century, was among Münter's neighbours during his first years in Copenhagen. Klopstock's presence in the city could be seen as result of the cultural offensive of King Fredrik V, whose ambitions included making Copenhagen being one of the main cultural capitals in Europe. Fredrik V was successful in his efforts, and upon Münter's arrival in 1765, Copenhagen was a lively cultural city with personalities like Klopstock and Klopstock's well-known colleagues Johann Andreas Cramer (1723-1788) and Heinrich von Gerstenberg (1737-1827) among its residents.

The influence of Friedrich Klopstock – and as well as of Klopstock's tradition – is evident in Münter's introductions. Münter's argumentation, in particular, reflects Klopstock's theory of the holy poetry, put forth in *Die heilige Poesie* (1754-1755). Here, Klopstock describes the poet as a genius, having the ability to express a reality which is beyond human imagination, a reality which mirrors the truth of God. Hence, holy or religious poetry never can be said to be an expression of something imagined or untrue. Instead it must be seen as an expression of truth. It is religion formulated in a poetic way. The poetic text is a result of the Christian revelation, formulated and mediated through the talent of the poet. Religious poetry should, however, not be seen as a dogmatic truth, but as a reflection of the subjective revelation given to the poet. The particular revelation is not normative, but the poet should accept its sacred inspiration: the wonderful, the great, the sacred and the sublime. Hence, it is the totality of the religious experience which should be promulgated in this religious or holy poetry.

Furthermore, Klopstock states that it is not possible to explain or analyze the religious power of the poetry. The power is derived from revelation and is concealed in the actual structure of the poetry, and the art which is the most concealed gives the most overwhelming impression. Within the art hides the sacred message. The Christian gospel is revealed to the poet, and mediated through his poetry. It is this theory of holy poetry which makes Klopstock the most important precursor to Balthasar Münter, and which is essential to understanding the theology and texts of Münter's sacred songs.

¹⁰ "Das Lied muss sich immer heben, aber mässig: doch möchte es lieber zu hoch steigen, als im Staubekriechen, vornämlich wenn es zur Beförderung der häuslichen Andacht, nicht zum kirchlichen Gebrauche bestimmt ist." Ibidem.

The musical setting of Münter's texts.

Johann Christoph Friedrich Bach's compositions

In his introductions, Münter also describes his ideal for the musical setting of the texts. The role of the music is first and foremost to support and underline the text and its meanings. The melody is therefore of great importance. Münter emphasizes that the music should be composed with short strophes, and that the text and the music should combine to create a single unified expression. This is in accordance with the then prevailing ideals of the relation between music and poetry. According to Heinrich W. Schwab, it was a common practice in the late 18th century to focus on a unity between music and text.¹¹ To prevent music from being the focus of the congregation's attention, poets who wrote for the public church service were advised that it was preferable to write text which could be set to melodies already familiar to the parishioners. Münter suggests, however, that there are differences in musical form and setting that derive from the place of time and performance. The choral, meant for the public Church service, differs from the aria, meant for the religious gatherings in the private. The chorals are based on temperate intervals; they are solemn and slow, while the aria is a more demanding work, with rapid movements and a more extreme ambitus.¹²

His own collections consist of newly written music. All the melodies to the texts in the second volume are composed by Johann Christoph Friedrich Bach (1732-1785), who was the second youngest son of Johann Sebastian Bach. For most of his adult life, Johann Christoph Friedrich Bach had the position of composer and musician at the court in Bückeburg, where his closest colleague was Johann Gottfried Herder (1744-1803), the court preacher in the Bückeburg church from 1771-1776. Today, these sacred songs with their texts by Balthasar Münter and their music by Johann Christoph Bach are almost forgotten, they are rarely performed, and even more rarely studied and analyzed.¹³ However, in a broad intellectual context, these works should be considered as interesting material.

¹¹ Heinrich W. SCHWAB, *Sangbarkeit, Popularität und Kunstlied. Studien zu Lied und Liedästhetik der mittleren Goethezeit 1770-1814*, Regensburg 1965, p. 19.

¹² "Die Chormelodie unterscheidet sich sowohl durch ihre innere Einrichtung als durch ihre Bestimmung von der arienmässigen. Jene soll bey dem öffentlichen Gottesdienste gebraucht werden. Deswegen muss sie nur mässige Intervallen haben, sich in einiger Entfernung von der äussersten Höhe und Tiefe der gewöhnlichen Menschenstimme halten, bedächtiger, feyerlicher und langsamer einhergehen. Die arienmässige Melodie dient nur zum häuslichen Gesange. Sie kann zusammengefasst seyn, hurtiger fortschreiten, der Stimme des Sängers mehr zu thun geben (...)". B. MÜNTER, *Zwote Sammlung*.

¹³ They are shortly mentioned in Beverly Jung SING, *Geistliche Vokalkompositionen zwischen Barock und Klassik. Studien zu den Kantatendichtungen Johann Gottfried Herder in den Vertonungen Johann Christoph Friedrich Bach*, Baden-Baden 1993, and Hannsdieter WOHLFARTH, *Johann Christoph Friedrich Bach. Ein Komponist im Vorfeld der Klassik*, Bern – München 1971.

Lied im Frühling.*

Heiter.

Singstimme. *mf* *p* *mf*

1. Hoch am Himmel steht die Sonne, län-ger strahlun-sun ihr Licht. Al-les
 2. Seht, wie in die wei-ten Fel-der freu-den-voll die Heerden zieh'n, wiedort
 3. Die-se Herrlichkeit der Er-de ist ein Schat-ten von dem Licht, das ich

HARMONIUM. *p* *mp*

ORGEL. Man. II. *p* *mp*
 (s. F.) Man. I. (s. F.)
 Pedal. (s. & f.) *mp*

Le-ben ath-met Won-ne, Wonn' ist je-des An-ge-sicht. Lachend senkt der Lenz sich
 scherzend durch die Wäl-der schnel-le Scha-ren Wil-des flich'n! Hört der Vö-gel sanfte
 e-wig trin-ken wer-de dort vor Got-tes An-ge-sicht! Auch das freu-den-voll-ste

nie-der in die Wäl-der, auf die Flur. Die er - stor - be - ne Na - tur le - bet' auf
 Chö-re: hier der lau - ten Nach-ti - gall, dort der Ler - che süs - sen Schall! Al - les bringt
 Le-ben hier auf Er - den ist nur Tod, ge - gen je - nes, das mir Gott dort ver heis -

p *mf*

mp

D

Man.I. Man.I.

und wir-ket wieder, Opf-re mei-nem Schöpfer Dank! preis'ihn fröh - lich, mein Ge-sang!
 dem Schöpfer Eh-re! Bring auch du ihm Lob und Dank! preis'ihn fröh - lich, mein Ge-sang!
 - sen hat zu ge-ben! Opf-re mei-nem Schöpfer Dank! preis'ihn e - wig, mein Ge-sang!

f *poco rit.*

poco f *poco rit.*

poco f *poco rit.*

14844

As songs that are meant to be sung within the public church service or in the private prayers, the music which is written is strikingly untraditional. Bach's sacred songs are avant-garde for their time, with surprising musical developments. These developments are related both to harmonic, melodic and rhythmical progressions. The songs are also written in a through-composed form. This form deviates

from the prevailing norm of the 1770s, 1780s and 1790s, in which the rule was to compose in the simple strophic form, based on repetitions (ex. AB AB CD CD).¹⁴ The through-composed form is more complicated, and admits the composer a relatively high degree of artistic freedom. It is also a style which allows a greater expression of feelings and emotions.¹⁵ While the through-composed form was increasingly used from the 1780s onwards, the simple strophic form was still preferred, and as late as in 1802, this form is generally recommended by the most important musical periodical of its time, *Allgemeine musikalische Zeitung*.¹⁶

The example which precedes, *Lied im Frühling*, typically illustrates the musical style in Bach's works.¹⁷ As can be seen, this work does not follow the principles for strophic songs. It is written in a partly through-composed form, with a new melody presented from the upbeat to bar 10. Thus, the composer creates a tension in the work. This tension is strengthened by a modulation to the dominant, A major, as well as through different cadences and harmonic progressions, such as the progression towards E major in bar 15 and the modulations back to the tonika (D major) in bar 17. The accompaniment is also progressive, with melodic lines and chords that harmonically support the melody. By composing in this way, he departs from the tradition of the continuo, most common in contemporary songs. Instead, he establishes a more independent bass line. With this untraditional style, Bach challenges the established form and style of sacred songs.

The salons of the German literati in Copenhagen in the last decades of the 18. century

The question of why these works are worth scholarly attention is related to the intersection between the environment in which they are written and performed, and the compositional style of the music. In his introductions, Balthasar Münter formulates a theology in which the poetry is an expression of a God-given spark of creativity, formulated to glorify and mediate the Sacred. The musical settings of his sacred songs are radical, and calls for attention. The composition of these nontraditional and extravagant works coincides with the concurrent, but independent development of the idea as a god-like, creative genius. Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832) and Johann Gottfried Herder both develop and advance the idea of the god-like artist, worthy of being honored and worshipped because of his creative genius, in their works. This is significant, if not to say radical, as it is a revelation independent of the Christian tradition. Nevertheless, given the time and place in which Münter's *Geistliche Lieder* are written and performed and the audience who hear these compositions, the German socio-economic elite living in the Danish

¹⁴ H. W. SCHWAB, o. c. in note 11, p. 55.

¹⁵ Ibidem, pp. 58-59.

¹⁶ Ibidem, p. 58.

¹⁷ Johann Christoph Friedrich BACH, *Lied im Frühling*. From J. Chr. F. Bach: *Geistliche Lieder*. Accessible through Musikhistorisk Museum, København.

capital, this secularized understanding of the artist and his art arts can be an actual frame of interpretation.

In final decades of the 18th century, Germans were an influential and dominant cultural force in Copenhagen. Though Germans had continuously come to Denmark since the 13th century, but starting in 1750, Denmark experienced a significant increase of its German population. In part, this was a result of the efforts of Johann Hartvig Ernst Bernstorff (1712-1772), the minister of foreign affairs in the government of Fredrik V. Bernstorff invited his German relatives and friends to take important political and official positions in Denmark; in part, it was because Denmark had expanded to include the German duchies of Schleswig and Holstein; and in part it was because Copenhagen, with its relatively strong economy, and its vibrant cultural and intellectual life, was an exciting place to be.

As the vicar of St. Petri, Münter was a natural part of the German elite in Copenhagen. Professionally he was their vicar, providing spiritual advises. Privately he was one of them, taking part in their social life.

There should be no reason to doubt that Johann Christoph Friedrich Bach's sacred songs are meant for private settings, and not for the church. They also claim a trained singer, as well as a trained organist (or harmonium player). And with such possibilities for soloist performance, they seem to fit well into a social setting which in particular could be connected to this group of German aristocrats. Their most important place of sociability was the salon. Between 1770 and the end of the century, Copenhagen boasted three salons. Two of three were hosted by German socialites: Charlotte Schimmelmann (1757-1816), the wife of Prime Minister Ernst Schimmelmann (1747-1831), and the cosmopolite Friedrikke Brun (1765-1835), daughter of Balthasar Münter, and wife of the wealthy trader Constantin Brun.¹⁸ The salon of Charlotte Schimmelmann was held during the government of her husband (1784-1797), while the salon hosted by Friederikke Brun had its gatherings in the mid 1790s and onwards. As with salons in Berlin and other European cities, the easy blending of sexes, professions and nationalities made these salons fertile venues for the spread of progressive philosophies. The salons attracted the most prominent people in the city, as well as artists and internationally known guests; politicians, outstanding traders and a panoply of intellectuals. Due to the important political and social position of Denmark, the people visiting the Danish Capital were amongst the most influential in the society. It is easy to surmise that these salons and the ideas expressed and developed there exerted influence on the greater society.

¹⁸ The other was held by the Dane Karen Margrete Rahbek, and was oriented towards the Danish culture in the capital. See: Anne Scott SØRENSEN, *Blomsterpoesi. Om Kamma Rahbek og Bakkehuset*, in: Nordisk Salonkultur. En studie i nordiske skønånder og salonmiljøer, Odense 1998, pp. 327-349.

In general, a salon can be described as an environment at the intersection of the public, the intimate and the private spheres.¹⁹ In private homes, but often in a room physically connected with the entrance of the house, the physical salon space is a hybrid space, existing for and accessible to the public, but invariably set in a private residence. As a social phenomenon, the salon has its roots in the antiquity, and has precedents in the assemblage of the patronized at the courts of nobility and royalty. It is always led by a woman, and by so being; it is known to reverse the traditional order of the relation between the genders: The hostess is the leader, the organizer and the person which is responsible for the logistics. She is also the natural centre of the social gathering in itself. Thus, the salon can be seen as an example of the expanding influence of women in a still male-dominated public sphere.

The German-cultural salons in Copenhagen were modeled on the continental salons of Berlin and Jena, and not at least upon the contemporary salon of Madame de Stäel at Coppet in Switzerland. The salon gathering followed a certain order. There were three main elements: the meal, the speech and the art. The meals, which could be extravagant and pretentious, were often composed for aesthetical enjoyment as much as a culinary pleasure. The speech could be described as a goal in it self, it should focus on an unrestrained form without external goals or themes. As such, it is described in Friedrich Schleiermacher's *Versuch einer Theorie des geselligen Betragens*, which was published as a book in 1799. Art and artistic performance is the third and perhaps the most vital element of the salon; indeed, the salons have been the scene of many premier performances and of famous works, done by internationally known artists.

The life of the intellectual literati of the Copenhagen salons is well documented in letters, notes and diaries written by the prominent guests who visit the salons in the city. More than 50 000 letters are known and have been collected by Louis Bobe (10 volumes) and Aage Friis (5 volumes), both of them Danish historians. The letters give a good account of life at the salon. They also reveal that the guests to the Danish salons were well aware of the latest trends and ideas being formulated by the philosophers and writers in their intellectual surroundings. There is correspondence with close friends of Johann W. Goethe and Immanuel Kant, such as Carl Reinhold (1757-1823), who was the most well known interpreter of Kant at this time, and the philosopher Friedrich Jacobi (1749-1832). Their massive exchange of letters could in it self be seen as a representation of an actual theory. In 1756, Christian F. Gellert (1715-1769) publishes *Versuch einer Theorie des geselligen Betragens*, where he states the ideal of the letters. The ideal letter should reflect the open and free conversation, and it could therefore be seen as the best form of written communication.

¹⁹ Jürgen HABERMAS, *Strukturwandel der Öffentlichkeit. Untersuchungen zu einer Kategorie der bürgerlichen Gesellschaft*, Frankfurt am Main 1990, § 6.

Of particular interest is their understanding and practice of the arts. Many of those who attended the salons were amateur singers, amateur musicians, amateur painters and actors who eagerly put on plays and concerts, often with the cooperation of professional players and singers. In the salons some guests also eagerly practice the art of attitudes. In this form of art, described and defended by among Goethe, Herder and Diderot, the artist imitates a sculpture, and in the moment the artist is transformed from herself into a copy of the art, she reflects the transcendent. Through this, the audience is able to experience a certain form of exaltedness. In the surviving correspondence, there are also descriptions of music as the source of a sublime feeling, as could be seen in Charlotte Schimmelmanns report from a concert in her own salon, formulated in a letter to her friend Louise Stolberg. Here, Charlotte Schimmelmann describes the experience of music as a parallel to the overwhelming feeling of nature: It is a heavenly impression: Scaring, but at the same time holy.²⁰ By so doing, she is in accordance with Kant's understanding of the sublime, as it short time before she wrote the letter was presented in *Kritik der Urteilskraft* (1791).

The understanding of the arts in the Sturm und Drang-movement

This intellectual environment in the German-cultural salons in Copenhagen is also able to interpret the works of Johann Christoph Friedrich Bach in light of the understanding of the arts proposed by the Sturm und Drang movement, as this can be seen unfolded within the literature in late 18th century Germany. The establishment of this movement is in particular seen in connection with a meeting of Herder and Goethe in Strassburg in September 1770. The friendship of these young poets attracted a circle of acquaintances and resulted in the publication of a new periodical: *Programmschrift des Sturm und Drang* (1772). However, the publication of this periodical was suspended after one year, due to pressure from the church. In 1773, the same year as Münster publishes his first volume of the sacred songs, Herder publishes the magazine *Von deutscher Art und Kunst*, in which the understanding of the artist Genius is explored. This magazine also included a small essay by Goethe, *Von deutscher Baukunst*, where in which Goethe gives an example of the artist Genius. In this article, the architect of the Strassbürger Münster

²⁰ "Hier au soir nous étions tous au ciel, quelle musique! das ist himmlische Erhabenheit – non, il faut encore aimer Schulz autrement, quand on le connoit ainsi – tout le monde étoit dans l'extase. Drake m'assura qu'il croyait entendre Händel au Westminster Hall. J'ai souvent souhaité rendre l'ame à la première vue des hautes alpes – dans l'agitation d'une terreur sainte – de meme j'aurois ainsi voulu prendre l'essor, et que mon ame quitte la terre dans de tels transports – c'est la première fois que la musique m'a fait cet effet." Letter from Louise Stolberg to Charlotte Schimmelmann, 7. 2. 1792 in *Efterladte Papirer fra den Reventlowske Familie*, Volume 4, Kjøbenhavn 1900, p. 132. The music which was performed was, according to Lisbeth Ahlgren Jensen, the hymn *Gud Jehova vi prise dig*, with music by Johann Abraham Peter Schulz (1747-1800) and text by Thomas Thaarup (1749-1821). See: Lisbeth Ahlgren JENSEN, *Musiklivet i Charlotte Schimmelmanns og Frederikke Bruns saloner*, in: *Nordisk Salonkultur. En studie i nordiske skønånder og salonmiljøer*, Odense 1998, pp. 231-250.

(The Notre Dame of Strassburg), Erwin von Steinbach, is described as a God-like Genius. Goethe uses biblical expressions and religious terminology, and Erwin von Steinbach, as a creative Genius, is worthy of being worshipped by those who understand his works. Through his works, they experience a transcendental revelation. However, those who are in a position to truly understand the art are few. Revelation is for the few, not the very many.

Goethe uses the language of traditional Judeo-Christian Scriptures to express his idea of the artist Genius. Upon considering his artistic creation, Edwin von Steinbach proclaims *Es ist Gut!* (It is good!), like the Creator in the Biblical story of the Genesis. The narrator in Goethe's article, standing in front of the church, experiences the building as monumental and this monumentality gives rise to an exalted feeling. He is not able to explain or identify this feeling. To explain his work, the creator reveals him self in a scene which obviously is a parallel to the biblical Genesis: the massiveness is a matter of necessity, and the parts are composed in an appropriate and harmonious way.²¹

By writing as he does in this small essay, Goethe gives biblical material a new context: The artist is the God of Creation; the artistic production is seen as the creation, and the person who admires the work of art, and to whom the artist has revealed himself, has experienced a religious feeling, a feeling which is a result of the revelation in the work of art. The artist is given an unlimited artistic freedom because of his creative genius and his authority as the creator of the work. In this essay, biblical material is definitely secularized.

The thoughts which can be found in Goethe's writing of Strassburger Münster are further developed in the so-called Frankfurter-Hymnen, which includes the Ganymed, Prometheus and Wanderers Sturmlied.²² These works were widely distributed and read, the result being that the idea of the artistic genius presented in the Sturm und Drang movement was widely disseminated and known in intellectual and creative circles.

Thus, it is a particular understanding of revelation and Godliness that is presented in the works of the Sturm und Drang-period. Art is imbued with a divine spirit, and hence able to reveal it self, but only to the aesthetic elite: "*the felicitous*

²¹ "Mit welcher unerwarteten Empfindung überraschte mich der Anblick, als ich davortrat. Ein ganzer, grosser Eindruck füllte meine Seele, den weil er aus tausend harmonierenden Einzelheiten bestand, ich wohl schmecken und geniessen, keineswegs aber erkennen und erklären könnte. (...) Da offenbarte sich mir, in leisen Ahnungen, der Genius der grossen Werkmeisters. Was erstaunst du? Lispelt' er mir entgegen. Alle diese Massen waren notwendig, und siehst du sie nicht an allen älteren Kirchen meiner Stadt? Nur ihre willkürliche hab' ich zum stimmenden Verhältnisse erhoben. (...) das all war notwendig! Und ich bildete es schön." Johann Wolfgang von GOETHE, *Von deutscher Baukunst*. <http://www.wissen-im-netz.info/literatur/goethe/aufsatz/02.htm> (accessed May 5, 2008).

²² See for instance Hans-Georg KEMPER, *Deutsche Lyrik der frühen Neuzeit*. Band 6/II. *Sturm und Drang: Genie-Religion*, Tübingen 2002, pp. 287-416.

people to whom the enjoyment of this highest beauty was given".²³ In the poetry of the Sturm und Drang-period, the poem in it self is considered to conceal a deep and religious meaning, and this mediates an independent and divine power. This is where the ideology of the Sturm und Drang period deviates from that fundamental for Christianity. Within Christian tradition, God is seen as absolutely transcendent and ontologically divided from his creation. God created the world from nothingness: *Creatio ex nihilo* is a central dogma of faith. Throughout the history of Christianity, all kinds of pantheistic unifications between God and his creation are considered heretical. It is such an understanding of creation from nothingness that Goethe definitively breaks with. As it can be seen in *Von deutscher Baukunst*, the artist is given a divine freedom, and he is independent from all kinds of dogmatic and normative religion.

The facts that these thoughts admit the understanding of an independent artistic creator might also have a signification for the interpretation of the works by Johann Christoph Friedrich Bach. In composing the sacred songs, Bach breaks with the constraining rules for this kind of works, and this can be seen as an expression of the independent genius. These thoughts are a natural part of the intellectual surroundings for the German aristocrats living in Copenhagen in the last decades of the 18th Century. Herder, with his Sturm und Drang-ideas is moreover a friend of Balthasar Münter, and a great admirer of Münter's writings. Hence, there might be reason to claim that in the environment in which they are performed, Johann Christoph Friedrich Bach's Sacred Songs might be interpreted in light of the secularization which is present in their context. This audience would have identified themselves as the "felicitous people", being part of the exclusive circle of the intellectual elite in the Copenhagen salons.

This should also be seen as a possibility for a new understanding of the salon. The salon can be regarded as an arena where a new understanding of the art is vividly alive, and with this practice, the traditional and conventional definition of religion is challenged. Hence, the salon might be seen as an arena of secularization, and not only a place of sociability, friendship and the exchange of political ideas.

²³ "(...) *treffliche Menschen, die höchste schönheit zu geniessen gegeben ward*". J. W. von GOETHE, o. c. in note 21.

Alistaire TALLENT
(Colorado College, Colorado Springs, USA)

**Female Friendship and *Fraternité*
In the Prostitute Memoir Novels of Eighteenth-Century France¹**

This essay explores a long-neglected novel, La Cauchoise, ou Mémoires d'une courtisane célèbre (César Ribié, 1783) and its depiction of female homosocial relations. As the prostitute heroine and narrator tells of her successful and colorful career and her many relationships along the way, we discover that her relationships (sexual, professional, and amicable) with other women prove to be the most satisfying and beneficial to her. These relationships can be read as a female version of the Revolutionary principle of fraternité.

key words: friendship, fraternité, prostitutes, France

« La famille est donc si l'on veut le premier modèle des sociétés politiques: le chef est l'image du père, le peuple est l'image des enfans, et tous, étant nés égaux et libres, n'aliènent leur liberté que pour leur utilité. »
Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*²

During the eighteenth century, the social networks of France underwent a significant change from the family model Rousseau described to one in which the free and equal “children” came together out of friendship and utility. In the *ancien régime*, power and prestige were transmitted via family connections attainable through birth or marriage within a patriarchal society with the father/king at its apex. According to Lynn Hunt’s interpretation, during the Revolution of 1789 the French attempted to replace that model of social networks with one based on equality and *fraternité*, that is, the mutual benefits from friendships and political alliances among men. Hunt calls this replacement of the patriarchal family as the

¹ Portions of this paper appeared in the *Proceedings of the Western Society for French History* 33 (2005).

² Bertrand de JOUVENAL (ed.), *Jean-Jacques Rousseau, Du contrat social*, Geneva 1947 [1762], Livre 1, pp. 175-176.

source of political power the “Family Romance”, and the male friendships that were to build the new Republic of Virtue are the “Band of Brothers”.³

Hunt also traces how the literature and art of pre-revolutionary France paved the way for this transfer of power by discrediting paternal authority through depictions of family dramas. She examines several canonical texts, especially novels like *La Nouvelle Héloïse* and *Manon Lescaut*, to reveal unjust or powerless fathers confronted with the passions and needs of their children. These depictions helped prepare readers for a new model of social relations based on true affection and mutual admiration that promised greater personal satisfaction. The Republic of Virtue that these texts also promoted, however, required strict divisions between the genders, with women confined to the domestic sphere and forced to follow the narrow bourgeois path of chastity, then marriage, then motherhood. In contrast to the relative isolation women faced first in their father’s home then in their husband’s, men were allowed and expected to engage with each other in the public sphere. In the new social order that the Revolution of 1789 ushered in, the friendships and political alliances that were to make up the new power structures were specifically and emphatically reserved for men.⁴ There was to be no Band of Sisters to complement the brothers.

But there did exist literary models for a female version of the Band of Brothers. In a sub-genre of the novel, what I call the prostitute memoir novel, readers encountered fictional women who chose to reject marriage and monogamy in favor of personal independence and participation in a network of female friends, coworkers and lovers. The heroines of these novels critiqued and discredited the family and patriarchal social hierarchy and at the same time endorsed a new kind of relationship that valued personal merit, creativity and mutual benefits. In this fascinating literary phenomenon during the fifty years preceding the French Revolution, over fourteen different novels (with a total number of reprints of over 125) appeared in which the narrator claimed to be a prostitute or former prostitute writing her memoirs. The heroine of one of these novels, *La Cauchoise, ou Mémoires d’une courtisane célèbre*⁵, and her relationships with the women in her life form the heart of this analysis of pre-Revolutionary female *fraternité*.

Although these pseudo-memoirs of prostitutes have been largely ignored by scholars and critics, the impressive number of reprints seems to indicate that they were in fact quite popular from the late 1730s up through the Revolution. In

³ Lynn HUNT, *The Family Romance of the French Revolution*, Berkeley 1992.

⁴ See also Joan LANDES, *Women and the Public Sphere in the Age of the French Revolution*, Ithaca 1988.

⁵ The edition cited here is from 1784, reprinted in *Œuvres anonymes du XVIIIe siècle 1: L’Enfer de la Bibliothèque Nationale*, Librairie Arthème Fayard 1985, 3: pp. 385-471. In the preface, Jean-Pierre Dubost points out that the British Museum has a nineteenth-century edition, called *La belle Cauchoise*, which is supposedly a reprint of an edition from 1783. However, no copies of the 1783 edition have been found.

these novels, a male author⁶ adopts the voice and pen of a prostitute who recounts her rise from obscurity to fame and fortune as well as the titillating details of her erotic adventures. The first novel in which a self-proclaimed prostitute recounts her life story through a first-person memoir is the *Histoire de Mademoiselle Clairon, dite Frétilton*, first published in 1739, and the marquis de Sade's *Histoire de Juliette* provides the over-the-top swan-song of the genre in 1797. Until recently, most of these novels have remained hidden in the shadows of the Bibliothèque Nationale's *Enfer* catalog, presumably the better to protect unsuspecting (or debauched) readers from their immoral and erotic content. However, a few scholars have begun to bring some of these texts out into the light of publication, allowing modern readers easy access to these heretofore neglected texts.⁷

It is important to note that these "memoirs" are strictly works of fiction. As yet, no one has found any evidence that the authors of these texts were "real" prostitutes. Although all the novels – being erotic, libertine and hence illegal – were published anonymously, several have been attributed to certain lesser-known male authors, including Fougere de Monbron⁸, Meusnier de Querlon⁹ and Antoine Bret¹⁰. Interestingly, in each case where an author has been identified, it is a man. These male authors use the voice of a prostitute to express their dissatisfaction with the *ancien régime* social structures that have denied them literary success, wealth and fame. For example, the heroines usually begin their stories with evidence of how the traditional family has failed them. Most of the narrator-heroines come from humble origins with absent or corrupting parents. The women escape their dysfunctional families to establish a successful career on their own and then consistently refuse to embrace the bourgeois feminine virtues of monogamy, marriage and motherhood. They never dream of a prince charming who will come along to marry them and to live happily ever after. Furthermore, they demonstrate amazing skill at avoiding pregnancy. The few women who do become pregnant quickly pass off the children to others in order to resume their profession and adventures.

The heroines of these novels also manipulate and humiliate the wealthy and powerful men at the top of the hierarchical society they disdain. Their aristocratic clients are usually portrayed as impotent, the higher members of the clergy

⁶ The authors of only four of the fourteen prostitute memoir novels that I have found remain unknown. Each of the other ten novels was written by a man.

⁷ For example, Raymond Trousson's anthology Raymond TROUSSON, *Romans libertins du XVIIIe siècle*, 5th ed., Paris 1995; the Pléiade edition of *Romanciers libertins du XVIIIe siècle*, Patrick Wald Lasowski, Alain Clerval, Jean-Pierre Dubost, Marcel Hénaff, Pierre Saint-Amand and Roman Wald-Lasowski (eds.), Editions Gallimard 2000; and *Œuvres anonymes du XVIIIe siècle: L'Enfer de la Bibliothèque Nationale*, Librairie Arthème Fayard 1985.

⁸ [Louis-Charles] FOUGERET de MONBRON, *Margot la ravaudeuse*, in: R. Trousson, o. c. in note 7 [1750].

⁹ Anne-Gabriel MEUSNIER de QUERLON, *Psaphion ou la courtisane de Smyrne suivi de Les Soupers de Daphné*, pref. Michel Delon, Nantes 2001 [1747] and *La Tourière des carmélites servant de pendant au "P. des C."*, in: *Romanciers libertins du XVIIIe siècle*, o. c. in note 7, [1743].

¹⁰ Antoine BRET, *La Belle Allemande ou les galanteries de Thérèse, Deux parties*, Paris 1755.

(who are also of the nobility) are exposed as hypocrites and often profess particularly twisted desires, and wealthy bourgeois bankers and financiers appear simple-minded and considerably more avaricious than the prostitutes themselves. In contrast with these older, more powerful representatives of paternal authority are the young pages, lackeys and theology students the women prefer and often support financially. As the prostitutes cheat on their high paying customers (who invariably demand fidelity) with these young men, they literally transfer money and symbolically transfer the power of their affections from the established sources of power, wealth and prestige to a younger generation, in which birth and class do not matter – at least not to the prostitute. In sum, these novels reject the family-based social models and the patriarchal society associated with them.

Instead of the *ancien régime* social networks based on birth and family, female friendships offer the most admirable and successful models of human relationships in the prostitute memoir novels. As prostitutes who constantly dissimulate and profess affection they do not possess, their relationships with men are inherently suspect. However, many of the heroines form strong and sincere friendships with other women. These relationships are sometimes with an older, mentor figure, sometimes with fellow prostitutes, and sometimes with loyal servants, who are treated as equal partners in their mistress's business. While sometimes including sexual relations, these friendships are always selfless and mutually beneficial for the two women involved.¹¹ No one is taking advantage of the other. These same-sex friendships reflect the desire for *fraternité* that would appear in the rhetoric of the Revolution, but without the confining and limited roles for women that the Republic of Virtue would dictate.

These forgotten texts of the underground presses are particularly revealing cultural artifacts. These authors were not the Rousseaus, Diderots and Voltaires aiming to revolutionize literature, philosophy and government. They used and re-used established tropes in hopes of selling more novels. Judging from their relative obscurity and lack-luster careers one can safely call them average writers at best. The words they wrote, then, as well as the images they created and the ideas they supported, can safely be viewed as “average”. Either the authors were unconsciously reproducing the thoughts and words of a typical Frenchman, or they were purposefully articulating what their readers thought in hopes of increasing sales. In either case, these texts are valuable pieces of evidence that I intend to use to pro-

¹¹ These relationships exhibit many characteristics of Adrienne RICH's idea of a “lesbian continuum” in her essay, *Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence*, in: *Blood, Bread, and Poetry*, New York 1994, as well as the homo-social bonds that Eve KOSOFSKY SEDGWICK has identified in early modern English literature in *Between Men: English Literature and Male Homosocial Desire*, New York 1985. In the criticism of eighteenth-century literature, Susan LANSER has identified an anxiety about “*sapphic societies*”, in which “*relationships between women are deeply erotic but also tenderly mutual.*” See ‘*Au sein de vos pareilles*’: *Sapphic Separatism in Late Eighteenth-Century France*, in: *Journal of Homosexuality* 41, 3-4, 2001, p. 108.

vide further insight into the atmosphere of discontent preceding the French Revolution.

In 1784 an anonymous novella, called *La Cauchoise, ou Mémoires d'une courtisane célèbre* appeared. The narrator never gives her first name, and all we have are the pseudonyms she goes by for protection, including La Dumonci.¹² The most recent publication of *La Cauchoise* can be found in volume 1 of the *Oeuvres anonymes du XVIIIe siècle* series, where it contains (as it did in the 1784 edition) a preface which uncharacteristically destroys the illusion of verisimilitude that most prostitute memoir novels and most eighteenth-century novels sought so hard to maintain. The author states: “*C'est l'ouvrage d'un seul et même auteur*” (387) and recognizes himself to be the same author of *Les Héros américains*, and one of the contributors to the *Almanach des spectacles*. While this is evidently César Ribié, unfortunately nothing else is known about this man.

The story of *La Cauchoise* is typical of the erotic genre already popular by the 1780s. The narrator describes her childhood spent in a small village in Normandy until age fifteen when she is quickly seduced into becoming the mistress of a young bourgeois playboy who rents her a room in le Havre. When he catches her being unfaithful to him, he arranges for her to be raped by a group of men and then has her arrested. As part of her punishment, she is sent to a convent, where she develops the only truly selfless and satisfying relationship of the book, an intimate friendship with a nun, Sister Prudence. After teaching La Dumonci about masturbation, dildos and anal sex, Sister Prudence, knowing her young lover's taste for *le monde*, arranges for her to be released and sends her to Paris.

La Dumonci arrives in Paris knowing no one. She quickly meets a man who promises he can find high-paying clients for her sexual favors. After “restoring her virginity”, he introduces her to a financier who provides her with a beautiful, lavish apartment. This relationship proves to be financially, if not sexually satisfying to La Dumonci. She finds a handsome count who fulfills her sexual needs while the financier continues to support her. All goes well until she and the count humiliate an admiring abbot who then informs the financier of his mistress's infidelity. Forced to sever ties with her beloved count, the practical La Dumonci takes solace in the security of her financier's money, until she makes a terrible gaffe at the theatre – insulting a woman who is actually a princess – and her financier cuts her off completely.

It is then that La Dumonci becomes serious about her profession, deciding to have sex with anyone and everyone who will pay. Among her many customers is a colonel in the infantry, who takes her to his garrison in Rouen, where she contracts her first case of syphilis. Contracting and transmitting venereal disease is

¹² The reader never learns her first name, and the names she uses to refer to herself are inconsistent. When describing her fame, she mentions that she is known as “*la Dumoncy, fouteuse par excellence*.” Later she explains that she adopted this last name, this time spelling it “*la Dumonci*” because she felt the name she had been using, “*Morancourt*”, needed renewing. *La Cauchoise*, p. 396 and 454, hereafter cited in text.

a recurring theme of the rest of her story, which she ends in the Latin Quarter admitting that she is once again infected and deciding to use this break from work to write her memoirs. She recognizes that the little beauty she had has faded and it will soon be time to become a procuress herself, but she regrets nothing.

The narrator of *La Cauchoise* begins her story the way many of the French prostitute heroines do: by denying any kind of illustrious family heritage and asserting that the status of her ancestors and family is not at all important. Even though many of her fellow prostitutes claim to be related to noble and influential people, La Dumonci disdains such airs, as she explains: "*Ma naissance n'a rien de fort illustre: cet aveu naïf n'est cependant point ordinaire dans les femmes de mon état. Je connais beaucoup de mes chères et vénérables consœurs qui se donnent une belle origine, sans en être plus nobles pour cela. [...] Quelle folie qu'une pareille généalogie! Une véritable putain ne doit absolument connaître que le plaisir. Elle doit mépriser sa naissance et ses parents, et n'avoir d'autre ambition que celle d'assouvir sa passion et de se ménager des connaissances aussi utiles qu'agréables.*" (389)

These "*useful and agreeable acquaintances*" will include not only the wealthy men who purchase her charms, but also the female friends and lovers who will occupy an important place in her life. Before describing her first lover, La Dumonci demonstrates more specifically how her own parents and family have had nothing to do with her success. She explains how her parents have been completely disinterested in the education and prospects of their daughter, hoping only to draw some profit from her labors. When they realize that her natural penchant for laziness will not serve them at home they decide to send her to the city with eggs and butter to sell. La Dumonci pauses for one more moment to discuss the parents she is leaving behind: "*Mon lecteur, en me voyant ainsi séparée de mes parents, s'attend sans doute que je vais lui peindre leur douleur de m'avoir perdue, et les soins qu'ils ont pris pour me recouvrer. Je me crois totalement dispensée d'entrer dans un tel détail. A parler clair, du moment que je fus chez la couturière, mes parents ne me furent plus rien et je n'entendis plus parler d'eux.*" (396) Our narrator not only seems to care very little about the pain of her parents, we cannot even know whether they were saddened by her disappearance or even tried to find her. This is her last comment on her blood relatives, until her father reappears in her story.

Another way in which traditional, patriarchal society and its compulsory heterosexuality are undermined in this novel is the unpleasant and dissatisfying depiction of our heroine's relationships with men. Her first lover is a wealthy young dandy who seduces her with his incessant demands. But this is no example of sweet, first love. She finds this boy, who takes her virginity, quite unattractive: "*Au reste, ce jeune homme n'était rien moins que beau: des yeux bleus enfoncés dans un front relevé en bosse, un nez extrêmement court, un teint livide et, par-dessus le tout, force marques de petite vérole.*" (390)

The first time they have sex, he has difficulty taking her virginity because of the odd shape of his penis which is “*plus gros par le haut que par le bas*”, and she jokes that this size would have been more appropriate for some rich old dowager. Before being able to enter her, he ejaculates a few time on her legs from the effort, and all this time she is feeling not even “*la plus légère émotion*”. (395) Although she eventually enjoys sex with him, she assures the reader that it is not long before her lover was no longer sufficient to satisfy all her desires (396).

The character of this young fellow proves to be just as ugly as his face. When he discovers that she has been unfaithful to him (by submitting to the aggressive advances of an officer while alone in the seamstress’s shop) he plans a cruel revenge. The jealous lover hides his anger with coolness while he arranges a gang rape. In an uncharacteristically violent and unpleasant scene, La Dumonci recalls how she was taken to a deserted building by the young man who was supposed to be her “protector”. When her first attacker throws her down she calls out for help, but, as she states: “*Je criais en vain au secours, mon amant était sourd à ma voix.*” Then she describes her assault: “[I]l me saisit les deux mains de la main gauche et me les joint sur la tête. D’un coup de genou il me sépare les cuisses, et me plante de la main droite le vit dans le con. Il s’agite, après cela, en vrai grenadier, me foutant en plein trois fois de suite sans déconner. Puis il dit aux autres, d’un air triomphant et moqueur : --A vous, Messieurs, faites-en autant si vous le pouvez. J’eus beau pleurer et vouloir faire la réservée, ces champions m’exploitèrent chacun, l’un après l’autre, trois fois.” (400-401)

The frightening and graphic tone of this scene poses a sharp contrast to the pleasurable and light-hearted descriptions of group sex elsewhere in this novel and in other prostitute memoir novels. For example, later in her career, La Dumonci will entertain six young men at the same time, but the tone of that scene is light-hearted with an amused emphasis on her ingenuity. In Fougéret de Monbron’s *Margot la ravaudeuse*, the narrator complains of having to service an entire regiment in one day and even decides to leave her brothel after this incident. But in her case the complaint is that too much pleasure is too much. In this scene, there is no mention of La Dumonci’s pleasure in any way. In fact, from this moment on, she refers to the man who betrayed her as “*mon perfide amant*” (402), “*mon parjure amant*” (403), “*ce coquin*”, and “*mon scélérat amant*”. (404) Thus we see the sum total of La Dumonci’s heterosexual experiences before meeting Sister Prudence: a vengeful, pock-marked youth, a well-endowed captain who abandons her as soon as they are caught and eight rapists.

After her release from the convent, her next heterosexual encounter is less horrifying, but just as dissatisfying. When she finds a pimp in Paris, he insists on trying her out himself. Once again the narrator experiences an unsatisfying heterosexual experience with this pimp: “*Mon drôle s’en donna le plus qu’il put. J’avoue franchement que je ne trouvai aucun plaisir avec lui. En effet, qu’on juge s’il était possible que j’en prisse! A peine bandait-il. Il était comme tous les autres maquereaux, qui exploitent autant de femmes qu’ils peuvent en livrer. Il en avait*

besogné quatre ce jour-là même. [...] Il goûta beaucoup de plaisir dans mes bras. Sans avoir mon pucelage, il y avait cependant de quoi s'escrimer en m'approchant." (416)

Her description of the pimp who can barely maintain an erection pales in comparison to the criticism she lavishes upon the man who supports her throughout most of the story, her financier *entreteneur*. The first thing she notices about him is "*l'ampleur de son embonpoint*" (418), a euphemistic way of saying that he is fat. She explains to the reader, "*[I]l était, dis-je, laid à faire peur, ce qui m'effraya un peu*". (418) Later, as the charm of his money begins to wear off and her lack of any attraction for him gives way to aversion, her criticisms become even harsher. She refers to him as "*le rond financier*" (420), "*mon brutal financier*", "*l'imbécile financier*" (427), "*mon gros amant*" (429), and "*un vilain homme que je ne pouvais pas souffrir*" (447). In a longer passage she reveals her true feelings as she asks the reader for forgiveness for not going into more detail about the financier: "*Ne me blâmera-t-on pas de ne point faire ici le journal exact de mes amours avec le financier? Mais à quoi bon? [...] D'ailleurs, à parler de bonne foi, je m'ennuierais à mort si je parlais toujours de ce bonhomme. [...] Pourrais-je trouver du plaisir à décrire le dégoût que j'ai senti si souvent dans ses bras? [...] J'aime bien mieux revenir à mon aimable comte. Le commerce que j'eus avec lui pendant six mois me dédommageait bien agréablement de mon aversion pour le financier.*" (425-426)

In another scene, she describes the night before her financier leaves for a trip to the country and the "*tendres adieux*" he gave her: "*[L]a dernière nuit que je couchai avec lui avant son départ pour ce voyage, il me baisa quatre fois en plein. C'est-à-dire que mon pauvre bijou suçà quatre fois dans cette même nuit un des plus vilains vits que j'aie vus et maniés dans toute ma vie.*" (431)

The next man who supports her is a colonel in the infantry who takes her to Rouen. She ridicules this man a little as well, making fun of what she calls "*la folie des hommes quand ils ne s'attachent qu'à des putains*" and comparing these men to "*singes [...] méprisables*" (450). Later when she contracts a venereal disease, we see the lack of trust or intimacy between these two: "*[S]'il n'était pas sûr de se fier à mon colonel étant en bonne santé, il était bien plus naturel à moi de le craindre infiniment après lui avoir donné une vérole semblable à celle que j'emportais.*" (451)

After her return from Rouen, La Dumonci has the misfortune to encounter a man she calls a "*croc*". He is a type of man prostitutes detest and try to avoid: "*un de ces détestables animaux... furets de bordels... sans eux une putain serait trop heureuse*". (456) After being initially charmed by his appearance, she is repulsed when he asks her to perform fellatio on him. When she refuses, he threatens to have her sent to prison. At the sound of the word "*hôpital*" she becomes compliant and has intercourse with him. Then after his climax he makes her take his member in her mouth to "*mange[r] les rogatons*". (457) Not only was this experience unpleasant for La Dumonci, the man speaks to her in the worst language, calling her "*garce*", "*foutue garce*", and "*bougresse*" (457). In a final insult, he

sends her in lieu of payment insulting poems informing her that he gave her “*la vérole*”. She refers to him as “*ce fichu croc*”, “*mon infâme croc*” (457), “*coquin*”, “*misérable*”, and “*l’infâme*” (459).

The last sexual encounter she describes in the memoirs is also unpleasant. In a near-rape scene recalling the treachery and violation she experienced at the hands of her first lover, La Dumonci fends off the violent advances of a Jacobin monk: “[I]l m’empoigna par la tête puis, me jetant sur mon lit, il me mordit comme un chien et se disposa à m’enfiler sans miséricorde de toute la longueur de son braquemart écumant de fureur, ce que je ne pus empêcher qu’en empoignant son bougre d’engin et le lui tordant très fortement. L’instrument en fut si fort affecté qu’il s’avisa d’en pleurer de dépit dans ma main, et avec tant d’onction qu’il m’inonda le con et les cuisses d’un torrent de foutre. J’achevai pour lors de désarçonner, par un vigoureux coup de poing, mon priape apostolique, et je renvoyai enfin le moine aussi peu satisfait que quand il était venu.” (469-470)

The one man who is attractive and does bring her genuine pleasure is the young count with whom she cheats on her financier. He is handsome, as she attests: “Il était fait à peindre, grand, bien bâti, des yeux noirs à fleur de tête, surmontés de deux sourcils de la même couleur bien fournis, des joues remplis, des lèvres vermeilles, une jambe faite au tour. Comment un homme de cette tournure pouvait-il manquer d’être aimé?” (423). And indeed she does fall in love, or at least lust with this young man. Unfortunately, he is not perfect, as she quickly qualifies, “Je souhaiterais avoir à faire l’éloge de son esprit, mais il n’en avait pas” (424). Furthermore, her relationship with him is in fact quite limited. She knows she can never go to him for financial assistance: “Le comte n’était pas d’humeur à m’entretenir. Il était, quoique assez riche, de ces hommes originaux qui aiment le plaisir, mais qui pourtant ne sauraient se résoudre à acheter, à payer un cul” (447). In fact, this initially blissful relationship ends up causing La Dumonci the greatest pain, and after this man breaks her heart she vows never to love again and to have sex only for money.

In contrast to the steady disappointment and dissatisfaction she finds with men, the narrator’s experiences with other women give her both sexual pleasure and material gain. Even though both her parents are inadequate in preparing her for the world, and she cuts all ties with them early in the novel, her depiction of her mother is slightly better than that of her father. While still living with her parents, she first informs them that she does not want to return to the city. Her mother, whom she calls “*cette bonne femme*” (391), expresses concern, as if out of some feminine solidarity against the wolfish advances of the men she encounters there. In contrast, her father seems to care nothing for her feelings and fears and sends her off once again. Later her father alone reenters the story to send her to the convent as an unjust punishment, and when Sister Prudence tries to get her parents to let her out of the convent, it is the father who refuses. Although her relationship with neither parent is very good, her father appears as the sole source of injustice.

The next woman La Dumonci meets is the seamstress in Le Havre. When La Dumonci's lover has her imprisoned, he assumes that her innocent roommate was an accomplice and has her arrested as well. During the day La Dumonci spends awaiting their impending arrest under the watchful gaze of her lover, she is tortured by the fact that she cannot warn her friend. She is certain that the seamstress would be able to solve their dilemma with her "*génie fertile en expédients [...] par un long usage du monde*" and with "*l'assistance de ses bons amis et au moyen d'une retraite aussi prudente que nécessaire dans ce moment critique*" (402-403). Even though we never see any direct communication between these two women until much later in the novel, they are obviously close. In addition to wanting to communicate the pain of her rape to her friend, she also knows that this friend has the necessary ingenuity and network of friends herself to get them out of their predicament. A true friend has both "*le genie fertile*" and "*[d]es bons amis*".

After her release from the convent, La Dumonci's first thought is again of that seamstress, who has unfortunately not been freed. Years later, at the height of her good fortune, La Dumonci goes to mass at the Blancs-Manteaux convent, looking to run into one of her clients. She is instead surprised to find her old seamstress friend sick and badly abused at the hands of two cruel soldiers, and exclaims: "*Quels furent mon étonnement et ma surprise! Je crus reconnaître cette chère couturière dont le malheur m'avait causé le plus cuisant chagrin*" (454). Three days later this unfortunate woman shows up at her door, and La Dumonci describes their conversation in an unusually touching passage. The depth of her feelings towards her friend is obvious. Even taking into consideration a certain amount of hyperbole and *sensibilité*, we find an intense emotion in this passage that cannot be found elsewhere in her memoirs. She refers to her as "*ma pauvre couturière*", "*cette malheureuse fille*", "*cette pauvre bonne*" and "*une des plus déplorables victimes*". The state she finds her in is "*affreux*", with "*un air triste et honteux*". When the seamstress begins telling her about the horrors she has endured, La Dumonci calls this "*une peinture si touchante*" and "*le récit odieux des cruautés inouïs*". Her reaction to the "*choses terribles*" that she hears is almost visceral. Even now, years later, in telling this story she trembles in horror and admits that the memory of this good woman "*[s]'arrache des larmes*" (454-456). In fact, she is so moved that she urges her friend to live with her, and is proud to have given this poor woman a few months of rest and leisure before her premature death.

Her reaction to the seamstress contrasts starkly with her attitude towards her parents. Early in the novel, when La Dumonci leaves her parents, she claims to feel a certain responsibility towards them, but only out of guilt: "*S'ils m'occupèrent quelquefois l'esprit, c'était uniquement pour plaindre leur sort dans l'espoir de l'améliorer un jour et de satisfaire par là aux devoirs de la nature, et mériter de leur part une indulgence plus que papale pour mon escapade*" (396). Any desires she has to help her parents financially or otherwise rise solely out of a sense of duty and a hope for a pardon. Furthermore, this concern is most likely short-lived, since even when she becomes wealthy and well-known, she makes no mention of send-

ing money home to “improve their condition”. Unlike the guilt she feels towards her parents, which she apparently does nothing to atone for, she is thrilled to be able to help her friend enjoy her last remaining days.

In addition, it seems that her relationship with the seamstress is the one that replaces her family when she moves to Le Havre. Interestingly, she does not refer to this moment as “*when I began sleeping with my lover*” or in any other way referencing her boyfriend. Instead, she states, “[D]u moment que je fus chez la couturière, mes parents ne me furent plus rien et je n’entendis plus parler d’eux” (396). It is her female roommate who represents this period of her life and the break with her family. Finally, it is interesting to note that the seamstress was twenty-eight when she died, the exact age that La Dumonci claims to be as she is writing her memoirs. Clearly, she identifies with this woman on a strong level.

While living as the financier’s mistress, La Dumonci takes solace with the count, her lover, but also with a woman she repeatedly calls “*ma chère amie*”, another man’s mistress named La Duttey. This woman is a good friend to La Dumonci, as she states: “*Je pouvais me fier entièrement à elle*” (424). There is also an ambiguously sexual element to their friendship, as La Duttey and the count appear to be almost interchangeable. La Duttey serves as the liaison between La Dumonci and her lover, and each time our narrator must break off with the count, she is also forbidden to see her friend. After the first suspicions of the financier are allayed and he allows her to see them again, she describes her surprise visit to La Duttey’s house to announce the good news. Inexplicably, yet not at all surprisingly to La Dumonci, the count is there at her friend’s house. First La Dumonci asks the count to kiss her, then she states: “*Le comte me répondit fort bien, ainsi que ma bonne amie, mais ils ne pouvaient revenir de leur surprise. [...] Tous deux, également charmés de me voir, ils cherchaient la cause de ce bonheur*” (my emphasis 429). While the narrator could very well be describing a different kind of joy in each person, that is simply equal in its intensity, the placement of these two friends in parallel positions concerning her return does raise questions about the nature of this female friendship, and also places it at the same level of importance as her feelings for the count, the only man she ever loves.

A female friendship that is not at all ambiguous, however, is her relationship with Sister Prudence. The narrator attributes all her professional progress and success as a prostitute to this nun who takes her under her wing. Even though this is the only undeniably homosexual relationship she has in the novel, the affection and devotion between these two women is very significant. Her initial meeting with Sister Prudence begins with a kiss, as the nun greets her warmly in a scene with blatantly sexual undertones. Even with the flirtatious tone of this passage, it is clear that theirs will be a mutually beneficial relationship. Sister Prudence will get the pleasure of a young and beautiful lover, and La Dumonci will earn her freedom. Unlike the similar transactions she would later have with men, this deal also brings her pleasure as well as benefits. The two women develop a satisfying sexual relationship despite the older nun’s sagging and faded body.

Over the course of their next several meetings Sister Prudence tells her the story of her life and adventures. Like a good pupil, La Dumonci asks for explanations of anything she does not understand and in this way becomes “*savant en peu de temps*” (408-409). This education is quite effective, since the narrator enters the convent “*une simple fouteuse*” but leaves it with all the talents of “*une vraie putain*” (407). Although this language of education and training is of course meant to be amusing, and the entire depiction of her lascivious nun-lover plays rather unimaginatively into the common anti-Church rhetoric of much literature of the time, this information is nonetheless useful for La Dumonci. The “training” she receives from Sister Prudence (no matter how sarcastically the term may be read) allows her to excel in her profession and become wealthy, famous and successful. Having received barely any training from her parents – who taught her nothing more than how to read and write – La Dumonci relishes and benefits from the lessons of this friend.

Not only does she gain knowledge and skills, La Dumonci is also able to leave the convent thanks to Sister Prudence’s intervention. As the two women spend their time enjoying sexual pleasures, Sister Prudence is keeping up her end of the bargain by trying to obtain the freedom of her young pupil: “*Nos plaisirs n’étaient point pour elle quelque chose de si sérieux qu’elle ne pensât à ma liberté. Elle fit parler sous main à mon père qui ne fut jamais d’avis de me laisser sortir. La sœur, ne pouvant rien faire de ce côté-là, représenta à ses supérieurs que j’étais bien changée. [...] Cette bonne fille fit si bien que je sortis de la correction quatorze mois après y être entrée. Nous nous dûmes un tendre adieu. On s’imagine de quelle façon.*” (413-414) This aging and fading libertine selflessly helps her friend escape the convent. No man in La Dumonci’s life ever acts so selflessly. The narrator recognizes Sister Prudence’s rare qualities, and in addition to the vivid depictions of their sexual activities and the enormous pleasure La Dumonci receives from them are signs of true devotion. While La Dumonci is never faithful to any of her male lovers, including her beloved count, in the convent she sees only Sister Prudence.¹³

Beyond these specific relationships, La Dumonci has a symbolic relationship with all other prostitutes. She sees herself as a member of a group, a professional collective with similar tastes, goals and fears. She makes several references throughout the text to “*mes chères et vénérables consœurs*”, “*les femmes de mon état*” (389), “*mes chères consœurs les putains*” (423), and “[*les femmes*] *de mon éminente profession*” (453). Of course there is a certain sense of irony and sarcasm on the part of the author and the narrator in these instances, but the quality of her relationships with La Duttey, the seamstress, and above all Sister Prudence do indi-

¹³ This fidelity is not the result of a lack of any other willing partners. An earlier description of religious houses as sites of debauchery and the devotion of their inhabitants to lascivious behavior allows for suspicion that Sister Prudence was not the only lubricious nun that our narrator could have encountered in her convent.

cate a genuine sense of community. Often in the novel she speaks not as an individual, but as a member of this group, which even has its principles. Throughout the novel the narrator repeatedly pronounces specific rules or generalizations (fourteen in all) about prostitutes, as if to educate the reader. For example, she states: “[G]énéralement parlant, une putain a toujours le cœur excellent” (404), “C’est [à Paris] qu’une putain a véritablement ses coudées franches” (414), “[U]ne véritable et bonne putain n’aime que le plaisir, Vénus et la volupté” (424), “On sait de reste qu’une putain, sauf les plaisirs du canapé, n’aime rien tant qu’à voyager” (450) and “[U]ne putain ne craint rien tant que cet hôtel de misère [l’hôpital]” (457).

La Dumonci sees herself as a part of a community of prostitutes, but she is also a successful member of a network of female friends. Whether as mentors, confidantes, lovers or rescuers, the women of this novel come together to create a new kind of social body. In contrast with the men in her life, La Dumonci sees the women within her network as a source of aid, as companions who will understand each other’s worries, and even sometimes as fellow victims. The variety of roles these women occupy for each other goes beyond the categories of “female friendship”, “lesbian lovers”, or even the intentionally vague labels of “romantic friendship” or “intimate relationships” that other critics have identified in eighteenth-century literature. This same-sex bond among the “consoeurs” of her life is much stronger than anything La Dumonci feels for her kin or for her male sexual partners.

That such ambiguous yet vital relationships exist is clear. But why would authors like Ribié explore such possibilities? The depiction of the narrator’s relationship with Sister Prudence clearly lacks the modern voyeuristic appeal to heterosexual men sneaking a peek at two beautiful women pleasuring each other. Sister Prudence is considerably older than La Dumonci and somewhat worn out: her breasts have “une peau livide et tannée” (409), and La Dumonci describes her body as “fanée, vilaine et maussade” (411). Rather than showing off for voyeuristic men, her depictions of their couplings prove to her readers the possibility of achieving pleasure at the total exclusion of men.

Another common explanation for female sexual relations in eighteenth-century literature is that it serves to reinforce the primacy and “naturalness” of heterosexuality. This argument seems to apply more to British literature of the period. For example, much of the criticism that reveals female sexual relationships as reinforcing heterosexuality focus on John Cleland’s *Fanny Hill, or Memoirs of a Woman of Pleasure*. Most scholars see the lesbian scenes in *Fanny Hill* as insignificant or at best a means of reinforcing the exclusive legitimacy of heterosexuality.¹⁴ The scene in which Phoebe seduces the still-virginal Fanny demonstrates how

¹⁴ See Lillian FADERMAN, *Surpassing the Love of Men: Romantic Friendship and Love between Women from the Renaissance to the Present*, New York 1981; Emma DONOGHUE, *Passions Between Women: British Lesbian Culture 1668-1801*, New York 1993; and Elizabeth Susan

dissatisfying Fanny finds sex with a woman, and she only has her appetite whetted for the ultimate pleasure involving a penis.¹⁵ Elizabeth Wahl explains that such depictions were meant to excite the male reader and also “reinforce that reader’s sense of sexual sufficiency by demonstrating that even a woman of lesbian inclinations must inevitably turn to men for sexual satisfaction.”¹⁶

At first glance this argument seems to describe La Dumonci’s relationships as well. Sister Prudence makes certain that the special dildo she has built resembles as closely as possible a “real” penis: “*La sœur revêtit ce fer-blanc d’un velours cramoisi, sur le milieu duquel elle attacha le plus de poils qu’elle put. On voit, par cette attention, avec quel soin sœur Prudence étudiait et suivait la nature*” (411). And when she first uses it with La Dumonci she claims, “*Enfin, nous allons avoir le même plaisir que si nous étions homme et femme*” (411), implying that sex between a man and a woman is the best kind of pleasure possible. However, the fact that, in order to simulate the ejaculation of semen, Sister Prudence fills the dildo they will share with milk, an inherently “female” liquid – and the word “*lait*” here is in stark contrast with the usual term in early modern pornography for any kind of genital fluid, “*liqueur*”¹⁷ – indicates a kind of pleasure completely exclusive of any

WAHL, *Invisible Relations: Representations of Female Intimacy in the Age of Enlightenment*, Stanford, CA 1999. Katherine BINHAMMER also sees female same-sex desire in English literature as point on a continuum that also contains heterosexuality, but it is the extremity that points towards the center. See her article, *The ‘Singular Propensity’ of Sensibility’s Extremities: Female Same-Sex Desire and the Eroticization of Pain in Late Eighteenth-Century British Culture*, in: GLQ 9, 4, pp. 471-498.

¹⁵ A persuasive alternative approach can be found in John C. BUNYAN’s interpretation of the female same-sex desire in *Fanny Hill*. He plays upon Eve Sedgwick’s notion of the love triangle as a means of homosocial bonding among men to show how Fanny and her fellow prostitutes use their male clients as a means of erotically bonding. Looking specifically at the scene of Fanny’s “initiation” into Mrs. Cole’s brothel and its emphasis on the female gaze and caresses of her fellow prostitutes, as well as the scene in which Fanny submits to a violent client, Bunyan argues that the homoeroticism serves not to please the men in question but the other women. See his chapter ‘*Traffic in More Precious Commodities: Sapphic Erotics and Economics in Memoirs of a Woman of Pleasure*, in: Patsy S. Fowler and Alan Jackson (eds.), *Launching Fanny Hill: Essays on the Novel and Its Influences*, New York 2003.

¹⁶ E. S. WAHL, o. c. in note 14, p. 236. Chris ROULSTON sees a similar emphasis on heterosexual relationships, particularly marriage, in the “ménages à trois” in many eighteenth-century novels, involving a husband, his wife and her best friend. Often these friendships are tinged with sexuality, but all the while maintaining the heterosexual, bourgeois marriage. *Having It Both Ways? The Eighteenth-Century Ménage à Trois*, in: Chris Mounsey and Caroline Gonda (eds.), *Queer People: Negotiations and Expressions of Homosexuality, 1700-1800*, Lewisburg, PA 2007.

¹⁷ In the preface to the *Oeuvres érotiques* edition of *La Cauchoise*, Jean-Pierre Dubost points out the feminine quality of this liquid. See the work of Hélène Cixous and Luce Irigaray on the female body as silent, absent and unrepresentable within phallogocentric Western discourse, but also as the site of a possible means of feminine expression beyond that phallogocentric Western discourse – a means in which the vaginal lips represent the oral mouth (IRIGARAY’s *Quand nos lèvres se parlent*, in: *Ce Sexe qui n’en est pas un*, Paris 1977) or in which the mother’s milk and menstrual blood represent the author’s ink (CIXOUS’ *The Laugh of the Medusa*, in: Elaine Marks and Isabelle de Courtivron (eds.), *New French Feminisms: An Anthology*, Amherst 1980).

real male presence. Furthermore, the vivid depictions of her dissatisfaction with men and thus with penises both before and after her “education” with Sister Prudence undermine any arguments that her lesbian relationship was simply to remind her of the validity and satisfaction inherent in heterosexuality. She repeatedly describes the pleasure she felt with Sister Prudence, but it is not until she finds her count that she has any kind of satisfying sex with a man.

Nevertheless, it is clear that representations of female relationships in eighteenth-century literature were a key element in determining, establishing and enforcing gender norms.¹⁸ Susan Lanser has expanded on this idea to demonstrate how canonical authors in France and Britain were also able to articulate class differences by insisting upon a sharp divide between “innocent” friendship (among the gentle classes) and “sapphism” (among the lower classes and later a few debauched aristocrats).¹⁹ While Lanser reveals the fragility and ultimate futility of such divides, many critics of female relations in eighteenth-century literature still discuss either those characters engaging in sexual activities with other women or those whose friendships are ostensibly and presumably asexual. So then how do complicated texts like *La Cauchoise* – which cater to heterosexual male fantasies but also firmly reject marriage and patriarchy, which depict heroines who seek social ascension but also critique *ancien régime* society, and which contain both sexual and sexless friendships – fall within these paradigms? A new category beyond “innocent friendship” and “sapphism” is required.

Elizabeth Wahl has developed a particularly apt phrase: “female intimacy”, which she defines as “a nexus of relations not limited to sexual practice but also including social and economic ties that can operate within or cross the boundaries of heterosexual institutions such as marriage and prostitution.”²⁰ “Female intimacy” seems to convey the complexity of La Dumonci’s varied but significant relations with the women in her life. But because this novel appeared so close to the Revolution of 1789, a more political term like “female *fraternité*” better captures the subversive elements of the novel and La Dumonci’s female relationships. Like the revolutionaries who came together in rejection of the hierarchical society of the *ancien régime*, the women in La Dumonci’s life support each other in opposition to patriarchal society. Just as the Band of Brothers sought *fraternité* as an alternative to a political system that had proven dissatisfying, the Band of *Consoeurs* in La

¹⁸ See as but one interesting articulation of this idea, Christine ROULSTON’s article on the connection between female “inseparable” friendships and the emergence of the bourgeois public sphere: *Separating the Inseparables: Female Friendship and Its Discontents in Eighteenth-Century France*, in: *Eighteenth-Century Studies* 32, 2, 1998-99, pp. 215-231.

¹⁹ Susan S. LANSER, *Befriending the Body: Female Intimacies as Class Acts*, in: *Eighteenth-Century Studies* 32, 2, 1998-99, pp. 179-198. While for clarity I deliberately use the anachronistic terms “lesbian” and “homosexual” to describe La Dumonci’s relationship with Sister Prudence, it bears mentioning that such terminology was not in existence in the eighteenth century. Words like “sapphism,” “sapphist” and “tribade” were commonly used to describe – often in a derogatory or suspicious way – female same-sex relations and partners.

²⁰ E. S. WAHL, o. c. in note 14, p. 9.

Cauchoise provide each other with financial support and sexual pleasure when the men and the heterosexual relationships in their lives fail to satisfy them. “Female *fraternité*” hints at the revolutionary rumblings and the social subversions at play in the text.

Historians have begun to explore how female same-sex desire in eighteenth-century literature represented a serious threat to society. Jeffrey Merrick briefly describes the depiction of eighteenth-century French “tribades” in the *Mémoires secrets* and the *Correspondance secrète* as bisexual, mercenary, betraying their natural inclination and duty to reproduce, but also as not really sexual since sex without a man (penis) was considered impossible. But these women were still seen as disruptive and threatening, as he states: “‘Unnatural’ relationships between women, in the last analysis, disrupted the patriarchal and familial order of French society by diverting or extricating women from marriage, which institutionalized their ‘natural’ subordination to men and their ‘natural’ procreative functions.”²¹ Female homosexuality was generally seen as dangerous in that it could remove women from the heterosexual economy of marriage and allow them to form sapphic societies such as the “Secte anandryne” described in the *Confessions de Mademoiselle Sapho*. Susan Lanser and Elizabeth Wahl agree that such “separatist” societies – whether truly in existence or not – could represent for eighteenth-century readers the threat of promoting women’s intellectual interests and preventing them from participating in the reproductive economy necessary to patriarchal capitalism.²²

Certainly, prostitutes like La Dumonci were a threat to traditional bourgeois marriage and that particular kind of patriarchy. But unlike their English counterparts, French prostitute memoir novels were not tales of caution. These stories offer a sense of excitement, titillation, amusement and incitement. Yes, these women are subversive. La Dumonci and her sisters – her *consoeurs* to whom she refers in her own memoir and those who were the heroines of their own – refuse to marry and have babies. But rather than regret this choice, rather than present a tone of self-condemnation for their lifestyle, they celebrate it. Ultimately in refusing to make new subjects for their king, they are refusing to reproduce *ancien régime* society with its hierarchy based on marriage and family connections. Instead they advocate a universal sisterhood of *fraternité*, in which one’s talent and imagination – as embodied in Sister Prudence – are more important than how one was born, be it as a woman or as a lower-class bourgeois. The female friendships and lesbian love in these novels represent a social structure that is much more appealing to most eighteenth-century French readers than the one they were experiencing.

²¹ Jeffrey MERRICK, *Sexual Politics and Public Order in Late Eighteenth-Century France: The Mémoires secrets and the Correspondance secrète*, in: *Journal of the History of Sexuality* 1, 1, 1990, p. 73.

²² E. S. WAHL, o. c. in note 14, pp. 14 and 177, and S. LANSER, o. c. in note 11, p. 113.

*Female Friendship and Fraternité
In the Prostitute Memoir Novels of Eighteenth-Century France*

If we view the political upheaval of eighteenth-century France in sexual terms, heterosexuality represents the traditional *ancien régime* society, and homosexuality represents the upcoming democratic fraternity of the revolution. In this way, the prostitute memoir novels served to “queer” eighteenth-century social networks. The tender emotional bond La Dumonci feels towards her female friends, as well as the physical gratification and *jouissance* she experiences with Sister Prudence reflect a category of human relations that rejects patriarchal society, but also rejects gender divisions. These pornographic novels, so long dismissed as pulp fiction useful only for sexual stimulation, capture and convey a desire for a new social structure as well as a deep dissatisfaction with the limitations of *ancien régime* society. Furthermore, these critiques contained potential models for social relations that, unlike the models of bourgeois domestic “virtue” advocated by the real revolutionaries, did not require gender divisions. As it appeared in the prostitute memoir novels, the female *fraternité* forming a Band of Sisters (or of *Consoeurs*) was not at all separatist, but a successful and above all pleasurable alternative to the patriarchal family.

Alistaire TALLENT

Magdalena OŻARSKA
(The Jan Kochanowski University of Humanities
and Sciences, Kielce, Poland)

***“I am married, my dearest Susan, – I look upon it in that light”:*
Fanny Burney’s court experience followed by reintegration with society¹**

The journals and letters of novelist Frances Burney (1752-1840) have attracted increasing attention on the surge of revisionist approaches to English literary canon and feminism-driven rediscovery of the somewhat forgotten female authors of the past epochs. My intention is to demonstrate that Burney's journals and letters covering the periods before, during and after which she stayed at the royal court of King George III and Queen Charlotte (1786-1791) as Second Keeper of the Robes to the latter, provide ample illustration of the writer's mental isolation while seemingly finding herself in an environment particularly conducive to sociability.

key words: 18 century, life-writing, Frances Burney

The journals and letters of novelist Frances Burney (1752-1840) have attracted increasing attention on the surge of revisionist approaches to English literary canon and feminism-driven rediscovery of the somewhat forgotten female authors of the past epochs. My intention is to demonstrate that Burney's journals and letters covering the periods before, during and after which she stayed at the court of King George III and Queen Charlotte (1786-1791) as Second Keeper of the Robes to the latter, amply document the writer's mental isolation while seemingly in an environment particularly conducive to sociability (court years) and happy socializing with a limited circle of more or less close acquaintances (pre- and post-court) respectively. It is also significant that the journals and letters written during the courtship by Alexandre d'Arblay illustrate a sort of climax in the diarist's self-development by enabling the final transition from the Nobody of her youthful diaries to a conscious self in pursuit of her own vision of happiness. As such, alongside testifying to the novelist's personal transformation, they reflect the gradual change in the status of women. Yet whatever the period covered, it is important to repeat –

¹ Part of this paper was delivered at the *From Queen Anne to Queen Victoria. Readings in 18th and 19th Century British Literature and Culture* Conference, organised by The British Studies Centre of the University of Warsaw (17-19 October 2007) in Warsaw, Poland.

after Patricia Meyer Spacks – that “*the interpretative structure that forms [Burney's] account of her life's happenings depends upon strategies of concealment*”.²

To begin with, it is interesting to take a quick look at the period immediately preceding Burney's court experience. It offers several insightful glimpses into the stage to come, while the author seems painfully unaware of the significance of what she records almost until the moment when the die is cast and she cannot withdraw. Biographers draw attention to the fact that right before her entering the Queen's service, the novelist had been explicitly courted by a certain Rev. George Cambridge who nevertheless failed to propose, despite various forms of encouragement received both from Burney herself and an anonymous author who sent in a passage to a newspaper in which the names of Burney and Cambridge were linked.³ In a journal letter to her sister Susanna (March 1785), Frances Burney expresses her delight in the attentions shown to her by Cambridge. In view of this, it seems quite telling that one of the final letters (June 12, 1786) written by Frances before entering the court was that to Miss Cambridge, her suitor's sister. It contains subtle suggestions that the company of a person close to her heart would rescue Burney from her forthcoming loss of liberty: “*O my dear Miss Cambridge, what a life for me, who have friends so dear to me, and to whom friendship is the balm, the comfort, the very support of existence!*”⁴ The ending is perhaps the most dramatic: “*Could I but save myself from a lasting bond, – from a promised devotion! – that is the greatest point of all, my dearest Miss Cambridge – in which if you can help me to suggest something that will not sound disrespectful or improper you will serve me indeed!*”⁵ Needless to say, Miss Cambridge has not been one of Fanny's most regular correspondents until that moment.

There have been, however, certain early signs that the Royals are interested in having the famous novelist under their roof, all of which are light-heartedly dismissed by Fanny.⁶ One of those is making the acquaintance of Mrs. Delany, a person close to the court, who resembles “*my sweet Grand mother Sleepe [= Burney's maternal grandmother]*” (19 January 1783),⁷ and thus finds it easy to gain Fanny's confidence. Naively, the latter is flattered and excited by incidents like, for exam-

² Patricia MEYER SPACKS, *Dynamics of Fear: Fanny Burney*, in: *Modern Essays on Eighteenth-Century Literature*, ed. Leopold Damrosch Jr., New York and Oxford 1988, pp. 455-488, here p. 456.

³ Margaret Anne DOODY, *Frances Burney: The Life in the Works*, New Brunswick – New Jersey 1988, pp. 152-153; Katherine M. ROGERS, *Frances Burney: The World of Female Difficulties*, New York – London – Toronto – Sydney – Tokyo – Singapore 1990, p. 68. Interestingly, Cambridge may have failed to propose due to the class difference (cf. Betty RIZZO, *Burney and Society*, in: *The Cambridge Companion to Frances Burney*, ed. Peter Sabor, Cambridge 2007, p. 143).

⁴ Frances BURNEY, *Journals and Letters*, eds. Peter Sabor, Lars. E. Troide, Stewart Cooke and Victoria Kortes-Papp, London 2001, p. 232.

⁵ *Ibidem*, p. 234.

⁶ Claire HARMAN, *Fanny Burney: A Biography*, New York 2001, p. 192.

⁷ F. BURNEY, o. c. in note 4, p. 198.

ple: "The Queen has told Mrs Delany, upon her expressing her thanks to her Majesty for her new house, and saying how very comfortable a dwelling she found it, that she wished it was larger, that she might be able to accommodate her friend Burney – in it. – Seriously, my dearest Padre, how sweet and gracious this was!" (24 September 1785).⁸ Then there are the King and Queen's visits to Mrs. Delany's, which seem like "acting a Play" (16 December 1785)⁹ to the diarist. This is probably how the Queen's designs were beginning to take shape: after all, at that time, Burney had already become a celebrity novelist, and despite her relatively low social origin, she would have made a welcome addition to the Queen's court. As Harman has it, "Fanny had taken up her position at Court in the hope that her real function would be to read to the Queen and discuss literature".¹⁰ In fact, however, being the Second Keeper of the Robes to Queen Charlotte proved hard physical labour, involving gruelling working hours (6 a.m. till midnight), and hardly any privacy for oneself, as Burney was soon to discover. At the same time, meticulous rules of court etiquette had to be observed, including the initially ridiculous ban on coughing, sneezing or walking with one's back to the monarch when leaving the room (17 December 1785).¹¹ Needless to say, the court becomes a place where isolation and alienation set in; an environment of the Other with which it becomes impossible to integrate despite a reverent attitude towards its function and representatives. And, of course, employment at the court is considered an extraordinary favour, capable of elevating one's social status.¹² The curious thing is that most of the satire of court conventions comes before Burney's own entrapment, so to say, when the diarist is still blissfully unaware of the royal plans towards her, already noticed by others (her sister Phillips or friend Frederica Locke). As Margaret Ann Doody ironically puts it, Burney's pre-court satire is "*strangely prophetic*".¹³

Undoubtedly, as can be learnt from the novelist's records, a lot of compulsory socialising does go on at the court, including her regular attendance on the Queen (Burney is hardly a competent Keeper of the Robes, unable to tell when particular elements of the monarch's garment ought to be put on or how, but she has been hired – also – to keep the Queen company, read aloud to her and offer intelligent conversation: after all, she is a best-selling author of her time); there is a lot of meeting and conversing with the Princesses, not-infrequent encounters with the King, as well as social intercourse with other court employees (most of them representing higher social status than herself; some of them friendly, some – hostile, jealous of her position, and spiteful, like the most notorious Mrs. Schwollenberg, nicknamed 'Cerbera' in the diaries). What is notable here is Burney's respectful attitude towards the entire royal family. The Queen is invariably referred to as

⁸ Ibidem, p. 210.

⁹ Ibidem, p. 213.

¹⁰ C. HARMAN, o. c. in note 6, p. 208.

¹¹ F. BURNEY, o. c. in note 4, p. 230.

¹² M. A. DOODY, o. c. in note 3, p. 172; C. HARMAN, o. c. in note 6, p. 194.

¹³ M. A. DOODY, o. c. in note 3, p. 169.

“charming”, “sweet”, “gracious”, etc. Even when the monarch is not in a good mood, the same adjectives are used, sometimes modified by “solemn”, “serious”, and the like. Her heavy German accent is never mocked or criticised.¹⁴

All the above-mentioned compulsory socialising takes on dimensions of a ritual, witness passages like: “At 5 we have Dinner. Mrs Schwellenberg and I meet in the Eating Room. We are commonly Tête à Tête: when there is any body added, it is from her invitation only. Whatever right my place might afford me, of also inviting my friends to the Table, I have now totally lost, by want of courage and spirits to claim it originally.”¹⁵ Mrs. Schwellenberg tends to terrorise other court employees, not just Frances. On one occasion (27 November 1787), when Schwellenberg, Burney, and a couple of others take a coach journey during which – because Schwellenberg insists – the window on Burney's side is open and her eyes become badly inflamed, “Mr De Luc and Miss Planta both looked uneasy, but no one durst to speak”.¹⁶

But there are also some attractive characters at the court: “Lords Chesterfield, Harrington and Cathcart drank Tea with us almost constantly. The two latter I liked extremely, and shall be glad if hereafter I should meet them” (5 June 1791).¹⁷ There were also opportunities to meet famous people of the day: “Her Majesty ... told me Mrs Siddons had been ordered to the Lodge, to read a Play, and desired I would receive her in my Room” (15 August 1787).¹⁸ And of course there was the years-long infamous trial of Mr. Warren Hastings, accused of corruption in his office as Governor General of Bengal: Frances went to several hearings enthusiastically, having received complimentary tickets from the Queen, as it was also another social occasion affording an opportunity to meet celebrities of the epoch, Sir Joshua Reynolds included.

Yet despite the above, for Fanny Burney, the court soon becomes a place of de-socialisation as she begins to feel growing resentment and an increasing sense of personal isolation. Rooted out of her familiar milieu, fatigued to the limits of physical endurance, she grows more and more frustrated at her inability to follow social engagements of her choice rather than those imposed on her by her function at the court. Occasional visits from friends, such as the Lockes, or family members – Dr. Burney or her sister Phillips – only aggravate, rather than alleviating, her sense of confinement and loss of personal liberty. Under these circumstances, mixing with others does not serve to substitute for Burney's previous social contacts to her satisfaction. Instead, the enforced socialising and court etiquette which she ridicules several times breed bitter regrets and longing to be reintegrated with the out-of-court community. Significantly, all those feelings set in as early as her first hours and days at the court. The July 1786 journal letter to Susanna

¹⁴ C. HARMAN, o. c. in note 6, p. 207.

¹⁵ F. BURNEY, o. c. in note 4, p. 242.

¹⁶ Ibidem, p. 253.

¹⁷ Ibidem, p. 325.

¹⁸ Ibidem, p. 250.

*"I am married, my dearest Susan, – I look upon it in that light":
Fanny Burney's court experience followed by reintegration with society*

Phillips is quite telling on that score: "*I assured him [my father] I would, from that moment, take all the happiness in my power, and banish all the regret. I told him how gratifying had been my reception, and I omitted nothing I could think of to remove the uneasiness that This Day seemed first to awaken in him. Thank God! I had the fullest success; his hopes and gay expectations were all within call, and they ran back at the first beckoning. ... I am married, my dearest Susan, – I look upon it in that light. – I was averse to forming the union, and I endeavoured to escape it; but my friends interfered, – they prevailed – and the knot is tied. What, then, now remains, but to make the best Wife in my power? I am bound to it in Duty, and I will strain every Nerve to succeed.*"¹⁹

It seems that the court experience of Burney's is best summarised in this anticipatory marriage metaphor which she uses to describe her service to the royal family at the very start. Unclaimed by a hitherto interested admirer, she is pushed into royal employment by the ambitions of her upwardly mobile father. Seemingly satisfied with her position, referring to the royals in nothing but superlatives, invariably eager to stress their good nature and kindness towards her, the novelist nevertheless forfeits her freedom, health and general well-being. It is the separation from the community that she well knew, family members, friends, acquaintances, as well as exclusion from social life that renders her court existence a time of futility and despair, which – as she has rightly anticipated – comes to resemble the constraints of contemporary marriage of convenience. This unsolicited bond, and the methods employed to deal with it, are soon elaborated on in greater detail in the 20 August 1786 letter to her sister Susanna: "*To wean myself from myself; – to lessen all my affections, – to curb all my wishes, to deaden all my sensations? – This design, my Susan, I formed so long ago as the first day my dear Father accepted my offered Appointment: I thought that what demanded a compleat New system of Life required, if attainable, a new set of feelings for all enjoyment of New prospects, and for lessening regrets at what were quitted – or lost. ...*"²⁰; "*The die is cast; and that struggle is no more: – to keep of every other, – to support the loss of the dearest Friends, and best society, and bear, in exchange, the tyranny, the exigence, the ennuie, and attempted indignities of their greatest contrast, – this must be my constant endeavour.*"²¹

Yet, frustrated as she is, the writer does not omit to keep a meticulous record of her experience in the way in which her contemporaries documented their Grand Tours (which, strictly speaking, she never took). Paradoxically, she is rescued from this distressing situation by a health crisis which generates her father's reluctant consent to ask the Queen's permission to quit, and the latter's even more reluctant consent to let Frances go. In keeping with the novelist's early, but very firm, ideas concerning long-standing relationships, the excessively long involve-

¹⁹ Ibidem, p. 239.

²⁰ Ibidem, p. 247.

²¹ Ibidem, p. 248.

ment with the royal family must be terminated, or else the writer faces her own annihilation. In a letter written to a friend shortly after her marriage at age forty, she says: “*I remember ... when I was thirteen, being asked when I intended to marry and surprising my playmates by solemnly replying, 'When I think I shall be happier than I am in being single'*”²²; and so when she finds her court experience draining her powers and destroying her, she withdraws as soon as she has decided she will be better off without it.

And another aspect: just like Frances was abandoned by Mr. Cambridge immediately before her court years, during the court period – when she thinks she has found a friend in the friendless milieu, and a possible candidate for wedlock with whom to share her time and opinions – it appears once more that the gentleman in question has just been creating all the appearances of friendship and possible deeper emotional involvement while surreptitiously courting another woman. The gentleman who misleads her this time is a Colonel Stephen Digby, who – to Burney's humiliation – goes on to marry a Miss Gunning with £ 10,000, a Maid of Honour, a younger woman of better connections and fortune. Even the Queen sympathises with poor Fanny: “*The Queen never names him, never! –*”, writes Burney in her journal letter to Phillips of 18-27 November 1789.²³ Thus the story repeats. In that sense, it may be said after Doody, that “*the entrance into court life continued to seem like a wretched enforced marriage, or alternatively, like that other kind of marriage, entering a convent and taking the veil. The ghastly mock-marriage to the court had also signalled to the world her renunciation of marriage and sex forever – a renunciation not willed by Burney herself. Leading an unnatural 'dead and tame life', she was always conscious of the mental and physical sterility of her 'monastic destiny'*”²⁴ Marriage of convenience or taking the veil: either seems an apt metaphor for the experience. Plus, as Rizzo puts it, Burney was not comfortable with aristocrats: “*she preferred amusing people of more stringent morals, a more sincere Christianity and less antipathy to work*”²⁵ Speaking of work, the critic suggests that while at the court Burney was supposed to carry out amounts of work not expected of others who were of properly aristocratic origin.

The ensuing health crisis has been variously commented on by Burney's biographers. For example, Joanne Cutting-Gray says: “*At odds with herself, caught among her father's wishes, her duty to the queen, her own misery, and worst of all, cut off from others, Burney's resolution fails her. No longer friends with herself, well-being disrupted, she becomes her own adversary. Nonetheless, her deep*

²² After Barbara G. SCHRANK and David J. SUPINO (eds.), *The Famous Miss Burney: the Diaries and Letters of Fanny Burney*, New York 1976, p. 19.

²³ F. BURNEY, o. c. in note 4, p. 298.

²⁴ M. A. DOODY, o. c. in note 3, p. 173.

²⁵ B. RIZZO, o. c. in note 3, p. 143.

*"I am married, my dearest Susan, – I look upon it in that light":
Fanny Burney's court experience followed by reintegration with society*

unhappiness and even the poor health resulting from it are a tribute to her earlier strength in adversity."²⁶

As Claire Harman has it, "*Fanny felt herself dwindling away, both physically and mentally.*"²⁷ She may have been concerned that she was going mad and possibly thought death a respectable way of escaping her confinement.²⁸ The symptoms Burney is experiencing, while definitely worrying, do suggest a psychosomatic ailment, and – significantly – are gradually removed with the passing of time, time away from the court. Time and again does she confide her health problems to her diary: "*My loss of Health was now so notorious, that no part of the House could wholly avoid acknowledging it. ... Frequent pains in my side forced me 3 or 4 times in a Game to creep to my own Room for Hartshorn and for rest. And so weak and faint I was become, that I was compelled to put my Head out into the air, at all Hours, and in all weathers, from time to time, to recover the power of breathing. ...*" (December 1790 – March 1791).²⁹

Once, she was consulting a doctor about "*my corporeal complaints, – my sleeplessness, pain in the side, etc., – and he ordered me opium, and 3 Glasses of wine in the Day, and recommended rest to me, and an application to retire to my friends for some Weeks, as freedom from anxiety was as necessary to my restoration as freedom from attendance. During this consultation, I was called to Mrs Schwellenberg. – Do you think I breathed as I went along? – no!*" (December 1790 – March 1791).³⁰

Passages like these are representative. In her predicament, the writer herself admits, "*the power of Composition has to me, indeed, proved a solace, a blessing! – When incapable of all else, that, unsolicited, unthought of, has presented itself to my solitary leisure, and beguiled me of myself, though it has not, of late, regaled me with gayer associates*" (5 June 1791).³¹ Anyway, the bodily complaints seem to bring the desired effect: everybody, including her father and stepmother, begins to insist that she take a break, and Frances – relieved – finally plucks up her courage to hand in her resignation. When she breaks free from the destructive atmosphere and drudgery of the court, and becomes reintegrated with her relatives and friends, she gradually restores her health and spirits. However, she would have made no move without the approval of her daddy, Dr. Burney.³²

Appropriately, Burney's experiences of these times of restraint and mental oppression are mostly recorded in the journal form (addressed only to her sister Susanna Phillips and close friend Frederica Locke), which provides an adequate

²⁶ Joanne CUTTING-GRAY, *Woman as 'Nobody' and the Novels of Fanny Burney*, Gainesville – Tallahassee – Tampa 1992, p. 125.

²⁷ C. HARMAN, o. c. in note 6, p. 205.

²⁸ M. A. DOODY, o. c. in note 3, p. 194.

²⁹ F. BURNEY, o. c. in note 4, p. 308.

³⁰ *Ibidem*, p. 314.

³¹ *Ibidem*, p. 326.

³² *Ibidem*, p. 303.

vehicle to merely hint at private views which stand in contrast to the high opinion that others in society have of her position. Yet the journal form ceases to be sufficient once she is out of the golden cage. At that moment, alongside the already familiar diary, comes a burgeoning of correspondence to reflect the writer's joy over ordinary pleasures, such as travelling, sightseeing and socialising with individuals of her choice. Her domestic tour features localities such as Salisbury, Winchester, Plymouth, Bristol, Stonehenge, Exeter, Bath where over a month is spent, and others.³³ In the course of the journey in the company of a female friend, Mrs. Ord, Burney's health improves, as she never fails to note with satisfaction, but socialising can still be tiring. She says, "*I was travelling ... for my Health, & should visit no Theatres, Ball Rooms, &c.*"³⁴ Indeed, on arriving in Bath on August 31, 1791, she is initially wary of social encounters. Witness the following comment: "*I found I had no acquaintance here, except Dr. Harrington, who is ill, Mrs. Hartley, who is too lame for visiting, & the Vanbrughs: & though Mrs. ord [sic], from her frequent residence here, knows many of the settled Inhabitants, she has kindly complied with my request of being dispenced from making new visits*".³⁵ Yet soon visiting does begin, and – the reader feels – Burney could repeat after Robinson Crusoe – "*not either to my disadvantage or dissatisfaction*".³⁶ A detailed record of visits and re-visits, breakfasts and dinners follows. This reintegration with society seems to be beneficial to her. "*My Health gains ground, gradually, but very perceptibly*",³⁷ she continues to note after her return home; her father's company nourishes her and gives her a sense of stability and security: "*I now live with him wholly; he has appropriated me a place, a seat, a desk, a table, & comfort, & he never seemed yet so earnest to keep me about him.*"³⁸ This is perhaps not that much, one would say, but such a huge change from the court frustration, stress and loneliness. And Frances is "*more & more thankful every Night – every Morning – for the change in my destiny*".³⁹ As she says at a later point, "*I have escaped all return of serious complaints, & my Health is very near at its general state of robustness.*"⁴⁰ Plus the people she meets express their gladness to see her no longer a courtier, free from "*thralldom*", and congratulate her on her improved health and looks.⁴¹ Even in June 1792, when Burney is asked to take up her courtly duties once again as a temporary replacement which she is quite happy to do, the King congratulates her on having grown "*quite fat since he had seen me*".⁴² The climax of her social reintegration,

³³ Fanny BURNEY / Madame d'Arblay, *The Journals and Letters of Fanny Burney*, vol. 1: 1791-1792, eds. Joyce Hemlow, Curtis D. Cecil and Althea Douglas, Oxford 1972, pp. 6-66.

³⁴ *Ibidem*, p. 17.

³⁵ *Ibidem*, p. 37.

³⁶ Daniel DEFOE, *Robinson Crusoe*, Harmondsworth 1994, p. 297.

³⁷ Fanny BURNEY / Madame d'Arblay, o. c. in note 33, p. 72.

³⁸ *Ibidem*, p. 73.

³⁹ *Ibidem*, p. 74.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 77.

⁴¹ *Ibidem*, pp. 98, 101, 103-112.

⁴² *Ibidem*, p. 188.

*"I am married, my dearest Susan, – I look upon it in that light":
Fanny Burney's court experience followed by reintegration with society*

like her completely good health, is still to come. But Frances Burney's social isolation among the numerous members of the royal family and their courtiers has already come to an end.

In documenting the following period in the novelist's life, extremely significant are Burney's 1792-1793 journals and letters, written while she is befriended and later – courted by Alexandre d'Arblay, despite their seeming lack of assertiveness, as they trace her self-development by enabling the ultimate transition from the Nobody of her youthful diaries and the easily manipulated, dutiful daughter of the court years to a self-aware subject in pursuit of her own goals. All of this happens in the context of a growing romantic relationship with her husband-to-be. Alongside providing an illustration of the novelist's personal transformation, these narratives reflect the gradual change in the status of contemporary women, and the increasing popularity of companionate marriage, while not disregarding the obstacles posed by the still conservative society. Hence Burney's resumed relationship to and position in her immediate society need to be examined.

Much has been said about the meaning of the magical "Nobody", whom the fifteen-year-old Fanny chose for the addressee of her first attempts at narrative self writing. Attention has been drawn to the fact that this was a *female* Nobody,⁴³ and that eighteenth-century women could only enjoy a limited degree of privacy, hardly allowing them to develop their talents or other artistic inclinations.⁴⁴ Much has also been said about the dubious status of diary writing as an occupation for young ladies, as exemplified by Dr. Burney's response to the finding of his daughter's private scribbling when he seriously threatened to expose her to the public at a local marketplace.⁴⁵ In a similar vein, the predominance of the Nobody in the novelist's private life has been discussed, culminating in her marital union with the French refugee from the Revolution, himself metaphorically reduced to nothing (*réduit à rien*) and forced to sojourn in a foreign country,⁴⁶ i.e. England. Similarly, Fanny's dedicatory poem, preceding her novel *Evelina* and addressed to her father – "the author of my being",⁴⁷ has been interpreted as part of the writer's failure to perceive herself as an independent, valuable individual.⁴⁸ Clearly, it seems relatively easy to deprecate Burney's powers of self-assertion and label her actions with phrases like "the docile need to 'please papa' in everything", "desire to be

⁴³ Patricia MEYER SPACKS, *Privacy. Concealing the Eighteenth-Century Self*, Chicago & London 2003, pp. 190-191; Catherine GALLAGHER, *Nobody's Story. The Vanishing Acts of Women Writers in the Marketplace, 1670-1820*, Oxford 1994, pp. 203-205.

⁴⁴ Stuart SHERMAN, *Telling Time. Clocks, Diaries, and English Diurnal Form, 1660-1785*, Chicago & London 1996, pp. 247, 253, 255-257.

⁴⁵ Judy SIMONS, *Diaries and Journals of Literary Women from Fanny Burney to Virginia Woolf*, London 1990, p. 3; S. SHERMAN, o. c. in note 43, pp. 254-257.

⁴⁶ C. GALLAGHER, o. c. in note 42, p. 255.

⁴⁷ Frances BURNEY, *Evelina*, ed. Margaret Ann Doody, London 2004, p. 3.

⁴⁸ C. GALLAGHER, o. c. in note 42, pp. 211-212.

everything her father most admired”,⁴⁹ or “It is not her life so much as the scenes to which she happens to be a witness that continue to be the staple of her diary-letters”.⁵⁰ Statements like the above need not be understood as final and ought to be taken as springboards to understanding the personal growth of the writer-protagonist and evidence of her gradual shedding of the overpowering family influence over her life. As Spacks succinctly puts it, “the entire mass of Fanny Burney’s writing forms itself [...] centrally in relation to female fear – not of the absence of power but of failure of goodness and consequent loss of love”.⁵¹ This familial control has not escaped modern critical notice,⁵² and neither have the services of copyist and secretary that Frances performed for her father, or her lack of financial independence despite the financial success she repeatedly achieved with her novels.⁵³ Thus, apart from society-related issues, the subservient condition of contemporary women appears to be amply illustrated by the novelist’s biography.

Yet this very same, easily manipulated Fanny Burney, was – as she tells her diary – capable of refusing an undesirable candidate for wedlock at the tender age of 23 (Mr Barlow, in May 1775), despite her nagging worry that should her father insist strongly enough, she would probably comply with his wishes. This is not to say, however, that in her early twenties she was a strong-minded and emancipated woman, but only that some seeds of the forthcoming change had already been planted. Then there were several other moments in her life when she resigned her own goals to the benefit of the Burney family (cf. when she embraced her father’s choice of the publisher for her novel *Cecilia* in 1782 on account of future family connections: publisher Payne’s daughter was the object of one of Fanny’s brothers’ attentions; or when she reluctantly made her 1786 decision to become Second Keeper of the Robes to Queen Charlotte). Interestingly, when talking about the two sides to Fanny Burney’s personality, or the two periods of her life – court and non-court, similar phrasing is usually employed to describe aspects of the self constructed in Burney’s pre-courtship diaries: “clandestine delight”,⁵⁴ “double identity”, “conformist surface”, “subversive and rebellious depths”,⁵⁵ or “open secrecy”⁵⁶ (this is particularly true about the method of writing employed by Burney while producing *Evelina*: pretending to be writing letters to her sister, Susanna). So, pretence and concealment of multifarious kinds seem to be the tools used to achieve some degree of selfhood and space of her own. Or, as some choose to see

⁴⁹ Kate O’BIEN, *English Diaries and Journals*, in: *Impressions of English Literature*, ed. W. J. Turner, London 1944, pp. 185-226, here p. 210.

⁵⁰ Robert A. FOTHERGILL, *Private Chronicles. A Study of English Diaries*, London – New York – Toronto 1974, p. 54.

⁵¹ P. MEYER SPACKS, o. c. in note 2, p. 455.

⁵² K. O’BIEN, o. c. in note 48, p. 210; Linda COLEMAN (ed.), *Women’s Life-Writing: Finding Voice / Building Community*, Bowling Green 1997, p. 31, et al.

⁵³ C. GALLAGHER, o. c. in note 42, pp. 250-251.

⁵⁴ L. COLEMAN (ed.), o. c. in note 51, p. 25.

⁵⁵ J. SIMONS, o. c. in note 44, p. 23.

⁵⁶ S. SHERMAN, o. c. in note 43, p. 259.

it, "the action of Fanny Burney's vast collections of journals and letters, like that of most women's writing in her century, derives from her attempt to defend – not to discover, define, or assert – the self."⁵⁷ Interestingly, it is only against the background of society that the self gains importance.

It does indeed seem weird that the transformation of the shy and self-effacing Miss Burney into the self-aware woman of success did not come with her first literary achievement (*Evelina*, 1778). In fact, it did not come until much later, when the novelist was aged ca. 40, in the years 1792-1793, which is when she embarked on a romantic relationship with her French husband-to-be, Monsieur d'Arblay. Earlier on, during the very writing of *Evelina*, as Judith L. Newton states, "Burney was [...] self-educated, evidently destined for marriage, interested in love, but harbouring some distaste for the awkward rituals of courtship."⁵⁸ Soon after the success of *Evelina*, to use the words of Kristina Straub, "she was [...] old enough, as a spinster of twenty-six to begin to doubt her feminine worth."⁵⁹ As she goes on to consider Fanny Burney's "choosing carefully and knowledgeably among the admittedly few options presented by female experience",⁶⁰ i.e. marriage or non-marriage,⁶¹ Straub uses the notion of "perpetual babyism",⁶² which, as she claims, was imposed on young women of the eighteenth century, with the "dark cloud" of sexual adulthood looming on the marriage horizon.⁶³ So perhaps what critics generally fail to verbalise is the occurrence, at this point – in Burney's life at least, of a certain "rite of passage" into maturity that was provided by this earnest courtship, complete with the wedding ceremony, which successfully removed all the well-guarded secrets.

Yet for the time being strategies of concealment and/or deception are many. In the first place, it may be interesting to note Fanny's response to a rumour circulating while still at the royal court, concerning her allegedly forthcoming marriage to an unspecified clergyman. She made several notes of it in her May 1792 journal entries. Faithfully recording each fragment of conversation with individuals who either seek confirmation of the news ("I hear it bin really true you will Marry! –", as exclaimed by the German gossip-monger, Chief Keeper of the Robes, Mrs. Schwollenberg⁶⁴), or simply attempt to politely show their well-meaning kindness

⁵⁷ P. MEYER SPACKS, o. c. in note 2, p. 457.

⁵⁸ Judith Lowder NEWTON, *Women, Power and Subversion. Social Strategies in British Fiction 1778-1860*, Athens 1981, p. 24.

⁵⁹ Kristina STRAUB, *Divided Fictions. Fanny Burney and Feminine Strategy*, Lexington, Kentucky 1987, p. 8.

⁶⁰ *Ibidem*, p. 39.

⁶¹ As memorably put by Samuel Johnson, "whether they [=the female sex] embrace marriage, or determine upon a single life, are exposed, in consequence of their choice, to sickness, misery, and death." (*The Rambler*, 31 July 1750, p. 107).

⁶² K. STRAUB, o. c. in note 58, p. 34.

⁶³ Actually, this is exactly what Mary Wollstonecraft so strongly disapproved of in her 1792 *Vindication of the Rights of Women*.

⁶⁴ Fanny BURNEY / Madame d'Arblay, o. c. in note 33, p. 152.

under the circumstances (“*Ma chere Mlle Berni – don't be affront – but – I must to wish you joy!*”, as exclaimed by Mlle Jacobi after she “*took me to a window and we were alone a few minutes*”⁶⁵), Fanny considers what methods would be best to put an end to the rumours: “*I was more serious & down right in my denial than I had ever been yet, for I have always feared too much solemnity would be misconstrued*”, or “*It is time, however, to try new ways, after such utter failure in old ones*”.⁶⁶ The comment that follows is also telling: “*So here was a new business of undeceiving to go through. How tiresome & fatiguing is this perpetual rebound of the same thing!*”⁶⁷ “*Undeceiving*”, i.e. delivery from deception or mistake, can become exhausting, if it needs to be performed at regular intervals. This very need arises from repeated misconceptions, generously passed around, to the annoyance of the individual concerned. A subtle suggestion behind all this might be the social assumption that, to paraphrase Jane Austen's famous dictum, a single woman at a certain age, in possession of social skills but not many other assets, must be in need of a husband. Frances, as we have seen, is merely annoyed at having her name linked to a prospective wedding. The talk does not frustrate her or remind her of her age, well past what was considered marriageable. Despite Burney's being interested in affairs of the heart as much as she used to, her concerns are different at this stage of her life: they centre around revisiting the court where she is no longer employed, emotional meetings with members of the royal household (January 1792, April 1792, May 1792, 4 June 1792),⁶⁸ her own health problems and the medication applied (February 1792, mid-March 1792, 15 April 1792)⁶⁹ or her step-mother's serious illness (6 August 1792).⁷⁰

This attitude will soon be subject to change, though. Shortly after her introduction to the Juniper Hall circles of French émigrés (through her friends, the Lockes), Fanny's principal topic becomes her own self, own interest, own plans for the future, and – own doubts and anxieties typical of a more or less youthful person in love. I claim that it is this very self-absorption that sheltered her from the demands of her relatives and gave her instant lessons in self-assertion. To start with, Burney is deeply attached to the royal family, and she cannot quite imagine a country ruled otherwise. This feeling is strong enough to make her go into a sort of mourning on hearing the news about the King of France Louis XVI's execution. She worries about having no black silk to wear at Juniper Hall, where the atmosphere soon becomes very heavy. Yet her first mentions of the camp of French émigrés located at Juniper Hall show an interest in M. d'Arblay, who soon transpires to be a constitutionalist, i.e. a moderate liberal (as she later puts it, constitutionalists were “*the decided Friends of the King*” – a nice attempt at self-deception this time,

⁶⁵ Ibidem, p. 154.

⁶⁶ Ibidem, p. 152.

⁶⁷ Ibidem, p. 155 (my emphasis).

⁶⁸ Ibidem, pp. 110-114, 135, 149-153, 187-188.

⁶⁹ Ibidem, pp. 127, 129, 133-134.

⁷⁰ Ibidem, pp. 221ff.

22 February 1793).⁷¹ Consequently, she does not see anything improper in her growing attraction to this place and its inhabitants, one of them in particular, but this is enough to arouse the suspicions of her father and friends. The series of letters in which Fanny's admiration for Mme de Staël is expressed is well known ("she is a woman of the first abilities [...] I have ever seen. She is more in the style of Mrs. Thrale than of any other celebrated Character; but she has infinitely more depth, & seems an even profound politician & metaphysician", 16-19 February 1793).⁷² This is followed by her father's reply concerning de Staël's dubious moral status resulting from allegedly too close a relationship with M. de Narbonne (the letter ends: "If you are not absolutely in the House of Mad^e de [Staël] when this arrives, it w^d perhaps be possible for you to waive the visit to her", 19 February). In response, Frances admits being "hurt & astonished at the acrimony of malice" (22 February).⁷³ This is, in turn, followed by a well-meaning letter to Dr. Burney from a family friend called James Hutton who overtly forbids Frances to enter into any acquaintance whatsoever with that lady, with which Miss Burney generally complies ("I do not wish our Fanny to have the smallest Connection with such an Adulterous Démoniac, much less Intimacy", Hutton writes on 21 February 1793),⁷⁴ and a closing message from d'Arblay who claims all the above to be mere calumny. Anyway, she stays home with her sister Susan instead of visiting de Staël due to her allegedly sore throat (24 February 1793).⁷⁵ The society's opinion still has to be taken seriously and appearances have to be maintained among the few individuals close to one.

There are several undeceptive introductory remarks on Fanny's part concerning M. d'Arblay's good looks ("a very fine figure & good face", 28 January 1793),⁷⁶ spotless character and favourite pursuits (cf. passages like "He has a sincerity, a frankness, an ingenuous openness of nature that I had been unjust enough to think could not belong to a French Man. [...] He is passionately fond of literature, a most delicate critic in his own language, well versed in both Italian & German, & a very elegant Poet", 16-19 February;⁷⁷ "one of the most delightful Characters I have ever met, for openness, probity, intellectual knowledge, & unhackneyed manners", 4 February⁷⁸). He even likes English weather: "This enchanting M. d'Arblay will murmur at nothing" (9 February).⁷⁹ In this potentially love-conducive atmosphere, d'Arblay makes his first move and insists on teaching Fanny real

⁷¹ Fanny BURNEY / Madame d'Arblay, *The Journals and Letters of Fanny Burney*, vol. 2: Courtship and Marriage 1793, eds. Joyce Hemlow and Althea Douglas, Oxford 1972, p. 22.

⁷² Ibidem, p. 17.

⁷³ Ibidem, p. 21.

⁷⁴ Ibidem, p. 25.

⁷⁵ Ibidem, p. 26.

⁷⁶ Ibidem, p. 9.

⁷⁷ Ibidem, p. 19, my emphasis.

⁷⁸ Ibidem, p. 11, my emphasis.

⁷⁹ Ibidem, p. 13.

French, seconded warmly by de Staël, who “*cried [...], 'he is the best of men' ”* (9 February).⁸⁰ So, the mutual tutoring in the two languages, French and English begins, referred to as “*scholaring*” and “*mastering*” (14 February),⁸¹ and both Burney (in French) and d'Arblay (in English) write short letter-exercises (called “*thèmes*”) to be read and corrected by each other, thus allowing themselves a safe ground for some innocent flirtation. “*It is a precious morsel of elegant broken English*”, comments Fanny on his writing at one time (16-19 February).⁸² On 15 April, we learn, d'Arblay “*chatted, in broken English, but fluently & amusingly*”,⁸³ so clearly the learning has come to take second place by that time, even though Frances overtly praises her student's diligence in a letter to Dr. Burney (8-10 June),⁸⁴ and an earlier one to Mrs. Phillips, saying that her charge studies English for six hours a day in order to obtain some employment in England (31 May).⁸⁵ Nota bene: this very letter is called “*a safe*”, which – as editors of Burney's letters and journals elucidate – meant a piece of correspondence safe enough to be shown to eyes other than her immediate sister-confidante.⁸⁶

The French refugee does not waste his time. Through the “republic of letters” between himself and Burney, he tends towards resolution in his French letter of 31 March, 1793, which contains a veiled marriage offer. The agitated Fanny Burney, before saying yes to her admirer, writes an equally agitated letter to her sister, Susan Phillips, in which she gives vent to typical lover's frustrations: “*I wish him a younger Partner. I do not wish myself richer – grander more powerful, or higher born, – one of his first attractions to me his superiority to all those considerations – no, I wish myself only to be younger*” (2-3 April),⁸⁷ followed by a list of d'Arblay's virtues, asking her sister for advice, and almost openly professing herself in love. The advice is to the effect that it is not the age that should be the reason to worry, but the financial affairs: he is penniless, and she has only the pension given to her by Queen Charlotte, amounting to £100 per annum. A whole correspondence in its own right ensues on the financial subject, and fears arise that the Queen might withdraw Fanny's annuity if she learnt about the marriage of one of her favourites to a French Catholic bankrupt aristocrat, not even a proper royalist. From now on, the real progress of the courtship must remain the secret of the two people concerned plus the confidante in the person of Susan Phillips. “*Fortunately I received and read it quite alone*”, Fanny sighs with relief over the proposal letter (2-3 April),⁸⁸ but such privacy is hard to come by in those days. On

⁸⁰ Ibidem.

⁸¹ Ibidem, p. 14.

⁸² Ibidem, p. 19.

⁸³ Ibidem, p. 80.

⁸⁴ Ibidem, pp. 144-145.

⁸⁵ Ibidem, p. 135.

⁸⁶ Ibidem, p. 133.

⁸⁷ Ibidem, p. 42.

⁸⁸ Ibidem.

another occasion, when Fanny receives a message from her lover, she is almost petrified by the possibility of her father's finding out as he shows interest in the letter she has been brought: "*I felt almost ready to die [...]. I would not [...] give him my confidence for the worlds – yet the smallest added question would have revealed the whole – for I never, never could prevaricate with my dear Father*" (5-8 April 1793).⁸⁹

At points like this, I believe, we are witnessing an unprecedented change in the nature of Burney's loyalty to her father: on the one hand she says that she would not withhold the truth from him, on the other – this is precisely what she does. The well-deceived father does not suspect anything. On 13 April, "*O see them [d'Arblay's letters], then!' cried he, most-good humouredly, - & I am sure I could have blessed him for the Words*" (8, 13 April).⁹⁰ So, the loving daughter's deception works effectively. Un-deceiving the situation and cluing daddy in would be tiresome, fatiguing, or – worse – dangerous. As for d'Arblay himself, although his beloved cherishes very warm feelings for him, by 13 April (i.e. a fortnight later) she has still avoided giving him the answer to his proposal, while all the time she seems almost certain that she wants to become his wife. In the meantime, Frances grows more and more emotional, if not sentimental, about her imagined future with d'Arblay, fantasizing about the two of them sharing bread and water, and – necessarily – happiness. An embarrassing situation occurs when she worries that he will insist on an answer which she wishes to withhold although she seems rather keen on persuading her sister that in fact his proposal is an honour for herself ("*I must eternally be obliged to him That he has wished me to be his Life's Companion*", 8-13 April).⁹¹ In conversation, she bids him to be silent by saying "*Ne parlez pas de ça!*" (13 April), at which point they are joined by a Louise Cuenod, labelled by the writer as "*that wearisome Gossip*". No wonder they "*spoke no more alone –*".⁹² Successful deception of society continues.

At this juncture (8 April) Fanny Burney's correspondence with the outside world ceases to a large extent and, until 8 May, she turns to writing her journal instead ("*diarizing*" as she calls it, 3 May)⁹³ to be sent to her sister, Mrs. Phillips, exclusively, with few letter interludes. This switch to longer narrative writing seems a consequence of the insufficient privacy that is to be had at Chelsea College where Burney resides with her father. Needless to say, the epistolary courtship through the written exercises in French and/or English acquires a different dimension thanks to which the epistolary is transformed into the real world and personal contact. This is why the place of letters is taken by a seemingly private journal,

⁸⁹ Ibidem, p. 48.

⁹⁰ Ibidem, p. 53.

⁹¹ Ibidem, p. 52.

⁹² Ibidem, p. 56.

⁹³ Ibidem, p. 100.

meant only for Susanna's eyes. In the journal, the writer resumes where she has left off before, at the entry of "*the unwelcome Guest*" – Louise Cuenod (8 April).⁹⁴

The matter becomes more serious as d'Arblay insists on speaking to Burney's father who is known to disrespect constitutionalists, the stepmother fleeing the scene hastily, which does have a comic ring to it. Apparently, no true design of the Frenchman is successfully communicated to Dr. Burney, but tension grows at dinner, when Frances admits: "*I was horribly embarrassed how to behave naturally! M. D'Arblay was pleasant & lively – but never spoke to me*" (10 April).⁹⁵ "*Horribly*" is a strong word to describe her mortification. Pretence continues. Confusion rules the emotions of Frances Burney: "*what to manage relative to M. D'Arblay*" (10 April),⁹⁶ or: "*The next Day I passed I know not how –*" (11-13 April).⁹⁷ On 18 April, she writes to d'Arblay saying he could find himself a richer, prettier or younger partner, and he responds by discussing the financial issues concerning their prospective marriage "*pour dire à mon ami dans toute la sincérité de mon ame*"; she asks him again to reconsider the situation.⁹⁸ Deception continues as Fanny has to pretend that her father is of high opinion of her fiancé and holds him in high regard (on 13 April, following the delivery to Dr. Burney of d'Arblay's descriptive list of French political parties, she has to invent the former's thanks and words of approval).⁹⁹

To better conceal the progress of the love affair between the two, Frances insists on a certain code which would enable her to preserve the little secrecy that remains to be preserved. On 12 April, she writes to d'Arblay: "*I wish the Miss [i.e. the title in her address] to be with a long & short s. as the Postman always calls out to Sam. Here's a foreign Letter. I hear him from my Room – which would be nothing, if there were not another Room as near*".¹⁰⁰ Clearly, even a "*room of one's own*" does not guarantee the requisite privacy although we have many times wondered why the novelist makes so scant use of the eighteenth-century invention, the closet, which seems to be perfectly well suited to at least some of her writing needs. Still, when forced to be in company, her bodily responses to the sensations experienced are not so easily disguised. When d'Arblay happens to mention setting up his new home in England, she blushes so deeply that despite bowing her head and pulling a veil down, she confides to her journal: "*I do not believe I could else have remained in the room*" (26 April).¹⁰¹

The effectiveness of the implemented deception, even if it does not concern her immediate family, clearly brings Fanny instant satisfaction and peace of

⁹⁴ Ibidem, p. 58.

⁹⁵ Ibidem, p. 66.

⁹⁶ Ibidem, p. 67.

⁹⁷ Ibidem, p. 74.

⁹⁸ Ibidem, pp. 82-83.

⁹⁹ Ibidem, p. 76.

¹⁰⁰ Ibidem, p. 92.

¹⁰¹ Ibidem, p. 96.

*"I am married, my dearest Susan, – I look upon it in that light":
Fanny Burney's court experience followed by reintegration with society*

mind: "I am a little consoled [...] that M^e de Staël has no real information or insight into the state of affairs" (7 May).¹⁰² Her projected destiny of sharing "a crust of Bread, with a little Roof for shelter" (31 May)¹⁰³ draws nearer and nearer. "I cannot picture such a fate with dry Eyes", says Fanny and goes on to discuss the hopes for a future preferment for her husband-to-be (31 May).¹⁰⁴ The "great YES!" finally comes within two months of the proposal, in a letter of 3 June.¹⁰⁵ After that, events unfold quickly. In reply, her fiancé writes again to discuss financial issues, and finishes with "Je suis à vous pour la vie" (8 June),¹⁰⁶ having determined to share her vision of a secluded and unsophisticated abode and existence. "His scruples [...]", Fanny confides to her sister on the occasion, "fill me with admiration & affection for him!" (9 June).¹⁰⁷

Yet the father proves an obstacle. Prolonged negotiations are necessary before he can finally give his reluctant consent to the marriage while his daughter and her prospective husband continue to feed him with assurances of her future happiness (3 July).¹⁰⁸ Notwithstanding the above, on 11 July, Dr. Burney addresses d'Arblay, suggesting that the union be postponed somewhat longer, as "you are not unacquainted, Sir, with the precarious Tenure of my daughter's Pension",¹⁰⁹ and reports this to a family friend, Mr. William Locke (10 July).¹¹⁰ By 20 July old Burney agrees, and Frances writes to her brother Charles, asking for secrecy in the affair lest the news should reach the Queen before due time (23 July).¹¹¹ The latter text is a masterpiece of understatement, starting with a reference to circumstances beyond her control, and an invitation for the recipient to guess who the Gentleman in question might be, down to the "dear Father's" stance in "the transaction".¹¹² Almost at the last moment, D'Arblay writes to Captain James Burney, another brother of Fanny's, asking him to be his best man during the ceremony, which is to be held "demain matin, à sept heures précises" (27 July);¹¹³ the following week Fanny writes to a friend, Mrs. Waddington, declining to provide the much wanted piece of information for about six paragraphs, finally saying that "last Sunday – Mr. & Mrs. Lock – my sister & Captain Phillips, & my Brother Capt. Burney – accompanied us to the Altar, in Mickleham church" and excusing the absence of her father with his parental worry about her future (2 August),¹¹⁴ thus concealing his genuine aversion

¹⁰² Ibidem, p. 112.

¹⁰³ Ibidem, p. 136.

¹⁰⁴ Ibidem, pp. 136-137.

¹⁰⁵ Ibidem, p. 140.

¹⁰⁶ Ibidem, p. 143.

¹⁰⁷ Ibidem, p. 147.

¹⁰⁸ Ibidem, p. 165.

¹⁰⁹ Ibidem, p. 169.

¹¹⁰ Ibidem, pp. 170-171.

¹¹¹ Ibidem, p. 176.

¹¹² Ibidem, p. 175.

¹¹³ Ibidem, pp. 176-177.

¹¹⁴ Ibidem, pp. 178-179.

to and disapproval of her marriage. On the other hand, it should be remembered that “*in France, d'Arblay would not have considered for a moment marrying an unmonied, unfamilied, non-Catholic professional author, and their love affair, if it had developed, would have resembled the Cambridge or Digby affairs*”.¹¹⁵

As has been demonstrated, paradoxically – for Frances Burney – socialisation occurs only outside the ultimate place of socialization for upper classes, i.e. the royal court. The court itself proves a place of alienation and isolation, mainly because in terms of social class she is an outsider, but also because of the self-inflicted and escalating pain of being isolated from her friends and immediate family. It is after the novelist's discovery of the value of her independence that she can fully enjoy her regained freedom. Her diaristic/epistolary courtship, begun – notably – after her release from royal service, can finally be brought to a satisfactory conclusion, the moral being that the celebrated companionate marriage was not so easily concluded in the late eighteenth century as we might like to think. The transformation that Burney needs to undergo by hiding – or striving to hide – things first from herself, and then from others, mainly – her closest relatives, who are used to seeing her primarily as a commodity out of whom as much profit as possible is to be derived, is indicative also – in a wider context – of the approaching change in the status of women and their subsequent recognition as human beings in their own right, ready and able to pursue their ideas of happiness. This is the significance of the transformation of Fanny Burney the obedient victim of her father's social ambitions into Frances Burney the independent-minded author, appreciative of her own selfhood.

¹¹⁵ B. RIZZO, o. c. in note 3, p. 145.

Anna G. PIOTROWSKA
(Institute of Musicology, Jagiellonian University
Krakow Poland)

Saved by their music. Gypsies in the 18th century Europe

The paper dedicated to the situation of the so called Gypsy people in the 18th century Europe concentrates on the relations between Gypsy and non Gypsy communities by presenting various, but predominantly negative, approaches towards these people. The paper is divided into four parts: (1) the beginning of academic interest in Gypsies, (2) the political situation of Hungarian and Spanish Gypsies in the 18th century, (3) social interactions between Gypsies and non Gypsies (gadje) illustrated by the Polish situation, (4) Gypsy music in the 18th century.

key words: (Spanish and Hungarian) Gypsy, 18th century Gypsy music, Anty Gypsyism

Knowledge on Gypsies in general and on Gypsy music especially was very scant in Europe before the end of the 18th century – it did not extend far beyond the boundaries of legends and common beliefs propagated by chronicles or stage plays. However, in the late 18th century this situation was about to change with the sudden spurt of academic interest in the Gypsy topic. Yet, I will claim in this paper that the stereotypes and the oppressive politics applied toward Gypsy people in Europe strengthened in the 18th century and were possibly represented to the best extend in that period, both politically and socially. The 19th century, somehow romanticised, vision of the Gypsies contributed much to the slight change in the common attitude towards this ethnicity; still the 18th century deserves in my opinion much more attention than it has been so far awarded, on the basis of strong paradoxes typical for this period. On one hand it was marked by the radical political actions undertaken against Gypsies in Europe and consequently the social dislike towards them took extreme forms, but on the other hand the interest in studying these people was awoken. Finally, it was in the 18th century (although the previous era also contributed sufficiently) when the stereotype of a talented, preferably self – taught Gypsy musician was established. Music by Gypsy people soon became not only their trade mark but also helped to counter – balance the overall negative picture dominating in the whole Europe and the Gypsy musicians became respected and often hired

musicians, in towns and in aristocratic courts alike, although perhaps less popular in villages.

In order to prove the above mentioned theses the paper concentrates on the following issues. 1) the beginning of academic interest in Gypsies; 2) the political situation of Hungarian Gypsies and Spanish Gypsies in the 18th century; 3) social interactions between Gypsies and non-Gypsies (gadje) in the 18th century – illustrated by a Polish case; 4) Gypsy music in the 18th century

1. In the mid –18th century, the century enthralled with the possibilities of providing scientifically verifiable knowledge on various topics by the means of – among others – encyclopaedias' entries, the Gypsy in an academic discourse appeared commonly portrayed as vagabonds, good-for-nothings or even criminals. In the monumental work entitled *Universal Lexicon aller Wissenschaften und Kuenste* from 1749 (brought about by Johann Zedler) it was already assured that Gypsies were godless and wicked people.¹ In his *Encyclopédie* published between 1751-1772 Denis Diderot defined them as musically talented vagabonds willingly dancing, singing and telling the fortune.² Supposedly, around the same time (mid 18th century) European intellectuals discovered that Gypsy people were ascendants from India. Istvan Vali, a Hungarian pastor, while staying at the University of Leiden was struck by the fact that some of the students studying there, who were coming from the island Malabar, spoke a language similar to the one he had heard among Gypsies. Following this discovery, in the years 1775-1776 a series of over forty articles in German *Wiener Anzeigen* appeared describing Gypsy life. The newspaper was in fact a Hungarian one and the author of these articles was a Hungarian pastor Samuel Augustini ab Hortis.³ In his writings he drew attention to a very important fact that there was no single, unified Gypsy nation, but many different groups classified under a common label Gypsy. Johann Rüdiger – a German scholar – continued the investigation into Gypsies, concentrating much on their Indian connections. He published in 1782 the book entitled *Von der Sprache und Herkunft der Zigeuner aus Indien*. The most influential, however, book of the late 18th century turned out to be a synthesising work by Heinrich Grellmann from the Goettingen University.⁴ Not only did he accumulate the findings of the previous authors, but he also approached his project in a very systematic way. He published his book entitled *Zigeuner* in 1783, and because of the merits of the book, as well as a result of the growing interest in the topic, it was soon translated into English, Dutch and French. Most European scholars became acquainted with the book and direct and indirect quotations from it as well as references were to be found in

¹ See: <http://mdz10.bib-bvb.de/~zedler/zedler2007/index.html>. Accessed on 29. 8. 2008.

² See an on-line version in English at <http://encyclopedia.uchicago.edu/>.

³ Angus FRASER, *The Gypsies*, Oxford 2005, p. 190.

⁴ Istvan KEMENY, *Linguistic Groups and Usage among the Hungarian Gypsies/Roma*, in: Ernő Kallai (ed.), *The Gypsies/The Roma in Hungarian Society*, Budapest 2002, p. 39.

many books published on Gypsies in early 19th century.⁵ Grellmann reflected on the multitude of Gypsies in Europe, places they inhabited, on their language and customs. He also academically acknowledged the popular beliefs concerning Gypsies, such as attributed to them cannibalism and the depravity, as well as frivolous sexual behaviour on the side of women. Although untrue, they perpetuated in the society and found their way into scholarly works strengthening the dislike towards Gypsies. However, Grellmann strongly argued that Gypsies should not be banished from a social life as they were perfectly capable of being rehabilitated. What is more, this view was shared by a majority of other authors claiming that such a big population as that of Gypsies might be useful for any country hosting them, providing their capabilities were exploited appropriately. Also in the literary field Gypsies were gaining more and more attention, and were perceived in a distorted, yet rather positive light. In 1749 Henry Fielding wrote *Tom Jones* quite favourably depicting Gypsies. Among other trail – blazers in the field of literary who referred to the Gypsy was the German poet Wolfgang Goethe who set an example in 1773 in his *Goetz von Berlichingen*.

2. Political edicts issued against Gypsies in the 18th century tended to revolve around three main approaches applied towards Gypsy people: prosecution, expulsion and assimilation.

Prosecution

Political edicts aimed against Gypsies started to be issued already in the 16th century, the intensification of such legal documents across the whole Europe came, however, in the 18th century. In Bohemia it was regulated that the Gypsies' left ear was to be cut off while in Moravia it was the right one. Lodging or aiding Gypsies in a different way was subject of punishment up to six months of forced labour. In 1719 Frederic Hohenzollern decided that Gypsies should not be tolerated. The same year prince Adolph Frederic of Mackelenburg Sterlitz ordered Gypsies aged over 25 to be flogged and banned, save more serious criminal charges could be presented.⁶ The politics was different towards children, who were to be taken from the Gypsies and handed over to Christian families responsible from now on for bringing them up as law abiding citizens. In the early 18th century beating up Gypsies was a popular form of punishing them simply for being Gypsies. Consequently, Gypsies in Frankfurt am Main and other places were flogged with rods and expelled from the premises even without any prior legal actions. Special banners informing about the beatings were mounted advertising *Zigeuner Straf* and were thought to serve as deterrents. In France according to Louis XV all

⁵ For example see Polish books on Gypsies: Ignacy DANIŁOWICZ P.P.Z., *O Cyganach wiadomość historyczna czytana na posiedzeniu publicznem cesarskiego Uniwersytetu Wileńskiego dnia 30 czerwca 1824 roku*, Wilno 1824 and Teodor NARBUTT, *Rys historyczny ludu cygańskiego*, Wilno 1830.

⁶ A. FRASER, o. c. in note 3, p. 150.

vagabonds and vagrants (meaning Gypsies) were prohibited from residence – nomadism was forbidden as well as gatherings of more than four adults in a house. Gypsy men were usually sentenced to the galleys for five years and others were either flogged or sent away. Worse days were about to come. In 1721 Emperor Karl VI ordered total genocide of Gypsies. “Heidenjachten” – so called “Gypsy Hunts” were organized to track down and exterminate Gypsies. One of such actions took place in 1728 in Gelderland. In the 1720s Prussian kings and governors of other German lands allowed even to shoot down Gypsies without legal trails, alternatively Gypsies (providing they were already adults) could be hung up. Sometimes legal edicts encouraged hunts for Gypsies, promising rewards for providing live or killed Gypsies. The old laws of cutting off ears were still in use, however, they were sharpened: in 1727 in Berne the decree no.13 stated that *“Gypsy men and women of more than fifteen years of age shall have one ear cut off the first time they are caught ... but if they are caught a second time they shall be sentenced to death.”*⁷ In 1728 the town council of Aachen passed an ordinance condemning all Gypsies to death: *“Captured Gypsies, whether they resist or not, shall be put to death immediately. However, those seized who do not resort to counter-attack shall be granted no more than a half an hour to kneel, if they so wish, beg God almighty to forgive them their sins and to prepare themselves for death.”*⁸ Throughout the 18th century torturing, beating up, banishing and other forms of persecution were not only accepted but willingly used towards Gypsies in all Europe.

Expulsion

Additionally, Gypsies in the 18th century were often expelled and transported to the far away lands, preferably territories of colonies, e.g. in 1714 British merchants and planters asked the Privy Council for the permission to ship Gypsies to the Caribbean, avowedly to be used as slaves and one year later ten Gypsies from Scotland were deported to Virginia in America. Also in France, starting from 1719 onward, sentencing for being a Gypsy altered from sending to the galleys to the deportation to French colonies. The situation was similar in eastern parts of Europe: in 1759 Gypsies were banned from Saint Petersburg in Russia. Also the northern Europe similar actions were undertaken. In Scandinavia all Swedish laws concerning Gypsies were integrated in 1748 into one law, intending to prevent further immigration and to force Gypsies to settle.

Assimilation

Throughout the 18th century two countries with the largest number of Gypsies inhabiting their territories – Hapsburg Empire and Spain, exercised similar, and yet profoundly different in effects politics towards Gypsy people. In Hapsburg

⁷ See <http://www.geocities.com/~Patrin/timeline.htm>. Accessed on 29. 8. 2008.

⁸ Ibidem.

Empire under the lead of Maria Theresa (1740-1780), a series of decrees tried to force Gypsies to assimilate by the means of imposed sedentarism. Especially during the period between 1758 and 1773 the empress tried to apply the measures aimed at mobilizing Gypsies in Hungary (which by that time included the large parts of the area today known as Slovakia). In 1758 Maria Theresa demanded that Gypsies should settle down and thus could become the subjects to taxes. Local people were, however, rather unwilling to let Gypsies to build up houses in their neighbourhood and tried to prevent them from choosing the regions in the vicinity. It was then almost impossible for Gypsies to buy for example building materials, and this in consequence prevented them from settling down at all. In 1761 Maria Theresa came up with a new proposal – a kind of psychological tool trying to assimilate Gypsies by changing the way they were viewed among citizens. Gypsies were now supposed to be called by the name *Ujmagyar* which meant New Hungarian or were alternatively described as New Settlers.⁹ The decree also ordered Gypsies to learn some craft and to serve military service. The last order was in fact desperately needed by the state which was involved in many conflicts, including the one with Turks. However, this time army officers were again unwilling to accept Gypsies in their ranks and craftsmen usually refused to accept Gypsies as their apprentices. In 1767 Gypsies were made subjects of official jurisdiction system rather than – as it previously used to have been – their own one. They were made to register with the local authorities who were obliged to carry out a census on Gypsies. Gypsies were also prohibited to use their traditional clothes and language. Maria Theresa's last decree in the series trying to assimilate Gypsies with the rest of population aimed at erasing their ethnic identification by forbidding Gypsies to marry between themselves. Similarly in 1776 Constantin, prince of Moldavia, prohibited marriages to any Gypsy. Denying the possibility of marriages between Gypsies was thought as a means of bringing the racial identity to an end. Also Gypsy children under five were supposed to be taken to non-Gypsy families to be brought up by them. Maria Theresa's son – Joseph II continued the same line of politics extending the power of decrees to Transylvania. Not only did he sustain all the previous regulations, but he also vigorously added some new ones prohibiting in 1783 the change of names among Gypsies, restricting their freedom in trading and smithery, as well as prohibiting begging, etc.

Assimilating Gypsies was also an aim for Spanish kings, facing similar situation as in the Habsburg Empire of a big Gypsy population inhabiting their country. The king Philip IV already in the 17th century attempted to assimilate Gypsies (called in Spain Gitanos) who were sedentarized by force in settlements in specially chosen, supervised places.¹⁰ Furthermore, the use of the Romany lan-

⁹ Koos POSTMA, *Changing Prejudice in Hungary. A study on the Collapse of State Socialism and its Impact on Prejudice against Gypsies and Jews*, Groningen 1996, p. 40.

¹⁰ Bernard LEBLON, *Gypsies and Flamenco. The Emergence of the Art of Flamenco in Andalusia*, Hertfordshire 2003, pp. 22-32.

guage was prohibited, Gitano men and women were sent to separate workhouses and their children to orphanages. This policy towards Gypsies was continued and perfected in the 18th century. The whole century was marked with edicts called in Spain *pragmatics* aimed at assimilating Gypsies. In 1717 the law reinforced the already existing rules towards Gypsies from 1695. The general internment of Gypsies of 1749, the so called “Great Gypsy Round-up” proved the radicalism of the measurements undertaken in Spain. On the 20th of July that year, the day known in Spanish history as “Black Wednesday”, an estimated 9000 to 12000 Gypsies were murdered. Additionally, Gitanos were divided into good and bad ones based on inquiries and witnesses’ reports. For those considered to be bad punishment was organized in the form of public works, relentless were put to already overcrowded prisons. Those attempting an escape from jails were immediately hanged. Orphaned girls were sent to poor houses or became servants in Spanish houses. Teenage girls and wives of sentenced men with children under seven were taken custody of: educated in Christian doctrine usually worked in factories. Gypsy children were often taken by force from their parents at birth and sent to schools. The last law on Gypsies was passed in Spain in 1783 by Charles III. Spanish legislation reiterated previous orders. Gitano dress or way of life, as well as the use of their language, were forbidden. Forced settlement became compulsory within ninety days. Even the name Gitano was forbidden and removed from all official documents. Similarly as in Habsburg Empire where only New Hungarians (not Gypsies) were supposed to live, in Spain only New Castilians appeared. Additionally, restrictions on trade and place of residence of Gypsies were lifted. The punishment for failure to observe the above mentioned restrictions was branding, while repeat offenders were sentenced to death with no chance for appeal. Surprisingly, despite its limitations, the law of 1783 managed to confer some freedoms on Gypsies and was – in fact – the initial spark for further movements, actually favouring Gypsies which took place in the following years. Interestingly enough, the year of issuing the last decree coincided with the time when Grellmann published his influential book on Gypsies and when the overall change of attitude towards Gypsies was observed, partly as a result of pre – French Revolution atmosphere clearly felt in the air.

3. Social attitude towards Gypsies in the 18th century proved that the situation became more complicated than it had used to be earlier. Focusing on Polish example it is easy to notice (following the analysis of preserved documents) that

a) in the beginning of the 18th century the social attitude towards Gypsies was similar to the previous epochs: Gypsies were treated neither as scapegoats nor victims of false accusations more often than others. However, around 1730s the situation changed. As Lech Mróz suggests, it was highly improbable that the criminality among Gypsies escalated in that decade. Rather, it is suggested that because

of the special legal position Gypsy people cherished, they were paid by non-Gypsies to commit crimes.¹¹

b) the intensification of the criminal acts led to the deepening of the stereotypes and prejudices.

Ad a) The abovementioned special legal status meant that Gypsy bands remained under the protectorate of rich Polish magnates granting them considerable freedom and allowing them to sustain their internal system of organization. These meant not only privileges, but also let Gypsies to be tried within their own communities. In the 18th century Polish kings officially recognized following Gypsy leaders:

The Gypsy leader	The year of nomination	Issued by
Jan Dewaltowski	1703	August II
Banawentura Jan Wiera	1705	August II
Kazimierz Wyszomirski	1720	August II
Zulicki	?	August II
Stanislaw Godziemba Nizynski	?	August II
Jakub Trzcinski	1729	August II
Franciszek Boguslawski	1731	August II
Marcin Glowacki	?	?
Jozef Gozdawa Boczkowski	1761	August III
Iwazkiewicz	?	Stanislaw August Poniatowski
Jakub Znamierowski	1780	Stanislaw August Poniatowski

The source: Lech MRÓZ, *Dzieje Cyganów-Romów w Rzeczypospolitej XV-XVIII*, Warszawa 2001.

Ad b) In the 18th century Poland Gypsies were accused mostly of stealing horses. In 1755 there was a case of a child kidnapping in a village Obryte. Because coincidentally the Gypsy camp stationed there at the same time it was the Gypsy women who were accused of stealing a child. Pogroms began, ending in burnings and deaths of Gypsies, despite the fact that a missing girl was soon found drowned in the river. The social anger directed towards the Gypsies soon was balanced by the literary imagination of them. In 1786 a Polish poet Franciszek Dionizy Kniaźnin produced a popular work entitled *Gypsies* in which Gypsies were presented in a rather positive light, especially an old Gypsy woman called Jawnuta. The effects of “discovering” Gypsies by academics and poets alike in the Western Europe affected the eastern portrayal of them as well, soon followed by the very first publi-

¹¹ Lech MRÓZ, *Dzieje Cyganów-Romów w Rzeczypospolitej XV-XVIII*, Warszawa 2001, p. 255.

cations on that topic (early 19th century in Vilnius). The overall perception of Gypsies in the society was, however, set and remained unchanged in the course of the 19th century. The only exception in the rule were the Gypsy musicians treated with respect or – at least – without hostility. This positive tradition stemmed – in my opinion – directly from the 18th century.

4. The Gypsy ensembles dominated especially the 18th century Hungarian musical life. Gypsy bands were part and parcel of Hungarian gentry lifestyle. They provided music for a number of social occasions, especially gatherings, meetings and balls. Sometimes pompously called orchestras they consisted of a few players, up to ten – eleven, not necessarily all of them being Gypsy. The most popular disposition comprised string instruments – violins, double bass and cimbalon, later also clarinet was added (so called Gypsy clarinet). In 1714 Gypsy music bands were recorded travelling to the court of Esterháza. They accompanied the dancing of soldiers playing *verbunkos* helping recruiting efforts undertaken by Nicolas the Magnificent for his military operations. By playing music that was required from them, Gypsy musicians served their protectors who often acted at the same time as generous sponsors paying for Gypsies' musical education. The common English proverb saying that “*he who pays the piper calls the tune*” was understood almost literally in the Hungarian circumstances.¹² Gypsy musicians performed music composed by well educated, but amateurish aristocratic composers. This type of music bore traits of Austrian influence but was considered at the same time truly ... Hungarian because it was composed by noblemen living in Hungary. So called Gypsy motifs became so popular with other 18th century composers (mainly Austrian) that they called some of their pieces alternatively “Hungarian” or “Gypsy” using these words interchangeably according to the politics of Maria Theresa and later her son. One of the most prominent 18th century composer – Joseph Haydn produced a few so called Gypsy/ Hungarian pieces.

The tradition of Gypsy musicians in Hungary had a long history. Accounts on Gypsy musicians were preserved documenting their presence near Buda in 1489.¹³ When studying the Gypsy in general became popular in the end of the 18th century, although authors focused on their origins, customs, policies etc., they would mention the unusual musicality of Gypsies giving as examples Hungarian Gypsies. In 1787 Grellmann wrote about Barna Mihaly who was known as *Magyar Orpheus*.¹⁴ Perhaps one of the most renowned Gypsy violinist and the leader of his own orchestra was Janos Bihari (1764-1825 or 1827). The legend said that he was the son of the most famous 18th century Hungarian female Gypsy violinist –Panna Czinka or Cinka (1711?-1772). It was just a legend, however, Panna Czinka under

¹² Instead the pipes Gypsies usually played violins.

¹³ Iren KERTESZ-WILKINSON, *Gypsy Music*, in: S. Sadie (ed.), *New Grove Dictionary of Music and Musicians*, London 2001, p. 614.

¹⁴ Heinrich Moritz Gottlieb GRELLMANN, *Histoire des Bohémiens, ou Tableau des Moeurs, Usages et Coutumes de ce Peuple Nomade*, Paris 1810, p. 111 (first edition in 1787).

the protectorate of rich Hungarian gentry managed to assure an amazingly high place in the cultural life of the country. When she was only nine years old, she amazed her family and neighbours with her beautiful violin playing and attracted the attention of the aristocratic head of the provincial Gemer region – Ján Lányi, who became her generous patron. She and her band (e.g. her husband and brothers-in-law, later her own sons) played even for Maria Theresa.¹⁵ When Panna Czinka died in the end of the 18th century, a lasso was composed (in Latin) celebrating her excellent skills as a musician but also – surprisingly – claiming that she was a beautiful woman. According to her contemporaries it was just the opposite, her complexion being darker than generally encountered among Gypsies, she was simply considered ugly. Her post – death portrayals, however, seem to elevate her position. Characteristically she is often depicted smoking a pipe. This trait is disputably assigned either to exotic, i.e. Ottoman associations attributed to Gypsy people or alternatively associated with the depictions of women of low morals, alluding to certain sexual activities, oral sex including.¹⁶ Interestingly enough, in the 19th century imagination this link remained and the most famous Gypsy girl of that time – Carmen used to work in the cigarette factory. Still, portraying prominent Gypsy musicians as Hungarians was very popular in the 18th century. The famous primas Janos Bihari was always presented as a Hungarian, a Hungarian musician, or the most outstanding interpreter of Hungarian folk music.

In fact in the 18th century it was only Hungary where Gypsies managed to establish the high position of musicians – Spanish flamenco became popular only in the late 19th century. However, the depictions of Spanish Gypsies dancing, also in churches, were preserved even from the 15th century onwards. In the late 18th century Gypsy musicians became treasured also in Russia, where Count Orlov organised first Gypsy choirs (headed by Ivan Sokolov) whose members were selected from his Gypsy serfs. Again Gypsy people and their music became extremely popular in the end of the 19th century and early 20th century as a part of Viennese operetta blossoming.

*

The situation of the Gypsies in the 18th century still calls for further investigation as a few research questions remain to be answered. These include following issues:

Gypsy musicians, dancers and entertainers were known in Europe long before the 18th century. However, it was in this century when their status was established; this can be better understood in the light of the general situation of musicians in that century and the role of so called *Hauskapellen*. The emancipation of musicians in the late 18th century helped Gypsy musicians to fulfill the gap between independent musicians and *Hauskapellen* ones. It is also highly possible

¹⁵ See Hana ŠEVČÍKOVÁ, *Romani Band Leader Panna Cinkov*, in: Arne Mann (ed.), *Neznámí Rómovia*, Bratislava 1992, pp. 117-126.

¹⁶ For the suggestions I am indebted to dr. Gerhard Baumgartner.

that the reasons for the growth of Gypsy musicians' reputation were different and entail further questions (e.g. concerning the competition between freelance Gypsy and Jewish musicians).

The prejudices against the Gypsies were common in Europe even before the 18th century, never before – however – had there been so many trails and accusations against them. On the other hand it was in that very same century when the academic interest in the Gypsies began. This paradox calls for further investigation. Was the scholarly interest in Gypsies simply an attempt to comprehend and thus tame what seemed dangerous and presented a menace for the society?

Finally, the last question concerns the problem of singling out Gypsy musicians (not smiths, etc.) as “good” Gypsies. Is the simple explanation that “*music hath charms to soothe a savage beast, to soften rocks, or bend a knotted oak*” as William Congreve said in 1697 a sufficient one? Without doubt Gypsies – associated with music – managed to sustain their position in the 19th and deep into the 20th century and the stereotype of a Gypsy musician became one of the most prolific ones in European culture.

Jiří KUBEŠ

(University of Pardubice, Czech Republic)

**Friendship, Admiration, or Hatred?
The Image of the United Provinces in the Travel Diaries
of the Czech Nobility (1650-1750)**

The article deals with the “quality” of the relationship of the Czech nobility to the Northern Netherlands and its inhabitants. It is based on a research of different ego-documents (mainly diaries and correspondence). The author comes to the conclusion that the nobility from the Czech lands were not looking for friendship in the United Provinces in the second half of the 17th and the first half of the 18th century, as there were not many people there they could make friendly contact with. The local elite were predominantly made up of rich merchants and traders from the town establishment. If they did make any friends on their short visits, they were mostly recruited from the international diplomatic cream of society that frequented The Hague during the Baroque period. Thus the aristocracy from the Czech lands admired some things in the Northern Netherlands and its people, and hated others. Admiration (and perhaps envy) was inspired by the enormous economic successes of the local traders and merchants, ports full of boats, stores full of luxurious goods, outstanding lawyers in Leiden, clean and tidy towns and houses, the landscape with its many canals, avenues of trees, and an abundance of gardens. Words of praise always tended to be directed at the aesthetic form of these things, rather than their creators and the lifestyle they led. The Dutch mostly suffered condemnation at the pens of the Czech nobles, and in their words we can sometimes even read hatred for a nation which, in the view of the Central European nobility, did not respect the higher social status of the aristocrats and made life so complicated for the Catholics.

key words: nobility, the Czech lands, the United Provinces, diaries, friendship, baroque period

Introduction

Five years ago in Prague an extensive synthesis was published on the history of the higher Bohemian nobility in the early modern period, covering the long years from 1500-1700. It is entitled *Svět české aristokracie [The World of Bohemian Aristocracy]* and in it its author, Petr Maťa, attempts to picture the basic sources of the aristocratic feeling of exceptionality at the turn of two centuries. Besides the nobility, their property, titles and careers, he also examines the various social relations that helped the aristocracy to maintain or improve their exceptional standing in society. In the relevant chapter he discusses the importance of their ties with family,

ancestral line, kin, friends, and clients, which formed the basis for their social recognition.¹

In his interpretation he is the first Czech historian to make a semantic analysis of the word *friend*, as it was understood by the nobles themselves in the early modern period. He came to the conclusion that the word *friend* had a broader semantic meaning than it does today, and that to a great extent it indicated relationships that were based on “objective” criteria. The term had two principal meanings: “*První označoval příbuzného, druhý osobu projevující sympatie, věrnost, důvěru a ochotu pomoci za jakékoliv situace.*” [“*The first referred to a relative, the second someone who showed affection, loyalty, trust, and a willingness to help in all kinds of situations.*”] In other words: on the one hand friendship meant the obligatory duties of family members and relatives, while on the other it meant a voluntary attachment. However, the word was also used in the fixed and very common collocation “gentlemen and friends”. This phrase “*bylo velice pružné a nabývalo v různých situacích různých obsahů [...] V kruhu pánů a přátel se dohromady mísila rodinná, rodová, příbuzenská, stavovská, závislostní, ekonomická i emocionální pouta. [...] Výrazem páni a přátelé byl označován určité situaci přizpůsobený výsek z přediva svazků, jimiž byl šlechtic ukotven ve společnosti a které mohl – nebo alespoň doufal – v dané situaci aktivovat, aby získal podporu, radu a v případě ohrožení i pomoc a oporu.*” [“*was very flexible and took on different connotations in different situations [...] The circle of gentlemen and friends was a mix of the ties based on family, ancestral line, relatives, status, subservience, economics, and emotions. [...] The term gentlemen and friends was used to refer to one part of the web of ties by which the aristocrat was rooted in society and which he could – or at least he hoped he could – call on in a particular situation to get backing, advice, and, if in some danger, help and support.*”]²

For the Habsburg monarchy the early modern period was a time of constitutional differences and a hierarchical society, so it is no wonder that a noble’s “friends” were mostly his relatives or other peers enjoying the same status. Friendship was therefore socially conditioned and in the pre-modern age – which this article covers – most nobles were unable to cross the boundaries of status. Friendship could not be “freed” from family and relational structures until the arrival of Ro-

¹ Petr MAŤA, *Svět české aristokracie 1500-1700* [The World of Bohemian Aristocracy 1500-1700], Praha 2004.

² Ibidem, pp. 641-656 (quotations from pp. 643, 647-648); also see Václav BŮŽEK, “*Páni a přátelé*” v *myšlení a každodenním životě české a moravské šlechty na prahu novověku* [“Gentlemen and Friends” in the Thoughts and Everyday Lives of the Bohemian and Moravian Nobility on the Threshold of the Early Modern Period], in: *Český časopis historický* 100, 2002, pp. 229-264; Václav BŮŽEK, “*Dobré přátelství*” v *listech Pětipeských z Chýš na sklonku předbělohorské doby* [“Good Friendship” in the Papers of the Pětipeskýs of Chýše at the Close of the Pre-White Mountain Period], in: *Porta Bohemica, Sborník historických prací*, Litoměřice 2001, pp. 27-42.

manticism, when the semantic meaning of the term *friend* took on primarily a subjective and emotional dimension.³

The aristocrat of the early modern period had to internalise all these forms of friendship during childhood and adolescence. The grand tour played a particularly important role in this process. This was an essential means of socialisation: it lasted for several years, during which the young aristocrat was not directly under the control of his father, grew up, and had to learn to move in high society following the established ceremonial rules so as not to bring shame on his family.⁴ His equally noble and wealthy peers were supposed to help him in this (“*adelige ehrbare leüth*”),⁵ as a result of which they would gradually become his “friends”. A series of paternal instructions for nobles and their hofmeisters resolves the problem of who the young nobles should mix with. For example, in 1733 Franz Ferdinand Count Kinský asked, “*daß mein sohn [= Johann Leopold Kinský] sich allein in vornehmen gesellschaften einfinde und nur mit solchen leüthen umbegehe, die ihme zu einer ehr und reputation seyn können, und seines gleichen seynd;...*”⁶ The problem of ‘bad company’, in other words who the nobles should not mix with, was dealt with in a similar way. These were people of a lower social status to that of the nobles, who would lead them astray. For example in 1623 Job Hartmann Enekel, an important Protestant leader of the Austrian estates, gave the following advice to the young lords of Breuner: “*Hergegen aber Vor allen schändlichen Lastern, Insonderheit für Gottes lesterung, Lügen, Volltrunkenheit, Leichtfertigkeit vnd böser gesellschaft, von Welcher sie bald eingenom[m]en vnd Zu Vntugendt gereizet vnd abgeföhret werden möchten, sich Hüeten vnd fürstehen...*”⁷ Those who were not of the same social standing and who might teach their offspring to go out

³ P. MAŤA, o. c. in note 1, p. 656.

⁴ See Matthis LEIBETSEDER, *Die Kavalierstour. Adlige Erziehungsreisen im 17. und 18. Jahrhundert*, Köln 2004; in the Czech sphere also see the study by Zdeněk HOJDA, “*Kavalírské cesty v 17. století a zájem české šlechty o Itálii* [“Grand Tours” in the 17th Century and the Fascination Italy Held for the Bohemian Aristocracy], in: *Itálie, Čechy a střední Evropa*, Praha 1986, pp. 216-239; Zdeněk HOJDA, *Le grandezza d'Italia. Die Kavalierstouren der böhmischen Adelligen, die Kunstbetrachtung und die Kunstsammlungen im 17. Jahrhundert*, in: *Studien zum Humanismus in den böhmischen Ländern. III. Köln – Weimar – Wien 1993*, pp. 151-160 and on the transformation of the grand tours in the 18th century by Ivo CERMAN, *Bildungsziele – Reiseziele. Die Kavalierstour im 18. Jahrhundert*, in: Martin Scheutz – Wolfgang Schmale – Dana Štefanová (Hg.), *Orte des Wissens*, Wien 2004, pp. 49-78.

⁵ Words from the instructions of Wenzel Eusebius of Lobkowicz to hofmeister Benedetto Manfredi from the year 1673 cited by Tomáš FOLTÝN, *Cestovní instrukce jako pramen k dějinám kavalírských cest (1640-1740)* [Travel Instructions as a Source of Information on the History of Grand Tours], in: *Historie 2005. Celostátní studentská vědecká konference*, Liberec 8. – 9. prosince 2005, Liberec 2006, pp. 74-116, here p. 93.

⁶ Státní oblastní archiv Zámorsk [State Regional Archive Zámorsk], Rodinný archiv Kinských (Chlumec nad Cidlinou) [Family Archive of the Kinskys (Chlumec nad Cidlinou)], inv. n. 336, sign. 237, carton 21; also cited by T. FOLTÝN, o. c. in note 5, p. 92.

⁷ Státní oblastní archiv Třeboň [State Regional Archive Třeboň], pracoviště Jindřichův Hradec [Workplace Jindřichův Hradec], Cizí rody [Foreign families], sign. 118/1, carton 3.

at night to drink and play cards or dice simply could not become their friends. Moreover, in the United Provinces young Czech nobles found it hard to make high-born friends, as society there was very different to that in Central Europe. The local aristocracy was gradually dying out, was not so wealthy and, with some exceptions, was not so influential.

I. The Czech Lands and the United Provinces in the Early Modern Period

At the end of the Middle Ages both of these regions were still part of the Holy Roman Empire, although in the early modern period they obviously developed very differently in political, economic, social, and cultural terms, so around the year 1700 there were very clear differences between them. One particular thing they had in common for a long time was that their dignity made them unwilling to be part of the integrated core of the Holy Roman Empire of the German nation and they gradually distanced themselves from it. The United Provinces (I will use the terms Northern Netherlands or Provinces to mean the same thing) first wrested independence from Spain (1568-1648) and in 1648 it was acknowledged through the Peace Treaty of Westphalia that they were not part of the empire. The Czech lands disengaged from the imperial confederation throughout the whole of the peak period of the Middle Ages and later medieval times and by around 1500 they were practically (in terms of tax, administrative system, jurisdiction, etc.) not part of it at all. But for the entirety of the early modern period the king of Bohemia remained one of the electors and his office of *Erzmundschenk* continued to be an imperial feudatory and a visible link between the Czech lands and the empire.⁸

However, Bohemia and the Northern Netherlands were full of contradictions. They had different constitutions – on the one hand there was a monarchy headed by the Bohemian king, whose subjects were the other lands in the Czech Crown, while on the other hand there was a special form of republic incorporating seven provinces. The most important institutions here were the States-General. Religious development led to another significant difference. Although both regions were greatly affected by the reformation, in the 17th century the two areas developed in different ways. The Provinces became relatively tolerant, with the Calvinists holding the strongest positions, while Bohemia and Moravia were gradually recatholicised during the 1620s, as Catholicism had become the only official religion (it was only in Silesia that Lutheranism still flourished). Another crucial difference was the result of economic development. In the 17th century the Northern Netherlands was a maritime superpower, with large colonies containing big ports housing commercial shipping companies and rich and influential merchants. It was

⁸ For the transformation of the empire in around 1500 see Barbara STOLLBERG-RILINGER, *Das Heilige Römische Reich Deutscher Nation. Vom Ende des Mittelalters bis 1806*, München 2006, pp. 36-50; for details on the relations between the Bohemian Kingdom and the empire, see Alexander BEGERT, *Böhmen, die böhmische Kur und das Reich vom Hochmittelalter bis zum Ende des Alten Reiches. Studien zur Kurwürde und zur staatsrechtlichen Stellung Böhmens*, Husum 2003.

a country where the aristocracy had diminished (no-one there had the right to be promoted to the nobility), which had only retained some of its former power in the northern provinces and in the east of the republic. In contrast, Bohemia was predominantly agrarian and by far the wealthiest people here were the noble landowners. Therefore in both countries political power was in the hands of different tiers of society. While the most powerful man in Bohemia was the Habsburg king, who was supported by the rich nobility and the Catholic Church, in the Northern Netherlands the last word went to the aforementioned States-General, led particularly by the rich merchants from the provinces of Holland and Zeeland, who only occasionally granted extra power to the stadtholder from the Orange family.⁹

In terms of foreign policy the authorities in both regions (until part of the pre-White Mountain period) also differed. For a long time the principal enemy of the Northern Netherlands was Spain and the Habsburg rulers there, so its leaders were unable to ally with the Austrian Habsburgs. This did not begin to change until the second half of the 17th century, when a deadly foe to the Netherlanders appeared in the shape of France. It was only then that they could join the same camp as the Austrian Habsburgs. This alliance clearly reached a peak at the beginning of the 18th century during the War of Spanish Succession (1701-1713/1714), when the Northern Netherlands, England, and other countries joined forces with the Austrian Habsburgs to fight France. It was at this time that the Central European nobility showed greater interest in discovering what life was like in the Netherlands.

The history of relations between the Czech nobility (meaning aristocrats settled in Bohemia, Moravia and Silesia) and the United Provinces in the early modern period can be divided into three stages on the basis of the circumstances described above. In the first (approx. 1550-1620) issues related to the Northern Netherlands were of interest particularly to members of Protestant families who were in contact with those of the same religion in that country and who recommended England and the Northern Netherlands, which at that time was fighting for independence from Spain, as destinations for their sons' grand tours.¹⁰ It was at this time, for example, that Peter Wok of Rosenberg (1563),¹¹ Zdenko Brtnický of

⁹ See Han van der HORST, *Dějiny Nizozemska* [The History of the Netherlands], Praha 2005, pp. 96-225; Jonathan ISRAEL, *The Dutch Republic, its Rise, Greatness and Fall 1477-1806*, Oxford 1995; Maarten PRAK, *The Dutch Republic in the Seventeenth Century. The Golden Age*, Cambridge 2005; J. Leslie PRICE, *Dutch Society 1588-1713*, Harlow 2000; Horst LADEMACHER, *Die Niederlande. Politische Kultur zwischen Individualität und Anpassung*, Berlin 1993.

¹⁰ See Otakar ODLOŽILÍK, *Cesty z Čech a Moravy do Velké Británie v letech 1563-1620* [Travels from Bohemia and Moravia to Great Britain in 1563-1620], in: *Časopis Matice moravské* 41, 1935, pp. 241-320.

¹¹ Jaroslav PÁNEK, *Die niederländische raiss Peter Wok's von Rosenberg – eine unbekannt böhmische Reisebeschreibung Rheinlands, der Niederlande und Englands*, in: *Septuaginta Paulo Spunar oblata* (70+2), Praha 2000, pp. 553-560.

Waldstein (1600)¹² and others stayed here. During the Bohemian Uprising (1618-1620) the estate politicians, seeking help against the Habsburgs, worked together with the local nobility and sent Christoph of Dohna here.¹³ After the uprising had been crushed, many Bohemian opposition leaders came to the Provinces with Fridrich Falcký, some of whom settled for good, as was the case of Radslav Vchynský of Vchynice, who died in Leiden in 1660 at the venerable age of 78.¹⁴

In the second stage (1620-1697) the Catholic nobles of the Habsburg monarchy were not particularly interested in the Northern Netherlands. This was due to all the aforementioned differences and particularly to the foreign political orientation of the Austrian Habsburgs. The United Provinces thus generally became merely a transit country for the Czech nobility on their grand tours, while some nobles did not go there at all.¹⁵ When the young noblemen did come, they mostly spent just a few short weeks, staying no longer before heading off either to the Southern Netherlands, where they stayed at the court of the Spanish governor in Brussels or studied at the nearby university in Leuven, or returned home to Central Europe. This was the case with the visits to the Northern Netherlands taken by Leo Wilhelm of Kaunitz (September – October 1637),¹⁶ the brothers Franz Ferdinand and Anton Pankraz Gallas (March 1659),¹⁷ the brothers Johann Christian and Jo-

¹² See Josef POLIŠENSKÝ, *Život a smrt Zdeňka Brtnického z Valdštejna – přítele škol a akademií* [The Life and Death of Zdenko Brtnický of Waldstein – the Friend of Schools and Academies], in: *Studia Comeniana et historica* 24, XII, 1982, pp. 37-44; for more on his travels, see O. ODLOŽILÍK, o. c. in note 10, pp. 280-288; part of his Latin diary has been translated into Czech by Simona BINKOVÁ – Josef POLIŠENSKÝ (edd.), *Česká touha cestovatelská. Cestopisy, deníky a listy ze 17. století* [The Bohemian Yearning for Travel. Travelogues, Diaries and Records from the 17th Century], Praha 1989, pp. 33-64; in English there is G. W. GROOS (ed.), *The Diary of Baron Waldstein. A Traveller in Elizabethan England*, London 1981.

¹³ See Josef POLIŠENSKÝ, *Nizozemská politika a Bílá hora* [Politics of the Netherlands and the White Mountain], Praha 1958.

¹⁴ Aleš VALENTA, *Dějiny rodu Kinských* [History of the Kinsky Family], České Budějovice 2004, pp. 44-46; for more, see Otakar ODLOŽILÍK, *Vchynští ze Vchynic a z Tetova v Nizozemí v XVI. a XVII. století. Příspěvky k dějinám rodu* [The Vchynskýs of Vchynice and Tetov in the Netherlands in the 16th and 17th Centuries. Articles on the Family History], in: *Sborník prací věnovaných prof. dr. Gustavu Friedrichovi k 60. narozeninám*, Praha 1931, pp. 291-309.

¹⁵ The Northern Netherlands was completely missed out by, for example, Dominik Andreas of Kaunitz, who in 1671-1674 visited Italy, France and Switzerland. Cp. Lenka FLORKOVÁ, *Kavalerijská cesta Dominika Ondřeje z Kounic* [The Grand Tour of Dominik Andreas of Kaunitz], in: *Vyškovský sborník* 4, 2004, pp. 87-111.

¹⁶ Libuše URBÁNKOVÁ-HRUBÁ (ed.), *František Hrubý, Lev Vilém z Kounic, barokní kavalír. Jeho deník z cesty do Itálie a Španělska a osudy kounické rodiny v letech 1550-1650* [František Hrubý, Leo Wilhelm of Kaunitz, a Baroque Nobleman. The Diary of His Travels to Italy and Spain and the Fates of the Kaunitz Family in the Years 1550-1650], Brno 1987, pp. 186-188.

¹⁷ Martin KRUMMHOLZ, *Gallasové (1634-1757)* [the Gallasés (1634-1757)], in: Martin Krummholz (ed.), *Clam-Gallasův palác. Johann Bernhard Fischer von Erlach. Architektura – výzdoba – život rezidence*, Praha 2007, pp. 11-30, here p. 16-17.

hann Seifried of Eggenberg (May 1661),¹⁸ the Sternberg brothers (28th May – 6th June 1663),¹⁹ one of the Waldsteins (13th – 28th June 1664),²⁰ Karl of Harrach (beginning of October 1681),²¹ Johann Friedrich of Herberstein (July 1682),²² Franz Julius Verdugo (beginning of August 1683),²³ as well as a number of other aristocrats from the Habsburg monarchy.²⁴

In the third stage (1697-1740) there was a great resurgence of interest in the Northern Netherlands amongst the Czech nobility, with one of the first people to document this being the Silesian aristocrat Christoph Wenzel of Nostitz, who visited the Provinces in 1705 “out of curiosity”.²⁵ The attraction of the Northern Netherlands was originally based on the fact that the last quarter of the 17th century had seen the “deconfessionalisation” of international relations, that the Austrian Habsburgs were now the new allies of the States-General, and that the cream of the diplomatic world resided in The Hague (in 1697 peace was made in Rijswijk, and then later in Utrecht in 1713)²⁶ and international society was concen-

¹⁸ Státní oblastní archiv Třeboň [State Regional Archive Třeboň], pracoviště Český Krumlov [Workplace Český Krumlov], Sbirka rukopisů [Collection of manuscripts], Nr. 39 (diary from their journey 1660-1663).

¹⁹ See Martina KULÍKOVÁ, *Cesty bratří ze Šternberka a jejich cestovní deníky* [The Sternberg Brothers and Their Travel Diaries], thesis at FF UK, Praha 2001; extract from the diary taken by S. BINKOVÁ – J. POLIŠENSKÝ (edd.), o. c. in note 12, pp. 294-312.

²⁰ Kateřina SALONOVÁ, *Kavalířská cesta Bertolda Viléma z Valdštejna v letech 1664-1665* [The Grand Tour of Bertold Wilhelm of Waldstein in 1664-1665], thesis, Department of Historical Science at FF UPa, Pardubice 2007, chapter VII.

²¹ Österreichisches Staatsarchiv Wien, Allgemeines Verwaltungsarchiv, Familienarchiv Harrach, carton 677.

²² E. ZEIGERMANN, *Das Tagebuch des Grafen Johann Friedrich von Herberstein*, in: Glatzer Heimatblätter 28, 1942, p. 113.

²³ See the letters of Franz Julius Verdugo and his hofmeister from August 1683, which are preserved in Státní oblastní archiv Třeboň [State Regional Archive Třeboň], pracoviště Jindřichův Hradec [Workplace Jindřichův Hradec], Cizí rody [Foreign families], cartons 81 and 82 (London 15. 7. 1683, Amsterdam 7. 8. 1683, Brussels 22. 8. 1683).

²⁴ Eva-Marie CSÁKY-LOEBENSTEIN, *Studien zu Kavalirtour österreichischer Adeliger im 17. Jahrhundert*, in: Mitteilungen des Instituts für Österreichischen Geschichtsforschung 79, 1971, pp. 408-434, here p. 427 (Georg Seifried Breuner took a grand tour in 1630-1633, but only stayed in the Northern Netherlands from 9th October – 19th October 1631), pp. 430-431 (Maximilian of Trauttmansdorff travelled between 1651 and 1656; the only time he spent in the Northern Netherlands was at the turn of August and September 1652).

²⁵ This was the opinion of his son-in-law. Part of his diary has been published in the work of Jiří KUBEŠ (ed.), *Kryštof Václav z Nostic, Deník z cesty do Nizozemí v roce 1705* [Christoph Wenzel of Nostitz, Diary from his Journey to the Netherlands in 1705], Praha 2004; for more on the Nostitz, see Jiří KUBEŠ – Marie MAREŠOVÁ – Pavel PANOCH, *Rodová paměť a “sebe-představení” v podání Kryštofa Václava z Nostic (1648-1712): Příspěvek k reprezentacním strategiím barokní slezské šlechty* [Ancestral Memory and “Self-presentation” of Christoph Wenzel of Nostitz (1648-1712): Article on the Representational Strategy of the Baroque Silesian Nobility], in: Slezsko – země Koruny české. Historie a kultura 1300-1740 (in print).

²⁶ A list of imperial diplomats in the Hague is given by Ludwig BITTNER – Lothar GROSS (Hg.), *Repertorium der diplomatischen Vertreter aller Länder seit dem westfälischen Frieden (1648)*, Bd. I (1648-1715), Berlin 1936, pp. 153-154; as well as Klaus MÜLLER, *Das kaiserliche Gesandt-*

trated around the Orange court.²⁷ From the early 1720s, however, the attention of the Central European Catholic nobility was drawn by the university in Leiden, or rather its public law school (*ius publicum*). The local professors – particularly Johann Jakob Vitriarius (1679-1745) – applied this law to the empire and interpreted it in a manner that favoured the emperor.²⁸ Therefore a more thorough tutoring in law in Leiden became an important part of the new type of grand tour, which became properly established in the 1720s. The nobles then rounded off their stay in the famous university town with visits to the most important towns in Holland.²⁹ This is shown by the travels of the brothers Karl Maximilian and Johann Leopold of Dietrichstein (September 1721 – March 1722),³⁰ Philipp Joseph Gallas (June 1724),³¹ Hermann Jacob Tschernin of Chudenitz (September 1725 – summer 1726),³² the brothers Franz Wenzel and Johann Anton of Clary-Aldringen (spring 1727),³³ the brothers Franz Leopold and Karl Jacob Buquoy (January – June

schaftswesen im Jahrhundert nach dem Westfälischen Frieden (1648-1740), Bonn 1976, pp. 72-73. This was why Johann Adam of Questenberg or Adam Franz of Schwarzenberg spent so much time here. Questenberg stayed here from the end of December 1696 to November 1697 (it was only at Easter that he went to Brussels). Another journey to France opened up for him with the signing of the peace treaty in Rijswijk in October 1697. Schwarzenberg lived here from September 1697 to June 1698 and then he headed to France too. See Alois PLICHTA (ed.), *O životě a umění. Listy z jaroměřické kroniky 1700-1752* [On Life and Art. Records from the Jaroměřice Chronicles 1700-1752], Jaroměřice-Brno 1974, pp. 39-46 and Státní oblastní archiv Třeboň [State Regional Archive Třeboň], pracoviště Český Krumlov [Workplace Český Krumlov], Rodinný archiv Schwarzenbergů [Family archiv Schwarzenberg], fasc. 416.

²⁷ See Heinz SCHILLING, *The Orange Court. The Configuration of the Court in an Old European Republic*, in: Ronald G. Asch – Adolf M. Birke (edd.), *Princes, Patronage and the Nobility. The Court at the Beginning of the Modern Age c. 1450-1650*, Oxford 1991, pp. 441-454; also Olaf MÖRKE, *Sovereignty and Authority. The Role of the Court in the Netherlands in the First Half of the Seventeenth Century*, in: R. G. Asch – A. M. Birke (edd.), o. c. in note 27, pp. 455-477.

²⁸ See Heinz SCHNEPPEN, *Niederländische Universitäten und deutsches Geistesleben. Von der Gründung der Universität Leiden bis ins späte 18. Jahrhundert*, Münster 1960, pp. 54-57; I. CERMAN, o. c. in note 4, p. 57.

²⁹ This tendency is apparent throughout the 17th century, but only with the Lutheran nobility of Silesia (the Frankenbergs, Gersdorfs, Knobelsdorfs, Nimptschs, some of the Nostitz family, the Tschirnhauses), or Protestant nobles from the empire, which was moreover allied with the Oranges. Cp. August MÜLLER, *Schlesier auf der Hochschule in Leiden (1597-1742)*, in: *Archiv für schlesische Kirchengeschichte* 17, 1959, pp. 164-205; Antje STANNEK, *Telemachs Brüder. Die höfische Bildungsreise des 17. Jahrhunderts*, Frankfurt – New York 2001, pp. 80-82.

³⁰ Ivo CERMAN, *Zrození osvícenského kavalíra. (Vzdělání a cestování Jana Karla z Dietrichsteina)* [Birth of an Enlightened Noble. (The Education and Travels of Johann Karl of Dietrichstein)], in: *Časopis Národního muzea – řada A* 173, 2004, Nr. 3-4, pp. 157-190, here pp. 165-167.

³¹ M. KRUMMHOLZ, o. c. in note 17, p. 27.

³² Cp. correspondence and bills from his journey in Státní oblastní archiv Třeboň [State Regional Archive Třeboň], pracoviště Jindřichův Hradec [Workplace Jindřichův Hradec], Rodinný archiv Černínů z Chudenic [Family Archive of the Tschernins], not inventorised, provisionally carton 342.

³³ Jiří KUBEŠ, *Fragmenty písemností z kavalírské cesty hrabat z Clary-Aldringenu z roku 1727* [Fragments of Sources Relating to the Grand Tour of the Counts of Clary-Aldringen from 1727], in: *Theatrum historiae. Sborník prací Katedry historických věd Fakulty filozofické Univerzity Pardubice* 1, Pardubice 2006, pp. 83-110.

1727),³⁴ the brothers Johann Karl and Rudolph Chotek (October 1727 – June 1728),³⁵ Maximilian Wenzel and Karl Joseph Lažanský of Buková (June – July 1730),³⁶ and also partially by Wenzel Anton of Kaunitz-Rietberg (6th September – 2nd October 1732)³⁷ and a number of others.³⁸

In the 1720s and 30s the Northern Netherlands became a very fashionable destination for grand tours and some powerful Czech noblemen even recommended it as the most important place to visit. In 1730 the wealthy Franz Joseph Tschernin of Chudenitz claimed the United Provinces played a key role in the upbringing of the Czech nobility in a remarkable study that he sent to his young relatives Maximilian Wenzel and Karl Joseph Lažanský of Buková. He recommended them to spend two to three months there in the summer of 1730 at the beginning of their grand tour after studying at the Jesuit university in Pont-à-Mousson in Lorraine. He presented a great many arguments as to why they should do this. Not only was it cheap, the food was good, there were excellent coffee shops, beautiful buildings, ports and canals, but mostly it was “*das Landt, woh am allerfreyesten geredet wirdt.*” For Tschernin the practical side of the grand tour was very important, so for him free communication – he meant the spoken and printed word – was the most important precondition for a speedy and good-quality education and upbringing. And as there were ambassadors from all over Europe in The Hague, people there knew everything that went on and everything was apparently discussed in an open manner. Moreover, there were no strict ceremonies here to impede access and communication amongst the representatives of the different countries and the young nobles. It was this that the young Lažanskýs were to make the most of: they were to cultivate contacts with important figures from the diplomatic sphere, visit Vitriarius in Leiden, buy specialised books in The Hague and observe the standard of the local economy so that they could later apply their findings and experience back in Bohemia.³⁹ Tschernin then heightened the importance of the Northern

³⁴ Cp. Státní oblastní archiv Třeboň [State Regional Archive Třeboň], Rodinný archiv Buquoyů [Family Archive of the Buquoyos], inv. n. 589, carton 95. See also Zuzana DRAHOŇOVSKÁ, *Kavalířská cesta Františka Leopolda a Karla Jakuba Buquoyů v letech 1726-1731* [Grand Tour of Franz Leopold and Karl Jacob of Buquoy in 1726-1731], Pardubice 2009 (bachelor work defended at the Department of History of the Faculty of Arts and Philosophy of the University of Pardubice).

³⁵ Ivo CERMAN, *Vzdělání a socializace kancléře Rudolfa Chotka* [The Education and Socialisation of Chancellor Rudolf Chotek], in: *Český časopis historický* 101, 2003, pp. 818-853, here pp. 828-834.

³⁶ Cp. the plan of their journey by Franz Joseph Tschernin of Chudenitz dated 22. 4. 1730 and the body of his correspondence in Státní oblastní archiv Třeboň [State Regional Archive Třeboň], pracoviště Jindřichův Hradec [Workplace Jindřichův Hradec], Cizí rody [Foreign families], carton 35.

³⁷ Grete KLINGENSTEIN, *Der Aufstieg des Hauses Kaunitz. Studien zur Herkunft und Bildung des Staatskanzlers Wenzel Anton*, Göttingen 1975, pp. 231-238.

³⁸ Names by I. CERMAN, o. c. in note 35, p. 829.

³⁹ Tschernin summarises it as follows: “*Dann die Oerther, als Rom, woh jezo das Conclave ist, Soisson undt Paris, woh die Tractaten seyndt haben viel ein künstlichere undt verschwingenere lebensarth, daß mann da lang seyn kann, Ehe ein Junger Mensch was erfahret, nacher aber doch nicht alles weyß, woh in der freyen Republicque Hollandt einem gleich alles zu ohren kom[m]et, da*

Netherlands for the grand tour by comparing the situation in the republic with France and other countries. According to him, after their experience in Holland, nothing could now surprise the Lažanskýs: “*Nach also in Hollandt [...] angefangener Praxi kom[m]et mann dann in die andere Ländern, als wan[n] mann in eine Opera kommete, woh mann das Büchel schon zu Haus gelesen hatt undt schon weiß, was kom[m]en wirdt, nur sehen will, ob es so ist, wie es im Buch stehet. Undt da währe.*” Also, he claimed that they could not learn anything new anywhere else, not even in Paris: “*Dann währe das berühmte Paris zu sehen, woh aber wahrhaftig nicht viel zu lehrnen ist undt da mann von dem französischen Hoff schon die Idaeam in Hollandt mit mehr Wahrheit undt fundament einhollen kann, ist nichts als das aug mit Versailles, Marli undt der einfältig Welth umb sagen zu können, mann ist da gewessen, zu contentiren undt das Geld zu anderen nöthigen ausgaben aufzuheben...*”⁴⁰

II. Friendship, Admiration, or Hatred?

The Image of the United Provinces in the Travel Diaries of the Czech Nobility

Reading Tschernin’s words it might seem that the Czech nobility had nothing but admiration for the Northern Netherlands. However, was this really the case? There is no quick and easy answer to this question, as nobody has yet asked how the Czech nobility perceived the very different state of affairs that reigned in the Northern Netherlands and what their inner feelings about it were. We can of course make comparisons with the results of research done by others and ask whether their reaction to the Provinces and the local inhabitants was the same as that of the German travellers described in the work of Anja Chales de Beaulieu entitled *Deutsche Reisende in den Niederlanden. Das Bild eines Nachbarn zwischen 1648 und 1795*. This came to the conclusion that the Germans saw the Netherlands and its inhabitants as being very different. They regularly associated the Provinces with water, cleanliness, the Dutch language, and tolerance. They had a very high regard for the beauty of Amsterdam, The Hague, and other towns, their buildings, sanitary facilities and their cleanliness. They also praised the water and local canals for their importance in terms of transport, trade, and town fortifications, but at the same time they were bothered by the smell from the canals and the lack of clean water. Almost all of them admired the freedom enjoyed by the local townspeople, the liberal regime and religious tolerance, which did, however, have its limits – the situation was worst for the Catholics. German travellers shook their heads in incomprehension at the tolerance towards the Jews. By the middle of the 18th cen-

leuthe von keinem Caeremoniel seyn, folgsamb der access leicht undt mann baldt mit Ihnen in Confidentz kom[m]et und in omni genere Scibili leuthe da seyn, woh mann Profitiren kann ohne großen Unkosten undt sogar nützlich 2. bis 3. auch mehr Monath zubringen kann.” Státní oblastní archiv Třeboň [State Regional Archive Třeboň], pracoviště Jindřichův Hradec [Workplace Jindřichův Hradec], Cizí rody [Foreign families], carton 35, copy of a letter dated 22. 4. 1730 from Ignác Cornova from the year 1810.

⁴⁰ Ibidem.

tury they were also praising the standard of the local universities and scholars, but later in the same century this had changed and the Germans had even begun to look down on the Dutch language. What the travellers liked about the Dutch was the fact that they were hardworking and their egalitarian views, which respected the standing of the town and rural strata of society. On the other hand the Germans considered the local people to be penny-pinching, cold, rude, cruel, and particularly greedy.⁴¹ Can these conclusions also be applied to the Czech nobility? Or did the greater distance and more apparent differences between the Czech lands and the Northern Netherlands paint a different picture of the Netherlands and its people?

This question can only be answered by personal sources, particularly diaries, personal correspondence, as well as travel instructions and travelogues, which contain subjective reactions and also offer an insight into the mind-set of the writers. In one of his works in the 1970s Antoni Maćzak wrote that “*A group consisting of several persons and travelling far from its native country was rather like a meteor, which preserved in its small mass the material structure of the larger body from which it had torn itself away.*”⁴² This opinion was also shared by Michael Harbsmeier, who sees travel diaries as an unrivalled source of information for researching the history of thought. As these sources are very subjective, it is assumed that they tell us far more about their authors than about the countries these people visited. Harbsmeier therefore suggests that diaries be perceived as a specific means of witnessing what the author was thinking, which also indirectly reflects the mentality of his homeland. For him, diaries are a “mirror”, a kind of involuntary cultural reflex of the home culture as it tries to protect the essence of its nature against the “otherness” of the world outside. Diary and travelogue records can then be analysed using basic asymmetric pairs of terms. For Harbsmeier, who analysed Herodotus’ treatise on the Scythians, the description of the journey of the Russian merchant Afanas Nikitin to India, or the description of Brazil by Jean de Léry, such pairs include we/them, here/there, Christians/pagans, Greeks/barbarians, etc.⁴³

I assume that a similar analysis could be made of the diaries of the Czech nobles who visited the Northern Netherlands, where the situation was very different to the one they were familiar with at home. I will therefore be focusing on the four main travel diaries written by Czech nobles from the second half of the 17th and the first half of the 18th centuries, which also contain passages about travels through the Northern Netherlands. The oldest of these is the travel diary of the

⁴¹ See Anja CHALES DE BEAULIEU, *Deutsche Reisende in den Niederlanden. Das Bild eines Nachbarn zwischen 1648 und 1795*, Frankfurt am Main – Wien u. a. 2000, pp. 219-242.

⁴² The quotation comes from the English translation of his book, originally in Polish. See Antoni MAĆZAK, *Travel in Early Modern Europe*, Oxford 1995, p. 121.

⁴³ Michael HARBSMEIER, *Reisebeschreibungen als mentalitätsgeschichtliche Quellen: Überlegungen zu einer historisch-anthropologischen Untersuchung frühneuzeitlicher deutscher Reisebeschreibungen*, in: Antoni Maćzak – Hans-Jürgen Teuteberg (Hg.), *Reiseberichte als Quellen europäischer Kulturgeschichte. Aufgaben und Möglichkeiten der historischen Reiseforschung*, Wolfenbüttel 1982, pp. 1-8.

Sternberg brothers from 1663, followed by the diary of one of the Waldsteins from 1664. I also draw on the diary of Christoph Wenzel of Nostitz from 1705 and the memoirs of the Clary-Aldringen brothers from 1727.⁴⁴ In all cases I attempt to find their critical reaction to the Northern Netherlands and its inhabitants and try to determine how the actual situation in the Netherlands created conceptual stereotypes in the minds of the Central European Catholic nobility and whether these stereotypes were passed down from generation to generation.⁴⁵

It is first necessary to say that the Northern Netherlands, despite the many differences, did not instill only negative ideas in the minds of the Czech nobility. In fact three basic positive things about life in the Netherlands are often repeated, and these can be interpreted as words of admiration. Firstly the Czech nobility greatly appreciated the standard of the Dutch economy and trade. Initially they probably found the articles imported to be of curiosity value – they were nothing essential, but rare, and therefore very interesting. This was the opinion, for example, of Karl Eusebius of Liechtenstein in around 1680. He recommended his son Johann Adam to visit the Northern Netherlands, saying: “*In Niederland ist das vornehmste zu sehen Holland wegen der Festungen und Meerhafen oder orientalischen und indianischen Raritäten, so dahin gebracht und zum raresten alldorten ersehen werden.*”⁴⁶ A few decades later, however, this changed, as the nobility now appreciated the standard of the economy and trade as a whole. No longer a curiosity, it was now wonderful economics. So it is logical that when in 1725 Hieronymus the Count of Colloredo wrote out his travel instructions for his eldest son Rudolph Joseph’s grand tour, he warned him that “... *dan auch gahr nutzlich seyn wierd, sach von commercien und handlung der kauffleithe sich zu informieren, welches an besten in holland beschehen kan...*”⁴⁷

The majority of Czech nobles did not come to this conclusion, however. They did not appreciate the standard of the economy in general terms, but what they particularly appreciated – as with Liechtenstein – was its visible symbols, ones that the economy in the Habsburg monarchy could not boast. They were dazzled by the large ports, the fleets of ships, or the huge stores of valuable items from overseas. Obviously they were most taken by the port in Amsterdam, where a great

⁴⁴ S. BINKOVÁ – J. POLIŠENSKÝ (edd.), o. c. in note 12, pp. 294-312; K. SALONOVÁ, o. c. in note 20; J. KUBEŠ (ed.), o. c. in note 25; J. KUBEŠ, o. c. in note 33.

⁴⁵ A similar course was taken by A. CHALES DE BEAULIEU, o. c. in note 41; Milena LENDE-ROVÁ, *Stereotyp střední Evropy v cestovních zprávách francouzských cestovatelů 17. a 18. století* [The Stereotyping of Central Europe in the Travel Reports of French Travellers in the 17th and 18th Centuries], in: Václav Bůžek – Pavel Král (edd.), *Společnost v zemích habsburské monarchie a její obraz v pramenech (1526-1740)*, České Budějovice 2006, pp. 193-205 or Włodzimierz ZIENTARA, *Sarmatia Europiana oder Sarmatia Asiana? Polen in den deutschsprachigen Druckwerken des 17. Jahrhunderts*, Toruń 2003.

⁴⁶ Jakob von FALKE, *Geschichte des fürstlichen Hauses Liechtenstein*, II, Wien 1877, p. 406.

⁴⁷ This instruction from 20. 8. 1725 is filed with the Státní oblastní archiv Zámorsk [State Regional Archive Zámorsk], Rodinný archiv Colloredo-Mannsfeldů [Family archive of the Colloredo-Mannsfelds], non-inventorised, temporarily carton 31.

many ships lay at anchor. The young Sternbergs wrote about this in 1663, saying: “*Tu jich [lodi] na tisíc bylo, tolik pořád jich nikdy z nás žádnéj neviděl.*” [“*There were a thousand of them [boats], more than either of us had ever seen.*”]⁴⁸ The Clary-Aldringen brothers were similarly impressed in 1727, when they gazed from the tower of the town hall in Amsterdam: “*Wiederumb ist zu sehen die große mächtige schif, Welche aldorden seyn, solche seynd so groß als ein hauß und haben sie 4 stäck, die lenge ist Von einen hundert und zwanzig schug lang gewest und die anderen nicht Viel Weniger...*”⁴⁹ They were also fascinated by the store of spices held by the United East India Company (VOC), which brought the local merchants huge profits: “*... daß schönste aber ist daß Indianische hauß, Wo alle ihre sachen auß Indien, Welche sie bekom[m]en, aufgehalten Werden und bestehet daß mäiste in gewirtz, Wovon sie umb edliche hundert dausend provision haben und daß gantze Jahr dag Vor dag darvon Verkauffen, also daß sie Von solchen den grösten gewinn haben...*”⁵⁰

Furthermore, between 1650 and 1740 a positive stereotype arose amongst the Czech nobility regarding the high standard of law teaching at the university in Leiden, which was closely associated with their appreciation of the merits and work of Professor Johann Jakob Vitriarius, who worked there in 1719-1745. What was also obviously important was that there were a great many “German” students there, so the Czech nobles could forge ties with their peers from home. In 1649 the then Protestant (and later convert) Johann Sigmund of Hardegg was lavish in his praise of the oldest university in Holland when he wrote: “*... daß Leyden eine von den fürnehmsten universiteten in Teutschlandt sey, da so viel gelehrte leuth ... leben, alle disciplinen floriren...*”⁵¹ Leiden did not become popular with the Czech nobility – as mentioned earlier – until later, although a great many nobles went there in droves. The reason for the visits was generally the same – to study under the famous Vitriarius: “*Wür seynd hin umb daß [jus] publicum zu hören bey dem herrn Vidriariam, Welches ein hibscher und gelerter mann ist...*”, the Clary-Aldringens wrote in their diary in 1727.⁵² And they were not alone.⁵³ A year later the Chotek brothers wrote about him saying that he had acted towards them as a father and a friend,⁵⁴ while the Bavarian aristocrat Maximillian Emanuel of Törring-Jettenbach praised his lectures in 1735. Apparently it was a delight to listen to

⁴⁸ S. BINKOVÁ – J. POLIŠENSKÝ (edd.), o. c. in note 12, p. 296.

⁴⁹ A fragment of the diary was published in the work of J. KUBEŠ, o. c. in note 33, pp. 100-107; the quotation is from p. 105.

⁵⁰ Ibidem.

⁵¹ Cited following Gernot HEISS, *Integration in die höfische Gesellschaft als Bildungsziel: zur Kavalierstour des Grafen Johann Sigmund von Hardegg 1646/1650*, in: *Jahrbuch für Landeskunde von Niederösterreich* 48-49, 1982-1983, p. 109.

⁵² J. KUBEŠ, o. c. in note 33, pp. 94, 103.

⁵³ The Czech nobles that studied there are mentioned by I. CERMAN, o. c. in note 30, pp. 165-166.

⁵⁴ I. CERMAN, o. c. in note 35, p. 831.

him.⁵⁵ The importance of Vitriarius' lectures was also highly regarded by the hofmeister of the young Hermann Jacob Tschernin of Chudenitz, who in September 1725 faced the decision of whether he and his charge should stay around Brussels and wait for the arrival of the new governor, the Archduchess Marie Elisabeth, or whether they should head straight for Leiden so as not to miss the start of Vitriarius' lessons. He went for the second option and they immediately set off for Leiden.⁵⁶

As for the third thing, the aesthetically-inclined nobles from Central Europe admired everything that was pleasing to the eye. For example, the Clary-Aldringens wrote that *“es ist unerhört sauber in den holländischen städen, dann sie nachts als dem gantzen dag Waschen thun und butzen und sich mann ihre heyser recht magnifique eingericht, die gassen so schön braidt und grat gebaudt, als mann sehen kann, der menge Canal in der statt und auch in der statt spatzirgang Von beimern außgesetzt...”*⁵⁷ Christoph Wenzel of Nostitz had a similar experience in 1705, when after arriving in Deventer, the capital of the Overijssel province, he wrote in his diary: *“... Die gantze stadt aber schon auf holländische arth gar sauber gebauet und reinlich die gassen gehalten...”*⁵⁸ Some travellers speak of the typical beautiful Dutch houses which, due to the softness of the subsoil, stood on wooden pilots and had walls that were made just of bricks. This was the case with the building that the Czech nobility enthused about the most – Amsterdam Town Hall. They even considered it to be the eighth wonder of the world.⁵⁹ Besides the lovely buildings, the nobles regularly praised the fact that there was water and greenery in and around the towns. The young Waldstein, for example, when looking around Amsterdam, noted that *“gar schön umb und umb mit wasser bekossen ist, und in der statt auch zwischen den heußeren viel Canalen zu sehen ist, auch ... auff den gassen ... schöne linden und andere beumer gesezt sein, alßo daß die statt*

⁵⁵ M. LEIBETSEDER, o. c. in note 4, p. 110.

⁵⁶ Cp. the letter of hofmeister Johann Moritz of Besold to Franz Joseph Tschernin of Chudenitz from Brussels, dated 11. 9. 1725. He wrote that all the nobles were saying *“wie daß der Vitriarius den Grotium so wohl wie auch daß Jus Publicum den 17.ten dieseß monathß zu tradiren anhebet, so sehe daß ich nicht saumen, sondern morgigeß tagß mit dem herr graffen gerad nach leyden über Anvers, mordik, mich begeben mueß...”* Hofmeister Besold and Hermann Jacob Tschernin of Chudenitz went to Leiden on 15th September, immediately visited Vitriarius and on 18th September began their tuition with him. Besold's correspondence is deposited in the Státní oblastní archiv Třeboň [State Regional Archive Třeboň], pracoviště Jindřichův Hradec [Workplace Jindřichův Hradec], Rodinný archiv Černínů z Chudenic [Family archive of the Tschernins], non-inventorised, temporarily carton 342.

⁵⁷ J. KUBEŠ, o. c. in note 33, p. 103.

⁵⁸ J. KUBEŠ (ed.), o. c. in note 25, p. 324.

⁵⁹ This is what the young Sternbergs wrote in 1663 (S. BINKOVÁ – J. POLIŠENSKÝ (edd.), o. c. in note 12, p. 297), but also the non-noble travellers, such as Adam Samuel Hartmann, in 1657 (ibidem, p. 258). Waldstein expressed himself slightly differently: *“Nachmittag habe ich daß Raht-hauß gesehen, welches uber die massen mir wohl gefallen...”* (K. SALONOVÁ, o. c. in note 20, p. 92).

*uber die massen sehr lustig ist...*⁶⁰ Czech nobles were also surprised in the Northern Netherlands and literally in raptures over the large number of gardens that were set up not only by rich merchants, but also by many peasant farmers: “... *sejnd ... auch die schensten garden, die mann nirgentz sehen Wird, und hat ein jeder bauer hier sejn garden, thuen auch grausamme unkosten d[a]rauf ahnwenden und ist in frü[h] jahr daß gantze holandt nichts anders als ein garden*”.⁶¹ So it seems that the things that delighted them most were the neat Dutch towns with their typical wooden and brick houses, their clean, wide streets, their avenues and canals, all surrounded by an abundance of gardens. Their diaries thus create a stereotype of a tastefully laid-out, beautiful town full of water and greenery, the sort of things a noble might prefer to see back home in Central Europe.

So far it might seem that the Czech aristocracy was keen on the Northern Netherlands, but this is only half true. Next to these words of admiration the diaries contain some relatively sharp criticism, which indeed does not relate to the “form” of reality in the Provinces (ports, ships, buildings, gardens...), but mostly to the originators of this form, i.e. the local people and their lifestyle. The thing that most annoyed the Czech nobility was how power was distributed in society and the resulting self-importance of the rich townspeople and wealthy farmers in particular. This was something the Czech nobility was unable – if it compared all this with its homeland – to understand, and from the point of view of the highborns it was seen as “vulgarity” on the part of the local people. This led to the negative stereotyping of the low-born Dutchman as a “big-head”. Christoph Wenzel of Nostitz complained of this in 1705, when he travelled to the Provinces with the mail carrier. Unfortunately, not one of the post offices they stopped at had fresh horses for them to replace their tired mounts, so they had to keep going on their original horses. This meant that they travelled more slowly, as they had to keep stopping and feeding the horses regularly. This delay made Nostitz very angry, but there was nothing he could do, so he contented himself with a tirade against the Dutch postmen in his diary: “*Weilen aber ... die meilen sehr groß und keine frische pferde geweckßlet worden, mus[s]te man den holländischen groben gesinndl den willen lassen und fast ein und ein halb meilen zu füttern vergönnen...*”⁶² More than twenty years later the Clary-Aldringen shared a similar opinion, tersely noting: “...*daß Volck dorden ist erschröcklich grob; und ist ein jeder bauer herr und so Viel, als die staden selber sejnd...*”⁶³

Another thing that greatly complicated the everyday lives of the Czech nobility in the Northern Netherlands was the religious situation. Relative tolerance prevailed, although of course the worst off in the provinces were – as the Sternberg brothers observed in Leiden in 1663 – the Catholics: “... *lidi ... jsou víry reformíro-*

⁶⁰ K. SALONOVÁ, o. c. in note 20, p. 94.

⁶¹ The words of the Clary-Aldringens from 1727. See J. KUBEŠ, o. c. in note 33, p. 103.

⁶² J. KUBEŠ (ed.), o. c. in note 25, pp. 318-323.

⁶³ J. KUBEŠ, o. c. in note 33, pp. 103-104.

vané, na křesťany hrozně nevraží. Mši čísti křesťanským kněžím tu jest veliká zápověď. Když se ponejprv dostane, 100 tolarů dáti musí, po druhé 200, po třetí pak svým krkem zaplatiti musí.” [“... people are reformed by faith, they have a terrible grudge against us Christians [read Catholics]. To read the mass to Christian priests is a great prohibition. The first time, you have to pay 100 tolars, the second time 200, and the third time you have to pay with your neck.”]⁶⁴ However, it was not the same everywhere, as in some places Catholics could at least hold services in private. The Czech nobles had to make do with this and obviously they greatly resented it, as they saw Catholicism as the only true religion. At the very least they saw the reformation as a whole as “*das unglücklich irrthumb des Glaubens.*”⁶⁵ They had a very negative opinion of everything that reminded them of the reformed church. The comments made by the Sternberg brothers about the main church in Utrecht are typical of this: “*na stavení dost pěkněj*” [“a very pretty building”], although “*že lutherány nakažen byl, nám se nelíbil...*” [“it was tainted by Lutherans, we didn’t like it...”]⁶⁶ One criticism made by Count Nostitz in 1705 seems almost hateful, when he harshly condemned those who had destroyed one Catholic house of worship in Deventer: “*Es lagen unterschiedliche geistliche bilder und statuen auf gemelten saal, welchen bey stirmung eines catholischen oratory von dem insolenten pövel ... abgerissen und herausstragen worden.*”⁶⁷

The Central Europeans were also not used to water transport in their homeland and most of them were afraid of water as an element. Therefore some nobles forbade their sons not only from sailing down the canals and on the sea, but even from swimming.⁶⁸ The fear of water naturally increased when people were in coastal countries and regions where transport by canal was more widespread. This flourished particularly in northern Italy and also in the Northern Netherlands, making it a relatively dangerous country for the Czech aristocracy. Therefore in their eyes it raised up the victims – particularly well-known victims – who lost their lives in the water. The young Sternbergs, for example, when visiting Utrecht, noted that they were in the church “*kde dva hrabata němečtí, bratři vlastní von Breda, se tu v kanálu utopíc, pochováni byli.*” [“where two German counts, the von Breda brothers, had drowned here in the canal, and were laid to rest”]⁶⁹ This clearly did not put them off making regular use of canal transport, as there was

⁶⁴ S. BINKOVÁ – J. POLIŠENSKÝ (edd.), o. c. in note 12, p. 298. The Clary-Aldringens expressed in 1727 similarly: “...*sejnd die Calvinischen denen Catholischen sehr gehasset...*” Cited in J. KUBEŠ, o. c. in note 33, p. 104.

⁶⁵ J. KUBEŠ (ed.), o. c. in note 25, pp. 276-277

⁶⁶ S. BINKOVÁ – J. POLIŠENSKÝ (edd.), o. c. in note 12, p. 295.

⁶⁷ J. KUBEŠ (ed.), o. c. in note 25, pp. 322-325.

⁶⁸ “...*die erlernung des schwimens aber hiermit ausdrückentlich verboten seye...*”, David Ungnad of Weissenwolf wrote in the instruction to his son’s hofmeister in 1651. Cp. Státní oblastní archiv Zámorsk [State Regional Archive Zámorsk], Rodinný archiv Šliků [Family archive of the Schliks], inv. n. 627, carton 87. See T. FOLTÝN, o. c. in note 5, p. 112.

⁶⁹ S. BINKOVÁ – J. POLIŠENSKÝ (edd.), o. c. in note 12, p. 295.

simply no other way to get around in the Northern Netherlands and anyway, they soon found that it was quite fast and comfortable.⁷⁰ Despite this, they sometimes set off very worried as some places had a fairly bad reputation. One of these places in particular was the wide Moerdijk in the delta of the River Rhine, where in 1711 a punt carrying the Frisian stadtholder Johan Willem Friso overturned, drowning its passenger. The young Clary-Aldringens warned of the Moerdijk in 1727: “*mordeck [...], Welches daß mehr ist, Wo mahñ muß überfahren, ist solches ein sehr gefeñliches Wasser und Viel unklik schon dorden geschehen...*”⁷¹

Conclusion

The nobility from the Czech lands were definitely not looking for friendship in the Northern Netherlands in the second half of the 17th and the first half of the 18th century, as there were not many people there they could make friendly contact with. The local elite were predominantly made up of rich merchants and traders from the town establishment. If they did make any friends on their short visits, they were mostly recruited from the international diplomatic cream of society that frequented The Hague during the Baroque period.⁷²

The image of the Northern Netherlands in the heads of the Czech nobility was therefore not shaped by ties of family or friendship, but by the visible differences that were apparent between life in the Habsburg monarchy and the United Provinces. For the Czech aristocrat the Northern Netherlands was an alien land that they had to somehow come to terms with based on their background, social status and education, and they had to take a clear standpoint to the place in the face of the rest of the Czech nobility (the readers of their diaries). This therefore led to a very peculiar complex of positive and negative conceptual stereotypes, as there were some things the Czech nobles liked about the Northern Netherlands, and some things they could not accept or reconcile themselves to.

The picture of the Northern Netherlands as presented in the diaries and letters of the Czech nobility is definitely not the same as that created by the writings of German travellers, which were analysed by Anja Chales de Beaulieu. I claim this despite the fact that not many of such documents have been discovered and only a few of them were analysed as part of this study. I see the main reason for this difference in the fact that in her work the author basically did not work with the manuscripts of the travel reports of the nobility and managed with documents written by people from an urban environment. These people were generally full of praise for the highly liberal local regime and the freedom of the townspeople.⁷³ The

⁷⁰ A. CHALES DE BEAULIEU, o. c. in note 41, pp. 113-118.

⁷¹ J. KUBEŠ, o. c. in note 33, pp. 102-103, 106.

⁷² It is these very people that Franz Joseph Tschernin of Chudenitz recommended the young Lažanský to keep in close contact with in 1730. Státní oblastní archiv Třeboň [State Regional Archive Třeboň], pracoviště Jindřichův Hradec [Workplace Jindřichův Hradec], Cizí rody [Foreign families], carton 35, copy of letter dated 22. 4. 1730 by Ignác Cornova from 1810.

⁷³ A. CHALES DE BEAULIEU, o. c. in note 41, pp. 229-230.

majority of Czech nobles would not agree on this, however, as they were used to townspeople not having much freedom and not playing a very important role in society. This is the reason for their somewhat different view of the behaviour of the Dutch townspeople and villagers, who seemed “vulgar” and rude to the Czech nobility, i.e. they did not respect the higher social status of the aristocratic travellers.

Similarly, the Catholic aristocracy from Central Europe found it hard to reconcile itself to the relatively broad religious tolerance of the locals, something many German travellers admired.⁷⁴ Firstly, these nobles were not accustomed to it, as in most of the Habsburg countries the only religion permitted was Catholicism; also, what bothered them most was that this tolerance was extended to the Catholics in the Northern Netherlands by all branches of the church and religious sects at the very least. The Czech nobles might have found it demeaning to have to attend a secret Catholic mass away from the main life in the town, without even the proper trappings. On the other hand, most Germans took a negative view of how the Jews were tolerated in the United Provinces,⁷⁵ while this seemed completely normal to the aristocracy from the Czech lands, as many of them had large or small Jewish settlements on their estates.

Like the German travellers, the Czech nobility admired the beauty of the large Dutch towns, while apart from The Hague, most of their attention focused on the wealthy Amsterdam. They were delighted by the local town hall; they praised the size of the ports, the stores of oriental goods and other Dutch symbols of success.⁷⁶ Nowhere, however – unlike the Germans – did they reflect on the standard of the local stock exchange as they did not want anything to do with this form of trade, nor did most of them understand it. The majority of them saw the famous local institutions (mainly the workhouses) as a curiosity, as they did not know anything like that in Central Europe. There they dealt with the matter of beggars, vagabonds and loafers in a totally different manner, and who knows what the Czech nobles thought of the idea of “teaching” such people to work.⁷⁷ The nobles also overlooked the dirty and reeking ditches, as they saw the canals and avenues around them (like the exteriors of the churches or Dutch houses made of bricks and wood) in primarily aesthetic terms, which is why they described them as beautiful.⁷⁸

The Czech nobility had a slightly different image of the university in Leiden. In the first half of the 18th century it shared a similar opinion to that of Ger-

⁷⁴ Ibidem, pp. 151-157, 230-231.

⁷⁵ Ibidem, pp. 157-160, 231.

⁷⁶ Ibidem, pp. 77-90.

⁷⁷ Bronislaw GEREMEK, *Slitování a šibenice, Dějiny chudoby a milosrdenství [Compassion and Gallows, the History of Poverty and Mercy]*, Praha 1999, pp. 207-228; Pavel HIML, *Zrození vagabunda. Neusedlí lidé v Čechách 17. a 18. století [Birth of a Vagabond. Rambling people in Bohemia in the 17th and 18th Centuries]*, Praha 2007.

⁷⁸ I discussed this specific noble discourse, which was based on an aesthetic view of the world, in my work J. KUBEŠ (ed.), o. c. in note 25, pp. 81-85.

man travellers in that the standard of the university was excellent, but each of them personified the local university with a different teacher. While the Germans mostly named the physician Herman Boerhaave,⁷⁹ the Central European Catholic nobility was taken by the lawyers from the Vitriarius family, who offered them very desirable lectures in imperial (i.e. not Dutch!) law.

Thus the aristocracy from the Czech lands admired some things in the Northern Netherlands and its people, and hated others. Admiration (and perhaps envy) was inspired by the enormous economic successes of the local traders and merchants, ports full of boats, stores full of luxurious goods, outstanding lawyers in Leiden, clean and tidy towns and houses, the landscape with its many canals, avenues of trees, and an abundance of gardens. Words of praise always tended to be directed at the aesthetic form of these things, rather than their creators and the lifestyle they led. The Dutch mostly suffered condemnation at the pens of the Czech nobles, and in their words we can sometimes even read hatred for a nation which, in the view of the Central European nobility, did not respect the higher social status of the aristocrats and made life so complicated for the Catholics.

⁷⁹ A. CHALES DE BEAULIEU, o. c. in note 41, pp. 167-178, 232-233.

Claire GALLIEN
(Paris IV-Sorbonne, France)

**From Tension to Cooperation: The Interactions of British Orientalists
with Indian Scholars in Calcutta, 1784-1794**

This paper aims at reconfiguring the production of Orientalist knowledge by focusing on the relationships between British and Indian scholars in India at the end of the eighteenth century. More particularly, I will analyze a discursive ambivalence that can be traced in Sir William Jones's private letters (1784-1794), when the Orientalist referred to his work with native partners. Indeed, Jones described scenes of confrontations, while at the same time revealing moments of hospitality and conviviality. Such professional encounters were based on trust, and could even lead to friendship. This understanding of the construction of an Orientalist discourse that would accommodate the voice of the Indian other ultimately questions the depiction of Orientalism as a hegemonic discourse.

key words: Orientalism, India, Calcutta, Khrishnagar, Sir William Jones, Ramlochan, pundit, munshi

In the prefaces to their Persian or Sanskrit dictionaries, in their official reports, in the footnotes of their dissertations, as well as in their personal correspondence and notebooks, British orientalists of the generation of Sir William Jones would make frequent reference to the Indian scholars with whom they interacted in the city of Calcutta or in other places in the provinces of Bengal and Bihar where, by the end of the eighteenth-century, they had settled.

Probably because Indian scholars represented a section of Indian society with which British orientalists frequently – if not most frequently – interacted, the orientalists' writings evince an understanding of the differences, divisions and hierarchical relationships that existed at the time among an heterogeneous group of Indian scholars. In the glossary appended to his translation of *A Code of Gentoo Laws*, Nathaniel Halhed defines the term *moonshi*, also spelled *munshi*, as “a *Writer or Secretary*”, whereas he refers to the *bramin* as “*The First original Tribe of Gentoos*”, thus focusing on their cosmological rather than their contemporaneous function in society. The orthography of the term, like that of *moonshi*, is not yet fixed and is alternatively written as *brahman* or *brahmen*. Elizabeth Hamilton, whose pseudo-oriental epistolary fiction is based on the works of contemporary orientalists, mentions in her appended glossary the word *pundit*, which she de-

scribes as “*A learned Bramin*”.¹ The word, *pundit*, also written *pundeet* or *pandit*, is often described as a “*Bramin lawyer*” and indeed this definition dovetails with today’s use of the term. The Oxford English Dictionary reminds us that the word *pundit* refers to: “*In India: a learned or wise person; a person with knowledge of Sanskrit and Indian philosophy, religion, and law; (also) a Hindu priest or teacher*”. A *brahman* is, according to the same dictionary, “*A member of the highest or priestly caste among the Hindus*”, and a *munshi* is “*In South Asia: a secretary; a language teacher*”. Although the distinction between Persian and Hindu cultures is not noticeable here, British orientalists would normally refer to *moonshee* when talking about their Persian language teachers and to *brahman* or *pundit*, when referring to their Hindu interlocutors.

Indian scholars were a key figure in the construction of British knowledge of the Orient, although their participation was not systematically acknowledged. Proper names are scarcely mentioned in orientalists’ scholarly works. Most of the time, they refer to the generic class of “*brahman*” in order to validate their arguments. Indian priests or teachers function as signs of authenticity skillfully and sparsely sprinkled throughout the discourse of orientalist researchers.

Indeed, Indian scholars were not legally admitted into the circle of British orientalism until mid-nineteenth century. The procedures of the Asiatic Society founded in Calcutta in 1784 clearly states that Indians cannot be taken in as full members of the Society although their contributions to the annual publication of the *Asiatic Researches* are welcomed: “*Much may, I am confident, be expected from the communications of learned natives, whether lawyers, physicians, or private scholars, who would eagerly, on the first invitation, send us their Mekámát and Risálahs on a variety of subjects; some for the sake of advancing general knowledge, but most of them from a desire, neither uncommon, nor unreasonable, of attracting notice, and recommending themselves to favour. With a view to avail ourselves of this disposition, and to bring their latent science under our inspection, it might be advisable to print and circulate a short memorial, in Persian and Hindi, setting forth, in a style accommodated to their own habits and prejudices, the design of our institution; nor would it be impossible hereafter, to give a medal annually, with inscriptions, in Persian on one side and on the reverse in Sanscrit, as the prize merit, to the writer of the best essay or dissertation. To instruct others is the prescribed duty of learned Brahmans, and, if they be men of substance, without reward; but they would all be flattered with an honorary mark of distinction; and the Mahomedans have not only the permission, but the positive command, of their law-giver, to search for learning even in the remotest parts of the globe.*”²

¹ Elisabeth HAMILTON, *Glossary*, in: Translation of the Letters of a Hindoo Rajah, 2 vols., London 1796, here I, n. p.

² Sir William JONES, *The Second Anniversary Discourse, Delivered 24 February 1785, by the President*, in: The Works of Sir William Jones, 6 vols., London 1799, here I, p. 17.

As the president of the Society outlines by using the paradigm of the latent as opposed to the manifest, the role of British orientalist is to bring to light documents and information that, were it not for their unremitting dedication, would have been kept secret and lost in the dark cells of Indian priests. This official and impersonal discourse demonstrates the intellectual superiority and effective domination of British scholars over Indian scholars. Their talents were used in researching, compiling and translating materials, but their labour as well as intellectual abilities were not considered worth noticing. It was the British approach and treatment of this new source of knowledge, their curiosity and wisdom, which were ultimately praised.

This representation of their interactions tallies with Edward Said's argument, developed in *Orientalism* and later in *Culture and Empire*, according to which orientalism as a science was bound to collude with colonialism or to take in the history of European domination over the East. There is indeed clear evidence that, until the 1830s, the British believed that the colonization of India could not be sustained without a deep understanding of Indian society. In a letter of introduction to Charles Wilkins's translation of *The Bhagvat-Geeta*, Warren Hastings, governor general of India from 1773 to 1785, confirms that this collusion between native informants and native scholars is the best option the British have to maintain a firm grip on the newly conquered provinces: "Every accumulation of knowledge and especially such as is obtained by social communication with people over whom we exercise dominion founded on the right of conquest, is useful to the state [...] it attracts and conciliates distant affections; it lessens the weight of the chain by which the natives are held in subjection; and it imprints on the hearts of our countrymen the sense of obligation and benevolence [...] Every instance which brings their real character home to observation will impress us with a more generous sense of feeling for their natural rights, and teach us to estimate them by the measure of our own. But such instances can only be obtained in their writings: and these will survive when the British dominion in India shall have long ceased to exist."³

This interpretation of orientalism as a discourse essentially written in a pattern of master and subject relationship has been analyzed by Sisir Kumar Das in *Sahibs and Munshis*, Kate Teltscher in *India Inscribed* and Bernard S. Cohn in *Colonialism and its Forms of Knowledge*. Sisir Kumar Das writes that: "The Indian scholar knew he was superior to his European Master in respect of Indian Languages, [but] he was primarily an informant, a mere tool in the exercise of language teaching to be handled by others."⁴

Bernard S. Cohn concurs with Das's arguments and describes the approach of British orientalist in terms of "conquest of an epistemological space". He writes

³ Warren HASTINGS, *Letter by Warren Hastings to Nathaniel Smith*, in: *The Bhagvat-Geeta*, trans. Charles Wilkins, London 1785, p. 13.

⁴ Sisir Kumar DAS, *Sahibs and Munshis: An Account of the College of Fort William*, New Delhi 1973, p. 107.

tes: “*The Indians were sources or ‘native informants’ who supplied information, viva voce, in English or Indian languages; who collected, translated, and discussed texts and documents; and who wrote exegeses of various kinds that were classified, processed, and analyzed into knowledge of or about India.*”⁵

There is no question that some Indian scholars decided – or were forced – to work for the new colonial administration and that their work was used to further British domination over India. Nonetheless, by looking at other sources, unofficial accounts, private letters, personal notebooks, one realizes that the relationship between British orientalists and their Indian counterparts is more complex. The former are keen to show that they have developed strong ties with “their” Brahmans. Their accounts are not condescending but serve to corroborate the wisdom of intellectual partnerships between cultures. On the other side, the attitude of Indian scholars is not only or not always a passive one – as Das, Teltscher or Cohn indicate – but is also dictated by resistance to European demands as well as by willful collaboration, revealing the tensions between European and Indian intellectuals, as well as tensions within the elite of Indian society and between its different Hindu and Muslim communities. In the light of these complexities, the framework of master and slave within which the three critics work appears highly reductive and even deceptive.

This paper, then, aims at enhancing our understanding of the relationships between British and Indian scholars and ultimately our understanding of the production of orientalism itself by shifting the focus of our attention from official reports to unofficial writings. We will work with one piece of an extensive corpus,⁶ namely the letters that Sir William Jones wrote to his British friends, who share an interest and are competent in matters related to the Oriental world, from the time he settled in India in 1784 to his death in 1794. By identifying and analyzing the discursive features Jones uses to describe native partners, our goal is to acknowledge and accommodate an ambivalent discourse, to account for scenes of confrontations, while at the same time reveal moments of hospitality and conviviality. Such professional encounters were based on trust,⁷ and could even lead to friendship. Such relations will remain unaccounted for if the critic restricts his or her understanding of orientalism to a hegemonic discourse.

⁵ Bernard S. COHN, *Colonialism and its Forms of Knowledge*, Princeton, NJ 1996, pp. 51-53.

⁶ A larger analysis would bring in all private correspondence, diaries, memoirs, notebooks and the fiction written by British orientalists or British authors to a European audience about this topic. As Persian was the language British and Indian scholars chose to communicate with one another, one also needs to include all materials written in this tongue.

⁷ Steven SCHAPIN, *A Social History of Truth. Civility and Science in Seventeenth-Century England*, Chicago 1994.

A Thirst for Knowledge

William Jones came to Bengal in 1784 to serve in the colonial administration as a judge for the Supreme Court of Calcutta. In England, he had by then already been distinguished for his knowledge of Arabic and Persian. His stay in India fostered a new career as an orientalist as he decided to “master” the Sanskrit language, both for personal accomplishment and for business. As a matter of course, British judges like Jones depended on *pundits* and *munshis* for the interpretation of Hindu and Muslim law. The purported reason why Jones embarked on Persian and Sanskrit studies was to bypass the authority of the Indian scholars who worked for the Supreme Court. Indeed, Jones repeatedly complains about their unreliability and their corruption and wants to be able to read original texts in order to seek the truth by himself. When his suspicions grow too strong, he asks Indian lawyers to produce written evidence of what they assert so as to compare the word of the native with the authority of the original document.

In his letter to John Shore, dated 16 August 1787, he writes: “*I am assisting the court by studying Arabic and Sanscrit, and have now rendered it an impossibility for the Mohammedan or Hindu lawyers to impose upon us with erroneous opinion.*”⁸ But this he would only be able to do three years after his arrival in Calcutta, which means that in the meantime he had to rely on the competence of native speakers. Sanskrit was very little known in Europe at the time. A friend of Jones named Charles Wilkins, who lived in India as well, started learning Sanskrit in 1778 and was the first European to publish books on the language and its literature. He undertook the production of a Sanskrit grammar, a Sanskrit dictionary and a translation of the great Indian epic *The Mahabharata*. In the end, he managed to translate two parts of it, *The Bhagvat Geeta*, which was published in London in 1785, and *The Story of Dooshwanta and Sakuntala*, as well as three lexicons. Jones was right when he called Sanskrit literature a “*new world*” to discover, chart and master.

This association between the discovery of the New World and the discovery of Sanskrit culture appears quite frequently under his pen and the trope indicates both curiosity and awe. The greatness of this new field of research could only be appealing to a man of such an inquisitive nature. He sensed in it an opportunity to open further the doors of universal knowledge. By mastering a new cognitive field, he hoped to extend his domination not only over the world of words but also over the world of things.⁹

⁸ Sir William JONES, *The Letters of Sir William Jones*, ed. Garland Cannon, 2 vols., Oxford 1970, here II, p. 762.

⁹ Indeed, he writes in a letter to the second Earl of Spencer on 17 August 1787: “*I have employed a Brahman and a Bengal boy, who understands English, to translate the Sanscrit vocabulary; and they have already brought me ten thousand words; but things are my great object; since it is my ambition to know India better than any other European ever knew it*”; in: *Ibidem*, II, p. 751. This distinction between “words” and “things” is actually a nod in the direction of his reader, who is

Jones uses the analogy between Sankrit literature and the New World in another letter to the second Earl Spencer, dated from 11 August 1787: “Sanskrit literature is, indeed, a new world: the language (which I begin to speak with ease), is the Latin of India, and a sister of Latin & Greek. In Sanskrit are written half a million of Stanzas on sacred history & literature, Epick and Lyrick poems innumerable, and (what is wonderful) Tragedies & Comedies not to be counted, above 2000 years old, besides works on Law (my great object), on Medicine, on Theology, on Arithmetick, on Ethics, and so on to infinity.”¹⁰

The series of enumerations connote the luxuriance of those new cultural territories. Jones insists on figures and quantifiers – half a million, innumerable, not be counted, infinity – and demonstrates both the richness and grandeur of Sanskrit literature thanks to the accumulation of coordinates and affixed propositions. Works in Sanskrit are compared to treasures, and the analogy between the poetical and the material world indicates a comparable attitude of conquest, domination and ownership. Jones's discourse is ambiguous because it provokes a feeling of awe and respect towards Indian culture and simultaneously triggers a desire of domination, or at least possession.

Before gaining access to this new cultural world, Jones needed to master its language. Every year, he would take the opportunity of a three-month leave from office to travel to Khrishnagar in order to receive the tenets of Hindu culture from the pundits who worked at the university. He recalls his first meeting with one of them named Ramlochan in 1785 in a letter to Charles Wilkins: “*The Brahmans are dispersed; for they too, have a long vacation; some are gone to the Rāny Bhawāny, others to other votaries of Durgā, from whom they receive presents at this season: but I have found a pleasant old man of the medical cast, who teaches me all he knows of the Grammar; and I hope to read the Hit Upadès, or some other story-book, with him.*”¹¹

Ramlochan taught him Sanskrit, and selected the best works of Sanskrit literature for reading and translation.

In a letter to the second Earl of Spencer, Jones rewrites his integration into Indian circles of erudition in Khrishnagar as a scene of initiation: “*I had made a Sanskrit stanza, signifying that 'as the thirsty antelope runs to a pool of sweet water, so I thirsted for all kinds of knowledge, which was sweet as nectar.'* This verse has given me a place among the Hindu poets: the Rājā copied it; his son got it by heart, & his Brahmans entered it among their records; but one of the Brahmans objected to the word thirsty in the 2d line, and said it was applicable to water liter-

supposed to pick up on the reference of a previous glossary delivered to him by Indian scholars and which was ordered according to categories of things and not in an alphabetical order. What we now understand of this passage is that the Indian colonial context, the intellectual challenge posed by Sanskrit culture, its eventual mastery, and the competition and rivalry among scholars, worked as strong intellectual stimuli to the orientalist.

¹⁰ Ibidem, II, p. 747.

¹¹ Ibidem, II, p. 682.

ally, but not literally to learning. My Pandit, who has just told me the story, urged that I, as a poet & consequently inspired, could not err, & he produced an authority to prove, that my word *trishnà* means not only thirst, but any ardent desire. The Raja & his Brahmans acquiesced, and they call me a Hindu of the Military tribe, which is next in rank to the Brahmanical. Farewell!"¹²

The coining of a simile in Sankrit opened the door of Indian scholarship to a British orientalist. Jones describes a scene of "brahmanisation" in which his former identity is altered, even erased, in order to fit into a group of Indian scholars.¹³ His integration is complete when he is allocated a space within the Indian pantheon of great authors. While this passage can and indeed has been read as a narcissistic fantasy,¹⁴ one should neither undermine the irony imbued in these lines, nor overlook the important fact that Jones is here actually reversing a common pattern of interaction whereby the master, who possesses both knowledge and power, teaches and dominates the native. Here, the orientalist seeks knowledge from the natives.

Kate Teltscher's interpretation of this scene, based on an analysis of Jones's ideological position, is valid albeit partial. By focusing only on signs of domination in discourse, she tends to forget the meaning that can be adduced from the intervention of the *pundit*. The writer stages the intervention of malevolent forces and the way the *pundit* counteracted them. This fantasized account does bring evidence of the value of friendship between colonial scholars and their native counterparts.

Jones's thirst for India indicates both a desire for domination and a capacity to move beyond cultural prejudices and boundaries in order to enter foreign circles of erudition and interact with them.

Public versus private relations?

To understand the variations in the representations of native scholars, one has to take into account the distinction made by British orientalist between public and private "contact zones".¹⁵ Indeed, whereas in public spaces Indian lawyers tend to be considered as dubious informants, they become trustworthy friends and allies in the private space of home or among the tight circles of learning. Sir William

¹² Ibidem, II, p. 747.

¹³ This process is described by Srinivas ARAVAMUDAN in *Tropicopolitans: Colonialism and Agency, 1688-1804*, Duke University Press 1999.

¹⁴ Kate Teltscher, for instance, analyzes this passage as the ultimate show of colonial narcissism, when the orientalist occupies the foreground in a process of cultural exchange, and performs an imaginary shift from a position of inferiority to one of superiority.

¹⁵ I refer here to Mary Pratt's conceptualization of the term "contact zone": "'contact zone' is an attempt to invoke the special and temporal correspondence of subjects previously separated by geographic and historical disjunctures, and whose trajectories now intersect. By using the term contact, I aim to foreground the interactive, improvisational dimensions of colonial encounters so easily ignored or suppressed by diffusionist accounts of conquest and domination"; in Mary PRATT, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, New York 1992, p. 7.

Jones stresses this dichotomy in one of his letter, dated late September 1785: “*The villainy of the Brahmen lawyers makes it necessary for me to learn Sanscrit, which is as difficult as Greek, and my schoolmaster is now with me or I would write more.*”¹⁶

The sentence hinges on an opposition between two categories of Indian scholars, namely “*the brahmen*” and “*my schoolmaster*”. The article <the> indicates a general reference to a category of people, here <brahmen>, whereas the possessive pronoun <my> emphasizes the intimate or intersubjective nature of the relationship between the orientalist and his school teacher.

The syntax itself reveals the ambivalent position of Sir William Jones towards Indian learned men. The coordination <and> marks the junction between the two parts of the sentence, while at the same time introducing a disjunction in the narration. Our contention is that it is the Indian schoolmaster who performs this act of disruption: his presence disrupts the development of the narrative as Jones has to stop writing to his English friend; his presence reverses the relation of power as the native occupies a superior position; and eventually, his presence splits the discourse of the orientalist, as it forces him to consider Indian scholars both as villains and as teachers, both as purveyors of mendacious reports and as teachers of reliable knowledge.

This ambivalence in the relationship between both communities can only be understood by taking into account the distinction we referred to earlier between public and private space. Such distinction can be clearly seen when Jones goes on a private journey to visit the *pundits* at Nabadwip. He explains the circumstances of his journey in a letter he wrote to Samuel Parr, his former schoolmaster at Harrow, dated 28 September 1787: “*The duties of my station occupy me nine months in twelve; but I generally have three months to myself, and pass them in a charming cottage near an ancient university of Brahmans, with whom I begin to converse fluently in Sanscrit.*”¹⁷

He opposes his nine-month duty in Calcutta to a three-month break in Khrishnagar. Indeed, Jones is relieved from his official duties during the monsoon season and takes this opportunity to travel up-country to the university of Nabadwip (called “*Nadia*” or “*Nedaya*” in his letters), next to Krishnagar, where, according to Garland Cannon, the Joneses bought a cottage in 1788. This migration from Calcutta to Krishnagar corresponds to a move from the British colonial center to an Indian cultural center. It also involves a reconsideration of the relationships between Jones and his Indian partners. In this famous center of Sanskrit studies, he associates with Brahmans in what he describes to Parr as polite circles of conversation. This symbolical participation of the *brahmans* into European forms of sociability opens a cultural space of shared values where British and Indian scholars can meet.

¹⁶ Sir W. JONES, o. c. in note 8, II, p. 686.

¹⁷ Ibidem, II, pp. 779-780.

Jones finds teachers in Krishnagar and strikes up personal and intimate relations with a small number of them. He explains one month later, in a letter written from Calcutta and addressed to Sir John Macpherson, a friend and servant of the East India Company, that he decided to take Ramlochan back with him to Calcutta.¹⁸ Considering what Jones also says about Ramlochan's strong character, we may assume that the Hindu *pundit* was ready to follow Jones and that they had, by that time, developed a personal relationship.

Thus, in order to render more faithful an image of Jones's relationships with Indian teachers and lawyers, one should pay heed to the different levels of interaction from forced and unsuccessful relations, to a partnership based on trust, and eventually to an intimate and friendly relation. Those levels overlap with the distinction we made earlier on between private and public spheres.

Jones develops no personal ties with the "unreliable" natives he works with at the Supreme Court. As a matter of fact, any scientific community, as Steven Schapin rightly outlines in his book *A Social History of Truth*, is based on trust, or on the mutual reliability of each member. If the trustworthiness of one member is questioned, the community instantly collapses. There is indeed no chance that Jones could have maintained strong links with people he distrusts.

Nonetheless, Jones, at least during the first years of his stay in India, depended on them for his judicial duties. Their relationships are formal – he never gives their names and always refers to them as a category of people. Jones complains about them to those who are also familiar with East India Company administration, to Sir Charles William Rouse Boughton, for instance, who worked during ten years as supervisor of Nator, the then richest district under colonial rule: "*Pure Integrity is hardly to be found among the Pandits and Maulavis, few of whom give opinions without a culpable bias, if the parties can have access to them. I therefore always make them produce original texts, and see them in their own Books [...] but as it cannot be expected that future Judges will take the trouble to learn too difficult languages, I wish much to see compiled and printed a complete Digest of Hindu and Musliman Laws, on the great subjects of Contracts and Inheritances.*"¹⁹

He reproaches them with their lack of integrity and responds to their unreliability by demanding they produce material evidence of what they assert. This response is ideologically connoted as it strictly opposes Indian attitudes towards knowledge to a modern stance, embodied here by the orientalist, and which relies on experience and the capacity to offer proofs of one's statements.

His opinion about Indian court lawyers does not change with time. In a letter to the first Marquis of Cornwallis dated 19 March 1788, he asserts: "*if we give judgment only from the opinions of the native lawyers and scholars, we can*

¹⁸ "I have brought with me the father of the university of Nadya, who, though not a Brahmin, has taught grammar and ethics to the most learned Brahmins, and has priestly pride, with which his pupils in general abound"; in: *Ibidem*, II, p. 687.

¹⁹ *Ibidem*, "To C. W. Boughton Rouse. 24 Oct. 1786. On the River of Hugli", II, p. 720.

never be sure, that we have not been deceived by them. It would be absurd and unjust to pass an indiscriminate censure on a considerable body of men but my experience justifies me in declaring, that I could not with an easy conscience concur in a decision, merely on the written opinion of native lawyers, in any case in which they could have the remotest interest in misleading the court."²⁰

Those difficulties are overcome by trusting other natives, those with whom Jones developed a personal relation based on trust, conviviality and sometimes even friendship. In other words, failed official relationships are resolved and the authority of distrusted people bypassed thanks to the private ties that British orientalist maintained with Indian counterparts. Sir William Jones refers to "[his] private establishment of native readers and writers" in one of his letters to the Marquis of Cornwallis, who took the position of governor general of India in 1788, after Warren Hastings's dismissal. By his "private establishment" he means the pundits and maulavis he pays for teaching him Persian and Sanskrit, for collecting texts, transcribing them and helping in their translations. According to Jones, those devoted partners perform their duties with great dedication.

This cooperation involves intersubjective relations which are always described by the orientalist in a very positive way. In a letter to the governor general Warren Hastings, Jones mentions the moments of sociability he enjoys with Indian scholars: "*My principal amusement is botany, and the conversation of the pundits, with whom I talk fluently in the language of the Gods.*"²¹

He also uses the *topos* of the Oriental wise man and thus expresses personal esteem and reverence. In his letter to John Shore, for instance, he describes scenes of intellectual retreat which he enjoys in the company of a familiar *pundit*: "*You have sent me a treasure, which will enable me to satisfy my mind at least on the chronology of India; need I say, that I shall ever be happy in the conversation of so learned a man as Rhadacaunt? Before I return to Calcutta, I shall have read his interesting book, and shall be better able to converse with him in Sanscrit, which I speak continually with my pundit?*"²²

Indian scholars are called by their proper names and the use of possessive pronouns (my/your *pundit*) indicates at least a relation of proximity, if not of intimacy. One must remember, however, that this letter was addressed to a fellow orientalist in India and it might be that the reverence due to Rhadacaunt is only a way to pay homage indirectly to his student, namely John Shore. No matter how rhetorical this sentence might sound, one cannot turn a blind eye to the sheer enthusiasm expressed by the orientalist who considers the scope of the *pundit*'s knowledge and his will to cooperate. In another letter to the same John Shore, Jones praises the elegance of Rhadacaunt's work: "*I am charmed, my dear Sir, with the short but comprehensive work of Rhadacaunt, your pundit, the title of which I see is Purān-*

²⁰ Ibidem, II, p. 795.

²¹ Ibidem, "To Warren Hastings. 20 Oct. 1791. Chishna-nagur", II, p. 900.

²² Ibidem, "To John Shore. 12 May 1787. [Gardens near Calcutta]", II, p. 737.

arthupracusam, or the meaning of the Purans displayed [...] If the pundit at your request, will lend me the original, my marhatta writer shall copy it elegantly, with spaces between the lines for a literal English translation."²³

Again here, Jones's eulogy is not only rhetorical. He mentions Radhaucant's financial problems to John Shore and offers to help the *pundit*.²⁴ Only strong and sincere bonds can account for his decision.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

The frontispiece of Charles Doyley's book *The European in India*, published in London in 1813, stages a private meeting between a European and his *munshi*. This illustration represents a scene of gentility where two knowledgeable men, one European and one native, meet in the home of the orientalist. The location is quite important here: since the scene takes place indoors, it precludes the intrusion of the colonial outside world, and as it is a study, it excludes women as well.

There is something striking about the organization of the picture. The native occupies the foreground of the picture, whereas the European is placed in the background. This position reverses the pattern of colonial domination, and stresses the *munshi's* superiority as "schoolmaster" to a European pupil. Yet, this superiority is not equivalent to domination. Indeed, the two characters do not face each other but are symmetrically represented in three-quarter length. This choice is redolent of the symmetrical relations that Jones wishes to maintain with his Indian counterparts. The European recognizes the superiority of the native in Indian learning but it is no impediment to conviviality, as one may notice the relaxed position of the European with his arm dangling over the back of the chair, and even friendship.

They share a private space, a common dedication to knowledge, and a common set of values based on gentility. It is no coincidence that the Indian should sit with folded legs, mimicking the European way. The native is made to conform to an hegemonic code of conduct, in the sense that European norms are implicitly considered as universal imperatives. But this interpretation prevents us from seeing another aspect of the picture which is the depiction of a symmetry between school-master and pupil, between the Indian scholar and the orientalist, as seen in the very position of the legs.

If Jones fancies himself as part of the Military tribe and as such included in the Indian circles of learning, the native also partakes of European values and is

²³ Ibidem, "To John Shore. 25 March 1787. Gardens near Calcutta", II, p. 735.

²⁴ "at present, I pay more salaries to my native scholars than I can well afford; nevertheless I will cheerfully join you in any mode of clearing the honest man [Rhadaucant], that can be suggested; and I would assist him merely for his own sake, as I have more Brahmanical teachers than I can find time to hear"; in: Ibidem, "To John Shore. 16 Aug. 1787. from Crishna-nagar", II, p. 763.

invited to share an intellectual space with the orientalist. The “contact zone” is established behind private doors and within restricted circles.

Cooperation, intersubjectivity and the elaboration of orientalism

Cooperation with the natives took place both for official projects and for private research. We have tried not to use the heavily connoted term “collaboration” because such a parallel with twentieth-century European history must be analyzed and vindicated with scrutiny and it is not within the reach of this paper to do so.

The insufficient knowledge on the part of the British regarding the cultures and languages of India made the cooperation of Indians an absolute necessity. However, the latter’s involvement was sometimes won with difficulties. Jones, again in his letters, refers to Indian scholars refusing to assist the orientalist in his project. Jones turns this act of resistance into a sign of backwardness, which he then quite easily opposes to European modernity and enlightenment. Nonetheless, Jones changes his interpretation when he personally knows the natives who have turned his offer down. He then shows an understanding of religious and social prohibitions which prevented the *brahmans* and the *pundits* from transmitting their knowledge to strangers or a members of a lower cast.²⁵ He also raises the issue of salaries and by doing so forestalls the natives’ misgivings.²⁶

Jones also mentions collaborative projects in his correspondence. By collecting, transcribing and interpreting codes of laws, the *pundits* and *munshis* helped British judges to bypass the intervention and disruption of native interests in the making of justice. In a letter to Charles Chapman, Jones explains that he uses reliable third parties to validate or invalidate the evidence of unknown informants.²⁷ Kate Teltscher’s interpretation of this practice, as a process which aims at “outpan-diting” the *pundits*, implies that the Indian natives were the victim of a deceptive scheme forged against them by the orientalists. Kate Teltscher’s argument, how-

²⁵ “This brings me to my mind your honest pundit, Rhadacaunt, who refused I hear, the office of pundit to the court, and told Mr. Hastings that he would not accept it, if the salary were doubled; his scruples are probably religious”; in: *Ibidem*, “To John Shore. 16 Aug. 1787. from Crishna-nagar”, II, p. 762.

²⁶ In his correspondence, Jones refers to a lack of trust that the Indians felt towards the British. Jones is aware of the accusations of unpaid or poorly paid work that were common at the time and tries to reassure the *pundits* he wants to work with: “In the meantime, pray tell Mohammed Ghauth, that, if he will call on Mr. Chambers, he will receive some money, and that I will pay him his wages regularly when I come myself. I wish him to set about the Inscription from Gaia, which you so wonderfully deciphered”; in: *Ibidem*, “To Charles Wilkins. 17 Sept. 1785. From Crishn-nagar”, II, p. 682.

²⁷ “if you can collect from Mahesa pundit, who seemed a worthy honest man, how Hindu witnesses ought to be examined, and whether the Brahmans can give absolution (I think they call it pryarchitt) for perjury, and in what case, you will greatly oblige me, and contribute to the advancement of justice”; in: *Ibidem*, II, p. 684.

ever, tells us very little about the actual responses and positions of native informants in this process of transfer of knowledge; and it risks purveying an extremely reductive image of the native's awareness and positioning towards colonial rule.

Native's cooperation was both punctual and continuous. They helped for instance in the compiling, editing and translating of a Digest of Hindu and Muslim Laws. The project was launched by Jones who wanted to help the future generations of British civil servants to understand Oriental cultures and to interpret their codes of law. As he wrote in a letter addressed to C. W. Boughton Rouse and dated 24 October 1786: "*it cannot be expected that future Judges will take the trouble to learn too difficult languages, I wish much to see compiled and printed a complete Digest of Hindu and Musliman Laws, on the great subjects of Contracts and Inheritances.*"²⁸

The project is completed in 1792 and 1794 with the publication of *Al-Sirajiyah* and *The Institutes of Hindu Law*.

Jones explains to the governor general, Lord Cornwallis, how this laboratory of orientalist research is to be organized. "*I offer the nation my humble labour, as far as I can dispose of my time consistently with the faithful discharge of my duty as a magistrate [...] I should be able, if my health continued firm, to translate every morning, before any other business is begun, as much as they could compile, and the writers copy, in the preceding day.*"²⁹

Jones hires two *pundits* and two *maulavis* for the compilation, two writers for the transcription and decides that he will be in charge of translating this compilation of Hindu and Muslim law into an English digest. The transcribers take over from the compiler and hand over their work to the orientalist. Knowledge is shifted down one single line from one intermediary to the next, and the very sustainability of the whole project is based on trust.

Thus, Jones repeatedly outlines his reliance on native counterparts. In a letter to Henry Dundas, a politician in England involved in Indian affairs, he puts forward the quality of the work performed by native scholars: "*I will take the liberty, as soon as possible, of laying before you the outline of a Digest, which the Pandits and Maulavi's will, I am persuaded, fill up with accuracy. The Brahmans are so highly gratified with the attention shown to their laws and literature, that they have entirely shaken off the habits of reserve, which the Moguls had caused by their sternness and intolerance; and the Muselmans, who also believe their laws divine, are not less pleased with the due administration of them between Muselman parties.*"³⁰

Jones deplores the consequences Moghul domination had on the development of Sanskrit culture. British rule is opposed to the hierarchical system put in place by the Moghuls and to their arrogance. Under British colonial rule, *pundits*

²⁸ Ibidem, II, p. 720.

²⁹ Ibidem, "To the first Marquis of Cornwallis. 19 March 1788. Calcutta", II, p. 799.

³⁰ Ibidem, "26. Feb. 1788. Gardens near Calcutta", II, p. 791.

and *brahmans* are allowed to express themselves, and are presumably free to share their knowledge and unlock what had been kept hidden for years.

Jones is left to choose the native informants he wants with him on the project. He must then report to the governor general, Lord Cornwallis, about his selection. Again, although the panegyric sounds overly rhetorical, it does show a personal acquaintance with certain native scholars: “*Since I was favoured with your obliging letter dated the 19th of March, in which you do me the honour to express your reliance on me for the selection and appointment of the Hindu and Muselman lawyers, whose assistance will be necessary in compiling a Digest of their respective laws, I have made very diligent inquiries for persons eminently qualified to engage in the work; and I beg leave to recommend four, whom, partly from my own personal knowledge of them, and partly from the information of those, in whose judgement I have perfect confidence, I believe to be Men of integrity and learning. Permit me to name, 1. as the Pandit for this province, Radhācānt Sarman, a Brahmen of distinguished abilities, and highly revered by the Hindus in Bengal for his erudition and virtue; 2. as the Pandit for Bahar, Sabur Tiwāri, who formerly attended the council at Patna, and is universally esteemed in that province as a lawyer of accurate and extensive knowledge; 3. as the Maulavi for the doctrines of the Sunni's Muhammed Kāsim, who has applied himself from his earliest youth to the study of jurisprudence, and has acquired very just fame for his proficiency in it; 4. for the doctrines of the Shiāhs, where the two sects differ, (and, where they agree, both Maulavi's will unite in compiling approved texts) Sirāju'lhākk, who is an excellent scholar well versed in law and in many branches of philosophy. As writers of Sanscrit and Arabick, I cannot recommend, (because I do not believe that all Asia could produce) two men better qualified, than Mahtāb Rai and Hāji Abdullah; the first a native of Decan, and the second, born at Medina, but educated at Mecca: both write beautifully and distinctly, and both are competently skilled in the several languages, which they undertake to copy.*”³¹

Jones explains to the governor that his choice is safe because it is done on the basis of personal acquaintance or indirect but trustworthy knowledge. In this passage the orientalist provides a short but consistently laudatory moral portrait. Although the letter is official, the relationships are of a private order. Here, Jones does not address himself to another orientalist scholar, and the scholars, this time, are not part of his household. Thus, the reader cannot suspect him of being either paternalistic or condescending. Those “*men of integrity and learning*” are called by their names and are praised for the scope of their knowledge and the reputation they have acquired. Cooperation in this case is a way for these native scholars to make themselves both known and respected by British authority in India.

³¹ Ibidem, “To the first Marquis of Cornwallis, Governor-General of Bengal in Council. 13 April 1788. ‘Aārifnagar’”, II, pp. 801-802.

This paper is part of a larger research project which aims at revisiting – but not erasing – the history of colonial encounters in India. The present paper shows that, within a context of colonial domination, the personal relationships that both British orientalists and their Indian counterparts engaged in were based on scholarly conviviality and even friendship. These intellectual bonds clearly run across the usual pattern of colonial domination.

This argument is related to what Rosane Rocher explains about the construction of knowledge in the context of British colonial rule in India: “*Knowledge is more than cognition, more than the binary relation between a scholar, such as Sir William Jones, and an object, such as Indian culture. Scholarship, the production and dissemination of knowledge, is a complex exercise, in which practitioners are engaged with allies, subalterns, and competitors, and with publics that provide the subjects, targets, and consumers of produced knowledge. Knowledge is generated, configured, and marketed in temporal and social ambits. It is incremental at times, yet is more endemically negotiated. We must take a nonfoundational and dynamic view of knowledge if we are to learn from, and progress beyond, simple revisionism such as the recent anti-Orientalist critique. What is needed is not a single painting in broad strokes of protagonists reduced to the single dimension of colonial predators and victims, but fine-grained analyses of the interwoven and constantly reconfigured tapestry of scholarship.*”³²

As we have shown in this paper, Sir William Jones’s view and practice of orientalism are certainly more “nonfoundational and dynamic” than fixed and straight. Focusing on the period running from 1784 to 1794, or, as his biographer Garland Cannon calls it, Jones’s “*Sanskrit period*”, we have shown that his comments on Indian scholars are ambivalent, both laudatory and derogatory. We have shown how this ambivalence neatly feeds into the spatial distinction of private and public spheres. These discrepancies in the representations of the Indian elite correspond to the distinction between official discourse and personal relation, between general statements and intersubjective knowledge. Jones’s split discourse is not so much, we believe, a sign of insecurity, as an acknowledgement of the ambiguity of the British scholars’ position in India. It also underlines the limits of a systematic collusion between orientalism and colonialism.

With this distinction between personal and the institutional levels in mind, we hope to uncover what Kapil Raj calls “*a dialogic process involving interactions, albeit – and this must be stressed – unequal and asymmetrical*” between British orientalists and their indigenous counterparts.³³

³² Rosane ROCHER, *Weaving Knowledge: Sir William Jones and Indian Pandits, 1746-1794*, in: *Objects of Enquiry. Life, Contributions and Influences of Sir William Jones*, eds. Kevin R. Brine and Garland Cannon, New York 1995, pp. 51-52.

³³ Kapil RAJ, *Relocating Modern Science. Circulation and the Construction of Scientific Knowledge in South Asia and Europe, Seventeenth-Nineteenth Centuries*, New York 2007, p. 101.

Claire GALLIEN

Still, the question of native collaboration needs to be more thoroughly addressed as it may reveal tensions already existing within the Indian cultural elite and help us reassess the impact British colonial rule had on these groups.

Renaë WATCHMAN
(University of Arizona, USA)

Friendship: Indigenous Hosts & German Travelers

18th-19th centuries travel to the "contact zones" of diverse Indigenous communities by European Others initiated new experiences, which were further re-presented to Europe via detailed, albeit one-sided narratives. The Indigenous – as a site or as a prototype – were imagined, fictionalized, and befriended by German explorer-intellectuals through Travel Literature. The European understanding of the indigenous world was heightened, while, the Indigenous counter-gaze reveals mutual curiosity and resistance through a re-reading of Indigenous acts of song, dance, laughter and silence found in the travelogues of Humboldt and Forster.

key words: Travel Literature, Kadu, O-Mai, Humboldt, Forster, Indigenous, Native American, Germany, Naturalist

In the midst of collecting plants and other scientific specimens, Alexander von Humboldt paused to recognize a pressing topic that his research overshadowed; he prophesied “As we advance further into the interior of the continent this subject (the Indigenous) will become even more interesting than the phenomena of the physical world.” This subject, i.e the collective Indigenous, has hosted curious non-European explorers since at least 980 of the common era when Eirik the Red and his Norse crew came upon Greenland, and later in 1000 CE when his son Leif happened upon Vinland. We are all aware of the 15th century “discovery”, and in this paper, I will cast a light upon two explorers, one of whom is known as Germany’s Columbus, for having “rediscovered” South America. It is also one of my objectives to give an Indigenous counter-narrative where appropriate, as is here. Humboldt keenly alluded to yet an even earlier “discovery” than those just shared: “*The skill of the Guaiqueri pilots is such that the voyages of 120 to 150 leagues in open sea, out of sight of land, are done without charts or compasses, as with the ancients. The Indian pilot guides himself by the polar star or the sun.*”¹ Current Indigenous scholarship argues that well-made pirogues, coupled with strong eastbound ocean currents, made it possible to travel to European shores before Columbus’

¹ Alexander von HUMBOLDT, *Personal Narrative of a Journey to the Equinoctial Regions of the New Continent*, trans. Jason Wilson, London 1995, p. 131.

famed landfall in the opposite direction.² Delaware-Lenape scholar Jack Forbes (1934-) illuminates the strength and efficiency of the humble Indigenous craft, and argues compellingly for a reassessment of the original “discovery”. Throughout the centuries, documented accounts of exploration to Indigenous frontiers often consumed an eager European reading public because of the image sketched by Europeans of Indigenous people. Though the subject and focus of travelogues, Indigenous people had no say in how they were depicted. Through the European hegemonic lens, the goodwill of Indigenous people was eclipsed by how they were treated: as exotic, slaves, prostitutes, infidels, and child-like research subjects. Woven through this concoction, was the thread of (ig-)noble savagism. Through various trading encounters, scientific missions, and prolonged visits among Indigenous hosts, German travel writers reported on native physique and speculated on Indigenous knowledge, but paid little attention to their hosts as “friends.”

For this seminar, I am sharing the 4th chapter of my dissertation, *Fictionalizing the Indigenous*, where I looked at accounts of travel by lettered-Germans spanning the period from 1772-1834. I was interested in their ostensible factual travelogues and argued they were fictional accounts because of the lack of an Indigenous perspective, despite having the occasion to discourse with Native participants during their humanitarian visits. There is a large body of German travel literature, and in this paper I will focus on Georg Forster’s (1754-1794) travelogue *A Voyage Around the World* (1777),³ and Alexander von Humboldt’s (1769-1859) *Personal Narrative of a Journey to the Equinoctial Regions of the New Continent* (1834).⁴

For Forster and Humboldt, both products of Enlightenment thought, and thus on strict research agendas, fostering friendships, partaking in convivial gatherings and accepting Indigenous hospitality were not items on their to-do list. In a broader sense, “Friendship, Conviviality and Hospitality” were part and parcel of the entire exhibition, for the explorers did not find themselves in isolation. Acts of tolerance, gift-giving, intimacy, respect, admiration, companionship and cultural sharing are indicators of the theme of this seminar, and were also embedded within the master narrative. The themes are not always comprised of positive traits, however, as betrayal and disappointment were documented, suggesting that “friendship, conviviality, and hospitality” between Indigenous hosts and European travelers was fragile, painful, and oftentimes misunderstood.

Forster and Humboldt’s travels are divided by 25 years of turbulent European history: Forster’s journey was in 1772-1775, and Humboldt’s began in 1779 and ended in 1804. During this time, Europe underwent rapid historical and politi-

² Jack D. FORBES, *The American Discovery of Europe*, Urbana and Chicago 2007, pp. 5-27.

³ The complete title is: *A Voyage round the World in His Britannic Majesty's Sloop Resolution, Commanded by Capt. James Cook, during the Years, 1772, 3, 4, and 5*. His own translation from the original English to German appeared in 1784 as *Reise um die Welt*.

⁴ Original work is found in Volumes 28-30 of *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent* (1805-1834).

cal change, while at their destinations (the South Seas and South America, respectively) were in the process of gradual, political and cultural change, seemingly not immediately turbulent as could be experienced in Europe. While greatly influenced by Enlightenment ideals, the French Revolution, and Romanticism, Forster and Humboldt could not help to project these ideologies onto the Indigenous hosts and landscapes which were ostensibly up for scientific discovery. Anthony Pagden put it this way: The explorers “*had come to the recognition...that being in the ‘New World’ demanded complex strategies if it was to be made not merely intelligible, but commensurable in any degree with the only world which they knew.*”⁵ Because their journeys were under the umbrella of scientific research, their encounters and relationships with Indigenous people were not easily “measured” thus, the concept of conviviality and hospitality often goes unnoticed. However, actual encounters with very diverse cultural groups allowed the German explorer-intellectuals to record these moments as first-hand experience. In claiming experience, the authors claimed to know, to understand, and to even tolerate by studying, measuring, and gazing onto Indigenous subjects, without Indigenous insight. Pagden asserts that “*Humboldt was confident that his narrative would be assured of its absolute truthfulness, not only because of the battery of instruments he carried with him to substantiate what he claimed to have measured...but because he could be certain of the authority of his ‘I’ – the eye of the ‘man of science’.*”⁶ These men of science practiced what would become known as ethnography, or “*nation writing*”, as defined by the Oxford English Dictionary.⁷

To write about a Nation, one should befriend and include the voice and perspective of the Nation in question, or the composition is immediately flawed. In Susanne Zantop’s review of Russell Berman’s *Enlightenment or Empire* she recognized Berman’s insistence “*on the contribution of Enlightenment thought to a genuine understanding and acceptance of alterity.*”⁸ From the European standpoint, the Indigenous inhabitants were positioned and rendered as different, as alter-egos, as *Others*. I argue that because they were on Indigenous soil, the European explorers were the *Others*, the German *Others*. In several instances, we see Indigenous communities welcome the European vessels, with gifts in hand and sometimes with weapons aside – or as hospitable friends. Upon their first meeting with Indigenous New Zealanders, Forster noted the European attempt at a peaceful acquaintance: “*... a canoe* appeared off a point, at about a mile’s distance from the sloop; there were seven or eight people in it, who looked at us for some time,*

⁵ Anthony PAGDEN, *European Encounters with the New World: from Renaissance to Romanticism*, New Haven and London 1993, p. 48.

⁶ *Ibidem*, p. 87.

⁷ *Ethnography*, in: Oxford English Dictionary, Second Ed. 1999, 1 January 2007 <http://dictionary.oed.com/cgi/entry/50078524?single=1&query_type=wordandqueryword=ethnography&first=1&ndmax_to_show=10>.

⁸ Susanne ZANTOP, *Enlightenment or Empire: Colonial Discourse in German Culture*, in: *The Modern Language Review* 96.2 (2001), pp. 586-588.

but notwithstanding all the signs of friendship which we could make, such as calling to them to come to us, waving a white cloth, and promising beads, they did not care to come nearer, and paddled back again the same way they came."⁹ The Europeans were confused at the wary Indigenous, and continued to pursue them: "To conciliate their good will, we left some medals, looking-glasses, beads, &c. in the canoe, and embarked again after a short stay." Even so, "Indians" no longer came back to the cove. The crew returned to their ship and everything was left untouched. Finally, On Tuesday April 6, 1773, while sightseeing the crew made actual contact. What follows is a lengthy quote, documenting Forster's impression: "As we were returning home, we heard a loud hallooing on the rocky point of an island, which on this occasion obtained the name of Indian Island; and standing in to the shore, we perceived one of the natives, from whom this noise proceeded. He stood with a club or battle-axe in his hand, on a projecting point, and behind him, on the skirts of the wood we saw two women, each of them having a long spear. When our boat came to the foot of the rock, we called to him, in the language of Taheitee, *tayo, harre mai*, "friend, come hither;" he did not, however, stir from his post, but held a long speech, at certain intervals pronouncing it with great earnestness and Vehemence, and swinging round his club, on which he leaned at other times. Captain Cook went to the head of the boat, called to him in a friendly manner, and threw him his own and some other handkerchiefs, which he would not pick up. The captain then taking some sheets of white paper in his hand, landed on the rock unarmed, and held the paper out to the native. The man now trembled very visibly, and having exhibited strong marks of fear in his countenance, took the paper: upon which Captain Cook coming up to him, took hold of his hand, and embraced him, touching the man's nose with his own, which is their mode of salutation."¹⁰ Out of suspicion, the Islanders were equipped to defend themselves if necessary from the strange man waving papers and throwing down pieces of fabric. After this initial meeting, in which we saw the man vocalize some sort of discourse, unknown to the world, he allowed Captain Cook to venture towards him, and he did not take a defensive stance as could be expected. He rather allowed the captain to take his hand, hug him, and, according to Forster engage in their mode of salutation.

Indigenous recognition of very different people from places unknown was their way of accepting alterity, of practicing hospitable exchange during this enlightening period of European travel, of fostering friendships. Forster's attention to the Indigenous islanders portrayed them (mostly) in a positive light, but because of his inexperience and his youthful gaze, he witnessed traumatizing encounters between Indigenous islanders and his much older shipmates.

Forster's rendition of the voyage includes many incidents among various Indigenous inhabitants, which he recollects by name, indicating an attempt at

⁹ Georg FORSTER, *A Voyage Around the World*, ed. Nicholas Thomas, Honolulu 2000, p. 83.

¹⁰ *Ibidem*, p. 86.

gaining trust, understanding and friendship. At the initial New Zealand visit, the crew met a family of natives, who set the stage for subsequent encounters. Forster acknowledged and recognized their need to be on a first-name basis: “A canoe now came alongside, of a somewhat larger size than the rest, and brought a handsome man, above six feet high, and three women, who all came on board. The man who immediately informed us, that his name was O-Taï, seemed to be a person of some consequence in this part of the island...”¹¹

After their lengthy introduction with O-Taï, which included a detailed account of his phenotype, the crew inquired about the condition of a relative they had met on Cook’s First Exhibition. Through their broken vocabulary, they were able to determine that the person was dead, which had an effect – they were saddened. Forster was equally entranced by O-Taï’s female companions, “... one was his wife, and the other two his sisters: the latter took great pleasure in teaching us to call them by their names, which were both sufficiently harmonious, one was called Maroya, and the other Marorai.”¹² Here, we see the women assert their own agency in engaging all to repeat and know their first names. Forster described the complexion of these women as even fairer (i.e. more attractive) than their brother, and coupled with their garb, they brought to mind ancient Greek statues. Sadly the sailors had more than friendship on their minds: “Among them were several females, pretty enough to attract the attention of Europeans, who had not seen their own country-women for twelve long months past. These wore a piece of cloth with a hole in the middle, through which they had passed the head, so that one part of the garment hung down behind, and the other before, to the knees; a fine white cloth like a muslin, was passed over this in various elegant turns round the body, a little below the breast, forming a kind of tunic, of which one turn sometimes fell gracefully across the shoulder. If this dress had not entirely that perfect form, so justly admired in the draperies of the ancient Greek statues, it was however infinitely superior to our expectations, and much more advantageous to the human figure, than any modern fashion we had hitherto seen.”¹³

Exceeding the preconceived notions of the crew, the Island women resembled classical monuments and evoked a distant utopic society. Upon the meeting of another “friendly Native” as Forster began to label the inhabitants, he took note of the trust that began to quickly form by the Natives of the crew. Along with this trust, was gift-giving, a sign also of friendship: “... this man after saluting them with his nose against theirs, gave each of them a new cloak or piece of cloth made of the flax-plant, curiously interwoven with parrot’s feathers, and presented the captain with a piece of green nephritic stone, or jadde,* which was formed into the blade of a hatchet.”

¹¹ Ibidem, pp. 145-146.

¹² Ibidem, p. 146.

¹³ Ibidem, p. 144.

Upon comparing the offerings of gifts, it is quite apparent the unbalanced worthiness of the gifts. Cook offered white sheets of paper, bringing the great orator to tears, while another unnamed Indigene offered a complexly woven and colorful cloth and a valued, hand-carved piece of jade. Indigenous generosity far outweighed the traveling visitors'. As the crew embarked upon island after island, Forster notes that Cook would send representatives onshore, and more common than not, he summarized: "*the people he sent ashore were treated with the greatest marks of friendship and kindness.*"¹⁴

Despite the documented Island hospitality, both entities were justified in their suspicion of one another, however. Natives usually stayed away and observed if a situation or meeting was in question. Captain Cook, on the other hand was famous for having a bad temper. In one tragic instance, recorded by Forster, there was a misunderstanding, which resulted in the shooting and killing of several Natives. "... *but these good tempered people, forgetting the great loss they had sustained, and the wounds their brethren had received, made peace with him soon after, and furnished him with a profusion of refreshments, consisting of several roots, many sorts of rich fruit, fowls, and hogs.*"¹⁵ Perhaps to sway such future acts of violence, Captain sought the assistance of an Indigenous counterpart. He wanted a Native translator, and brought aboard a young Tahitian. Forster's first meeting with the Tahitian, Tetuby Homy, better known to the world as Mai¹⁶ occurred in September of 1773, and Forster documents Mai's physical characteristics in detail, as was common: "*The qualities of his heart and head resembled those of his countrymen in general; he was not an extraordinary genius like Tupaia, but he was warm in his affections, grateful, and humane; he was polite, intelligent, lively, and volatile.*"¹⁷ Mai was an outcast on this particular island, he was a perfect match to accompany the crew on their circumnavigation. He accompanied them on their travels to Indigenous islands, and decided to stay with the crew all the way to England. Here we see a reversal of hosts and hospitality.

As the first noted islander to travel to England for an extended stay, Mai was not, according to Forster, the best representative sample of Tahitian culture. Forster favored another individual, Tupia, for his intelligence and agreeable island physiognomy. Forster's various experiences with Mai on their long journey does not offer an Maian perspective, but Mai's presence aboard ship and within Europe was remarkable for that time, such that his visit prompted Europeans to try to interpret Mai's presence through various theatrical productions, epistles, and other high-cultured mimicry. One such epistle is credited to Mai as author, but he did not

¹⁴ Ibidem, p. 142.

¹⁵ Ibidem.

¹⁶ Mai is the correct name. "*His name is more properly Mai - O'mai means "it is Mai".*" from: <http://www.captaincooksociety.com/ccsuhodges.htm> accessed 7. Sept. 2008.

¹⁷ G. FORSTER, o. c. in note 9, p. 254.

compose the *Historic Epistle*.¹⁸ This utopist poem, dedicated to Joseph Banks,¹⁹ was an attempt to see, feel, and speak through the Indigene, Mai, and here is only a sample:

*“Where’er I turn, confusion meets my eyes,
New scenes of pomp, new luxuries surprise;
How could I too in generous floods impart,
The candid friendship of a guileless heart!
There fondly straying o’er the sylvan scenes,
Taste unrestrain’d what Freedom really means
And glow inspir’d with that enthusiast zeal,
Which Britons talk of Otaheiteans feel.”*²⁰

The bulk of this epic poem criticized enlightened Europe for its furtive wealth and casts a longing gaze back upon an untainted Tahiti. Such self-reflecting critique of European policy was paradigmatic of the period, and Forster would have been the first to identify that Mai was not capable of such extended prose. Forster’s reasoning is found in his own preface: “*O-Mai has been considered either as remarkably stupid, or very intelligent, according to the different allowances which were made by those who judged of his abilities.*”²¹ Forster reflected on Mai’s proficiency in playing chess and juxtaposed it to his inability to converse intelligently in the English language, despite having spent two years in London. Mai’s English was replete with solecisms, and outsiders who examined Mai’s native tongue accused it of being “*simple*”, and lacking abstract constructions. Pagden observed: “*...language was the prime indicator of rationality, that what a man spoke was, to a very large degree, what a man was.*”²² Because of all the cultures and diverse languages being “discovered” in the Americas and in the Pacific during this period, it should suffice to note that Europeans misunderstood cultural cues and overlooked the abilities of multilingual Indigenous speakers by labeling them “stupid” for lapses in (English) prosody. Mai was a celebrity in Europe and his demanding schedule of appearances restricted him from learning anything about the foreign country he was in. Despite being in the company of royalty, Mai was never tutored as young aristocrats were. He, however, was treated as a royal subject “*... he was immediately introduced into genteel company, led to the most splendid entertainments of this great and luxurious metropolis, and presented at court amidst a brilliant circle of the first nobility. He naturally imitated that easy and elegant politeness which is so prevalent in all those places, and which is one of the ornaments of civilized society; he adopted the manners, the occupations, and*

¹⁸ *An Historic Epistle, From Omiah, to the Queen of Otaheite; being his Remarks on the English Nation. With Notes by the Editor*, London 1775.

¹⁹ 1743-1820. Joseph Banks traveled with Captain Cook’s first expedition.

²⁰ *Historic Epistle*, o. c. in note 18, pp. 8, 48.

²¹ G. FORSTER, o. c. in note 9, p. 10.

²² A. PAGDEN, o. c. in note 5, p. 120.

amusements of his companions, and gave many proofs of a quick perception and lively fancy."²³

His British hosts used and displayed Mai to prestigious elite circles for their personal gain. Forster observed that if Mai was able to have benefited from European society, he could have taken useful civic tools back to the islands, which would in turn, promote progress (based on European standards). Forster claimed that Mai's lack of a true friend, or a mentor was woeful, and despite this, he was able to quickly adopt and mimic European traits and mannerisms. As an Indigenous man who could morph into a European by way of "elegant politeness" in "civilized society", Mai was the noble savage defined by Rousseau and his followers. After two years abroad, Mai returned to his homeland and was at a genuine loss for words at his departure: "*At parting from his friends his tears flowed plentifully, and his silence and outward behaviour proved him deeply affected.*"²⁴ Mai had developed a strong attachment to his British hosts, and it saddened him to depart.

Mai was sent home by the British, and Forster does not delve into detail, as he was not there. What is known is that Mai brought gifts, as was his disposition, from Europe to the islanders, which they did not seem to accept with any significant gratitude.

Decades later, Humboldt financed his own research trip to South America. Before establishing a trusted envoy, he first observation and contact with Natives was from afar and he evoked mythology to describe them and their canoes: "*...like all those used by Indians, were cut from one tree trunk. In each canoe there were eighteen Guaiquerí Indians, naked to the waist and very tall. They looked very muscular, with a skin colour between brown and coppery red. From afar, sitting still and standing out against the horizon, they could be taken for bronze statues. Their appearance did not correspond with the traits and extreme weakness described by previous travelers.*"²⁵

Previous travelers had fictionalized the Indigenous as inferior in build, character, and intelligence, but they also imagined the first "Americans" to be marvelous, and mythical. That eighteen well-built, tawny natives could fit into a halved-out bulk of wood, brings to mind the mythical wooden horse, filled with Greek warriors, led by the oft-bronzed Odysseus. In Humboldt's musings, though, the South American warriors do not clandestinely wait to attack the European visitors; instead, they resemble statues, or muted hosts to their humble islands.

The first Guaiquerí native he came into contact with happened to also be one who bestowed knowledge and skill, which Humboldt greatly admired: "*The chief of one of the pirogues offered to stay on board to guide us as a coastal pilot. He was a most trustworthy Guaiquerí; a keen observer, and led by a genuine thirst*

²³ G. FORSTER, o. c. in note 9, p. 10.

²⁴ Ibidem, pp. 10-11.

²⁵ A. von HUMBOLDT, o. c. in note 1, p. 47.

for learning he had studied the produce of the sea and land around him. It was fortunate that the first Indian we met on arrival was a man whose knowledge was to prove extremely helpful for our journey's objectives. With great pleasure I record his name as Carlos del Pino, who accompanied us for sixteen months up and down the coast, and into the interior."²⁶

Carlos del Pino, as his name indicates, was from a native community that had almost completely succumbed to the Spanish conquerors. Humboldt could not have "reinvented" America without native insight, knowledge, and empiricism. Yet, Carlos del Pino's voice is insufficiently cited and we know little of the person whom Humboldt so enthusiastically introduced. Humboldt's fondness for Don Carlos is only evident through a careful reading of his text, and their initial meeting, in which: "*We spent part of the night on deck as the Indian pilot entertained us with stories about the plants and animals of his land.*"²⁷ Humboldt enjoyed Don Carlos' company, and used the moment to solidify not only the inherent friendship, but of course to advance his knowledge about the area. Another intelligent Indigenous assistant whose services and knowledge Humboldt utilized was named Zerepe: He was: "*...an extremely intelligent Indian who later served us well, but at the time refused to travel with us. ...his father was from the Maco tribe and his mother from the Maypure; he had run off to the jungle (al monte) and lived with wild Indians for years. He had learned several languages, and the missionary used him as an interpreter.*"²⁸

Humboldt befriended Zerepe after he heard his cries from a beating. Humboldt whisked him away from the inhumane situation. Outside this brief encounter with Zerepe, Humboldt did not dwell on their encounter as one of friendship or mutual cultural exchange. It is true that Humboldt's primary objective was to order, to discover, and to classify unknown botanical species and landscapes, as opposed to making friends. Part of his planetary systematizing, however, allowed for the scientific unearthing of the origins of humanity. Though famous in the pantheon of natural sciences, Humboldt's ethnography has gotten little critical attention, despite his authoritative credentials. Intermingled with his analytical jargon was his documentation of several Indigenous nations, their languages, and their life ways. He cited experiences among the Chaima, Guaiquerí, Warao, Saliva, and Peruvians to name a few. Notwithstanding the multiplicity of Indigenous Nations, Humboldt's journey began with the following query: "*Where are the primitive inhabitants of these countries?*"²⁹ By primitive, he meant those nations who had not succumbed to the teachings of the Church, nor had acquired the "civilized" skills brought over or transplanted by colonists. "*The Indian has kept his language, his customs and national character; but the loss of quipas and symbolic paintings, the introduction*

²⁶ Ibidem, p. 48.

²⁷ Ibidem.

²⁸ Ibidem, p. 198.

²⁹ Ibidem, p. 38.

of Christianity, and other factors, have made the historic and religious traditions vanish."³⁰

Indigenous people did not "lose" their pre-contact administrative system (Quipas) or other tangible cultural effects. Humboldt, like many before and after him, attributed the aggressive, inhumane pilfering and erasure of historical evidence to miraculous vanishing. Conquistadors set these items ablaze, and it would take millennia to recover fragments of the stolen history that Humboldt claims to have been lost. He does, however, correctly attribute the church's role in attempting to smolder Indigenous cultural traditions: "*Missionaries have managed to rid the Indians of certain customs concerning birth, entering puberty and burying the dead... but it was far easier to suppress practices and memories than it was to replace the old ideas with new [Christian] ones.*"³¹ Humboldt correctly observed that missionaries suppressed communities of their cultural ceremonies, but they were not completely purged. Throughout time, and without written documentation, traditional birthing practices, songs, and ceremonies, as well as coming of age rites continue to be performed, albeit with facets of Christian undertones. Overall, Humboldt's keen insight as to the retention of Indigenous languages and customs amid new, European ones distanced him from his compatriots' policies. Humboldt was aware of the policies against Indigenous people, languages, and land. He quickly identified those Indigenous nations who either had amicable relations with the governing powers, or took a stand against those very powers: "*The [Guacara] Indians live a life of ease because they have just won a legal case restoring lands disputed by whites.*"³² This is a monumental observation, because over time, land claims become ever difficult to voice. Humboldt did not seem to be aware of the magnanimity of the event, and paid very little attention to the issue. On the other side of the coin, Humboldt spent ample time among the Guaiquerí, having befriended key leaders to assist in his research endeavors.

In one instance, and according to Humboldt, the carelessness of an Indigenous guide caused valuable notebooks to fly overboard, which angered him: "*When we criticized our pilot for having sailed too close to the wind he resorted to that typical Indian phlegmatic attitude: 'that the whites would find plenty of sun on the beaches to dry their papers.'*"³³ Because of his annoyance, Humboldt was insulted. They offended one another equally, which strained their ostensible friendship.

During his five-year trip in the depths of South America, "Germany's Columbus"³⁴ dared the elements with an endless supply of scientific tools and specimens. Obviously, he could not transport these items alone, and despite his outspoken opposition to slavery, he "employed" his trusted guides to carry his burden.

³⁰ Ibidem, p. 76.

³¹ Ibidem, p. 120. My emphasis.

³² Ibidem, p. 155.

³³ Ibidem, p. 192.

³⁴ Susanne ZANTOP, *Colonial Fantasies: Conquest, Family, and Nation in Precolonial Germany, 1770-1870*, Durham 1997, pp. 166-172.

The servants, pilots, and guides he hired were the distant relatives of the “*primitive inhabitants*” he originally sought.

Mary Louise Pratt’s *Imperial Eyes* exposed the employment of such guides along rugged terrain “*The human infrastructure required by their own travels required armies of muleteers and peons, not to mention the famed Andean silleteros who carried Europeans across the Cordillera on their backs.*”³⁵ Along with his team, Humboldt also utilized the services of *silleteros*: “*The farmers and their slaves cut a path through the jungle ... For safety [from a suspected jaguar] the Indians returned to the farm to fetch small dogs. ... We walked on a very narrow ledge... when it narrowed, so that we could not walk along it any further, we climbed down to the torrent and crossed it on foot, or on the backs of slaves, to climb up the other side.*”³⁶ This matter-of-fact narrative reflects Humboldt’s indifference, or mastery over the *silleteros*. Obviously, any human could traverse the narrow ledge, as was proven by the slaves. Not only did they carry scientific instruments and people comfortably sitting on a chair strapped to their backs, they were also expected to transport their own transportation: canoes. On one hand, Humboldt objected to the use of slaves, yet on the other, he viewed them as a necessary inconvenience. Did he assume that since he paid the slaves, as opposed to not having paid for the slaves, that his reliance upon them was acceptable? Granted, providing goods and services demands a decent salary, yet it is Humboldt’s own words that force me to consider his motives: “*we ordered our instruments to be disembarked;*”³⁷ “*We set off before sunrise, at five in the morning, with the slaves carrying our instruments;*”³⁸ and “*Fearing that our guides would use the fog to abandon us we made those carrying the instruments go ahead of us.*”³⁹ As “Master” Humboldt ordered, commanded, expected, and demanded. The compensated servers, or slaves, responded with resistance and indifference – what Humboldt would later classify as commonplace laziness. Despite Humboldt’s vocal opposition to the use of slaves, he was a partaker in the act. To defend his action as necessary to the advancement of science, his research endeavors, or anything related to the South American journey would be fallacious, for he even brought an Indigenous Caripe servant back to Europe with him, which he did not explicitly mention in his *Personal Narrative*, yet it is illuminated in the translator’s endnotes. This oversight is a prime example of Humboldt’s denial to look at his hosts as equal, as friends. Conversely, however, the Indigenous guides and hosts maintained a happy disposition as retold in this instance: “*It was a Sunday night and the slaves danced to the monotonous and noisy music of guitars. ... We should be wary of criticizing this mixture of thoughtlessness and frivolity for it sweetens the evils of*

³⁵ Mary Louise PRATT, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, New York and London 1992, p. 153.

³⁶ A. von HUMBOLDT, o. c. in note 1, p. 91, my emphasis.

³⁷ *Ibidem*, p. 52.

³⁸ *Ibidem*, p. 137.

³⁹ *Ibidem*.

a life of deprivations and suffering!"⁴⁰ His alternative viewpoint saw the human side of his employees: they were indefatigable, musical and spirited people amid a life of shackles.

Humboldt's empericism was successful, and made him famous. But he could not have done this without the use of slaves. Because Humboldt happened upon a country that had been overrun by the Spanish crown, they were in a sense, used to enslavement, and most spoke Castilian first, and their Indigenous tongues second. The explorers were able to utter a few Indigenous words compiled from questionable lists, sometimes from faulty sources, so it remained a challenge to engage in a two-way dialogue. Humboldt, however, spoke superior Spanish; he was on equal linguistic ground with the colonized Indigenous inhabitants. Because they did not all speak fluent Spanish, he had to find a way to communicate with them. Humboldt's five years abroad was ample time to seek out Indigenous speakers, but because the majority spoke Spanish, he began to question their national character. Because Indigenous people acquired European tongues and were able to communicate, Pagden asserts they were "*already half colonized*".⁴¹ They never considered multilingualism a plus. In any event, after several months in Native South America, and more importantly, after a significant amount of time deciphering innumerable languages and cultures, Humboldt looked back 300 years to illuminate facts about certain Indigenous nations. The Guaiquerí, for instance were (like most) mistakenly renamed by early travelers: "*The name of this tribe was quite unknown before the conquest. The Indians who use this name used to belong to the Warao who still inhabit the marshy area of the Orinoco delta. ... not one Indian has spoken anything but Castilian for over a century. The word 'Guaiquerí' like the words 'Peru' and 'Peruvian,' owes its origin to a simple mistake.*"⁴² Humboldt clarified that *guaike* meant "pointed stick" and was the instrument that was used for probing fish. When Columbus' crew came across these ancestors, they were in the process of catching their meal. The fishermen tried in vain to explain that their *guaike* was not a weapon to be feared, but with patience and trust the *guaike* would feed the invading Europeans. Unfortunately, but not surprisingly, the word was misunderstood, and their initial attempt at pantomime resulted in the misnomer of an entire people. These avid fisherman were not only misunderstood by Columbus centuries earlier, but Humboldt also erred in understanding their long-standing cultural ways of life: "*These poor people live from fishing on the coast and in neighboring shoals rich in fish. They seemed content with their fate and found it strange that I asked them why they had no gardens to cultivate nutritious plants. 'Our gardens,' they replied, 'lie on the other side of the straight; we bring fish to Cumaná and they give us cassava, bananas, and coconuts in return.'*"

⁴⁰ Ibidem, p. 68.

⁴¹ A. PAGDEN, o. c. in note 5, p. 140.

⁴² A. von HUMBOLDT, o. c. in note 1, p. 54.

This economic system, which flatters laziness, is followed at Maniquarez and throughout the Araya peninsula."⁴³

Humboldt scorned an efficient trading practice that has sustained the Indigenous inhabitants for an unprecedented amount of time. The European work ethic made little sense to the original South Americans, just as the Indigenous "economic system" was considered lazy. Humboldt noted that the hands of oft-naked Indigenous laborers⁴⁴ built entire cities and churches, but when their methods did not match or aspire to European standards, they were dismissed as being lazy. As he traveled from community to community, he had Indigenous slaves haul his scientific gadgets and personal gear. Back in Germany, Humboldt was an aristocratic and served in a manner only known to those of his stock. This behavior was expected of the Indigenous South Americans and their resistance resulted in Humboldt's disapproval and disgust: "*We had walked barely a league when our guide decided, at every opportunity, to sit down and rest... We observed this characteristic trait whenever we traveled with Indians;... The copper-coloured Indian...complains more because nothing stimulates his interest...This same Indian, who would complain when we loaded him with a box ... would row his canoe against the strongest current...in order to be back home.*"⁴⁵

Humboldt's once admiration for skilled and knowledgeable natives slowly lapsed into disdain for them. The longer he was outside of Europe, it appears from his own writings, that he began to see the Indigenous population in a negative light – they were no longer worthy of respect or admiration. Humboldt observed that "*lazy guides*" protested ill treatment and demanded respect, and, when possible, would paddle "*against the strongest current*" to avoid work. Similarly, when the Indigenous guides had to climb rugged mountains, laden with Humboldt's effects, their sluggish efforts were immediately noticed and their "*bad tempers*"⁴⁶ were to blame for any slight delay. The abject Indigenous quality of laziness contradicted with Humboldt's blind observation of their efficiency, expediency, obedience, and industriousness: "*It is astonishing how easily Indian villages are moved about. ...Indians feel bound to the land with such weak ties that they indifferently accept orders to demolish their houses and build them again elsewhere. ... Whole villages have transported several leagues just because a monk did not like the view from his house.*"⁴⁷

Because of their supposed "*weak ties*" to the land, Indigenous villagers easily managed to relocate at the whim of an unhappy monk. They abandoned their homelands, demolished their houses, and traversed "*several leagues*" without ex-

⁴³ Ibidem, p. 71, my emphasis.

⁴⁴ Humboldt notes that Priests allocated money first for the building – and colonization – of cities and churches before any funds were to be set aside for personal clothing; this did not bother the Indigenous ones, however, as they preferred to go *au naturel*. Ibidem, p. 122.

⁴⁵ Ibidem, p. 73.

⁴⁶ Ibidem, p. 32.

⁴⁷ Ibidem, p. 97.

PLICIT defiance. Indigenous silent indifference is markedly telling. To be indifferent is to lack enthusiasm, to detach oneself from the experience. They were not happy to up and move, but they did, repeatedly. This characteristic sharply contrasts with all of the “evidence” that Humboldt supplied in his *Narrative* of laziness. As further evidence of Indigenous work ethic, Humboldt described his amazement at their frequent and seemingly effortless clothes washing by hand.⁴⁸ He noted the work involved in cleaning laundry, and did not aspire to mimic their exertion. Although he did not envy the labor involved in performing chores, he paid more attention to the fact that though they washed clothes, they hardly wore them!

Through sign language, body language, oratory, and multilingualism the Indigenous hosts conveyed and articulated guidance, teachings, anecdotes, tales, jokes, superstitions, and challenges to the visiting Europeans, but their stories were often minimized or footnoted. One final example of hospitality, which was a common occurrence in Humboldt’s *Personal Narrative* but brushed aside as anecdotal is: “... *Four Indians sat round a small brushwood fire eating a kind of white paste spotted with black that aroused our curiosity. These black spots proved to be vachacos, large ants, whose abdomen resemble lumps of grease...Two young Indian women came down from their hammocks to make cassava cakes for us.*”⁴⁹ Humboldt regarded their actions as obligatory, but even so, he had respect enough to consume the food that was prepared for him. He thought the ants to be rancid and did not comment on the cassava. This impromptu feast is one of many that has a skewed perspective, and the Indigenous autoethnographic text⁵⁰ has been given little scholarly attention. Mai and Don Carlos volunteered their expertise as guides, teachers, and open-minded interlocutors for German Others. Both were sometimes directly cited, but their perspective, their voice, was often omitted in favor of the author’s, as expert.

In conclusion: why is it important for a 21st century Indigenous person to delve into the depths of 18th century “friendships” between explorers and hosts? Because a perspective does exist, despite being that of the observer, rather than of the observed. The explorers were witness to a plethora of now-extinct cultures and languages. Though their language lists were flawed and cultural cues misunderstood, their voices have survived and despite my tireless search for the Indigenous counter-narrative, the German voices remain fixed. Their travelogues were widely read, inspiring generations of would-be travelers, authors, and admirers of Indigenous people. Just a few short years later, local governments would instill genocidal policies against Indigenous people in both South and North America, as well in disparate island communities. Meanwhile, back in Germany fictional accounts of Native people were composed by Karl May and others and would capture 19th and

⁴⁸ Ibidem, p. 115.

⁴⁹ Ibidem, p. 238.

⁵⁰ “If ethnographic texts are a means by which Europeans represent to themselves their (usually subjugated) others, autoethnographic texts are those the others construct in response to or in dialogue with those metropolitan representations.” M. L. PRATT, o. c. in note 35, p. 7.

20th century readers globally. In short, on one side of the ocean Indigenous people were befriended in the hearts of readers, while on the other side they were almost destroyed. For the attentive reader and their progeny, Indigenous people demanded respect, understanding and tolerance. Today, traces of animosity towards “real Indians” still exists in their native lands, but in German-speaking lands, one can find organizations like Powwowfreunde, Lateinamerikafreunde, German-Lakota Friends Dusseldorf, and the Freundschaftskreis Nordamerikanische Indianer, all claiming to be hospitable in one way or another to the Indian/Indigenous. Reactions to such organizations are varied, as they partake in either “traditional” or “progressive” forms of hobbyism, with and without a Native informant/friend, however, they do so on German soil. So, circles of friendship, of conviviality have truly come full-circle. The 18th century explorers left Germany to pursue science, but instead happened upon complex relationships and experiences, and today we find Indigenous people partaking in celebrations across Europe, as well as Europeans partaking in Indigenous gatherings world-wide, the end result is a search for a deeper mutual understanding, trans-cultural tolerance, and the exploration of friendship, conviviality and hospitality, which appear to be timeless, without boundaries, and mutual.

Renaë WATCHMAN

Theatrum historiae 4 (2009)

<http://khv.upce.cz/papers/th.htm>

Published by: Vydavatelství Univerzity Pardubice

Published at least twice a year

Editors:

editor-in-chief: prof. PhDr. Petr Vorel, CSc. (Univerzita Pardubice);
vice editor-in-chief: doc. PhDr. Jiří Mikulec, CSc. (Akademie věd ČR Praha);
managing and technical editor: Mgr. Jiří Kubeš, Ph.D. (Univerzita Pardubice).

Scientific board:

Mgr. Petr Grulich, Ph.D. (Univerzita Hradec Králové)
doc. PhDr. Tomáš Jiránek, Ph.D. (Univerzita Pardubice)
Mgr. Antonín Kalous, M.A. Ph.D. (Univerzita Palackého v Olomouci)
prof. PhDr. Milena Lenderová, CSc. (Univerzita Pardubice)
prof. PhDr. Eduard Maur, CSc. (Univerzita Pardubice)
Dr. Françoise Mayer (Université Paul Valéry Montpellier)
doc. PhDr. Miloš Řezník, Ph.D. (Technische Universität Chemnitz)
doc. Mgr. Jan Stejskal, M.A. Ph.D. (Univerzita Pardubice)
PhDr. Luboš Velek, Ph.D. (Univerzita Karlova v Praze).

Address:

Fakulta filozofická, Univerzita Pardubice
Studentská 84, 532 10 Pardubice
tel.: (+420) 466 036 210
e-mail: Jiri.Kubes@upce.cz
First edition – 268 pages, 300 copies